


SE TAIRE ET FAIRE



RÉVOLUTIONS

DES PEUPLES

DE L'ASIE MOYENNE.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD,
rue de l'Éperon, 7.

RÉVOLUTIONS

DES

PEUPLES DE L'ASIE MOYENNE

INFLUENCE DE LEURS MIGRATIONS SUR L'ÉTAT SOCIAL
DE L'EUROPE,

avec carte et tableau synoptique;



PAR

A. JARDOT,

CAPITAINE AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR.

II

PARIS,

DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

—

1839

VIII.

SOMMAIRE.

Mongols : Leur origine ; leur identité avec les Tatars. — Tchingbiz fonde leur puissance ; ses conquêtes en occident et jusqu'en Russie : sa mort ; son caractère. — Nouvelle expédition des Mongols en occident sous Batou. — Coup d'œil historique sur la Russie ; sa situation morale au XIIIe siècle : elle est asservie par les Mongols. — Mœurs de ces peuples. — Révolte des Nogaïs : commencement de la décadence des Mongols du Kaptchak. — Succès des Mongols en Perse et en Syrie. — Khoubilaï Grand Khan des Mongols ; il partage son empire en quatre lots : cette division amène sa ruine. — Chute des Mongols de Perse. — Politique des Khans du Kaptchak. — Les princes de Moscou fondent leur puissance en administrant le pays au nom de ces Khans. — (1163-1375.)

CHAPITRE VIII.

Le nom de *Mongol* s'est plusieurs fois rencontré sous notre plume dans le cours du chapitre précédent, sans que nous ayons cru devoir interrompre le récit des événements pour remonter à son origine. Revenant actuellement sur nos pas, nous allons signaler l'apparition du peuple appelé de ce nom et indiquer les principaux faits qui ont propagé son influence sur toutes les contrées de l'Asie-Moyenne et jusque dans l'Europe orientale.

On a beaucoup exagéré l'importance numérique

des individus appartenant à cette race : les naturalistes, surtout, se sont emparés de la dénomination de race mongole, pour l'attribuer à tous les peuples dont les paupières, fendues et comme gonflées, remontent aux tempes, qui ont la figure plate, les pommettes des joues saillantes, les cheveux noirs, roides et en petite quantité. La science est, aujourd'hui heureusement, en mesure de prévenir et de combattre de semblables erreurs et sans nous arrêter à des signes extérieurs qui sont le partage de presque toutes les populations, habitant de nos jours le Nord et la partie orientale de l'Asie et d'un grand nombre de peuples américains, nous ferons remarquer que l'ethnographie a introduit une nouvelle et vraie classification, dans laquelle le nom de *race mongole* est exclusivement réservé aux peuples parlant des idiomes dérivés de la même souche. Les tribus les plus nombreuses appartenant aujourd'hui à cette famille, sont les Mongols proprement dits ou Khalkha, les OElets (Eleuths ou Kalmucks) les Tourgaouts, les Dzoungars et les Bourouts ou Bouriats de la Sibérie.

Les Mongols étaient originairement une tribu de la nation des Tata ou Tatars (1), campée au S. et

(1) Le jeu de mot suivant d'un chroniqueur du temps des croisades, a fait prévaloir chez les peuples occidentaux de l'Europe le nom de *Tartares* : *Quos vocamus Tartareos ad suas Tartareas sedes unde exierunt retrudemus.*

à l'E. du lac Baïkal, sur les bords des rivières qui se jettent dans l'Amour supérieur. Ces Tatars, confondus longtemps avec les Toung nou (Toungouses primitifs), ne commencèrent à jouer un rôle que vers le IXe siècle, sous le nom de Mo ho. Ils avaient sans doute, jusqu'alors, fait partie en qualité de vassaux, de ces agrégations, formées antérieurement au centre de l'Asie et dominatrices d'une partie de ce continent sous le nom de *Hoeïhe*, *Thoukhiu*, *Sian pi* et bien avant, de *Hioung nou*. Il y a quelque motif de croire que les Mo ho septentrionaux furent les ancêtres des Tatars et des Mongols, et ceux du sud, les aïeux de nations toungouses, telles que les Iu tchin et les Mantchous, actuellement maîtres de la Chine. Le nom de *Mongol*, signifiant, dans la langue de ce peuple, *brave*, *fier*, nous semble indubitablement avoir sa racine dans le mot *Mo ho*. Longtemps après la puissance des Mongols, les membres de la famille de Tchinghiz khan, se prétendaient originaires d'un pays situé au S. et à l'O. du Khou khou noor (lac Bleu), et croyaient être les descendants des princes tubétains qui gouvernaient ces contrées (1).

(1) Sans vouloir combattre cette prétention, rapportée dans l'histoire des Khans mongols, écrite en 1662, et traduite récemment par M. Schmidt de St-Pétersbourg, il se pourrait bien que cette descendance ne fût qu'une fable inventée par les prêtres bouddhistes pour illustrer l'origine de Tchinghiz, en faisant dériver ses ancêtres des

Quoi qu'il en soit, l'histoire nous apprend qu'ayant été dispersés en 824 lors du développement de la puissance des Khitans, les Mo ho se partagèrent en trois hordes principales. L'une resta soumise aux vainqueurs ; une autre se réfugia au N. de la Corée, chez les Phou hai avec lesquels les Mo ho avaient quelques rapports de race ; la troisième se retira sur le versant méridional de la chaîne des monts In chan vers les 105° de longitude orientale, au nord de la Chine, et dans le Tangout à l'ouest

rois du Tubet, originaires eux-mêmes de l'Inde, cette terre classique de la religion bouddhique. D'après d'autres traditions, la famille de Tchinghiz descend des anciens Khans Turcs; ce qui ne semble pas impossible : ces derniers, ayant possédé la plus grande partie de l'Asie centrale, ont bien pu faire gouverner par des chefs de leur race, les Mongols dont ils furent vraisemblablement les maîtres pendant quelques siècles. Au surplus, cette partie de l'histoire restera longtemps obscure, car on ne possède aucune histoire mongole, authentique, depuis l'apparition de la horde, qui la première a porté ce nom. Les Mongols ainsi que les Turcs et toutes les nations toungouses, n'ont connu avant de devenir grands et puissants, ni écriture ni traditions suivies; et après la chute de leur empire, on s'est empressé de dénaturer les évènements antérieurs. Rachid-eddin, vizir de l'empereur Gazan-Khan, a laissé au commencement du XIVe siècle, sur l'origine des Mongols, des notions erronées qu'ont copiées les historiens arabes, turcs, persans, et même Abulghazi, gouverneur du Kharizm en 1654. Egaré par un faux sentiment religieux, Rachid-eddin a rattaché les anciennes traditions des peuples nomades de l'Asie à celles des Juifs, conservées dans le Koran : *Japhet, fils de Noé, se transporta* dit-il, *à l'Orient, et c'est de lui que descendent les peuples de ces contrées, partagés ensuite entre deux frères, Tatar-Khan et Mogoul-Khan.* Tout ce récit est fabuleux et ne correspond avec aucun des renseignements fournis par les Chinois. Rachid-eddin a pourtant bien indiqué la parenté des Mongols et des Tatars.

du cours supérieur du Houang ho : les individus attachés à cette troisième horde portaient le nom de Tatars. Déjà, au chapitre VI, nous avons vu ces Tatars pénétrer en Chine, sous la conduite de deux chefs turcs et intervenir dans ses démêlés intérieurs, à la fin du règne de la dynastie des Thang (883) : ils réussirent même à désarmer le rebelle Houang tchhao et à rétablir l'ordre. Après ce service signalé, ils se fixèrent en dehors de la grande muraille au N. de la province de Chensi avec leurs troupeaux, composés, en grande partie, de chevaux : ils vécurent en assez bonne intelligence avec la dynastie Soung, qui succéda en Chine aux Thang et furent successivement tributaires des Khitans et des Iu tchin ou Kin, leurs remplaçants.

L'identité des Tatars et des Mongols est démontrée d'une manière évidente par divers historiens qui ont pris soin de décrire l'emplacement de chaque tribu de l'Asie-Centrale ainsi que leurs rapports. L'auteur de la grande encyclopédie chinoise, publiée en 1604, dit positivement : *Les Tatars habitent dans le désert Chamo ; ce sont les descendants des Barbares Youan* (*Mongols*). Il ajoute : *Les Œlets* (*Eleuths*) *mènent une vie nomade au S.-E. de ceux-ci et appartiennent également à la famille tatare.* Les écrivains du moyen-âge ont employé ce nom de *Tatars*, tantôt dans son vrai sens pour désigner les

peuples formant le fonds primitif des armées des généraux de Tchinghiz Khan, tantôt dans un sens plus étendu, pour donner une appellation commune à toutes les tribus d'origine diverse que les conquêtes des véritables Tatars avaient rangées sous la même domination. Cette confusion n'a rien de surprenant : après s'être étendus à l'Occident, les Mongols fondèrent avec les peuples turcs qui occupaient en partie ce territoire, l'empire du Kaptchak, dont les chefs appartenaient tous à la race des vainqueurs, c'est à dire tatare mongole : leur nom prévalut comme celui des Francs au milieu des Gaulois. La Russie, conservant plus tard ces dénominations, a maintenu les désignations de Tatars de Kazan, de Tatars d'Astrakhan et de Crimée, lorsque depuis longtemps, les armées recrutées dans l'ancienne patrie des Mongols, n'existaient plus; que l'usage de la langue mongole s'était perdu, et que les Khans, chefs de ces principaux, étaient entourés de soldats et de sujets turcs, issus des anciens habitants du pays. La différence entre les Tatars et les Turcs est encore attestée par le mépris qu'ont de nos jours ces derniers pour l'épithète de *Tatars*, qu'ils regardent comme une injure.

1163. Au milieu du XIIe siècle environ (1163), un chef mongol, nommé Yesougaï, ayant rassemblé plusieurs hordes de sa nation, campées au S. du lac

Baïkal, non loin des sources de l'Onon, se mit à leur tête, marcha contre les tribus tatares voisines, les battit en diverses rencontres et fit même prisonnier Temoudjin, leur chef. Voulant consacrer le souvenir de cette victoire, il donna le nom de son captif au nouveau-né que sa femme lui présenta à son retour : c'est cet enfant qui devint le grand, le terrible Tchinghiz khan. La fortune favorisant depuis, chacune des expéditions d'Yesougaï, celui-ci, lors de sa mort, laissa à son fils, âgé seulement de 13 ans, un pouvoir assez considérable, mais toujours subordonné aux Iu tchin ou Kin, qui depuis un demi-siècle (1115), avaient enlevé aux Khitans Liao la souveraineté de la Mantchourie et de la Mongolie.

Temoudjin, reconnu chef des 30 ou 40,000 familles mongoles dont il venait d'hériter, sut, malgré son extrême jeunesse, prévenir les divisions qui menaçaient son empire naissant : il consacra ses premières années à captiver l'attachement de ses soldats, en partageant leurs habitudes guerrières. Une excellente occasion ne tarda pas à s'offrir, de satisfaire ses penchants belliqueux et d'utiliser ses talents. Les Tatars s'étant révoltés contre les Iu tchin, Temoudjin, engagé par sa qualité de vassal, s'avança à la tête d'un corps d'expédition, réduisit ces Tatars à l'obéissance, et fut

bientôt, par l'effet de la victoire, seul droit aux yeux de ces peuples, proclamé chef de toutes ces tribus : le nom de Mongol qui était celui de sa horde, servit en outre de titre honorifique à ses nouveaux sujets (1). Soit fidélité à ses engagements envers les Iu tchin ; soit qu'il se crût trop faible pour les attaquer ou enfin que les peuples de l'Occident lui opposassent moins de résistance, Temoudjin songea d'abord à diriger ses conquêtes sur ce point. Les Hoeïhou, concentrés, depuis leur refoulement au commencement du xe siècle, dans leur petit royaume de Cha tcheou, entre les monts Thian chan, Kuenlun, le lac Lop et Kachgar, succombèrent les premiers : le conquérant mongol rendit alors à ces peuples leur nom primitif d'Ouïgours, s'attacha leur roi, Barchou-Arthe, 30e de cette nation, en épousant une de ses filles et reçut solennellement
1206. (1206) le nom de Tchinghiz-Khan (très grand Khan). Se rapprochant ensuite de la Chine, dont il rêvait la possession, il soumit d'abord le Tangout, puis refusa ouvertement d'acquitter le tribut envers l'empereur des Iu tchin. Les restes des Khitans, naturellement ennemis des Iu tchin, se déclarant alors pour Tchinghiz, lui fournirent par là le moyen de

(1) Son étendard représentait un Héron, ayant le bec, les pieds, les ailes et la queue rouges, et le reste du corps blanc.

se ménager dans ces contrées une influence qui commençait à échapper aux Iu tchin ainsi qu'à la dynastie chinoise des Soung.

A mesure que sa puissance prenait de l'extension, Tchinghiz s'appliquait à la maintenir et à la fortifier. Après chaque campagne, il revenait se livrer aux affaires de l'intérieur, dans son campement principal, établi, selon toute apparence, sur les bords de l'Orkhon : là, il travaillait à répandre parmi les siens, l'instruction et les connaissances qu'il avait trouvées chez les peuples environnants. Lors de la soumission des Ouïgours, Tha Tha Toung o passa au service de Tchinghiz et seconda ses vues de civilisation : il servit de précepteur à son fils aîné et devint en quelque sorte, l'instituteur des Mongols en leur enseignant l'usage de l'alphabet ouïgour. De tels faits nous permettent de réparer à l'égard de Tchinghiz les torts des siècles passés et de reconnaître en lui autre chose qu'un dévastateur aveugle. Sans prétendre le recommander comme un prince ami et protecteur des lettres, on voit cependant chacune de ses conquêtes suivie d'heureuses innovations. Ses successeurs marchèrent sur ses traces et à son exemple, choisirent leurs secrétaires parmi des écrivains ouïgours, les seuls qui pussent offrir aux Mongols une écriture plus simple et plus facile que les

caractères chinois ou les divers alphabets dérivés du sanscrit (1).

Cédant à son caractère aventureux, Tchinghiz résolut de porter la guerre à l'occident. Parmi tant de peuples que leur isolement disposait sans cesse à une haine mutuelle, les prétextes se présentaient en foule : la mort violente d'agents mongols, chargés de proposer des relations de commerce à Mohammed, sultan du Kharizm, fut entre autres, une injure trop grave pour demeurer impunie. La guerre éclata
1219. (1219) : Tchinghiz voulut diriger en personne les opérations de son armée : après s'être fait remplacer dans l'invasion du Tangout par Ogodaï et avoir confié à son autre fils Mogli, le soin de la guerre commencée en Chine et en Corée, il partit brusquement. Un événement extraordinaire suspendit un instant l'ardeur de ses troupes superstitieuses : une neige abondante, survenue en plein été, au moment du départ, frappa chacun de surprise et d'effroi; mais Thsou Thsaï, Chinois d'origine, rallié à la fortune de Tchinghiz, exploitant habilement la confiance qu'inspirait sa science astronomique, sut tirer de ce phénomène,

(1) Ainsi qu'on l'a rapporté chap. 4, t. 1er, le dialecte ouïgour, de tous les idiomes turcs le plus anciennement fixé par l'écriture, fut formé à l'origine, de 14 lettres prises dans l'alphabet syriaque, lors des persécutions des Nestoriens sous le règne de Justinien, et de leurs émigrations en Asie.

à la satisfaction générale, un augure favorable pour l'expédition (1).

La victoire ne cessa d'accompagner ces masses innombrables, une fois mises en mouvement. Les Ouïgours voisins des Kharizmiens, et les Khitans (refoulés sur ces Kharizmiens, par les Iu tchin au commencement du XIIe siècle), avaient des griefs à venger; aussi s'associèrent-ils avec transport aux sentiments de vengeance de Tchinghiz. Rien ne put arrêter le débordement furieux des Mongols et de leurs alliés : les villes s'empressèrent de toutes parts de signer leur soumission; Samarkand et Boukhara ouvrirent leurs portes. En moins d'un an, Tchinghiz se rendit maître du Mawarannahar, et dépouilla les Kharizmiens d'une partie de leur territoire. Ces derniers, battus et dispersés, se replièrent peu à peu en Perse, puis en Syrie, où leurs dévastations, répandant la terreur et la consternation, provoquèrent, comme nous l'avons vu, la première croisade de saint Louis (1248).

Ivre de ses succès, Tchinghiz ne put résister au

(1) L'histoire entoure des plus grands éloges la mémoire de ce Ministre : elle le représente pourvu de toutes les qualités que peuvent donner la nature et l'éducation; intervenant sans cesse entre le vainqueur et le vaincu. Ce fut le Ministre de Tchinghiz qui travailla le plus pour la civilisation des Mongols : versé dans toutes les sciences connues à cette époque des Chinois, il fit composer un calendrier, traduisit lui-même en mongol plusieurs ouvrages, dessina des cartes géographiques et s'occupa de développer le goût des arts.

désir d'en poursuivre le cours. Son fils Ogodaï, qui l'avait rejoint, se chargea de soumettre complètement le Kharizm. La possession de ce pays fut vivement disputée ; plusieurs places se défendirent à outrance, et la mort d'un petit-fils de Tchinghiz, percé d'une flèche au siége d'une ville, mit le comble à l'exaspération des Mongols. Les autres fils de Tchinghiz, s'avancèrent dans diverses directions. Touli entreprit la conquête du Khorassan et Djoutchi celle du Kaptchak (1). Souboutaï, surnommé à sa mort Bahadour (héros), l'un des plus braves généraux de Tchinghiz, fut détaché du corps d'armée de Djoutchi, à la poursuite du sultan du Kharizm. Celui-ci s'étant réfugié dans une petite île de la mer Caspienne, y mourut presque aussitôt de fatigue et de chagrin : Souboutaï s'empara de ses trésors, parmi lesquels se trouvaient quantité de pierres précieuses, de vases d'argent, et les envoya à son maître. Continuant sa marche vers l'Occident, ce chef mongol traversa le Mazanderan, au sud de

(1) Le Kaptchak, Kipchak, Kibjiak, appelé aussi Comanie par des auteurs occidentaux et les Arabes, comprenait les vallées méridionales du Volga et du Jaïck (Oural), et formait une partie du pays connu des anciens sous le nom de Scythie en deçà de l'Imaüs (Himalaya) ou Sarmatie asiatique. Il était habité depuis le 9e siècle par les débris du dernier empire des Turcs, Petchnègues, Ouzes (Comans ou Polovtses.) Le Kaptchak s'accrut plus tard des conquêtes des Mongols dans la Russie méridionale.

la mer Caspienne, reçut la soumission du prince de Géorgie, en résidence à Tauriz et établit son campement en Géorgie dans la plaine de Moughan, lieu devenu célèbre depuis, par le séjour qu'y firent habituellement les généraux mongols et les princes de la dynastie de Houlagou, petit-fils de Tchinghiz.

Après avoir doublé la mer Caspienne, Djoutchi, chargé de réduire le Kaptchak, franchit le Caucase, le long du défilé de Derbend. Ses premiers coups frappèrent les restes des Alains, réfugiés au milieu de ces montagnes, et tenus éloignés des habitants du Kaptchak par des dissentiments de race : de là il se mit à la poursuite des Turcs Ouzes (Polovtses), qui depuis la destruction, au IXe siècle, de l'empire des Thoukhichi et surtout depuis leurs victoires sur les Petchenéghes, avaient acquis assez de consistance pour tenter de fréquentes irruptions sur le territoire des Slaves, et harceler continuellement Kief leur capitale. Cette fois, les Russes et les Polovtses, éprouvant le même sentiment de frayeur, unirent leurs efforts, et essayèrent d'arrêter ce nouveau flot de nomades asiatiques; mais la bataille de la Kalka (1) où ils furent vaincus en 1223, leur présagea d'autres 1223.
désastres (2).

(1) Aujourd'hui Kalets dans le gouvernement russe d'Ekaterinoslaf.

(2) Après plusieurs défaites, les Polovtses finirent par se fondre en

Cette première expédition terminée, l'armée mongole reprit le chemin du Kaptchak et du Turkestan, et consacra plusieurs mois à de grandes chasses, afin de renouveler ses provisions. Tchinghiz, remettant alors le commandement de ses conquêtes occidentales à ses fils Djoutchi et Tchakhataï, rentra accompagné de sa cour à son campement principal, qu'il n'avait pas revu depuis cinq ans : ce campement situé au N.-E. du Gobi, sur la rive septentrionale de l'Orkhon, formait une espèce de ville, appelée Holin ou Karakorum. Construite au milieu du VIIIe siècle, par un khan des Turcs Hoeï-hou, des artistes chinois ne cessaient de travailler à son embellissement depuis les conquêtes des Mongols (1).

Tchinghiz, profitant d'un moment de repos, donna tous ses soins à l'administration intérieure de ses vastes États, et sut mériter les éloges qu'ont

partie dans la milice guerrière des Tcherkesses (Circassiens) qui de gré ou de force avaient abandonné leurs habitations du Caucase pour suivre les armées mongoles. Nous verrons plus tard cette milice accrue d'une foule d'indigènes, jouer sous le nom de Cosaks, un rôle important sur les bords du Don et du Dnieper.

(1) Les géographes et les historiens d'Europe, du Plan-Carpin, Rubruquis, Fischer, le père Gaubil et d'Anville, sont peu d'accord sur l'emplacement de la ville de Karakorum. On a adopté pour la rédaction de la carte jointe à cet ouvrage, l'opinion d'un écrivain chinois, auteur d'une histoire mongole : une détermination plus précise ne saurait être que conjecturale, à moins de nouveaux renseignements.

laissés de lui les historiens arabes et persans. Il s'appliqua d'abord à rédiger des réglements concernant les chasses d'hiver, uniques moyens d'approvisionnements. La rédaction de ces ordonnances prouve qu'il comprenait aussi l'utilité des liens sociaux pour l'existence et la prospérité d'une nation : les sentiments de déférence envers un être suprême, de dignité personnelle, le respect des propriétés, furent successivement le texte de ses lois, à l'élaboration desquelles concoururent particulièrement ses ministres Thsou thsaï et Tha tha toung o. Tchinghiz, fit du Mongol un individu privilégié, en défendant qu'on pût le réduire en esclavage et sentant de plus en plus le besoin de rallier tant de peuples divers à une pensée élevée, il prescrivit le culte d'un Dieu en général. Ses réglements, fort imparfaits sans doute, annonçaient du moins l'avènement d'une espèce de civilisation : ses fils, après lui, n'eurent qu'à persévérer dans une voie ouverte et aplanie.

Tchinghiz Khan mourut à l'âge de 66 ans; il en 1227
avait régné 53. Quelques historiens se sont montrés, à son égard, d'une extrême injustice en vouant son nom à l'exécration de la postérité : ils ont oublié cette sentence de Cicéron, à laquelle on ne saurait refuser quelque justesse, *non vitia hominis, sed vitia sæculi* (le siècle, plutôt que l'individu, est responsable de certains vices). Écrasé sous les accusations des

Chinois et des Russes dont il a ravagé les terres, Tchinghiz passe encore, aux yeux du vulgaire, sur la foi de traditions partiales, pour un fléau de l'humanité, insatiable de sang et de carnage. Mais le temps est venu où, interrogeant avec calme des matériaux épars, l'esprit entrevoit la vérité; et sans ériger au conquérant mongol un piédestal immérité, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'il fut un des bienfaiteurs de l'Asie-Moyenne : la sagesse, l'importance de ses réglements le rangent parmi les législateurs, sinon les plus éclairés, du moins les plus utiles à leurs contemporains. Il fut en outre, en quelque sorte, le précurseur du Bouddhisme au milieu de ces contrées. Par la supériorité de ses armes, seule règle à l'époque où il vivait, il substitua un petit nombre de champs de bataille aux luttes multipliées qui épuisaient les peuples environnants : ses victoires anéantirent les espérances des Ouïgours, des Khitans, des Iu tchin, des Kharizmiens, etc., et arrêtèrent l'anarchie désastreuse qui dévorait les tribus turques répandues à l'Occident, en Perse et en Syrie. Servant de point de départ à de nouveaux évènements, son règne a aussi provoqué indirectement en Europe des changements essentiels dont les résultats eussent pu longtemps encore être retardés.

Sous la main des successeurs de Tchinghiz, les

armées mongoles ont servi de réactif salutaire pour transformer en empire russe des principautés jusqu'alors rivales et à charge aux populations : les Turcs, attachés de plus en plus aux idées d'unité politique, indispensables aux vastes entreprises, ont pu, en concentrant leurs forces, se rendre maîtres de Constantinople. Livrée à la turbulence des Mamelucks baharites, l'Égypte réclamait, de son côté, la création d'un pouvoir énergique capable d'éteindre ses guerres intestines : Bibars, s'emparant du trône en 1268, repoussa le danger, et par ses conquêtes en Syrie, alarma de nouveau la chrétienté. L'Europe occidentale n'a pas éprouvé matériellement l'influence des Mongols : détachée de la Barbarie et désormais régulatrice de ses destinées, elle n'avait plus besoin que des masses armées sorties d'Asie vinssent, comme aux temps où elle était jeune, greffer périodiquement sur son tronc des rameaux vigoureux.

Si tant d'immenses événements, qui tous ont leur source dans l'existence de Tchinghiz, ne rendent pas la mémoire de ce conquérant chère à la postérité, comment du moins ne lui assureraient-ils pas de notre part une certaine admiration, un respect dont nous aimons à entourer le souvenir des hommes que la Providence emploie à accomplir ses décrets et à résumer les efforts des peuples soumis à leur em-

pire? qui oserait nier l'influence qu'ont exercée sur les intérêts de la politique, sur la marche du commerce et l'accroissement des sciences dans le monde entier, tant de rapports nouvellement créés, tant de rapprochements de peuples éloignés? Jugeons donc avec quelque indulgence ces époques reculées où s'agitaient de misérables nomades, irrités continuellement dans leurs moyens d'existence, dépourvus de tout ce qui rend l'homme paisible et doux, d'idées morales et de liens terrestres : semblables à des météores, à des orages, le vent de la civilisation les poussait fatalement sur les terres destinées à ressentir son action bienfaisante. Ce sont ces éléments divisés et ennemis que Tchinghiz réussit à discipliner et à élever à la dignité humaine, en grandissant leurs idées par la conquête, en développant leur intelligence par quelques notions morales et par l'application des arts existants alors en Orient (1).

La tendance imprimée par Tchinghiz continua

(1) Des voyageurs peu éclairés ont écrit que Tchinghiz gouvernait *despotiquement* les Mongols. Le despotisme, d'après nos idées reçues, met du temps à s'implanter : il se forme du combat de l'esprit de domination contre l'esprit d'indépendance. On ne peut croire que des conquérants, armés pour partager entre eux le produit de leurs rapines, des hommes robustes, des nomades bravant l'intempérie des saisons et presque sans besoins, se soient laissé asservir par des chefs qu'ils élisaient d'ailleurs librement. Tel n'a pas été l'instinct des peuples nomades de l'Asie moyenne. Les Alains, les Huns, les Avares, les Turcs, les Mongols ont été les compagnons plutôt que les esclaves de leurs chefs.

à subsister après sa mort : son successeur dota ses peuples du Bouddhisme, dont les principes parvinrent à étouffer diverses habitudes violentes et même féroces. Ce fut un pas immense que l'importation parmi ces nomades d'un culte qui confiait à ses interprètes le soin spécial de corriger les mœurs et de substituer des principes de douceur et d'humanité à des goûts barbares. Le Bouddhisme n'a pas empêché, il est vrai, l'empire mongol d'être partagé et de se dissoudre : ainsi que nous l'avons observé, cette religion présentait un caractère exclusivement individuel ; les cinq préceptes sur lesquels elle repose, suffisants pour modifier des penchants grossiers, étaient impuissants à conserver un État que ne soutenait d'ailleurs aucune autre loi sociale. Le Mahométisme, assis sur un principe plus large, dirigeant les passions de ses prosélytes vers la conquête et la prédominance des idées de nationalité, dut atteindre une bien autre destinée! Quoique déshérité d'une mission aussi haute, le Bouddhisme n'en a pas moins rendu de grands services : il a porté des fruits incontestables chez des peuples, habitués à considérer la valeur personnelle du chef comme l'unique lien gouvernemental, en affaiblissant les instincts sauvages, les habitudes de carnage et de destruction, communes jusqu'au XIII[e] siècle à toutes les populations de l'Asie-Centrale.

1227 Tchinghiz, avant de mourir, avait expressément recommandé que son successeur fût élu librement en assemblée générale : il laissait neuf enfants de femmes différentes; car la polygamie était autorisée parmi les gens de sa nation. Les débats de cette succession durèrent longtemps, et deux ans après seulement, Ogodaï, quoique n'étant point l'aîné, fut proclamé grand khan à Karakorum. Tha tha toung o, ce ministre ouïgour, si utile à Tchinghiz durant son règne, fit prévaloir son opinion dans cette élection, et Ogodaï l'en récompensa en l'investissant de toute sa confiance. Le premier acte d'autorité du nouveau khan fut d'ordonner un dénombrement exact de ses sujets, afin de répartir les impôts avec équité; il se mit ensuite en mesure de poursuivre contre la Chine la guerre dans laquelle son frère Touli avait déjà remporté des avantages signalés.

1234 Ogodaï occupait depuis cinq ans le trône de Tchinghiz, lorsqu'il fortifia d'un mur d'enceinte sa capitale Karakorum, qui avait alors une lieue de circonférence, et y fit construire le palais appelé *la Paix universelle*. Aidé des avis et de l'expérience de l'ancien conseiller de son père Thsou tsaï, resté en faveur près de lui, il conclut en même temps une alliance avec l'empereur Soung, maître de la Chine méridionale, dans le but d'entraîner la ruine des

lu tchin. Ce projet ayant réussi, le khan mongol enleva à ces derniers les provinces septentrionales de cet empire, qu'ils avaient conquises à l'époque de leur prospérité. Thsou tsaï, chargé d'administrer ce pays, apporta dans ses fonctions une prudence et une habileté dignes des plus grands éloges. Déjà il avait enlevé à la guerre un peu de sa barbarie en recommandant d'épargner les populations inoffensives : il s'appliqua encore à réprimer une foule d'abus, entre autres l'usure, et prévint surtout la création indéfinie du papier-monnaie en en limitant l'émission à une valeur de 100,000 onces d'argent (environ 700,000 fr.) ; grâce à ce ministre éclairé, cette portion de la Chine recouvra enfin l'ordre et la tranquillité : plus de 4,000 lettrés furent pourvus d'emplois et récupérèrent en même temps leurs biens. Une seule mesure qu'il jugeait désastreuse fut prise sans son assentiment ; on mit en ferme les impôts des nouvelles possessions conquises en Chine et on les adjugea pour une somme de 2,200,000 onces d'argent (environ 15 millions de francs).

La paix que goûtait l'Occident depuis la première expédition de Djoutchi ne fut pas de longue durée : les Mongols résolurent de tenter une nouvelle invasion au delà de la mer Caspienne. Une armée de 300,000 hommes s'avança en 1237 sous les ordres de Batou, fils aîné de Djoutchi, de Gaïouk, fils

du grand khan Ogodaï, de Mangou, fils de Touli et de Baïder, fils de Tchakhataï, l'aîné des enfants de Tchinghiz : le commandement de l'avant-garde fut encore cette fois confié au brave Souboutaï, qu'Ogodaï s'était attaché par des liens de famille. Comme cette invasion joue un rôle important dans l'histoire de l'Europe ou du moins de la Russie, nous croyons devoir en faire précéder le récit de quelques considérations préliminaires.

Le grand essaim slave (1), formant deux corps principaux, avait pénétré en Europe plusieurs siècles av. J.-C. (2). Les Germains connurent les premiers, sous le nom de Wendes et de Sarmates : les seconds, appelés Scythes ou Slaves méridionaux, après s'être établis sur les bords du Don, vers le VII[e] siècle avant l'ère chrétienne, chassèrent devant eux les peuples de race germanique et forcèrent les Cimmériens en particulier, à abandonner la Crimée. Les historiens romains et goths, plus spécialement en relation avec la branche méridionale des Slaves, ont fini par donner son nom à la nation entière. Lorsque, plus tard, le refoulement des peuples eut produit leur accumulation vers l'Occident, une réaction s'opéra : les populations germaniques pressées,

(1) De *slava* qui signifie *gloire*, *honneur* : on l'a dénaturé en le prenant pour synonyme du mot *esclave*.

(2) Voyez chapitre 3.

tentèrent de revenir sur leurs pas et de reconquérir le sol qu'elles avaient précédemment occupé; et comme le flot oriental continuait toujours à s'avancer, on vit les Alains, au IIe siècle de J.-C., et les Goths au IIIe, accourant les uns de l'Est, les autres des côtes de la mer Baltique, sillonner le territoire envahi par les Slaves, lesquels furent entraînés pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, dans les bouleversements dont on a précédemment tracé l'exposition.

Au VIe siècle, la famille slave, qui n'avait encore joué par elle-même aucun rôle digne d'intérêt, occupait les terres comprises entre la mer Baltique, l'Elbe, la Theiss, la mer Noire : c'est de cette époque seulement que l'histoire lui accorde quelque attention. Les Slaves tombèrent ensuite sous le joug des Avares; mais au commencement du VIIe siècle, s'étant soustraits à cette vassalité, ils fondèrent plusieurs États indépendants, sous les noms de Croatie, Slavonie, Servie, Bosnie, Dalmatie et se répandirent de là en Thrace et en Mœsie (Boulgarie actuelle) : ceux du Danube furent les derniers à s'affranchir de la domination des Avares. Plus tard la Russie méridionale subit les lois de peuples d'origine finnoise, des Boulgares puis des Khazars : les Turcs Polovtses y commirent aussi de fréquentes excursions.

Un rameau de la famille gothique, les Waréghes Russes (1) beaucoup plus civilisés que les Slaves, envahirent ces contrées au milieu du IXe siècle. Ils appartenaient à la famille des scandinaves, habitant la Norwége, la Suède et le Danemarck, qui à la même époque, sous le nom général de Normands, semèrent l'effroi dans toute l'Europe occidentale, ravagèrent l'Écosse, l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie, et s'emparèrent de la Normandie au commencement du Xe siècle.

Trois frères waréghes, unissant leurs efforts et leurs ressources, entreprirent, en 862, la conquête des terres slaves situées autour de Novgorod. L'anarchie qui épuisait cette ville, l'infériorité de ses forces militaires, amenèrent promptement sa soumission : Rurik fut proclamé souverain de cette principauté. La fortune continuant à seconder les Waréghes, ils s'avancèrent vers le Sud et ne tardèrent pas à se rendre maitres de la ville de Kief, qui dut à son voisinage de Constantinople et à la propagation du christianisme dont elle était un des foyers les plus florissants, de balancer la haute prospérité de Novgorod (2). Les évènements exté-

(1) Du mot gothique *Vara* qui signifie *alliance*.

(2) La conversion des Russes au christianisme, à la fin du Xe siècle (988), semble une mesure purement politique. Vladimir, alors grand prince de Russie, désirant après une victoire éclatante sur les Grecs, cimenter la paix, épousa la princesse Anne, sœur des empereurs

rieurs accrurent peu à peu les rivalités de ces deux capitales : la prise de Constantinople par les croisés à la fin du XI[e] siècle (1096); l'intronisation dans cette cité, de Baudouin, prince latin, un siècle après ce premier événement, diminuèrent successivement l'importance de Kief, en même temps que Novgorod, un des principaux comptoirs de la ligue hanséatique, s'éleva au plus haut degré d'opulence (1). Plusieurs principautés, données en apanage aux divers chefs de la race conquérante des Waréghes, constituèrent bientôt sur divers points,

Bazile et Constantin ; et cédant aux suggestions de sa femme, il décréta la conversion de ses sujets. A un signal donné, disent les chroniques, les nouveaux néophytes réunis sur les bords du Dnieper entrèrent dans le fleuve et reçurent le baptême *collectivement*. Cette branche du christianisme, connue d'abord sous le nom de Schisme de Photius, puis de religion grecque, remontait à l'an 857. Son chef, le patriarche Photius, avait dès 866 envoyé des missionnaires à Kief. Il s'était séparé de l'Église de Rome parce que celle-ci ordonnait le eûne le samedi, permettait le laitage en carême, défendait le mariage aux prêtres et prétendait enfin que le Saint-Esprit procédait non seulement du père, mais aussi du fils : la communion sous les deux espèces et le baptême par immersion constituaient en outre d'autres différences.

(1) L'occupation de Constantinople par les Latins a exercé une influence considérable sur le mouvement commercial de l'Occident. Ce fut certainement ce changement de dynastie qui donna naissance à cette confédération de 70 villes, connue sous le nom de *ligue hanséatique*. Cette ligue, fondée sur les principes d'une assistance et d'une amitié mutuelles, eut de si heureux résultats que, maîtresse des deux mers, elle se vit bientôt en état de faire la loi aux peuples et aux rois. La prise de Constantinople par les Ottomans (1453), a amené sa ruine : son existence durant trois siècles et demi a donc été entièrement liée aux vicissitudes de l'ancienne ville des Césars.

des centres d'intrigues, de discordes continuelles et d'oppression pour le peuple; aussi la Russie s'affaiblissait-elle de plus en plus depuis la mort de Vladimir le Grand (1015).

1237 Ce fut au milieu de circonstances assez favorables que Batou, à la tête d'une armée nombreuse, grossie de toutes les populations éparses autour de lui, pénétra sur le territoire de la Russie, borné alors au S.-E. par la rivière d'Oka, et s'empara de Moscou qu'il livra aux flammes. Témoin de la désunion de princes rivaux, jaloux les uns des autres, il parcourut sans résistance ces contrées en conquérant : Novgorod l'arrêta néanmoins, et il se vit forcé de changer de direction; il s'avança alors vers le Don, où se trouvaient les habitations des Polovtses, débris de l'empire turc des Thoukhichi. Batou ravagea la Russie méridionale, tandis que Mangou, son cousin-germain, chargé de poursuivre le siége de Kief, réduisit cette ville et acheva de la détruire. Par leur bravoure, leur intrépidité et la supériorité de leur tactique, les Mongols subjuguèrent en peu de temps plusieurs provinces slaves telles que la Moldavie, la Valachie, la Boulgarie du Danube, échappée à la domination des Grecs depuis le passage des croisés et l'irruption des Turcs Seldjoukes en Asie, enfin la Servie et jusqu'à la Croatie. Vaincus, cependant, par les Lithuaniens dans les plaines de

Mozyr, ces nomades asiatiques suspendirent leurs courses triomphantes et revinrent sur leurs pas (1). Le valeureux Souboutaï mourut à cette époque, à l'âge de 53 ans, dans son campement près du Danube : afin d'honorer sa mémoire on le surnomma Bahadour (héros).

(1) Les Lithuaniens, issus de la race lettone, qui doit son origine au mélange des trois races, *slave*, *finnoise* et *gothique*, étaient alors des hommes sauvages, adonnés à un fétichisme grossier. Ils profitèrent de l'invasion des Mongols pour envahir la Russie blanche, s'emparer de *Grodno* et d'autres villes de cette province, et repoussèrent en même temps à l'ouest, les chevaliers de l'ordre des *guerriers du Christ* ou *chevaliers porte-glaives*, que le pape Innocent III avait lancés contre les infidèles du Nord, lors des croisades (1201). Bientôt, menacés par la réunion de ces chevaliers et de ceux de l'ordre Teutonique, déjà maîtres de la Prusse, les Lithuaniens disputèrent, durant un siècle environ, une partie de leur territoire à ces missionnaires armés. Ghédimine, leur roi (1300-1328), sut par sa bravoure et sa politique doter ses États d'une certaine importance. On attachait en Europe un grand prix à sa conversion; possédant la Russie méridionale et occidentale, sa position le faisait considérer comme le plus sûr boulevard de la chrétienté contre des invasions asiatiques. Ghédimine battit souvent les Mongols; ses victoires rendirent la Lithuanie la première puissance du Nord. Cette prédominance ne fut pas de longue durée : ses luttes au XIVe siècle, contre l'ordre Teutonique au nord, les Tatars à l'est et au sud, les Polonais à l'ouest, et surtout la substitution du système des apanages au principe d'unité nationale, l'usèrent peu à peu.

Les Polonais, Slaves occidentaux, avaient fondé, au milieu du IXe siècle, une monarchie gouvernée par la famille des Piast : cinquante ans plus tard, ils s'étaient emparés de la Gallicie, et depuis Kief, leur territoire s'était considérablement agrandi vers l'occident. C'est sans doute par la Gallicie, où les Moraves avaient prêché le christianisme, que cette religion s'introduisit en Pologne : Miétchislaf, prince des Polonais, abjura le paganisme et se fit baptiser en 965. La Pologne gravita alors dans la sphère religieuse des Latins, tandis que les autres

Après une campagne de huit années, Batou, riche de butin et de gloire, abandonna un pays qu'il n'avait pas l'intention d'habiter : établi sous le titre

Slaves, surtout ceux de Russie, se soumirent à l'autorité des patriarches grecs de Constantinople. Telle a été la cause dominante de la scission survenue entre ces deux branches slaves. Les frontières des deux peuples étant en outre mal déterminées, les Polonais entreprirent contre les Russes des guerres interminables, au sujet de la Volhynie, de Kief et d'autres provinces. Comme chez les Lithuaniens, le système de partage porta en Pologne de déplorables fruits, la guerre civile y exerça d'horribles ravages; toutes ses possessions occidentales, les marches de Prusse, la Poméranie, la Prusse même de Kœnigsberg lui furent successivement enlevées : la Bohême, sa rivale, se fortifia de chacune de ses pertes, et l'empereur d'Allemagne ne manqua pas d'attiser le feu de leur inimitié.

Boleslaf, qui le premier prit le titre de roi de Pologne, travailla vainement (992-1025) à réparer les malheurs de sa patrie; le pouvoir royal perdit sa force en se fractionnant, et ses débris enfantèrent une puissante aristocratie, à laquelle s'associa le haut clergé : les Kméthons (paysans), tombèrent alors dans la servitude. Deux siècles s'écoulèrent ainsi à travers mille vicissitudes dont l'invasion des Mongols ne fut pas la plus grave. *Ce vide de deux cents ans*, dit un historien polonais, *ne produisit ni lois durables, ni commerce, ni milice disciplinée, ni pureté du culte religieux*. Le royaume de Pologne reprit enfin son rang, parmi les grandes nations, sous les derniers des Piast : Vladislas le bref fut le restaurateur de l'unité monarchique, et Casimir III le législateur éclairé de son peuple.

En 1386, le mariage d'Iaghiél ou Jagellon, prince de Lithuanie, avec une fille du roi de Pologne, fixa sur la même tête les couronnes de Pologne et de Lithuanie. Cette réunion, menacée d'abord de dissolution par suite de dissentiments, de rivalités nationales et religieuses, devint définitive en 1569, par un acte solennel de la diète de Lublin. Jagellon, qui était païen, comprenant le danger d'une différence de religion parmi ses sujets, se convertit au christianisme, et propagea ce culte parmi les Lithuaniens, à peu près comme Vladimir en Russie, c'est à dire en parcourant les campagnes et en faisant baptiser en masse les populations rassemblées sur le bord des rivières. Une telle conversion semblait peu efficace; d'un autre côté, une fusion véritable

de khan du Kaptchak, près des rives du Volga (1), il s'y occupa à affermir son autorité sur la Russie, ravagée plutôt que soumise. Afin de faciliter le 1245
prélèvement de l'impôt, il ordonna le dénombrement des peuples vaincus; et soit politique, soit déférence pour les fonctions sacerdotales, il exempta le clergé russe de toute redevance. Il fit en même temps bâ-

ne pouvait si tôt s'opérer entre deux peuples parvenus à des degrés différents de civilisation et opposés de mœurs et d'institutions. La noblesse lithuanienne, fière et puissante, dédaignait de s'allier avec les petits nobles polonais, démocratie nobiliaire de cent mille familles. Il fallut l'arrivée des hordes turco-mongoles pour imposer silence à ces rivalités, à ces antipathies. Une fois bien liées l'une à l'autre, la Lithuanie et la Pologne forment un des principaux États du nord de l'Europe : l'ordre Teutonique est terrassé; ses grands maîtres adoptant la réforme de Luther, recherchent, afin de se séculariser, le patronage de la Pologne dont ils se reconnaissent vassaux.

Nous voyons encore ici que, loin d'entraver la marche de la civilisation en détruisant les empires d'Occident, comme l'ont faussement avancé des historiens superficiels, les invasions asiatiques ont provoqué au contraire l'avènement de royaumes mieux organisés et plus solides : la Russie et la Pologne leur ont dû leur stabilité, leurs progrès, comme plus tard les expéditions des Ottomans ont concouru à fortifier la monarchie autrichienne. Ainsi se sont élevées peu à peu deux puissances qui ne tarderont pas à se mesurer et à continuer la lutte de l'Orient et de l'Occident : la Russie et la Pologne vont se rencontrer et s'entre-choquer, jusqu'à ce que la première, par une perfidie qu'elle a puisée dans son contact de deux siècles avec les Mongols, absorbe sa rivale et la dévore en jurant néanmoins de respecter son indépendance.

(1) La mer Caspienne et le Volga offraient alors d'importants débouchés pour le commerce d'échange entre l'Occident et la Perse; les Turcs, maîtres de l'Asie-Mineure, resserraient de plus en plus l'empire de Constantinople, et forçaient le commerce d'essayer d'autres routes.

tir les villes de Kazan et de Saraï : cette dernière devint, sous le nom de horde dorée, la capitale des khans du Kaptchak ; elle était placée sur les bords de l'Aktouba, une des branches du Volga, à 15 lieues environ d'Astrakhan (1).

La présence de Batou en Russie eut des suites remarquables : au milieu des rivalités sanglantes, des luttes acharnées d'une foule de petits princes habitués à ne céder qu'aux lois de la violence, Batou, par la supériorité de ses forces militaires, par sa tactique avancée, parvint à imposer un frein à une féodalité oppressive (2). En dictant aux peuples slaves une paix dure et humiliante, il leur préparait une destinée meilleure que celle qu'ils avaient con-

(1) On ne connaît pas encore bien l'origine du nom *horde d'or* ; il vient sans doute du mot tatar *ourdou* (cour), et rappelle les Orta des Janissaires Ottomans. C'est par corruption qu'on a écrit *horde*.

(1) Quelques historiens donnant au mot *féodalité* l'acception française, ont soutenu que la Russie n'avait point passé par cet état politique, parce que chaque prince y possédait un certain nombre de villes ; qu'il n'existait pas un classement fondé sur une législation, et que les populations vivaient moins disséminées que dans l'Europe occidentale. L'organisation russe était effectivement en apparence, distincte de celle de France, puisqu'elle se composait de pouvoirs rivaux et non hiérarchisés (le grand prince était pourtant le chef titulaire du pays entier) ; mais la position des peuples ne différait en aucune manière : dans l'un et l'autre pays, des chefs absolus dispensateurs de toutes les ressources du sol, n'écoutant que la voix de leurs passions, étendaient une main de fer sur tout ce qui les entourait. Nous nous croyons donc autorisé à nous servir ici du même mot pour peindre des situations analogues.

nue jusqu'alors; car leur courage allait se retremper dans l'adversité et y puiser un sentiment national, seul capable de rallier des populations désunies et d'opérer la fusion de tant d'éléments épars et hostiles. Là, comme en France, il fallait une action extérieure qui brisât des chaines lourdes et débarrassât le pays d'entraves dont la multiplicité et la pesanteur paralysaient tout progrès. Le résultat fut néanmoins bien différent. La France était mûre pour son émancipation lorsqu'elle s'affranchit de la féodalité; ses seigneurs avaient rapporté des croisades, des idées, des goûts de luxe que le peuple sut habilement exploiter, en attendant qu'il s'en fît des armes menaçantes: le clergé, déjà puissant et instruit, travailla également avec ardeur à cette régénération; et un siècle et demi s'était à peine écoulé depuis la fin des expéditions des croisés, que Louis XI frappait les grands fiefs de son royaume de brèches meurtrières annonçant leur chute prochaine.

La Russie ne retira de la ruine de ses oppresseurs qu'un demi-succès. L'arrivée des Warèghes dans ce pays ne remontait qu'à 400 ans et le système des apanages s'y était implanté d'après les seuls principes de la conquête, sans mélange d'aucun autre élément: ce ne fut aussi que vers la fin du xe siècle, 150 ans après la prise de possession des Warèghes, que les Slaves adoptèrent le Christianisme de Photius. Cette

religion fut en quelque sorte étouffée à son berceau et mutilée par les conquérants waréghes, comme elle avait vu déjà ses effets en partie paralysés à Constantinople, dès que le pouvoir impérial l'enlaça d'une alliance funeste. Loin de se montrer, comme en Occident, défenseur des opprimés et d'opposer aux vainqueurs un frein salutaire, elle dégénéra, en Russie, en un simple instrument de politique et d'administration qui dut faire avorter la foi et engendrer des superstitions plutôt qu'une croyance éclairée et sincère. Mentant à son origine de charité et de paix, ce christianisme devint entre les mains des gouvernants une arme de guerre, de despotisme, sans même veiller à ce que les fruits de la victoire vinssent en aide à la civilisation. Il n'a pu même faire disparaître l'espèce d'esclavage qui pèse sur ces contrées; car le servage actuel y diffère peu de celui des premiers temps : la non-hiérarchie du clergé composé en grande partie d'étrangers et conséquemment son peu d'union, l'ont empêché surtout de se créer une force indépendante, capable de balancer celle des princes temporels (1).

Telle était la situation de la Russie lors de l'inva-

(1) Les Grands Princes ont toujours eu le droit de déposer les *métropolites* qui, jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), furent presque tous des Grecs. (*Karamzine*, Hist. de la Russie.)

sion des Mongols en 1237 : nulle loi, nul principe élevés, nul effort intérieur ne révélaient une nation prête à s'élancer vers la civilisation. Depuis deux siècles seulement, le Christianisme laissait tomber de pâles rayons sur cette terre froide et n'avait réussi encore qu'à réveiller quelques idées d'art, appliquées à l'embellissement de la ville de Kief, son asile pontifical : sa morale incomprise ou plutôt dépouillée de ce qui pouvait la rendre vivante et efficace, semblait réduite aux proportions mesquines d'un culte extérieur. Batou ne trouva donc devant lui rien de ce qui constitue une nation : des masses rangées sous une foule de bannières rivales, servaient les passions de chefs animés de la seule ambition de conquérir un pouvoir grossier et dénué de moralité. Une seule ville, Novgorod, refusa d'ouvrir ses portes aux Mongols : rendue florissante par suite de son alliance commerciale avec les villes hanséatiques et formant depuis plusieurs siècles, au milieu de la nation slave, un État distinct et indépendant, ses lois, ses institutions lui avaient imprimé une énergie qu'elle tourna au profit de sa défense. Quant aux autres cités, elles succombèrent presque toutes, sans que l'histoire ait conservé la moindre trace de leur résistance, et les historiens russes, auxquels il en coûtait d'avouer une défaite sans lutte, ont fait preuve de maladresse autant que d'ignorance,

en prétextant la nécessité où s'étaient vus leurs compatriotes de défendre *à la fois*, leurs frontières occidentales et méridionales contre les Lithuaniens, les Polonais, les Suédois et les Finnois (1).

Pendant que Batou portait en Europe la terreur de ses armes, Ogodaï, Grand Khan de la nation mongole, faisait sommer le sultan d'Iconium, Kaikobad, de venir à Karakorum lui rendre hommage : sur son refus, une armée s'avança en Asie-Mineure par la Circassie et l'Arménie; mais, après avoir poussé jusque près de Bagdad, elle se retira chargée de butin. L'expédition de Batou n'était point encore terminée qu'un évènement important vint occuper la
1242 cour de Karakorum. Ogodaï était mort d'intempérance, disent les uns, selon les autres empoisonné par une concubine, et après bien des intrigues

(1) Les diverses histoires de Russie ont toutes jusqu'à présent retracé avec ignorance ou au moins avec une extrême légèreté, le caractère et les résultats de la conquête mongole dans cette partie de l'Europe. Imbus d'opinions aussi fausses qu'extraordinaires, quelques uns ont avancé, par exemple, et cette assertion a obtenu un certain crédit, que les Mongols n'avaient pu s'établir en Russie par suite de la rigueur du climat. Comment ignorer à ce point les habitudes des nomades? Vivant sans cesse au milieu de leurs troupeaux, ces étrangers n'ont-ils pas dû naturellement préférer leurs campements au séjour de toute espèce de ville? En Perse, en Syrie, en Asie-Mineure, partout on les voit suivre les mêmes penchants. D'un autre côté, ce que nous avons dit, chapitre 1er, de la géographie de l'Asie, de son climat *excessif* à mesure que l'on se dirige vers l'Est sur un même parallèle, démontre suffisamment que la température de Kief et en général de la Russie méridionale, est infiniment plus douce que n'était celle de *Karakorum*.

et des menées il avait été remplacé par son fils Gaïouk. Tourakina, mère de ce dernier, s'appuyant sur son titre de régente, et secondée par un certain Abderrahman, avait su combattre les projets de Thsou thsaï et assurer la couronne à son fils. Le règne de Gaïouk ne dura que cinq ans : ce prince eut pour successeur, Mangou, son cousin, fils de 1251
Touli, lequel s'empressa de nommer gouverneur des possessions orientales de l'empire mongol, son frère Khoubilaï dont nous parlerons plus tard, lorsqu'il sera proclamé Grand Khan.

Nous avons négligé jusqu'à présent de peindre les mœurs des Mongols, de décrire leur civilisation, attendant que l'ordre chronologique nous permît de rapporter principalement les récits des témoins oculaires du XIIIe siècle : voici les circonstances auxquelles nous les devons. Les ravages des Mongols à travers l'Europe orientale, leurs courses dévastatrices jusqu'en Hongrie, en Pologne et même en Silésie ayant alarmé la chrétienté, le pape Innocent IV, chargea (1246) Jean du Plan Carpin, moine de l'ordre de Saint-François, de se rendre à la cour du Grand Khan et de chercher à le fléchir. Sept ans plus tard, saint Louis, se trouvant en Syrie, envoya aussi de son côté à Karakorum une autre députation, sous la conduite de Guillaume de Rubruquis de l'ordre des Cordeliers.

Du Plan Carpin rencontra aux avant-postes mongols 60,000 hommes commandés par Kouremsa : après avoir traversé le campement des Polovtses, le long des vallées du Dnieper et du Don, il arriva à Saraï, où Batou résidait au milieu d'une cour nombreuse et brillante. Ce khan avait sous ses ordres une armée de 600,000 hommes, dont le quart seulement était tatar-mongol ; le reste appartenait à des nations de race différente, turque, finnoise et slave. Les corps d'armée, forts chacun de 10,000 hommes sont, dit notre voyageur, subdivisés en fractions, de 1,000, 100 et de 10 hommes. Chaque soldat est muni de deux ou trois arcs, de trois grands carquois, d'une hache et de cordages propres à manœuvrer les machines de guerre : les chefs portent des sabres longs et sans courbure. Les troupes sont armées de différentes manières : les unes ont des casques en fer et sont revêtues d'une espèce de cotte de mailles, faite avec quatre bandes de cuir, réunies au moyen d'agrafes : d'autres portent des lances, à fer recourbé, qui servent à accrocher l'ennemi. Les boucliers sont en osier : les flèches ont environ deux pieds de longueur et sont garnies, à l'une des extrémités, d'un morceau de fer pointu et tranchant. On se sert pour la chasse de flèches particulières.

En marche, les Mongols se font toujours précéder

d'une troupe d'éclaireurs : ils passent les rivières au moyen d'une espèce de nacelle, confectionnée avec des peaux et remorquée par des chevaux, qu'ils lancent à la nage à travers le courant. Leur manière d'attaquer l'ennemi est absolument la même que celle des nomades asiatiques leurs devanciers : après avoir décoché trois ou quatre flèches, ils feignent de battre en retraite et reviennent ensuite à la charge avec plus de vigueur, dès qu'ils jugent le moment favorable. Toutes les évolutions s'exécutent au moyen de signaux. La première ligne est composée des prisonniers et des étrangers : le gros de la nation marche sur les flancs, et tâche d'envelopper l'ennemi s'il oppose de la résistance. Le système d'attaque, d'une ville ou d'un fort, consiste de leur part, à harceler sans cesse les assiégés, en lançant, avec des machines en forme de catapultes, des nuées de flèches et de pierres. Ils se servent aussi, pour incendier les habitations, d'une espèce de feu grégeois composé en partie de graisse d'hommes tués : quelquefois encore, pour surprendre les places, ils font usage de la sape, détournent les cours d'eau et exécutent des travaux de terrassement. Observateurs fidèles des recommandations laissées par Tchinghiz, ils n'accordent la paix qu'au prix d'une entière soumission. Ils ont introduit quelque régularité dans l'administration des pays conquis et se contentent de préle-

ver une dîme sur les biens et les individus, emmenant en esclavage ceux qui ne peuvent acquitter l'impôt. Du Plan Carpin, frappé de la supériorité de leur tactique et de leurs instruments de guerre, en recommande l'emploi aux peuples de l'Europe : or un tel témoignage à l'abri de tout soupçon de partialité, prouve bien qu'au XIII[e] siècle les armées mongoles étaient les plus vaillantes et les mieux organisées pour la conquête.

Le moine franciscain ayant sollicité la faveur d'être présenté à Batou, traversa préalablement, pour s'y rendre, deux lignes de feu : cette pratique superstitieuse, employée comme moyen de purification, avait, dans l'esprit de ces peuples, la vertu de conjurer les mauvais génies. On lui recommanda, en outre, de franchir l'entrée de l'habitation du chef mongol, sans toucher le seuil. Du Plan Carpin trouva dans une tente de fine toile de lin, très spacieuse, le khan du Kaptchak, assis sur une espèce de trône, ayant à ses côtés une de ses femmes, celle que les lois de la polygamie investissaient sans doute de la plus haute considération (1). Ses frères, ses enfants, ses ministres occupaient des bancs dressés autour de lui ; et tout à fait en arrière, les autres personnages de la cour étaient accroupis par terre,

(1) Batou possédait seize femmes : chacune d'elles avait pour son service une grande tente et plusieurs petites.

les hommes à droite, les femmes à gauche. Une table chargée de coupes d'or et d'argent fut servie près de la porte : durant les libations, des chants et des instruments retentirent en signe d'allégresse. Cette musique, dit notre voyageur, est en usage chaque fois que le khan se met à table : lorsqu'il sort à cheval, un esclave porte un parasol au dessus de sa tête, afin de le garantir du soleil : cette coutume, importée de la Chine, est également suivie à l'égard des femmes et des divers chefs.

La physionomie des Mongols est repoussante; ils ont les yeux petits, cachés en partie par les pommettes des joues, les membres grêles et la taille médiocre. Ils portent peu de barbe et tressent en longues queues les cheveux du sommet de la tête, les seuls qu'ils laissent croître. Leurs mœurs sont fort grossières : ils vivent sous des tentes de feutre, posées sur des chariots traînés par des bœufs. Les occupations des hommes, après la guerre et la chasse, consistent à fabriquer des arcs, des flèches, des mors de bride, des essieux, etc., et à traire les juments. Les femmes comme les hommes montent à cheval dès l'âge le plus tendre : ce sont elles qui conduisent les chariots surmontés de leurs tentes, et qui sont chargées de la confection des vêtements et des pièces de feutre.

Ces peuples entretiennent de nombreux troupeaux de bœufs, de chameaux, de chevaux, de chèvres et de moutons : ils se nourrissent de la chair de leurs bestiaux tués ou morts indifféremment, et du produit de leurs chasses. Leur boisson, en hiver, est composée avec du millet et du miel; en été, ils font aigrir, en le battant, du lait de jument et obtiennent ainsi une liqueur très capiteuse qu'ils nomment *Cosmos* et qui rappelle le goût d'amande. Les vêtements des deux sexes sont à peu de chose près les mêmes : ils consistent en pelisses faites avec des peaux de loups ou de renards, dont on laisse, selon la saison, le poil au dedans ou au dehors : les plus pauvres se couvrent de peaux de chiens et de chèvres. Les étoffes de soie, celles brochées d'or et d'argent, viennent de la Chine et de Perse : pour coiffure, ils se servent de bonnets élevés en forme de cônes. Lorsqu'un individu tombe malade, ses parents placent devant sa tente une pique enveloppée d'un feutre noir, afin d'éloigner tout le monde, et, à sa mort, sa famille fait retentir les airs de cris de douleur : si c'est une personne de distinction, on l'enterre en secret, avec son cheval enharnaché, et une partie de ses trésors : sa tente est démolie, livrée aux flammes, et toutes ses femmes deviennent le partage d'un des fils du défunt, lequel n'est tenu de respecter que sa propre mère. Depuis leur établissement dans le

Kaptchak, les Mongols ont remplacé leurs monnaies d'écorces d'arbres et de peaux, marquées du sceau du khan, par de petites monnaies en cuivre et en argent : ce sont ces monnaies que les Russes ont copiées. L'adultère et le vol sont chez eux punis de mort ; ils commettent, du reste, rarement ces sortes de délits, et pratiquent fidèlement entre eux les lois de l'hospitalité et d'une certaine fraternité : quant aux étrangers ou ennemis, on les traite impitoyablement.

Du Plan Carpin, continuant son voyage, arriva, cette même année (1246), aux environs de Karakorum, au moment de l'élévation de Gaïouk à la dignité de Grand Khan. Voici en résumé, d'après la relation de notre voyageur, les détails de cette cérémonie. On avait élevé au milieu d'une immense plaine la tente dite royale, tendue de riches étoffes blanches et pouvant contenir plus de 2,000 personnes : une palissade en bois l'entourait à une certaine distance et en défendait l'approche au peuple. Deux portes gardées par des soldats armés d'épées nues, indiquaient l'entrée de cette tente : l'une d'elles était réservée au Grand Khan. Tous les chefs appelés pour concourir à l'élection, se réunirent dans cette enceinte : parmi eux, se trouvaient plusieurs seigneurs chinois, des ambassadeurs arabes et persans, deux fils du roi de Géorgie, une foule d'envoyés d'États

conquis, entre autres deux fils de Jaroslaf de Suzdal, Grand Prince de Russie, accourus pour solliciter la protection de Gaïouk et réclamer son appui contre les autres princes rivaux de leur père. La foule se pressait au dehors, fêtant cette solennité par de bruyantes libations, et poussant des cris d'allégresse chaque fois que le Grand Khan paraissait. Durant les préparatifs, les chefs mongols changèrent chaque jour de costume : ils revêtirent successivement des habits de couleurs blanche, rouge, violette et écarlate.

Les préliminaires du couronnement terminés, on se transporta à trois ou quatre lieues de là, dans une autre plaine où s'élevait la tente dite *horde dorée*, tapissée à son intérieur d'étoffes très riches et reposant sur des colonnes recouvertes de lames d'or : c'est là que Gaïouk devait être proclamé Grand Khan. La cérémonie commença par des prières durant lesquelles, selon la liturgie bouddhique, l'assemblée faisait face au midi : devant la tente était placé une espèce d'oratoire, où des ministres de cette religion rappelèrent à notre voyageur les chants et les rits du culte chrétien. Immédiatement après, le Grand Khan et sa femme furent élevés sur un feutre, en guise de pavois, et les acclamations de la foule consacrèrent ce mode de couronnement. On étala ensuite aux yeux du prince les présents de

toute nature offerts par les ambassadeurs étrangers : plus de 500 chariots étaient remplis d'or, d'argent, de pierreries, de riches vêtements, de harnachements de chevaux. Une partie de ces trésors fut distribuée aux chefs présents et la fête se termina par des festins où la foule reçut des distributions de viande bouillie sans sel.

Admis à présenter ses hommages en audience particulière, Du Plan Carpin arriva dans la tente du Grand Khan, après avoir été fouillé, afin de s'assurer qu'il ne portait sur lui rien d'hostile : on lui imposa, en outre, l'obligation de parler à genoux, au moyen d'un interprète qui prodiguait à son maître les titres de *force de Dieu*, de *prince de l'univers*. Le franciscain échoua dans sa mission : Gaïouk n'accueillit aucune de ses plaintes et le renvoya en sommant le pape de venir en personne se reconnaître son vassal.

Cinq ans plus tard (1251), Mangou, fils de Touli, succédait à Gaïouk, son cousin, en qualité de Grand Khan. Saint Louis, entrevoyant pour ses opérations de Syrie l'utilité d'une alliance avec les Mongols, se décida, vers cette époque, à envoyer à Mangou Guil- 1253
laume de Rubruquis, moine cordelier. Déjà, l'année précédente, Haïton, roi d'Arménie, étant venu à Karakorum, solliciter l'appui des Mongols contre les Turcs dont les excursions l'inquiétaient, Mangou

avait promis que son frère Houlagou marcherait à la tête d'une armée contre les Turcs d'Asie-Mineure et de Syrie, et surtout qu'il détruirait la secte des Assassins. Induit en erreur par de faux rapports, saint Louis s'imagina, dans son enthousiasme religieux, pouvoir aussi rallier les Mongols à sa foi : les motifs de cette illusion étaient la tolérance des chefs mongols pour tous les cultes, les égards qu'ils témoignaient aux prêtres nestoriens, alors fort nombreux en Asie et recherchés à titre d'interprètes, enfin leur haine bien connue contre les Turcs. Le roi de France donna ses instructions à Rubruquis et le chargea d'offrir au Grand Khan une chapelle en écarlate avec d'autres pièces richement brodées où était représentée à l'aiguille et fort artistement, la Passion de J.-C. Divers autres ornements et un morceau de bois de la vraie croix complétaient ce don.

L'envoyé de saint Louis trouva Karakorum une ville fort peu étendue, composée de deux grandes rues principales, l'une dite des Sarrasins (mahométans), affectée aux étrangers, où étaient établis des espèces de bazars; l'autre celle des Cathayens (Chinois), réservée aux artisans : les habitations des ministres du Grand Khan et des seigneurs de sa suite étaient disséminées dans d'autres rues. Cette ville renfermait alors douze temples boud-

dhiques, deux mosquées mahométanes et une église chrétienne reléguée à une des extrémités : elle était ceinte de murailles en terre, coupées par quatre portes près desquelles se tenaient des marchés de grains, de bestiaux, de chevaux et de chariots. Plusieurs Européens, capturés durant les expéditions précédentes, existaient à cette époque à Karakorum, et un certain Guillaume, Parisien d'origine, y exerçait l'orfévrerie avec un talent fort remarquable (1). Divers ambassadeurs étaient alors réunis à la cour de Mangou : celui du khalife de Bagdad, voyageant en litière traînée par deux mules; celui d'un prince indien, qui avait amené huit lévriers exercés à se tenir sur la croupe des chevaux, à l'instar des léopards ; enfin un envoyé turc chargé également d'offrir de magnifiques présents au nom du sultan son maître. Chacun de ces ambassadeurs venait solliciter des secours.

Après s'être soumis à la purification du feu, Rubruquis fut admis en présence du Grand Khan. Il le

(1) Ce Guillaume, fait prisonnier en Hongrie, lors de la prise de Belgrade, vivait à la cour de Mangou dans une grande aisance. Il avait confectionné pour ce prince un arbre en argent, reposant sur quatre lions de même métal ; des tuyaux intérieurs faisaient monter jusqu'à la cime de cet arbre, du *cosmos*, de l'*hydromel* qui coulaient ensuite par la bouche de deux dragons dorés et tombaient dans de grands vases posés à terre. Au dessus de cet arbre était une Renommée aux ailes déployées, qui sonnait de la trompette lorsqu'on servait à boire aux convives.

trouva assis sur un petit lit, entouré de sa femme, de sa fille, et vêtu d'une robe fourrée, brillante comme une peau de veau marin : il lui exposa le but de sa mission et réclama pour sa croyance une protection spéciale. Quoique tous les cultes eussent à la cour mongole, toute liberté de se produire, Mangou lui parut assez indifférent en matière de religion. Les membres du clergé bouddhique, chrétien et mahométan, se disputaient vivement l'honneur de le convertir, en répandant leurs bénédictions, sur ses voyages et sur les mets de sa table. Les prêtres bouddhistes avaient néanmoins le plus de chances de l'attirer à eux : adonnés à l'astrologie, ils tiraient des augures de chaque fait et se montraient fort habiles à calculer les éclipses de soleil et de lune. En vain, dans une conférence qui eut lieu en présence du khan, Rubruquis étala l'érudition et l'enthousiasme d'un moine du moyen-âge, Mangou le renvoya poliment, en lui disant qu'il se serait peut-être converti s'il eût renouvelé sous ses yeux les miracles de Moïse. Il lui remit pour son souverain une lettre terminée ainsi : *au nom du Dieu tout-puissant, je vous ordonne, roi Louis, de m'obéir et de me déclarer solennellement ce que vous voulez choisir, de la paix ou de la guerre* (1).

(1) Dans un mémoire daté de 1822 sur les relations politiques des princes d'Europe avec les Khans Mongols, et composé d'après des

A son retour en Syrie, Rubruquis rencontra Sartak, fils de Batou, qui se rendait lui-même à la cour de Mangou, avec ses femmes, ses enfants et une partie de ses troupeaux. Ce chef mongol, dont le campement occupait une plaine au N.-O. de la mer Caspienne, à trois journées du Volga, l'avait parfaitement accueilli lorsqu'à son premier passage il s'était présenté à lui. On avait signalé Sartak, au moine européen, comme pratiquant la religion chrétienne ou du moins comme protecteur des prêtres nestoriens auxquels il permettait le libre exercice de leur culte. Une chose vraie, c'est que guidé par une sage politique, déjà employée avec succès par son père à l'égard de la Russie, Sartak avait accordé

pièces authentiques, M. de Rémusat mentionne neuf tentatives principales des princes chrétiens pour rechercher l'alliance des Mongols et l'envoi en Europe de neuf ambassadeurs de cette nation. Les premières missives de ces conquérants asiatiques sont peu respectueuses; elles ne renferment que des sommations de reconnaître le Khan Mongol et de lui envoyer un tribut. Plus tard, une politique mieux entendue modifie leur langage, après que le partage de l'empire de Tchinghiz (1265) eut affaibli leur puissance : leurs formes deviennent moins altières; quelquefois même elles sont respectueuses. Les archives de France contiennent une lettre mongole datée de 1305 où les témoignages de considération et d'estime sont exprimés par des formules flatteuses et par la dimension du papier, long de neuf pieds. La même variation s'est fait sentir dans la réception des ambassades européennes à la cour des khans. La première, expédiée par le pape Innocent IV, fut, comme nous venons de le dire, assez mal accueillie; les suivantes, moins exposées à de mauvais traitements, sont reçues encore néanmoins avec orgueil et mépris; mais, dès 1288, les envoyés chrétiens sont fiers et considérés; ils refusent de se soumettre avant leur présentation aux superstitions en usage, et ne se prosternent plus devant le khan.

sa faveur à toutes les religions et protégé particulièrement plusieurs princes chrétiens, arméniens et géorgiens, contre les vexations des généraux mongols, établis en Perse et dans les provinces méridionales du Caucase. Sartak quittait son commandement, emportant d'unanimes regrets : après avoir témoigné sa satisfaction au roi d'Arménie qui s'était porté sur son passage pour le complimenter, il accueillit avec bienveillance Rubruquis et lui fit remettre deux habits de soie, le chargeant de les offrir de sa part au roi de France.

A tous ces renseignements, transmis par les voyageurs européens sur l'état de l'Asie-Moyenne au XIII[e] siècle, il faut ajouter les relations du Vénitien Marco-Polo, un des chroniqueurs les plus célèbres et les plus estimés. Sa sincérité, son exactitude lui ont assuré une place honorable parmi ses prédécesseurs ou contemporains, Ascelin, Du Plan Carpin, Rubruquis, Oderic de Frioul, Jean de Mandeville : il a recueilli de précieuses observations sur la géographie, l'histoire naturelle et les relations commerciales de ces contrées. Le premier, il a signalé l'existence du papier-monnaie dont se servaient les Mongols, maîtres de la Chine, et qu'ils introduisirent postérieurement en Perse (1). Depuis cette épo-

(1) En 1260, disent les chroniques, sous Baudouin II, dernier empereur latin à Constantinople, deux frères, Nicolas et Mathieu,

que, et pendant deux siècles consécutifs, la Chine reste à peu près oubliée de l'Occident : la puissance maritime des Arabes avait disparu, et aucune nation continentale ne pouvait songer à engager des expéditions par terre, à travers ces armées innombrables échelonnées dans toute l'étendue de l'empire mongol. Les Portugais, doublant le cap de Bonne-Espérance au commencement du XVIe siècle, rétablirent de nouveau les communications interrompues.

Mangou avait confié à son frère Khoubilaï le soin de renverser la dynastie des Soung, déjà fort resserrés en Chine. L'expédition de ce prince 1256
réussit complètement : le dernier empereur Soung fut fait prisonnier et sa capitale emportée d'assaut. Khoubilaï préleva sur ce pays, en impôt, un million en numéraire et une quantité de soie équivalente à cette somme : désirant ensuite compléter sa con-

appartenant à la noble famille des Paolo de Venise, ayant frété un bâtiment chargé de marchandises, arrivèrent à Constantinople, dont le commerce immense était alors entre les mains des Génois et des Vénitiens. Ils passèrent de là dans la mer Noire, puis s'avancèrent en Orient, à la suite d'une ambassade qui les présenta à Khoubilaï, Grand Khan des Mongols. Ils furent reçus avec distinction, et de retour à Venise, en 1272, ils racontèrent mille merveilles de leur expédition. Deux ans après, ils recommencèrent un nouveau voyage, emmenant avec eux leur neveu Marco-Polo, homme fort instruit, auquel Grégoire X adjoignit deux *frères prêcheurs*, munis d'instructions et de lettres. Employé à des missions secrètes, Marco-Polo parcourut dix-sept ans la Chine, qu'il appelle Cathay, et revint en 1295 à Constantinople, comblé de gloire et de richesses ; ses écrits, traités d'abord de roman, ont obtenu depuis la faveur qu'ils méritent.

quête, il tenta une expédition contre le Japon, mais une violente tempête détruisit sa flotte (1). La chute des Soung, enleva le célèbre Ma-touan-lin à la carrière de l'administration, où il s'était rendu illustre : voué à une retraite absolue, ce savant chercha désormais ses distractions dans l'étude (2). Après
1260 la mort de Mangou, survenue quelque temps après, Khoubilaï fut investi de la dignité de Grand

(1) N'ayant pas à m'occuper ici du Japon, je me bornerai à dire quelques mots sur ce curieux pays. Son ancienne histoire est, comme celle des peuples voisins, enveloppée de fables ; elle ne commence à être authentique que vers l'an 600 de notre ère. Sin-Mou (Guerrier divin) est représenté comme fondateur de la monarchie japonaise : de lui descend la famille des Daïri, appelés communément empereurs ecclésiastiques. Ce Sin-Mou fut sans doute d'origine chinoise et s'enfuit de sa patrie après une révolution. D'autres colonies ont successivement importé au Japon les progrès de la civilisation chinoise. On retrouve dans la langue japonaise une foule de mots chinois ; quoique altérés par la prononciation, ils n'en prouvent pas moins le mélange des deux races. A la fin du XVe siècle, une révolution intérieure a déplacé le pouvoir. Depuis lors, le Daïri, revêtu du titre d'empereur, n'exerce plus que les fonctions sacerdotales : un autre chef dirige les affaires temporelles ; son despotisme est, dit-on, le plus pesant qu'aucune institution humaine ait jamais pu imaginer.

(2) « Le principal titre de Ma-touan-lin à la gloire, est un ouvrage » qu'il mit vingt ans à composer, et intitulé : *Recherches approfon-» dies des anciens monuments*. C'est une mine féconde dans laquelle » ont puisé Visdelou et de Guignes pour leur histoire de la Tartarie et » des Huns. C'est à ce lettré qu'on doit pour ainsi dire rapporter l'o-» rigine de la plupart des connaissances positives répandues en Europe » sur l'antiquité chinoise ; tous les faits sont rapportés et classés, les » sources indiquées, les autorités citées et discutées. Tout est compris » là ; on n'a qu'à choisir le sujet qu'on veut étudier et traduire ce qu'en » dit Ma-touan-lin. »

(Rémusat ; *Nouveaux mélanges asiatiques*, 1829.)

Khan, et devint fondateur d'une nouvelle dynastie chinoise, dite des Youan (Mongols). Son long séjour en Chine, l'étude particulière qu'il fit de la disposition des esprits, le disposèrent à adopter les mœurs de ce pays; aussi les Chinois, flattés d'une déférence si agréable à leurs yeux, l'ont-ils considéré comme un de leurs plus grands empereurs. Khoubilaï accorda sa protection aux sciences et aux lettres : il organisa l'administration, en divisant le pays en dix provinces, pourvues chacune de dix tribunaux dont les présidents étaient mongols. Lors des premières années de son règne, il avait introduit chez les Mongols les pao-tchhao (papier monnaie) : plus tard, en ayant effectué une nouvelle émission, son abondance produisit son avilissement. La dynastie suivante augmenta encore la quantité de ce papier-monnaie : quant aux Toungouses Mantchous, actuellement possesseurs de la Chine, soit incapacité, soit esprit de système, ils n'ont jamais essayé de se créer un crédit par des opérations semblables.

Khoubilaï se consacra entièrement au gouvernement de ses possessions orientales qui ne furent d'ailleurs pacifiées que quinze ans après son élévation au trône. Les Mongols ont dû à ce prince éclairé leur plus haut degré de prospérité. Son empire comprenant toute l'Asie-Moyenne, embrassait une surface de 1600 lieues de long de l'est à l'ouest, sur 500

de large : le moine Oderic, qui le parcourut en 1318, rapporte qu'il contenait plus de deux mille grandes villes. Khoubilaï abandonna le séjour de Karakorum : cette ville lui semblait trop éloignée de la Chine, son royaume de prédilection (1). Il fit de Cambalu (Péking) sa résidence d'hiver, et passait l'été, suivant l'usage de sa nation, dans une magnifique résidence, bâtie au milieu d'une plaine. Ce ne fut que vers 1275 qu'il parvint à réduire complètement la Chine : jusqu'alors, les débris du parti des Soung, déployant tous les moyens de résistance, avaient défendu leur territoire pied à pied. La domination de la dynastie des Youan, en Chine, a duré un siècle ; neuf empereurs s'y sont succédé sur le trône : nous verrons en 1368 un parti national profiter de l'affaiblissement des Mongols, lever l'étendard de la révolte et substituer la dynastie des Ming à celle des Youan.

Au milieu de son campement du Kaptchak, Batou songeait à tirer tout le parti possible de ses conquêtes occidentales. Ses menées entretinrent la désunion parmi les princes russes qui contractèrent alors l'habitude de venir à la horde mongole faire acte de

(1) Cette ville finit par être presque étrangère aux Mongols, tant qu'ils restèrent maîtres du trône de Péking. Après leur expulsion de la Chine, elle redevint leur capitale, et son nom parait de nouveau dans le récit des expéditions militaires de l'époque.

soumission, solliciter l'investiture de leurs États, et mendier des secours contre leurs rivaux. Grâce à ces moyens perfides, restés l'unique secret de la politique russe actuelle, la domination mongole a pu, durant deux siècles, s'appesantir sur cette partie de l'Europe. Comme tous les nomades asiatiques, les Mongols ne connaissaient pas d'autre mode d'administration : organisés pour la guerre, fondant leur espoir sur les dépouilles des vaincus, ils ne savaient, après avoir conquis un pays, le gouverner ou pour mieux dire en extorquer les impôts, qu'en fomentant la division au milieu des partis.

Batou avait atteint le plus haut degré de puis- 1255
sance, lorsque la mort vint le frapper et laisser son commandement aux mains de Berkhi, son frère, qui monta sur le trône du Kaptchak, avec l'assentiment de Mangou, Grand Khan. Désirant célébrer son joyeux avènement, comprenant d'ailleurs que le seul moyen de retenir sous son autorité tant de peuples divers était de diriger leurs passions et leurs intérêts vers un même but, le successeur de Batou tenta une expédition en Russie et s'avança jusqu'en Lithuanie. Dès qu'il eut ravagé les campagnes, il revint à son campement et embrassa le mahométisme. Quoique cette conversion fût la première de la part d'un chef mongol, elle fit à cette époque peu d'impression, étant en quelque sorte la conséquence

d'une situation forcée. Les tribus du Kaptchak, appartenant en grande partie à la race turque, pratiquaient depuis longtemps les préceptes du mahométisme : devenus leurs chefs, les Mongols se trouvant éloignés du foyer du bouddhisme, assez indifférents d'ailleurs à un culte que son apparition récente n'avait pas dû fortement enraciner chez eux, donnèrent naturellement la préférence à la religion de Mahomet, lorsqu'ils se mêlèrent aux populations vaincues. La conversion de Berkhi, à laquelle les historiens russes ont attaché peu d'importance, va pourtant déterminer, dans les relations des Mongols entre eux, des changements qui plus tard serviront les vues d'affranchissement des peuples européens, leurs tributaires.

La Providence affecte dans ses manifestations une marche régulière que l'intelligence humaine peut sinon toujours présager, du moins entrevoir aussitôt que les faits commencent à s'accomplir : ainsi l'invasion mongole n'a point encore entièrement rempli son but à l'occident, que déjà on voit poindre à l'horizon un germe de dissolution, annonçant à la fois le terme de la puissance des vainqueurs et la régénération des vaincus, retrempés par l'infusion d'une sève nouvelle. Quatre ans après la mort de
1259 Batou, le royaume du Kaptchak fait un premier pas vers sa décadence, et Nogaï, chef d'une tribu

de Turcomans, campée sur les bords de la mer Noire, rompt brusquement ses liens de dépendance envers la horde de Saraï. Ce khan fut sans doute entraîné à cet acte de rébellion par les instigations de Bibars, sultan d'Égypte, qui comptait sur cette diversion pour arrêter les Mongols, déjà arrivés en Syrie, et par Michel Paléologue, qui, travaillant à reconquérir le trône de Constantinople, cherchait des alliés parmi ses ennemis les moins menaçants. L'empereur grec s'étant assuré le concours de Nogaï, en lui faisant épouser Euphrosine, une de ses filles naturelles, parvint à enlever à Baudouin II un trône que les Francs occupaient depuis soixante ans. Berkhi eût néanmoins infailliblement réduit à l'obéissance son vassal rebelle, si la guerre en Syrie contre les Mongols n'eût attiré toute son attention : sa conversion au mahométisme devait effectivement lui imposer de nouvelles alliances en modifiant ses sympathies et ses obligations.

Mangou, investi de la dignité de Grand Khan, en 1251, avait chargé son frère Houlagou de la conquête de la Perse. Celui-ci entra en campagne à la tête d'une armée nombreuse et se rendit maître en peu de temps des contrées situées au sud et à l'ouest de la mer Caspienne ainsi que de la Perse, gouvernée depuis la chute des Seldjoukes, vers le milieu du XIIe siècle, par des émirs indépendants,

dits Salghouriens. Houlagou écrasa ces principautés, déjà bien affaiblies par les rivalités, brisa la puissance plus redoutable des Assassins, et détruisit le château d'Alamout leur principale forteresse. La prise de Bagdad jeta l'effroi parmi les musulmans de Syrie et d'Égypte, et Ahmed, dernier khalife de la dynastie abbasside (1), prenant la fuite précipitamment, vint réclamer en Égypte les droits de l'hospitalité et les prérogatives de son rang. Ce royaume était alors menacé d'une nouvelle révolution : les successeurs de Saladin, ce vaillant fondateur de la dynastie des Ayoubites, se voyaient chaque jour arracher une portion de leur autorité par les Mamelucks Baharites d'origine turque, qui d'esclaves étaient devenus d'audacieux prétoriens. L'invasion des Turcs Kharizmiens en Syrie, avait fourni à cette garde particulière l'occasion de rendre d'utiles services, en faisant valoir aux yeux de ces étrangers leur communauté d'origine : l'approche des Mongols décida son élévation. Bibars, n'osant pourtant pas encore s'emparer ouvertement du trône, fit proclamer sultan d'Égypte (1259) Koutouz, lequel ne jouit pas longtemps du pouvoir précaire qu'il exerça sous la tutelle du chef des mamelucks.

Nous avons exposé au chapitre précédent les conséquences de cette révolution. Houlagou, précédé de

(1) Cette dynastie avait régné 524 ans.

la terreur attachée au nom mongol, sollicité par Haiton, roi d'Arménie, qui, ennemi déclaré des Turcs, convoitait à son tour la conquête de la Terre-Sainte, pénétra en Syrie, rangea sous sa domination les villes d'Alep, de Damas, toute la Mésopotamie, battit les Égyptiens et les chrétiens d'Orient, qui, éprouvant la même frayeur, avaient momentanément uni leurs efforts. Sur ces entrefaites, la mort
de Mangou, ayant rappelé Houlagou à Kara- 1260
korum, pour concourir à l'élection de son frère Khoubilaï, en qualité de Grand Khan, ce chef mongol confia, pendant son absence, la direction de la guerre de Syrie à Ketbogha, un de ses lieutenants. Celui-ci ne pouvant sans doute imprimer à son commandement l'énergie nécessaire, perdit la bataille de Tiberias : il resta même sur le champ de bataille parmi les morts et son armée mise en déroute se vit forcée de battre en retraite. Bibars, auquel revenait la plus belle part de l'honneur de cette journée, ne tarda pas à s'en décerner la récompense : il suscita une révolte contre Koutouz et se substitua à sa place. Afin d'affermir son autorité, le nouveau sultan se hâta de faire consacrer son usurpation par le khalife bbasside Ahmed qu'il avait accueilli avec distinction après sa fuite de Bagdad et reconnu sous le nom de Mostanser Billah. Houlagou s'appliqua le reste de sa vie à réparer les pertes de Ketbogha et à re-

gagner le terrain qu'il avait perdu en Syrie : ses expéditions n'aboutirent à aucun résultat sérieux. Ce prince mourut quatre ans après l'intronisation
1265 de Khoubilaï, laissant son commandement à son fils Abaka-il-khan.

Khoubilaï, absorbé par les soins que réclamait la Chine; sentant de plus en plus l'impossibilité de gouverner seul le vaste empire mongol et de diriger des guerres entreprises à quinze ou seize cents lieues de sa résidence, divisa ses États en quatre lots. Tout en conservant un droit de suzeraineté sur la totalité de l'empire, il se réserva spécialement la Chine, le pays de Karakorum, la Mongolie, d'autres États tributaires, tels que la Corée, Khamil (Hami), le pays des Thoufan ou Tubet (1), les royaumes transgangétiques, connus aujourd'hui sous le nom de royaumes de Siam, de Tonkin, de Cochinchine; c'est à dire l'Asie-Orientale tout en-

(1) Le Tubet fut l'objet de l'attention particulière de Khoubilaï. La politique conseillait à ce prince de ménager le Bouddhisme fortement enraciné dans les mœurs des populations; aussi l'entoura-t-il de marques de considération et de respect pour mieux l'asservir. Après avoir fait proclamer Bouddha vivant, un Tubétain, le célèbre Lama Bâschbah, il l'éleva au rang des rois, et lui assigna de riches domaines : c'est à cette époque seulement que remonte la création, au Tubet, d'un Dalaï-Lama (grand prêtre). Ce fut également, par suite des relations de Khoubilaï avec le Tubet, que l'écriture mongole, jusqu'alors peu fixée, subit des modifications qui ont donné lieu, depuis, à de graves erreurs, à cause de sa ressemblance avec le sanscrit, langue sacrée du Bouddhisme et des Lamas tubétains.

tière : à son oncle Tchakhataï, l'aîné des fils de Tchinghiz, il donna le Mawarannahar, comprenant le Turkestan actuel et s'étendant même dans l'Asie-Centrale jusque bien à l'est des sources de la rivière d'Ili : la capitale de ce territoire était Bischbalig, vers les 45° de latitude et 83° de longitude orientale (1). Berkhi, fils de Batou, resta chargé du gouvernement du Kaptchak, renfermant tout le pays compris entre la mer d'Aral, la mer Caspienne, la mer Noire, et les frontières occidentales de la Russie. Enfin, Houlagou obtint dans cette répartition, le Kharizm, le Khorassan, la Perse, l'Arménie, la Géorgie et tout ce qu'il pourrait conquérir en Asie-Mineure et en Syrie : comme tous les chefs de sa nation, il avait deux campements, l'un d'hiver et l'autre d'été ; on regardait cependant Tebriz (Tauriz) comme sa capitale (2).

Un tel partage, en brisant l'unité à laquelle les Mongols étaient redevables de leur prospérité, présageait leur chute, et annonçait que ce flot asiatique lancé par la Providence, pour suspendre les guerres civiles et réveiller des sentiments de nationalité chez

(1) L'histoire intérieure de cet empire est peu connue, jusqu'à l'époque de Timour, c'est à dire pendant un siècle environ : les événements qui s'y sont passés ont eu sans doute peu de retentissement et surtout peu d'influence sur les peuples voisins, puisque les historiens chinois, persans et occidentaux ont dédaigné d'en parler.

(2) Ses successeurs firent plus tard un séjour particulier à Bagdad.

les peuples vaincus, allait se retirer, après avoir fertilisé le sol. La dissolution dut commencer par les provinces occidentales les plus éloignées du berceau des Mongols, là où les différences de race s'étaient maintenues intactes. Les mamelucks, toujours en guerre avec les Mongols de Perse, songèrent d'abord à rechercher l'alliance des Turco-Mongols du Kaptchak : outre les rapports de race, un autre motif rendait encore probable le succès de ces négociations; Berkhi, récemment converti au mahométisme, trouvait dans l'identité de religion un motif pressant de se rapprocher de Bibars.

1270 Abaka, fils d'Houlagou, et son successeur, menacé par cette formidable coalition, s'empressa de se porter au devant de Berkhi et d'empêcher sa jonction avec Bibars, en lui fermant, dans le Caucase, l'entrée du détroit de Derbend : en même temps il se mit en mesure de repousser un second corps de troupes envoyé du Kaptchak, lequel ayant franchi l'Oxus, menaçait déjà le Khorassan. Abaka crut même devoir dépouiller la fierté des premiers khans mongols, à l'égard des princes chrétiens et envoya des ambassadeurs avec mission de proposer à saint Louis, à Charles, roi de Sicile et à Jacques, roi d'Arragon, une alliance contre Bibars, l'implacable ennemi de la chrétienté. On tint un concile à Lyon, à la suite duquel le pape Grégoire X, signa

un traité avec Abaka, lui promettant l'assistance des chrétiens de Syrie. La lutte s'engagea terrible : mais bientôt la croisade dirigée par saint Louis, échouant sur le rivage d'Afrique (1272), laissa, comme nous l'avons dit, les chrétiens d'Orient exposés à la fureur de Bibars : les Mongols, non plus heureux, essuyèrent de leur côté des pertes considérables.

Chaque défaite était inévitablement suivie de commotions intérieures chez des peuples habitués à fonder sur la victoire la seule légitimité. Abaka
paya de sa vie ses malheurs et ses revers : il fut 1282
empoisonné à Bagdad par son visir. Son frère Nikondar hérita de son pouvoir, et deux ans après, une mort violente ayant terminé ses jours, on proclama khan, son neveu Argoun, fils d'Abaka. Depuis cette époque, l'histoire ne contient plus sur cette branche mongole que des récits de conspirations, d'intrigues, de discordes intestines, avant-coureurs d'une ruine prochaine. Les chrétiens sont tour à tour leurs alliés et leurs ennemis. La crise augmente de plus en plus : les khans se succèdent avec une effrayante rapidité; chacun, durant un règne de quelques instants, flotte incertain, sans plan, sans système, implorant de ses voisins un appui précaire qui prolonge son existence. Toutes les convulsions d'une douloureuse agonie agitent

ces peuples, jusqu'à ce que Timour (Tamerlan), au milieu du siècle suivant, rallie les débris épuisés de cet empire. Nous verrons plus tard les Mongols du Kaptchak, toujours ennemis irréconciliables des Mongols de Perse, s'acharner encore à leur destruction. C'est pendant cette époque de troubles et de déchirements, que l'islamisme se pose comme loi souveraine dans ces contrées, et que Timour assure le triomphe des principes d'association contenus dans le Koran.

Les khans du Kaptchak se maintinrent plus longtemps : la guerre de Berkhi contre les Mongols de Perse, continuée avec succès par son frère et son successeur Mangou-Timour, avait consolidé l'empire de ce dernier. La Russie, tributaire, livrait toutes ses ressources aux Mongols du Kaptchak répandus jusque dans la Crimée (1). Ces conquérants s'initiaient aux douceurs de la civilisation en favorisant le commerce qui les enrichissait : ils permettaient aux Génois, qui, à cette époque, avaient,

(1) Cette presqu'île, large de cinquante lieues, était connue des anciens, dès l'origine de l'histoire grecque, sous le nom de *Tauride :* elle prit plus tard le nom de *Crimée*, selon les uns des Cimmériens qui y séjournèrent ; selon les autres, d'un mot tatar signifiant *forteresse*. Cette double étymologie semble fausse : quoique adopté par les Tatars, le mot *krimm* n'appartient pas à leur langue ; il avait été donné au pays par les Grecs, et signifiait *pente de rochers* (kremen, declivitas). Le czar de Russie, Alexandre, a rendu, en 1802, à ce territoire, son nom primitif de *Tauride*.

en grande partie, le monopole du commerce de la mer Noire, de bâtir et de fortifier la ville de Kaffa, élevée sur les ruines de l'ancienne Théodosie, et d'y fonder un entrepôt. Ces mêmes Génois introduisirent, au XIV[e] siècle en Crimée, et dans l'Ukraine, l'art de la distillation, qu'ils avaient emprunté des Arabes. Les habitants de ces contrées, connaissant dès lors des procédés propres à utiliser les grains, s'attachèrent de plus en plus au sol dont ils tiraient d'aussi précieux produits, et comme le défaut de fixation empêchait seul ces populations d'accomplir de nouveaux progrès, ce fut un bienfait que d'insinuer à ces nomades le désir de se livrer à l'agriculture, et par suite de devenir citoyens d'une patrie.

Trop faibles pour secouer le joug des Mongols, les princes russes ne songèrent longtemps qu'à capter leur bienveillance et leur protection : chacun d'eux accourait à la horde du khan pour disputer le pouvoir à son rival. Les plus puissants ne connaissaient point d'autre politique : Alexandre Newsky, prince de Novgorod, célèbre par ses victoires sur les chevaliers teutoniens et les Lithuaniens, s'était lui-même présenté à la horde avec son frère Jaroslaf, prince de Vladimir, et avait offert au khan de lui servir de fermier général et de se charger du recouvrement des impôts. Ce mode d'intendance passé en usage, sans aucune arrière-pensée de part

et d'autre, habitua les princes russes à une pratique des affaires qui accrut leur influence et leurs richesses personnelles en même temps que les provinces, délivrées du fléau des guerres civiles, se remettaient de leurs désastres. Les khans mongols croyaient retirer de cette mesure un double profit, la perception facile des impôts et la continuation, parmi les princes russes vassaux, de rivalités nécessaires au maintien de leur domination : ils n'appréciaient pas à sa juste valeur la force qu'ils plaçaient dans une main étrangère et ne pressentaient pas que, maniée habilement, elle devait créer bientôt un pouvoir au dessus du leur.

A la fin du XIII[e] siècle, Usbeck, petit-fils de Nogaï, était parvenu par ses intrigues, peut-être aussi par la confiance qu'il inspirait, et dans tous les cas avec l'appui d'Ivan I[er], dit Kalita, prince de Moscou, à se faire proclamer khan du Kaptchak. Cette circonstance peu importante en apparence, aboutit pourtant à de graves résultats. L'union du nouveau khan et du prince russe, avantageuse à tous deux, fut encore cimentée par les liens du sang : Joury
1323 (George), frère d'Ivan, épousa la sœur d'Usbeck et assura ainsi à la ville de Moscou une prédominance sur les autres. Toute rivalité cessa depuis lors entre les diverses principautés russes; et les princes de Moscou, hautement protégés par les khans mongols,

accrurent de plus en plus leur influence et leur fortune. Cet évènement est, selon nous, le germe de la puissance russe actuelle : il l'a dotée d'une centralisation politique qui, lui facilitant la conquête de son indépendance, l'a fait entrer plus tard dans la grande famille des nations européennes.

Moscou se trouvait merveilleusement en état de profiter de cette chance. Bâtie depuis moins de deux siècles (1147), par George de Souzdal, nul prince puissant n'en avait encore pris possession : ses habitants, façonnés à la mongole, se prêtant à toutes les vues politiques des conquérants, n'inspiraient, en outre, aucun soupçon. Cette ville, que les khans mongols se plaisaient à fortifier et à enrichir comme une citadelle utile à leur domination, devint dépositaire de leurs projets, de leurs ressources, tandis que sa position la destinait à se constituer centre de la nationalité russe : aussi, après avoir servi de place d'armes pour contenir la nation vaincue, elle s'éleva naturellement au rang de capitale d'un nouvel empire.

La mort d'Usbeck fut un malheur pour les 1341
Mongols du Kaptchak : ses lumières, son esprit de justice, ses succès contre Abousaïd, khan de ce qui restait de Mongols en Perse, son zèle à soutenir la cause du Mahométisme, religion dominante de ses sujets, le firent regretter sincèrement. Ses fils se

disputèrent son héritage avec fureur, et Dgianibeck ne parvint à lui succéder qu'après s'être débarrassé de tous ses frères. Ces troubles favorisèrent, comme on le pense bien, la fortune d'Ivan, prince de Moscou. Armé contre les Russes du nom de Mongol, et contre les Mongols de l'argent des Russes, il travailla de concert avec ses fils à accroître ses trésors : sa politique bornée caressait ce projet dans le but simplement de l'emporter sur ses rivaux; mais la Providence préparait en lui un instrument capable de briser les fers de la Russie. La protection du khan entourait Ivan d'une telle considération, que tous les boyards (1) (seigneurs) un peu considérables, eurent bientôt abandonné les autres princes, pauvres et ruinés, pour s'attacher à la fortune ascendante du nouveau souverain qui comblait ses serviteurs d'honneurs et de richesses.

Mû par une sage prévision et songeant à se consolider au milieu de ses États, Ivan fortifia le Kremlin (2) récemment reconstruit en pierre. Ces idées d'agrandissement, nous n'oserions dire encore, d'unité nationale, ainsi que l'ont avancé faussement plusieurs historiens, passèrent avec son héritage à son fils Siméon et à son petit-fils Dmitri Donskoï, qui, en consacrant le principe de l'hérédité directe,

(1) Du mot slave *Boye* qui signifie combat.

(2) En langue mongole, *forteresse*.

ajouta encore à la stabilité de l'autorité des princes de Moscou. Les khans ne pouvaient désapprouver une telle innovation; elle leur garantissait la rentrée des impôts qu'ils n'étaient plus en mesure de réclamer les armes à la main. On comprendra aisément la portée de cette nouvelle institution : la politique des princes russes acquit plus de suite : le même projet fut la pensée exclusive d'une même famille et les boyards, groupés autour d'un même trône, enchaînés par une protection héréditaire, enrichis par des faveurs transmissibles, constituèrent bientôt une véritable aristocratie, espèce de noblesse militaire, qui vint s'échauffer à un foyer unique et s'inspirer en commun de sentiments d'indépendance et d'affranchissement.

Revenons à Dgianibeck, successeur d'Usbeck. Les discussions intérieures assaillirent son règne, et lors de sa mort (1360), le trône du Kaptchak devint de nouveau la proie d'une foule de prétendants qui s'épuisèrent au milieu de luttes violentes : pendant 18 années consécutives, la guerre civile ne cessa d'ensanglanter ce malheureux empire. Siméon, prince de Moscou, enhardi par le spectacle de ces déchirements, auxquels il n'était sans doute pas étranger, crut pouvoir alors prendre un langage fier et refuser l'impôt à Mahmed khan. La guerre

éclata aussitôt; les Turco-Mongols essuyèrent des pertes nombreuses, et si la victoire que Dmitri
1367 remporta à Koulikoff, ne purgea pas immédiatement le sol russe de ses ennemis, elle apprit du moins à la nation slave que le moment était venu où elle pouvait se mesurer avec eux et tenter de se soustraire à leur joug. Moscou retomba après ce premier effort; mais cette ville avait essayé ses forces: il ne lui restait plus qu'à attendre patiemment une occasion favorable.

Tocatmisch, issu de la famille de Tchinghiz, avait réussi à l'aide d'un parti nombreux, surtout
1375 avec l'appui de Timour, déjà puissant dans le Mawarannahar (Turkestan), à rentrer à Saraï d'où il avait été d'abord exilé et à dompter l'anarchie déchainée au sein du Kaptchak. Proclamé khan de la horde, il résolut de réparer l'échec de Koulikoff: profitant, à cet effet, des différends qui existaient entre les Russes et Jagellon, roi des Lithuaniens, il envahit brusquement les terres de Moscou et les fit retomber sous sa domination. Cette reprise des hostilités eût pu retarder longtemps encore la délivrance de la Moscovie, si par un hasard inattendu, Timour, blessé des procédés de Tocatmisch, n'eût opéré une diversion qui força le khan du Kaptchak à rétrograder sur ses frontières orientales et méridio-

nales. Nous raconterons ailleurs plus en détail cette expédition, l'une des plus saillantes du règne de Timour.

On a vu déjà l'empire mongol de Perse détruit en partie par la horde du Kaptchak : il nous reste à montrer cette dernière, ébranlée par Timour, et bientôt après, succombant sous les coups des Slaves régénérés.

IX.

SOMMAIRE.

Réflexions sur les peuples de l'Asie-Moyenne, héritiers, au XIVe siècle, de la puissance mongole. — Origine des Ottomans; leurs premiers succès en Europe. — Timour mal jugé de la postérité : ses conquêtes, son rôle providentiel. — Révolution en Chine; changement de dynastie; situation morale de ce pays. — Origine des Mantchous; il s'emparent du trône de la Chine et étendent leur domination dans toute l'Asie-Centrale. — Règne glorieux de Khang hi. — Travaux des missionnaires jésuites en Chine. — Délimitation des frontières russes et chinoises. — Impuissance des nomades de l'Asie. — Dernière agitation de l'Asie-Centrale. — Les Mongols Tourgaouts quittent les steppes du Volga où ils s'étaient réfugiés depuis un siècle, et reviennent sur les bords de l'Ili, sous la protection de la Chine. — (1258—1770.)

CHAPITRE IX.

De même que les précédents, le XIVe siècle va changer les relations politiques des peuples de l'Asie-Moyenne et semer sur ce sol, déjà si arrosé de sang, de nouvelles guerres et par suite des germes plus actifs de civilisation. L'enfantement du progrès sur ce continent a été lent et douloureux : une volonté céleste semble avoir imposé aux populations qui l'habitent la mission de travailler d'abord à l'organisation sociale de l'Europe. L'action matérielle des masses armées sorties d'Asie, s'est appesantie d'a-

bord sur nous chaque fois qu'une idée ou des besoins nouveaux ont dû surgir : comme le soc d'une charrue, elles ont extirpé de la terre les mauvaises plantes et ouvert le sillon propre à recevoir un meilleur grain. Chargés providentiellement d'un rôle de destruction et de refoulement que les peuples occidentaux n'eussent rempli que d'une manière fort imparfaite, les nomades asiatiques, espèces d'armées permanentes toujours disponibles, ont été employés merveilleusement à combattre et à anéantir des institutions épuisées. Pour accomplir une telle tâche, un genre de vie particulier leur était indispensable : ils durent, pendant leur mission, rester étrangers aux habitudes sédentaires, à toute idée d'agriculture ; de là l'état d'enfance où nous les voyons encore actuellement. La nature, si admirablement prévoyante, semble avoir contraint leur vocation : de vastès plaines de sables, dés eaux rares et croupissantes, ne pouvaient protéger les tribus qui habitaient ces contrées, ni leur inspirer le goût des travaux agricoles par le charme des sites, la fertilité de la terre et par la nécessité résultant de l'agglomération. Ils restèrent donc soldats et pasteurs, toujours prêts à envahir de nouveaux pays, où quelques herbages offraient à leurs troupeaux une pâture suffisante.

L'organisation intérieure de ces peuples se ressen-

tit d'un tel mode d'existence : les relations, toutes d'homme à homme, donnèrent à l'individu une valeur exagérée, et l'obéissance exclusive envers le chef produisit momentanément un pouvoir sans racines. La bravoure, le succès formaient le seul drapeau capable de rallier toutes ces tribus; chacune, mal défendue dans sa position, au lieu d'opposer une résistance inutile, s'enfuyait au moindre danger ou se soumettait avec empressement aux lois du nouveau protecteur : c'est ce qui explique la formation presque instantanée de tant d'empires dont nous venons de tracer le sommaire historique; c'est là aussi la cause de leur prompte décadence. La paix était rare comme les ressources développées sous son influence : la culture des sciences et des arts était inconnue à ces peuples toujours en guerre l'un contre l'autre, indifférents à tout sentiment de famille et de patrie. Leur vie grossière et dure, leurs migrations faciles, les poussaient instinctivement vers des habitudes de pillage et de dévastation que les nations voisines arrêtèrent enfin, lorsque devenues en quelque sorte arbitres de leurs destinées, grâce au développement de l'intelligence humaine, elles purent assigner à chacun de leurs actes un but, à chacune de leurs prévisions une conséquence.

Le dernier grand empire, empreint d'un caractère de barbarie proprement dite, celui des Mongols

s'écroule au XIV[e] siècle et ses fragments se détachant avec fracas, vont se fondre dans différentes sphères d'activité où brillent quelques lueurs de civilisation. Trois peuples se présentent sur la scène pour recueillir cette importante succession ; les Ottomans, les Turcs de l'Asie-Moyenne dont Timour se proclame le chef, et les Chinois chez qui la dynastie nationale des Ming se substitue à celle des Youan (Mongols). Ces mouvements ne sont pas, au reste, simultanés : ils éclatent à des époques diverses, subordonnées à l'éloignement du centre de la puissance en dissolution. Ainsi, au commencement du XIV[e] siècle, les Ottomans grandissent à l'extrémité occidentale de l'Asie, sur l'ancien territoire des Seldjoukes d'Iconium ; le Grand Khan mongol ne peut plus étendre jusqu'à eux son bras de fer, et les Grecs de Constantinople, livrés à l'anarchie religieuse, sont hors d'état d'empêcher leur établissement. Les talents, la vaillance de Timour rendent plus tard quelque homogénéité aux nations éparses du Mawarannahar, du Khorassan et de la Perse : enfin, en 1368, l'empire mongol, attaqué en Chine, son point le plus vivace, disparaît enseveli sous une nouvelle révolution.

Lors des irruptions occidentales des Mongols, qui sous le règne Tchinghiz-khan, refoulèrent les Kharizmiens en Syrie, un corps de 50,000 Turcs envi-

ron, commandé par Souleïman schah, abandonnant à son tour le Khorassan, se réfugia vers l'ouest où étaient déjà campées diverses tribus de même race, connues sous le nom de Turcomans. Aprés la mort de Souleïman, Dundar et Ertoghrul, ses fils, se séparèrent de leurs frères qui préféraient retourner dans le Khorassan : continuant leur mouvement de retraite, ils pénétrèrent en Asie-Mineure, appelée par eux pays de *Roum*, et implorèrent la protection d'Alaœddin III, sultan d'Iconium, qui, se voyant engagé dans une guerre terrible contre les Mongols, accueillit parfaitement ces étrangers. Ertoghrul, profitant de la faiblesse croissante de l'ancien empire des Seldjoukes, trouva moyen bientôt de s'approprier des terres et de poser les fondements de la puissance future de sa nation. Comme tous les peuples de l'Asie-Moyenne à leur origine, la pauvreté de ces Turcs en maintenant parmi eux une discipline sévère les rendait supérieurs aux hordes enrichies, qui, par suite d'une organisation guerrière, s'épuisaient au milieu de divisions intestines, lorsqu'elles n'avaient plus de conquêtes à poursuivre au dehors.

Tant que vécut Alaœddin III, Ertoghrul n'osa proclamer ouvertement son indépendance; mais à sa mort, il devint maître absolu des domaines déjà en sa possession et de ceux qu'il enlevait chaque jour

aux seigneurs grecs. Osman ou Othman, son fils, né
1258 en 1258, ayant été reconnu son héritier, brisa les derniers vestiges de vasselage qui l'attachaient encore aux Seldjoukes : il fit prononcer son nom dans les prières publiques et graver son chiffre sur les monnaies, marques ordinaires de l'exercice de la souveraineté. Ce chef turcoman est regardé comme le fondateur d'une nouvelle dynastie, et les peuples sur lesquels elle règne s'appellent, d'après son nom, *Othmans* ou *Ottomans*. Othman travailla à la consolidation de son pouvoir avec persistance et bonheur : il chargea son fils Orkhan de contenir à l'est les Mongols, dont l'empereur Andronicus Paléologue avait sollicité l'appui et s'avança de son côté sur les terres de l'empire grec : son armée marcha de succès en succès jusqu'à
1326 Broussa et s'empara de cette ville (1326). Déjà malade, Othman expira peu d'instants après la réception de la dépêche qui lui annonçait cette victoire, laissant à son fils Orkhan, désigné pour lui succéder, et à ses sujets, le souvenir de sa bravoure, de sa haute intelligence et de son caractère, remarquable, à la fois, par sa simplicité et sa fermeté. On conserve encore, dans le trésor de l'empire, le sabre et l'étendard qu'il reçut lors de son investiture.

Aidé de son frère aîné Alaœddin, qu'il s'associa en qualité de visir, Orkhan s'occupa, après la prise de

Nicée et de Nicomédie, à affermir ses conquêtes; fixé à Broussa dont il fit sa capitale, il fut le premier législateur des Ottomans et créa divers réglements relatifs à l'organisation de l'armée, aux monnaies et aux costumes : on lui doit aussi la première idée d'une armée permanente. Quelques historiens font, à tort, l'honneur de la création de cette institution au roi de France Charles VII : le règne de ce prince suivit d'un siècle environ celui du fils d'Othman. Sentant l'utilité d'avoir constamment une troupe sous la main, Orkhan rassembla les enfants chrétiens faits prisonniers et convertis de gré ou de force à l'Islamisme, et en composa un corps particulier, connu sous le nom de *Janissaires* : il leur accorda une solde journalière et de grandes prérogatives, et leur nombre, fixé originairement à 1,000, s'accrut chaque année selon les ressources du sultan chargé de les entretenir. Ce corps d'élite éprouva, plus tard, de grandes modifications : comme les esclaves chrétiens cessèrent d'alimenter ses cadres, il se recruta simplement parmi les propres enfants des Janissaires et parmi les Turcs indigènes, et exerça, depuis lors, un despotisme affreux. Il avait agité longtemps le pays par son esprit de turbulence, quand, de nos jours, Mahmoud s'est cru autorisé à prononcer son arrêt de mort et à l'envelopper dans un massacre général.

Dès qu'il eut partagé ses possessions d'Asie entre

ses deux fils Souleïman et Mourad (1), Orkhan ordonna à ses troupes de traverser le Bosphore. Souleïman, à la tête de cette expédition, la première des Ottomans en Europe, s'empara d'abord de Gallipoli, une des clefs de ce continent : héritier plus
1359 tard du trône de son père, ce prince poursuivit avec ardeur le cours de ses conquêtes et vint attaquer les Boulgares et les Serviens. A quelques années de là, le règne de Mourad Ier commence pour les Turcs ottomans une nouvelle ère de gloire et de prospérité : leurs exploits s'étendent rapidement en Europe, au nord de l'Hellespont. La prise d'Andrinople leur livre un point important d'où ils vont, pendant soixante ans, inquiéter l'empire grec, emprisonné au milieu des possessions ottomanes et presque réduit à la seule ville de Constantinople.

Alarmé de ces envahissements, le pape Urbain V chercha à réveiller dans la chrétienté l'ancien esprit des croisades. La Hongrie, la Servie, la Bosnie, la Valachie, et d'autres provinces formèrent une première ligue qui n'eut aucun succès : les Ottomans ayant rencontré l'armée hongroise après deux journées de marche, l'attaquèrent et la mirent en déroute. Mourad avait à peine eu le temps d'étouffer une révolte, concertée en Asie entre son propre fils et celui de l'empereur Jean Paléologue, unis chacun

(1) Soliman et Amurat.

dans le but de renverser leur père, qu'il fut rappelé en Europe pour repousser une seconde coalition chrétienne composée de Polonais, Hongrois, Bosniaques, Albanais, Boulgares, Serviens et Valaques. Un combat terrible s'engagea à Kossova : les Ottomans furent vainqueurs et la conquête de la Boulgarie devint le prix de cette journée. Mourad 1390
ne put jouir longtemps de son triomphe : un chef servien, Milosch Kobilovitsch, prisonnier à Kossova, ayant demandé à lui être présenté, sous prétexte de lui révéler un secret, et s'étant, selon l'usage, prosterné à ses pieds, lui plongea son poignard dans le bas-ventre et l'étendit mort. Milosch, qui espérait s'enfuir après cet assassinat, n'en eut pas le temps : il tomba sous les coups furieux de la garde du sultan, avant d'avoir pu atteindre son cheval. Ainsi périt Mourad Ier, surnommé *Maître* et *Vainqueur*, qui se montra pendant tout son règne, rigide observateur des lois du prophète. Cette même année, mourut aussi le célèbre poète persan Hafiz (*langue mystique*), dont les œuvres commencèrent dès cette époque à exercer une grande influence sur la littérature ottomane.

Chaque règne, en ajoutant à la prospérité de l'empire des Turcs excitait en même temps les ambitions privées : à peine installé sur le trône de son père Mourad, Bajazet fait périr son frère unique Yakoub,

qui s'était déclaré son rival. De telles luttes devaient se renouveler souvent, car les successions ne se transmettaient point alors d'une manière fixe et régulière : c'est ainsi que nous avons vu Othman désigner Orkhan pour son successeur, au préjudice d'Alaœddin l'aîné de ses fils. Toutes ces discordes de famille étaient étouffées dans le sang : le Koran l'autorisait en quelque sorte par cette maxime : *la révolte est pire que les exécutions.* Chez les Grecs voisins, les dissentions semblaient également, vu leur fréquence, un état normal : les Paléologues cherchaient par tous les moyens, à s'arracher mutuellement le trône vermoulu de Byzance ; deux membres de cette famille, Jean et Manuel, n'écoutant que leur ambition impie, aidèrent même Bajazet à s'emparer de plusieurs villes de l'empire.
1391 Bientôt aprés (1391), l'histoire mentionne le premier blocus de Constantinople, qui eût dès lors infailliblement succombé, si Timour n'eût attiré l'attention des Ottomans sur un autre point. Cette capitale était incapable de résister longtemps, les Turcs qui y habitaient entretenant au dehors de funestes intelligences : ils y étaient d'ailleurs déjà en si grand nombre, qu'on avait autorisé au milieu d'eux l'installation d'un juge, chargé de rendre la justice, selon les lois de leur nation. Dans sa confiance assez légitime, Bajazet ne voulut pas d'abord,

pour une conquête qui ne pouvait lui échapper, suspendre ses opérations en Europe : tout en poussant faiblement le siége de Byzance, il poursuivit ailleurs sa marche triomphante. Après une victoire signalée à Nicopolis, sur Sigismond, roi de Hongrie, auquel s'était joint un corps d'armée français, il étendit ses armes à l'ouest de l'Asie-Mineure jusqu'en Grèce et s'empara d'Athènes en 1397. 1397

Nous sommes impatient d'arriver à Timour, ce personnage fameux sur qui roulent à peu près tous les événements survenus dans l'Asie-Occidentale durant la seconde moitié du XIV[e] siècle. Nous allons voir en effet ce conquérant influencer les destinées de tous les peuples environnants, embrasser dans sa sphère d'action l'Asie-Centrale, le Kaptchak, l'empire des Ottomans, la Syrie, l'Égypte, la Perse et jusqu'à l'Inde qu'il cherche à arracher à son engourdissement séculaire : la Chine elle-même semble ressentir l'effet de ce météore, lorsque, profitant de l'agitation qu'il cause, elle brise le joug des Mongols et conquiert son affranchissement. En retenant les Turcs ottomans dans les campagnes de l'Asie, Timour sauve aussi d'une invasion désastreuse l'Europe, trop occupée de ses débats intérieurs pour lutter avec avantage contre le débordement de nouvelles masses armées : c'était le temps où la royauté disputait en France le pouvoir à la féodalité; où les guerres des Anglais

et des Français avaient épuisé le sol de la France ; où les Espagnols regagnaient pied à pied leur territoire, envahi par les Arabes. C'était le temps de la grande rivalité du saint-siége et de l'empire d'Allemagne et de celle non moins importante des Russes contre les Mongols et contre les Polonais : aussi l'empire grec réclamait-il vainement des secours de la chrétienté ; les Hongrois et quelques troupes animés d'un reste de foi, osaient seuls affronter les Ottomans, avec un courage digne d'un meilleur sort.

Le moment est venu, avons-nous déjà dit, de juger les cataclysmes sociaux avec intelligence et de rendre aux personnages célèbres des temps passés les couleurs véritables qui leur sont dues : il est réservé à notre siècle, qui est arrivé par le scepticisme, à l'impartialité historique, d'abattre les faux temples élevés à l'égoïsme des nations, à leurs préjugés politiques ou religieux et de construire un édifice immense où tous les faits, tous les hommes qui ont joué un certain rôle, seront environnés du reflet qui leur est propre, et appréciés selon l'âge de la civilisation à laquelle ils ont appartenu. Combien, dans cette œuvre de réparation, n'a-t-on pas à regretter l'erreur d'une foule d'écrivains qui, pendant tant de siècles, ont flétri d'un stigmate injuste la mémoire de hauts personnages en les faisant criminels lorsqu'ils n'étaient

simplement qu'étrangers à nos mœurs, à nos conventions sociales !

Tchinghiz, Attila et d'autres conquérants moins connus, n'ont été non plus que Timour, des dévastateurs aussi farouches, aussi odieux qu'on les a peints : l'effroi causé par leur apparition, la grossièreté des mœurs de leurs soldats, nous n'hésitons pas à le dire, plusieurs actes de cruauté inouie ont malheureusement contribué à égarer le jugement de la postérité à leur égard. Privés de moyens de perpétuer leur souvenir et de panégyristes chargés d'immortaliser leurs talents et leurs qualités, ils n'ont presque toujours échappé à la haine que pour tomber dans le mépris. On commet pourtant une grave erreur, lorsqu'on assume sur une seule tête des imprécations dont on devrait plus justement frapper le siècle qui l'a mise en action. Ces hommes remarquables par leur bravoure, leur audace, doués enfin de tout le mérite que comportait la civilisation de leur époque, pouvaient-ils si peu ressembler aux populations au milieu desquelles ils vivaient ? Ne représentaient-ils pas les mœurs et la barbarie de vingt peuples soumis à leurs lois, dominés par les mêmes idées, rêvant la même gloire? Un écrivain moderne l'a fort bien dit : « Sans nier l'influence de la liberté individuelle, ne » lui faisons pas une part trop large : ce ne sont pas » les individus qui pensent, ce sont les siècles ; et

» dans la réalisation de chacune de ses vastes pensées,
» les grands hommes ne sont que des instruments
» qu'use à son service le génie des nations. » Pourquoi vouer alors à une malédiction impitoyable les sentiments, l'ambition que les chefs des temps passés partageaient avec leurs contemporains, et détourner ses regards du spectacle de leurs efforts, à la vérité plus instinctifs que réfléchis, mais qui sont comme des nœuds de cette chaîne continue de progrès, tous issus et solidaires les uns des autres !

C'est avec ces impressions moins défavorables, que nous jugerons Timour : loin de nous cependant la pensée de suivre la voie d'une certaine école où chaque fait rattaché à quelque progrès accompli, trouve une explication qui le justifie. Nous poursuivrons toujours de notre indignation des cruautés inutiles, des actes qui outragent la nature, des traits de vandalisme empreints de la démence de passions individuelles; toutefois l'équité exige que nous ne dissimulions aucune face de la vérité, et que tout en accusant de lenteur la marche de la civilisation en Asie, nous signalions les résultats quelquefois heureux de perfidies, de guerres atroces, dont notre morale actuelle serait révoltée, mais que la grossièreté des temps acceptait comme naturelles, souvent même comme fondées en droit.

Timour (1) naquit en 1335, à Kesch, petite ville 1335
près de Samarkand, comprise dans les États de Tchakhataï, fils aîné de Tchinghiz, auquel échut en partage, lors de la division de l'empire mongol sous Khoubilaï, le Mawarannahar, comprenant outre le Turkestan la partie N.-O. de l'Asie-Centrale. Timour, tout jeune, reçut une blessure qui le rendit boiteux, d'où son nom de Timerlenk (*Timour-le-Boiteux*), dont les Occidentaux ont fait Tamerlan. Sa taille était élevée : sa tête volumineuse, son front haut et large décelaient un homme supérieur : sa physionomie grave exprimait à la fois la fierté et la franchise; quoique d'un esprit peu cultivé, il parlait facilement le persan, le turc et le mongol, et se montra, dans plusieurs circonstances, protecteur éclairé des savants et des gens de lettres. La devise de son sceau était, *vérité, salut*; or ces mots résument parfaitement les traits de son caractère. Animé d'un zèle souvent fanatique pour le mahométisme, il subordonna toutes ses actions à cette loi religieuse, et s'appliqua à emprunter à ce code moral et politique les moyens de gouverner ses peuples. La *Tora* ou code de Tchinghiz, servit également à Timour à fonder sa législation, qui embrassait l'organisation de l'armée, la hiérarchie civile et militaire, les principes

(1) En mongol, *fer*.

d'administration intérieure, de la justice et des finances.

Un de ses aïeux, Caraschar-navian, Turc d'origine, avait été visir du khan Tchakhataï, qui passa presque toute sa vie à la cour de Karakorum. L'influence de ce ministre, celle de sa famille ayant favorisé l'introduction de l'islamisme dans ces contrées vers le milieu du XIII[e] siècle, Timour saisit principalement cette occasion de se faire connaître et d'acquérir quelque considération; aussi, lors de la mort de son oncle Hadgi-Berlas, il hérita du commandement de la province de Kesch, et fit de cette succession la base de son élévation. Trop faible d'abord pour oser se rendre indépendant du khan du Tchakhataï (1); espérant d'ailleurs mieux réussir, en respectant les formes consacrées, il conserva une certaine politique d'obéissance apparente et ne prit jamais le titre de khan, réservé aux descendants de Tchinghiz et à leurs successeurs.

1362 Lors d'une querelle qui vint à éclater entre l'émir Housseïn, prince de la famille de Tchakhataï, gouverneur du Kkorassan et un autre chef du Mawarannahar, Timour s'empressa de contracter avec le premier une alliance, qu'il cimenta en lui accordant la main de sa sœur. Cette amitié dura peu :

(1) Les états donnés à Tchakhataï et à ses successeurs portaient ce nom.

quatre ans après, Timour déclara la guerre à 1366
Housseïn, s'empara de Balkh, détruisit cette ville de fond en comble, et s'installa à Samarkand dont il fit sa capitale, qu'il embellit de jardins, de palais, et qu'il entoura d'une muraille défensive. Ses succès secondant partout ses espérances, il prétendit rendre à l'empire du Tchakhataï son ancienne unité et sa grandeur : il porta tour à tour la guerre dans le royaume de Kachgar (petite Boukharie) et sur divers points du Mawarannahar, et parvint, par sa vaillance et son habileté, à réunir en un seul faisceau, plusieurs provinces que l'absence d'une direction énergique laissait s'affaiblir. Masquant son ambition sous le titre modeste de régent, il devint bientôt le véritable et seul maître de l'empire, quoiqu'il eût maintenu au prince légitime le titre de khan.

Timour ne négligeait aucun moyen d'accroître
sa fortune : en mariant son fils à une princesse 1374
du Kharizm, il se ménagea sur ce pays voisin, soumis alors à l'autorité de Scheybani Khan, descendant de Batou, une influence qui, plus tard, se transforma en autorité. Le luxe des présents, la somptuosité des fêtes qui furent offertes à cette occasion, donnent une haute idée de son opulence déjà à cette époque et des ressources de ce pays si souvent saccagé. Après avoir aidé Tocatmisch à se faire reconnaître khan du Kaptchak, Timour se promena

ensuite en conquérant le long des rives méridionales
1376 de la mer Caspienne, et arriva aux environs de la ville de Tauriz sur laquelle Tocatmisch éleva bientôt des prétentions; ce qui fut l'origine d'une vive mésintelligence entre ces deux princes.

Timour parcourut toutes ces contrées avec le caractère d'un fidèle fervent, n'ayant d'autre ambition que de propager la foi musulmane. Il poursuivit à outrance les Turkomans *du Mouton-Noir* (1) répandus en Arménie : ces tribus, jadis vassales des Mongols de Perse, ne cessaient de piller les caravanes qui se rendaient à la Mecque. Dès qu'il eut dispersé ces nomades trop faibles pour l'arrêter, Timour marcha contre la Perse où deux dynasties rivales, celle des Ilkaniens à l'ouest et celle des Modhaffariens à l'est, vivaient en flagrante inimitié. La première ne soutint pas longtemps ses projets d'hostilités et fut promptement renversée; quant au khan des Modhaffariens, cédant aux conseils d'une politique prudente, il se hâta de faire sa soumission; et pour gage de ses intentions bienveillantes, il accorda la main d'une de ses filles au petit-fils du terrible conquérant. La ville d'Ispahan osa résister et fut punie cruellement de cet acte d'héroïsme : tous les habitants furent égorgés, et leurs têtes sanglantes,

(1) Ces peuples devaient ce nom à l'effigie d'un mouton noir, placée sur leur étendard.

au nombre de 70,000, servirent à élever des tours qui devaient éterniser un triomphe et qui n'ont rappelé que le souvenir d'une horrible cruauté (1). De pareils actes, nous l'avouons, impriment à la mémoire de Timour une tache éternelle.

Tandis que Timour ordonnait ces massacres affreux, n'épargnant, dit-on, que les savants (ce qui mériterait confirmation), il apprit qu'une armée du Kaptchak, voulant venger le pillage de Tauriz, avait pénétré dans le Mawarannahar avec l'appui du khan de Kharizm. Revenant alors promptement sur ses pas, il chargea son fils Miran schah de se porter
à la rencontre de cet auxiliaire et de ravager 1391
son territoire; puis s'avançant, de son côté, vers le Kaptchak en suivant le défilé de Derbend, il mit tout à feu et à sang sur les deux rives du Volga. De là, rentrant en Perse, il acheva de soumettre les États des Modhaffariens, et après avoir déposé les chefs dont il était mécontent, il abandonna à son fils Miran schah toutes ses conquêtes occidentales jusqu'aux frontières des Ottomans, à peu près le territoire formant l'ancien empire d'Houlagou. Le diplôme qui sanctionna cette investiture, portait pour

(1) De Lamartine raconte, dans ses *Impressions et souvenirs d'Orient*, tome III, qu'il a encore retrouvé de ces monuments qui lui avaient paru d'abord de marbre; il s'aperçut, en s'approchant, que les assises de ces mausolées étaient formées de crânes humains blanchis par la pluie et le soleil.

signature, suivant l'usage mongol, l'empreinte de la main du souverain, en encre rouge. Timour, de plus en plus emporté par un vertige de fanatisme, marcha ensuite contre Bagdad, presque dépeuplée depuis l'occupation des Mongols (1258) et la fuite du dernier khalife abbasside à la cour du sultan Bibars. Epuisée en outre par des agitations intestines, cette ville n'était nullement en mesure de résister; elle se rendit à discrétion. Le vainqueur s'empara successivement de toutes les villes situées sur les rives du Tigre.

Le sultan d'Égypte n'entrevoyait pas sans effroi l'approche de cet ennemi redoutable. Son pouvoir et sa dynastie étaient encore trop récents pour ne pas succomber sous ce choc. On a vu, chap. 7, qu'à la fin du XIIIe siècle (1290), des esclaves tcherkesses (de race finnoise), achetés par les sultans Baharites, alors assis sur le trône d'Égypte, constituaient près d'eux une garde particulière. A la mort d'un émir puissant qui l'avait acheté, Barkok, un de ces esclaves, passa au service du sultan, et comme cette position lui avait assuré un grand crédit parmi ses compagnons, il avait usurpé le trône en 1382 avec le consentement du kalife Mataouakel, du Mufti et de tous les Cadis. Dans ces contrées où les relations politiques n'avaient pour règle que le caprice des chefs, l'homme de talent ou d'intrigue s'élevait

tout d'un coup. Barkok, qu'un long séjour en Crimée avait mis en contact avec la civilisation de Constantinople et celle de la Russie méridionale, pouvait d'ailleurs parfaitement bien justifier la confiance de son maitre. Ses adversaires, néanmoins, ne le laissèrent pas longtemps en paix; ils le déposèrent une première fois; mais quelques années après, secondé par un parti puissant, cet esclave tcherkesse 1390
fut de nouveau investi de la dignité de sultan d'Égypte.

L'arrivée de Timour sur les frontières d'Égypte, trois ans environ après cette seconde intronisation, alluma une conflagration générale : Barkok se hâta de conclure avec Bajazet et Tocatmisch une alliance défensive. La campagne s'ouvrit en Syrie : après quelques succès disputés, Timour fut obligé de se replier pour faire face à Cara Yousouf, chef des Turcomans *du Mouton-Noir* qui, entrainé dans la coalition de Bajazet et du khan du Kaptchak, cherchait l'occasion de prendre lui-même une revanche contre Timour qui menaçait ses derrières. Sur ce point encore, Timour resta vainqueur, et les troupes du Kaptchak apprenant la déroute de leurs alliés, n'osèrent s'avancer plus loin. Les hostilités cessèrent moitié de gré, moitié de force : elles ne pouvaient, comme de nos jours, durer plusieurs campagnes de suite; aucun principe d'adminis-

tration ne sachant pourvoir d'avance aux besoins des armées, chacune des parties belligérantes, après quelques rencontres, se voyait contrainte d'abandonner un territoire ravagé et de remettre à l'année suivante la reprise des opérations.

La suspension d'armes sur laquelle Timour fondait son espoir pour réparer ses pertes fut bientôt rompue. A peine arrivé à Samarkand, il apprit que Tocatmisch s'était de nouveau ligué avec les sultans de Constantinople et d'Égypte. Reprenant aussitôt le commandement de son armée, il se mit à la poursuite du khan ingrat dont il avait, vingt ans auparavant, favorisé l'accession au trône du Kaptchak. L'histoire rapporte que Timour préluda à cette campagne par une grande chasse, nécessaire à l'approvisionnement des troupes, laquelle consista à cerner une étendue de terrain considérable et à y faire une battue en tous sens. Le conquérant turc présida à cette solennité, la tête couverte d'un turban orné de rubis, tenant à la main une massue d'or à tête de bœuf, à l'imitation des rois de Perse; les Grands qui l'entouraient se prosternèrent à ses pieds pour lui rendre hommage et frappèrent neuf fois la terre du front, selon l'usage des Mongols.

Timour atteignit Tocatmisch sur les bords du Jaïck (Oural), et remporta une victoire sanglante à la suite de laquelle le khan du Kaptchak battu, mis

en déroute, fut rejeté au delà du Volga. Le vainqueur accorda à son armée un mois de repos, puis continua à serrer de près son adversaire, ravageant tout sur son passage. Il promena ses armes triomphantes 1395
à travers une partie de la Russie, sans pouvoir toutefois s'emparer de Moscou; il côtoya la mer d'Azof, la mer Noire, et toujours sur les traces de Tocatmisch qui s'était réfugié en Asie-Mineure près des Ottomans, il pénétra dans le Caucase, en Circassie et en Géorgie où il ramassa un riche butin. Timour couronna son expédition en nommant khan du Kaptchak, l'ancien rival de Tocatmisch, Koïritchak, fils d'Ouzouz khan. Cette invasion, que l'on a dépeinte comme une affreuse calamité, a cependant préparé les succès postérieurs de la nation russe, en ce que la ruine de ses oppresseurs facilita son affranchissement.

Timour ne pouvait rester longtemps inactif; son fanatisme religieux éprouvait sans cesse le besoin de se répandre. Il résolut donc de tenter une expédition dans l'Inde, où l'antique culte des Brahmes avait repris sa première influence. Sebekteghin, fondateur de la dynastie des Ghaznevides, avait bien, à la fin du xe siècle et à l'aide de la violence, semé sur cette terre les préceptes de l'Islamisme : ces germes s'étaient bientôt perdus au milieu de populations abruties par des institutions qui paralysaient toute énergie. Sebekteghin, ses successeurs turcs et

mongols, ne possédaient d'ailleurs qu'une faible partie de ces contrées.

Cette conquête, que Sésostris, Darius, Alexandre n'avaient qu'ébauchée, Timour réussit à l'accomplir en entier : il saisit, pour l'entreprendre, l'occasion qu'offraient la mort d'un roi du pays et les discordes survenues parmi les prétendants au trône vacant. Avant d'avoir livré un seul combat, son armée traînait, dit-on, déjà à sa suite plus de cent mille prisonniers qu'il fit égorger afin que sa marche n'en
1399 fût pas embarrassée. Son entrée à Delhy, capitale de l'empire, fut accompagnée de massacres et de pillages. Quelques historiens ont prétendu que la population indienne n'opposa aucune résistance : il est difficile d'ajouter foi à une telle assertion; selon toutes probabilités, au contraire, Timour ne déchaîna la cruauté de ses troupes que parce qu'au siége de Delhy, les habitants de cette ville se rendirent coupables d'un acte de perfidie qui irrita son caractère loyal et irascible ; c'est du moins ce que d'autres écrivains ont rapporté. Une année lui suffit pour se rendre maître du vaste empire de l'Inde; il revint ensuite déposer ses trésors à Samarkand et y prendre quelques distractions. Il célébra ses victoires par des fêtes magnifiques ; et pour immortaliser ses triomphes, dota sa capitale d'une superbe mosquée soutenue par quatre cent quatre-vingts colonnes.

Toute la vie de cet homme extraordinaire, devait

s'écouler dans les émotions des combats : à peine était-il depuis quelques mois à Samarkand qu'il lui fallut en toute hâte se porter au secours de son fils Miran schah, menacé sur ses frontières occidentales. Tocatmisch, venons-nous de dire, s'était réfugié près de Bajazet et l'avait intéressé en sa faveur; il avait en même temps réclamé à titre d'allié, l'appui du sultan d'Égypte, Pharadge, fils de Barkok. Timour voulant se venger sur les Ottomans de l'hospitalité accordée à son ennemi mortel, entra à la tête de ses troupes en Asie-Mineure où l'appelaient avec instance les princes chrétiens auxquels il ne restait plus d'autre moyen pour empêcher Bajazet de s'emparer de Constantinople (1). Une première bataille, sous les murs de Sivas, l'ancienne Sebaste de Cappadoce, livra cette ville 1400
à Timour, ainsi qu'une foule de prisonniers et un riche butin ; de là, il se dirigea en Syrie contre le sultan d'Égypte, et enleva de vive force les villes d'Alep et

(1) On a commis une grave erreur en avançant que, touché des plaintes et des malheurs des princes chrétiens, Timour avait promis de faire la guerre à Bajazet : ce prince était trop zélé musulman pour se laisser attendrir par le spectacle des dangers de la croix; son véritable but fut de punir Bajazet de sa coalition avec Barkok, Tocatmisch et d'autres chefs ses ennemis. On a également écrit quelque part que Timour devait voir d'un mauvais œil l'agrandissement de Bajazet, agrandissement qui détruisait l'équilibre des empires. Il suffit de rapporter cette phrase pour en faire ressortir toute l'absurdité. Combien est déplorable une telle ignorance des temps et des lieux, qui ne s'arrête même pas devant la pensée bizarre de transformer des conquérants asiatiques en diplomates du XVII[e] ou XVIII[e] siècle !

de Damas. Tout ce qu'il put réunir d'artistes, de savants, de sommes d'argent durant cette campagne, fut envoyé à Samarkand pour concourir à l'embellissement et à la gloire de cette capitale.

Bajazet comptant sur la bravoure d'une armée nombreuse et sur celle des Turcomans de Cara Yousouf, ses alliés, essaya de réparer ses désastres ; mais Timour reprenant l'offensive sans perdre de temps, s'avança à sa rencontre et l'atteignit dans une plaine au N.-E. d'Angora, là même où Pompée avait jadis battu Mithridate. L'avantage demeura à
1402 Timour, qui dut en partie le succès de cette journée aux troupes d'éléphants qu'il avait ramenés de l'Inde : ces animaux, jusqu'alors inconnus en Asie-Mineure, portant sur leur dos des tours remplies d'archers, avaient jeté facilement la terreur et l'effroi au milieu des rangs ennemis. Au nombre des prisonniers se trouva Bajazet ; son généreux adversaire le traita non seulement avec égards, mais aussi avec une courtoisie où perçait quelque peu d'ostentation. Cette victoire était décisive : Timour, se hâtant d'en recueillir les fruits, parcourut en triomphateur toute l'Asie-Mineure et s'empara de la ville de Smyrne, qui était au pouvoir des chevaliers de Rhodes depuis cinquante-sept ans.

Malgré l'opinion des panégyristes de Timour, qui prêtent à ce prince de magnifiques paroles de clé-

mence et de modération et affirment qu'il renonça de son propre mouvement à l'occupation de l'Asie-Mineure, il y a lieu de penser qu'il ne put parvenir à fonder sa domination sur aucune partie du territoire des Ottomans. Il se contenta de faire proclamer sultan, Mouza, fils de Bajazet et de servir ses intérêts contre ses deux autres frères, Souleïman et Mohammed. Comme on ne le voit pas profiter des guerres civiles qu'allumèrent les rivalités des enfants de Bajazet, on doit conclure que les Ottomans formaient alors une nation déjà formidable et qu'une défaite ne suffisait plus pour entraîner son asservissement. Bajazet ne survécut qu'un an à sa captivité; il mourut frappé d'apoplexie, et Timour lui-même, succomba la même 1405
année (1405), d'un accès de fièvre, à l'âge de 70 ans, au moment où il méditait, dit-on, une expédition contre la Chine. Quelque temps avant sa mort, ce conquérant avait reçu à Samarkand l'hommage de plusieurs princes d'Asie et divers ambassadeurs, ceux entre autres de l'empereur grec Manuel et de Henri III, roi de Castille. Pendant le cours de ses quarante ans de guerres extérieures, il réunit sur sa tête les couronnes de vingt-sept pays soumis à neuf dynasties : ces possessions comprenaient les anciens empires d'Houlagou et de Tchakhataï. Il était en outre presque suzerain de celui du Kaptchak.

L'influence de Timour sur une grande partie de

l'Asie-Occidentale a été de la plus haute importance. Le Mahométisme lui dut de régner sur une foule de populations nomades, originaires de l'Asie-Centrale, qui ne connaissaient jusqu'alors que la loi boudhique. Or, comme nous l'avons observé ailleurs, le caractère de cette religion, partout où elle s'est propagée, a toujours été *individuel* : quelques gouvernements déjà fondés ont pu, en prenant ses préceptes à leur service, subir une certaine modification ; jamais son action initiatrice ne s'est traduite en nationalité, n'a su faire éclore l'organisation d'un État. L'Asie-Centrale était partagée entre diverses pratiques religieuses ; tous les cultes indistinctement, semblaient admis à la cour des khans mongols, d'après le témoignage des voyageurs de l'époque. Le Mahométisme, toléré simplement comme les autres religions, ne pouvait dès lors porter tous ses fruits : son principe social restait étouffé, anéanti sous des formules et des rites extérieurs. Timour devint son expression vivante : sans doute, il n'eut point conscience de l'immense tâche qu'il allait accomplir : tous les grands hommes en qui se résume la vie des peuples sont, hélas ! inhabiles à sonder leurs destinées et à apprécier sainement leur mission providentielle. Presque toujours poursuivant des intérêts mesquins, leur vue, quelque profonde qu'on la suppose, calcule mal les conséquences de leur passage sur la terre : à la postérité

qui enregistre chaque jour les faits, appartient seule le pouvoir de lier les causes aux effets et de caractériser le rôle des hommes supérieurs.

Timour n'a pas été seulement un missionnaire musulman zélé, il s'est montré aussi organisateur plein d'intelligence. Par lui la Perse, le Khorassan, le Kharizm, le Mawarannahar où sa puissance se fit sentir d'une manière plus spéciale, sont devenus des nations présentant désormais le spectacle de mœurs publiques, d'une législation, d'une religion, en un mot, d'une vie sociale complète. Ces populations qui, avant son avènement, n'étaient que des tribus sans force enchaînées aux lois uniques de la violence, s'homogénisèrent et se groupèrent autour de principes communs par l'effet des idées dont Timour assura le triomphe. L'Asie-Moyenne accomplit donc en quelque sorte un progrès analogue à celui de l'Europe, lorsque le Christianisme de religion individuelle, de morale privée passa à l'état de loi sociale, par suite de son alliance ostensible avec le pouvoir politique.

Dans notre disposition à négliger l'étude des progrès antérieurs et à ne considérer que notre civilisation actuelle, nous faisons peu de cas des causes qui semblent n'enlever à l'homme son instinct de barbarie individuelle que pour le jeter dans un état où règnent encore les désordres et la guerre. Il est

essentiel pourtant de graduer les évènements passés et d'établir avec discernement les transitions qui constatent la marche de la civilisation. Si donc nous nous plaçons au point de vue du XIVe siècle où la division des principautés multipliait à l'infini les luttes, nous voyons qu'il résulta un bien réel, lorsque l'agrégation des populations eut diminué le nombre des champs de bataille et donné à l'existence des peuples d'autre but que la guerre. Les hostilités ne cessèrent pas, sans doute, mais elles perdirent le caractère de sauvagerie des premiers temps ; et en se régularisant, elles laissèrent disponibles une partie des forces de la nation. La concentration des individus sur un même territoire, développa dans des conditions inégales, il est vrai, les efforts d'une association : l'élément de violence fut toujours dominant ; du moins, il ne fut plus *seul* et la lutte commença entre la guerre et la paix. Nous n'hésitons pas à le proclamer, quoique cela puisse paraître un paradoxe, l'application des préceptes du Mahométisme dans l'Asie-Moyenne, a doté les habitants de ces contrées d'un premier germe de paix ; car elle a assis la société sur un mélange de morale, de législation et de guerres.

Timour a été le dernier météore qui ait embrasé l'Asie-Moyenne : sa mission principale fut d'asseoir l'existence politique et religieuse de ces contrées. A

partir du xve siècle, le monde entier gravite vers une nouvelle sphère d'idées. L'Occident où des sentiments de nationalité ont grandi puisera en lui-même les moyens de se développer sans que de nouvelles irruptions de barbares lui servent d'auxiliaires. La prise de Constantinople par les Ottomans, le rendra légataire d'une foule de trésors intellectuels devenus stériles entre les mains des Grecs dégénérés. La découverte du Cap de Bonne-Espérance, celle du Nouveau-Monde, en stimulant l'industrie, féconderont toutes les ressources des peuples, et le cercle des conquêtes de l'esprit humain s'élargissant de plus en plus, les masses armées de l'Asie abandonneront chaque jour une partie du terrain qu'elles ont conquis. La Russie recouvrant son indépendance, va devenir un membre de la grande famille européenne, et si dans la suite la lutte continue au cœur de cet empire entre l'élément européen et l'élément asiatique, ce sera pour nous rendre témoins de l'agonie et de la disparition successives de chacune de ses fractions étrangères, hostiles à la civilisation. La conversion aux idées européennes, des peuplades de race diverse, associées au sort de la Russie, sera le commencement d'une rénovation dont les différentes phases s'accomplissent encore de nos jours.

La nouvelle direction suivie depuis la fin du xve siècle par le commerce européen, rendra aussi

un immense service à la civilisation de l'Asie : en même temps qu'elle enrichira l'Europe, elle ajoutera à sa sécurité. L'abandon des routes de l'Asie intérieure fera perdre insensiblement aux habitants de ces contrées les occasions de fortune que leur procurait le transport des marchandises ou plus souvent le pillage : réduits à l'oisiveté et devenus moins barbares par la propagation des idées morales du Bouddhisme, ils renonceront peu à peu à la vie d'agitation jusqu'alors leur premier, leur unique besoin ; tandis qu'à l'occident de puissants États récemment organisés sauront opposer à leurs tentatives une barrière infranchissable. La révolution opérée parmi les nomades mongols est si prompte, que l'histoire conserve à peine la trace de leur décadence : après la dislocation du grand empire des descendants de Tchinghiz, chacune de ses parties s'efface et disparaît sans qu'aucune crise signale leur anéantissement : semblables aux fleuves de l'Asie Centrale qui, après avoir promené leurs eaux dans des plaines arides, se perdent tout à coup à travers les sables, les populations de ces contrées se divisent en plusieurs rameaux et courent se fondre partie dans la civilisation occidentale, partie dans la civilisation chinoise.

La contrée d'Asie où le nom de Timour eut le moins de retentissement fut la Chine ; du moins

l'action de ce conquérant s'y exerça d'une manière indirecte. Ce pays se trouvait alors sous la domination de la dynastie mongole des Youan, dont la fortune baissait singulièrement depuis que les conquêtes de Timour avaient suspendu le commerce entre les deux extrémités de l'Asie. Une telle crise, en causant le malaise général de la nation chinoise, porta un coup mortel à l'attachement et à la confiance envers la dynastie conquérante déjà bien affaiblie par suite de l'imprudence des empereurs mongols à s'entourer d'étrangers. L'introduction du Mahométisme en Chine depuis l'établissement de la dynastie des Youan avait aussi vivement indisposé les lettrés : lors donc qu'on apprit la chute des Mongols de l'Occident, le mécontentement se manifesta avec moins de contrainte, et des partis s'organisèrent pour délivrer le pays de souverains détestés.

Une révolution éclata en 1368 : Houng wou, 1368
homme d'une naissance obscure, mais d'un grand mérite, en fut l'instigateur. Après avoir expulsé les Mongols de la Chine, il se fit reconnaître chef de l'État sous le nom de Tay tsou, et sa dynastie prit le nom de Ming. Le treizième et dernier empereur mongol, nommé Chun ti, hors d'état de résister au soulèvement d'une partie de la nation, n'osant soutenir ses droits à main armée, se hâta de regagner avec les siens, les établissements de ses ancêtres à

Karakorum et dans les vallées de la Selinga, de l'Orkhon et de la Toula. Son fils fonda sur ce territoire une nouvelle dynastie, celle des Youan du Nord qui n'eut aucune célébrité : les Khalkha qui occupent aujourd'hui le pays au nord-est du grand désert Gobi, sont les descendants de ces anciens Mongols. Les annales de la Chine font le plus grand éloge de Tay tsou : il sauva, disent ses panégyristes, sa patrie de l'anarchie et de la guerre civile; ses lois et ses instructions sont un monument de sagesse et de sentiments élevés. Sa politique s'étendit sur tous les pays tributaires de la Chine, afin de resserrer les liens qui les unissaient à la métropole; il accrut les titres et les dignités des chefs ecclésiastiques du Tubet, que l'empereur mongol, Khoubilaï, avait déjà magnifiquement rétribués dans des vues semblables, et il s'appliqua à établir entre les deux pays des relations commerciales aussi multipliées que possible.

Les événements de la Chine pendant les deux siècles et demi de durée de la dynastie des Ming (1368-1644), méritent peu de fixer notre attention; ils eurent presque tous pour mobile l'organisation intérieure : privé d'institutions sociales énergiques, ce pays restait toujours néanmoins sans défense contre de nouvelles attaques. Ce territoire, où s'étaient succédé tant de dynasties, n'avait pu s'affermir au milieu d'in-

vasions si souvent renouvelées : les divers conquérants qu'il avait subis, étrangers à tout système de prévoyance, dépourvus d'habileté, ne songeaient qu'à retenir violemment sous leur domination le pays vaincu, sans essayer même de faire concourir le peuple à son asservissement ; aussi chaque dynastie réduite à une autorité superficielle, était impuissante à faire face à un danger extérieur un peu sérieux. Telle a été en grande partie la cause des nombreuses révolutions qui à toutes les époques ont ébranlé l'empire chinois. Sans homogénéité avec ses gouvernants, ou ce qui est le même, avec ses conquérants, la population de ce pays contracta l'habitude de rester neutre au milieu de bouleversements qui ne changeaient rien à sa position particulière : ne trouvant jamais au dessus d'elle ni doctrines, ni guides dignes de ses sympathies, elle finit par ne s'en rapporter qu'à elle-même du soin de diriger ses ressorts privés, et érigea en loi sacrée le culte des traditions, seul sentiment assez vif pour survivre à des perturbations périodiques. Cet attachement aux souvenirs se convertit bientôt, avec le temps, en une religion que les diverses dynasties n'essayèrent même plus de combattre : chacune d'elles, au contraire, s'empressa, afin de faire accepter et légitimer son usurpation, de se soumettre à cette loi, devenue une expression de nationalité, et, par un pacte tacite, consentit à re-

connaître ce pouvoir intérieur, en échange d'une autorité qu'on lui laissait exercer sans résistance, mais aussi sans appui.

Les entraves qu'opposait à l'écoulement des préceptes de Confucius et d'autres sages, la langue écrite, qui, sans offrir de grandes difficultés à l'intelligence, n'en présentait pas moins un obstacle réel à l'instruction des masses, acculèrent la civilisation dans une ornière profonde. La secte des lettrés n'avait pu, dès l'origine, remonter la pente fatale où elle se trouvait engagée, et s'était peu inquiétée de rendre ses doctrines populaires et bienfaisantes. Une fois assise sur les degrés du trône, fidèle à ses antécédents, elle vécut dans le même cercle vicieux; le travail de la forme déroba de plus en plus aux regards l'importance et la majesté du fond. Cette singularité de l'existence politique des Chinois a servi de texte à bien des discussions, sans avoir été jusqu'alors, je crois, exactement appréciée. Quelques uns ont dressé des statistiques de toutes les découvertes connues de ce peuple, depuis des siècles, et les ont opposées avec dédain à la lenteur de la civilisation européenne. D'autres, frappés de cette faiblesse sociale qui ne sait, ni repousser aucune invasion, ni agrandir sa sphère intellectuelle, ni développer ses moyens de richesse, sont tombés dans une incrédulité exagérée, et ont refusé à cette

portion de l'Asie la moitié des biens dont on la faisait regorger.

La conciliation de ces deux opinions si différentes entre elles, ressort tout naturellement, selon nous, de l'histoire de ce peuple lointain. Isolé, sans contact sérieux, intime, avec la civilisation occidentale, il a travaillé seul à son progrès; nul n'a moins emprunté à ses voisins : toutefois il s'en est tenu à ses premiers efforts, et les ouvrages de Confucius, suffisants pour adoucir les mœurs de tribus sauvages et peu agglomérées, sont restés le code de la nation chinoise devenue nombreuse. Les idées de sympathie qui constituent la force de cohésion d'un peuple, ont manqué à ses connaissances imparfaites. Le langage borné comme les premiers besoins n'a point su non plus se plier aux nécessités croissantes, ni se simplifier pour classer dans l'esprit les progrès postérieurs : en un mot, les Chinois, munis d'instruments grossiers, propres seulement à la construction de la base de leur édifice social, se sont ensevelis dans un travail préparatoire, sans pouvoir jamais atteindre les étages supérieurs. Leur situation morale présente encore sur tous les points le caractère d'une enfance prolongée, d'une barbarie quelque peu policée.

Reposant comme les précédentes sur des fondements peu solides, la dynastie des Ming ne put à son tour, ni prévenir, ni combattre l'invasion des

Mantchous, qui la renversèrent du trône en 1644. Ces peuples, dont l'identité d'origine avec les Toungouses actuels, est démontrée par la comparaison de leur vocabulaire, sont sortis de la même souche que l'ancienne nation des Iu tchin, dispersée par Tchinghiz, sans en être néanmoins descendus directement (1). Les différentes hordes appartenant à la famille des Mantchous, ne se constituèrent en corps de nation que vers le commencement du
1520 XVIe siècle. Aïsin-Giyoro fut son premier chef; il habitait le voisinage des monts appelés en chinois Péchan, et que les Mantchous désignaient dans leur langue par un nom signifiant *longue montagne blanche*. La position de ce territoire est située, approximativement vers les 43° de latitude et 127° de longitude. Les commencements de l'histoire des Mantchous, comme ceux de tous les peuples is-

(1) C'est à la race toungouse que se rattachent, comme nous l'avons déjà dit, les Khitans, les Ju tchin ou Kin, les Chy goeï, et le peuple mantchou (en *chinois*, canton très peuplé). Cette race vit, de nos jours, disséminée au nord et au nord-est de l'Asie, dans les vastes plaines entre l'Angora ou haute Tongouska, la mer Glaciale, le lac Baïkal, et les possessions des Yakoutes et des Youkaghires de la Sibérie orientale : au sud-est, elle s'étend sur les rives de l'Amour et dans la Mantchourie, réunie actuellement à l'empire chinois. Sa population entière, qu'il serait fort difficile d'évaluer, ne s'élève pas à plus de 3 à 4 millions d'habitants. Ceux en petit nombre fixés dans la Chine proprement dite, indépendamment des Mantchous, se sont convertis au Bouddhisme : tous les autres sont attachés au culte des esprits, religion grossière composée d'une foule de superstitions.

sus des contrées orientales de l'Asie, sont enveloppés d'une obscurité profonde : l'origine de la famille de leurs chefs, malgré son peu d'ancienneté, se perd à travers une foule de fables indignes d'être rapportées.

Les Mantchous n'eurent d'abord pour s'élever, d'autre élément de succès que la bravoure et l'audace. Devenue nombreuse vers 1606, par suite de 1606
la soumission d'un grand nombre de tribus, et aussi sans doute grâce à sa réunion avec les débris des Iu tchin que tant de rapports unissaient à elle, cette nation secoua la suzeraineté des Chinois, et se déclarant indépendante, donna le titre d'empereur à son chef Thay tsou. A la tête d'une armée formidable, celui-ci pénétra sur le territoire de la Chine, et y poursuivit ses conquêtes jusqu'en 1626, époque de sa mort. Son fils Thay tsoung, ajoutant de nouvelles victoires à celles déjà remportées par son père, continua à accroître l'importance du peuple mantchou : il soumit à ses armes diverses tribus mongoles, ainsi que la Corée, et après plusieurs campagnes heureuses, se rendit maître de la ville de Nanking (Kiang ning), résidence méridionale des empereurs, et livra aux flammes le superbe palais qui embellissait cette capitale. Le dernier empereur des Ming, Hoai tsoung, craignant de tomber vivant

entre les mains de ses ennemis, se suicida au moment où ceux-ci franchissaient les portes de la ville. Cette mort laissant disponible le trône de la Chine, le neveu de Thay tsoung, âgé alors de huit ans, fut pro-
1644 clamé empereur, le 16 mai 1644, sous le nom de Chun tchi, et sa dynastie dite des Tsing, remplaça définitivement celle des Ming.

Les Mantchous s'occupèrent d'abord d'affermir leur domination, en confiant la garde des villes chinoises à des troupes de leur nation, en introduisant leurs agents dévoués, dans les tribunaux, dans les administrations, et en leur y faisant adjuger les présidences. Leur influence sur les pays voisins ne tarda pas non plus à s'étendre, et trois ans après l'intronisation de la nouvelle dynastie, le sultan de Turfan, descendant de Tchakhataï, l'aîné des fils de Tchinghiz, envoya à l'empereur mantchou une ambassade qui vint au nom de son maître solliciter le titre de vassal, s'engageant à faire tous les cinq ans hommage de ses États au représentant de la dynastie des Tsing. Cette faveur fut accordée : on y mit cette condition cependant, que l'ambassade chargée d'amener et d'offrir à l'empereur les quatre chevaux de main, et les dix d'équipages convenus, aurait moins de cent personnes de suite, et qu'aucune femme n'en ferait partie.

La conquête du vaste empire de la Chine ne s'opéra pas néanmoins en une seule campagne : les Mantchous éprouvèrent de vives résistances, et deux règnes s'écoulèrent avant que la prise de possession de ce territoire fût complètement effectuée. Le jeune empereur Chun tchi étant mort en 1661, à l'âge de vingt-quatre 1661
ans, on désigna pour lui succéder, son fils, Khang hi (1), du même âge que son père, lorsque celui-ci monta sur le trône. L'histoire a entouré Khang hi d'une haute célébrité. Ce prince, appelé à régner à un âge où il ne pouvait exercer la souveraineté, avait besoin de guides qui éclairassent son inexpérience : on nomma donc quatre ministres auxquels fut confié le soin des affaires pendant sa minorité. Le premier acte de cette régence fut d'expulser les eunuques qui menaçaient de reconquérir de nouveau l'influence dont les lettrés, leurs rivaux, avaient été dépossédés momentanément, lors de la révolution de 1644 : une loi parut qui interdit à l'avenir aux empereurs mantchous, la faculté de conférer aucune charge ou dignité à ces eunuques. Cette interdiction fut prononcée sans doute à l'instigation des lettrés ; du

(1) Les empereurs mantchous reçoivent, comme les Chinois, aux diverses époques de leur vie, et même après leur mort, plusieurs sortes de noms dont on se sert suivant les circonstances, pour désigner le même individu : ainsi Khang hi, qu'on lit quelquefois Cam hi ou Cang hi, signifie *Paix profonde*.

moins elle leur profita exclusivement. Les Mantchous manquaient de connaissances pour diriger eux-mêmes l'administration de la Chine : deux partis, les eunuques et les lettrés, étaient seuls en état de les seconder. Après bien des intrigues, les lettrés triomphèrent, et un pacte solennel cimenta leur alliance avec les princes mantchous.

Quelques révoltes, presque aussitôt comprimées, remplirent les premières années du règne de Khang hi : un évènement assez grave fournit ensuite à ce prince l'occasion de déployer les ressources de son intelligence, et de fortifier son autorité en augmentant sa gloire. Galdan, Contaisch (chef) de la tribu mongole des Eleuths (1), retirée en Mongolie, avait conçu le projet de rendre à sa nation son ancienne prépondérance : fort de l'appui moral du Dalaï Lama tubétain, qui ne pouvait oublier la reconnaissance que le bouddhisme devait aux Mongols, il rassembla un corps de troupes assez nombreux, et chercha d'abord à grossir son armée en marchant contre les tribus mongoles, appelées Khalkha, du nom d'une rivière, dont elles occupèrent les rives après leur expulsion de la Chine. Khang hi, entrevoyant le danger qui pouvait l'atteindre lui-

(1) Cette tribu, l'une des quatre branches composant la nation des Dzoungars, débris de l'empire mongol, finit par devenir la plus puissante et par absorber les autres.

même, si le Contaisch parvenait à recruter de nombreux partisans, s'empressa d'offrir du secours aux Khalkha : il divisa leur pays en huit bannières ou régiments répondant à leurs principales tribus, et leur procura tous les moyens de se défendre vigoureusement.

C'est aussi à cette époque (1672), qu'un autre chef 1672
mongol, Ayouka, de la tribu des Tourgaouts, issue, comme les Eleuths, de la nation des Dzoungars, abandonnant, après plusieurs combats malheureux contre Galdan, ses campements des vallées de la Toula et de l'Orkhon, non loin de Karakorum, se réfugia, ainsi que sa tribu, dans les steppes situés entre le Jaïck (Oural) et le Volga (1); et s'y établit avec l'autorisation du gouverneur russe d'Astrakhan. Ayouka conclut avec le tzar Fœdor, frère de Pierre-le-Grand, un traité par lequel il se reconnaissait son

(1) Et non entre le Don et le Volga, comme l'a mal traduit M. de Rémusat dans ses *Nouveaux mélanges asiatiques* (1829). La horde mongole dont on rencontre aujourd'hui les tentes en Russie est, comme celle des Eleuths et des Tourgaouts, une fraction de la nation des Dzoungars; seulement elle porte un nom distinct (Kalmucks), et paraît être venue, à la même époque que les Tourgaouts, solliciter un refuge sur le territoire russe. Ces nouveaux émigrants fixèrent d'abord leurs habitations, comme les Tourgaouts, dans les plaines du Jaïck et du Volga; ce ne fut que plus tard que, recrutant de nouveaux fugitifs parmi lesquels se trouvaient sans doute des Tourgaouts, ils traversèrent le Volga et se répandirent jusqu'au Don. Désignés aujourd'hui sous le nom de Kalmucks, ils sont en tout semblables aux Eleuths de l'Asie-Centrale.

vassal : ses successeurs se soumirent aux mêmes conditions. Nous verrons un siècle plus tard (1770) ces tribus, irritées des vexations du gouvernement russe à leur égard, écouter les propositions de l'empereur chinois alors suzerain de toutes les tribus mongoles de l'Asie-Centrale, et revenir sur les bords de l'Ili, au nord-est du Turkestan.

Khang hi ne pouvant maintenir l'union parmi les chefs mongols Khalkha, qu'il opposait à Galdan ; prévoyant que ces discordes les livreraient infailliblement à leur ennemi, se décida à lancer contre ce chef audacieux, deux divisions chinoises, sous les ordres de son frère aîné et de Tchang ning, autre prince de la famille impériale : lui-même passa en Mongolie, pour mieux diriger les opérations. Après deux ans d'une guerre dont les détails sont peu intéressants, Galdan obtint la paix moyennant une soumission feinte; mais, soit mécontentement des conditions qu'on lui avait imposées, soit besoin insatiable d'indépendance, il se prépara immédiatement en secret à profiter de la rupture des traités. Connaissant les ressorts qu'il fallait mettre en jeu pour réussir, il flatta tous les intérêts, toutes les prétentions : il se fit le protecteur du Dalaï Lama, contre les rivalités des Lamas particuliers de diverses tribus de ces contrées; en même temps il rechercha l'alliance des Kirghiz et d'autres Turcs musulmans, et se

déclara le défenseur de leur croyance religieuse.

L'empereur chinois voyant la rébellion des Eleuths gagner chaque jour du terrain ; redoutant presque une agression contre ses propres provinces, se prononça pour l'offensive, malgré l'opposition de son conseil, peu favorable au projet d'une expédition lointaine. Deux nouvelles divisions furent de nouveau mises en campagne contre ces Mongols : 1696
Khang hi confia l'une d'elles au général Fe yan et se réserva le commandement de la seconde. Effrayé d'une telle manifestation, à laquelle il n'était pas en mesure de résister, Galdan battit aussitôt en retraite et se replia vers l'ouest. L'empereur annonça solennellement cette nouvelle à ses sujets, ajoutant avec cette exagération qui se retrouve dans tous les factums officiels chinois du même genre, que Galdan n'oserait plus tenter aucune démonstration : il donna néanmoins des ordres pour continuer l'expédition et poursuivre à outrance le Contaisch Eleuth. Abandonné de la victoire, ce chef sentait bien qu'il ne devait plus compter sur le concours de ceux que la violence avait momentanément ralliés à son parti : son armée se trouvant réduite à 6 ou 700 hommes (disent les auteurs chinois, assez suspects dans cette circonstance), il n'hésita plus à envoyer un fondé de pouvoir au camp de l'empereur, afin de traiter de sa soumission. Khang hi lui donna 70 jours pour

déposer les armes et se reconnaître vassal de la Chine; mais Galdan ne put remplir ces conditions, il mourut avant l'expiration du fatal délai.

La mort du Contaisch Eleuth, promettait aux Mantchous la domination d'une partie de l'Asie-Centrale : la guerre continua néanmoins encore plusieurs années, avant d'amener la soumission complète de toutes les tribus qui s'étaient associées à la révolte de Galdan. Khang hi abandonnant ces opérations secondaires à ses généraux, revint à petites journées à Péking, où, dans un discours officiel, en forme de proclamation, il fit connaître les motifs et les résultats de la guerre si heureusement terminée. Ces expéditions ne tardèrent pas à porter leurs fruits : les Mongols Khalkha devinrent définitivement tributaires de la Chine, ainsi que les hordes d'Eleuths auxquelles on laissa par tolérance des chefs de leur nation pour les gouverner. Le
1720 Tubet ayant été aussi entièrement pacifié en 1720, le général qui accomplit cette mission fut élevé à la dignité de prince et nommé gouverneur de ce royaume. L'armée chinoise partout triomphante, poursuivit ses succès jusque sur le territoire des Kirghiz, qui avaient quelque peu secondé les projets de Galdan.

Khang hi s'occupa sans relâche, pendant un règne de 61 ans, de la prospérité et de l'agrandisse-

ment de ses États (1). La guerre contre les Eleuths, qui dura vingt ans, avait amené la soumission presque complète de l'Asie-Centrale, où la Chine n'exerçait plus aucune influence, depuis la chute de la dynastie mongole des Youan. Dès l'année 1692, Khang hi avait aussi rendu un édit qui autorisait l'exercice de la religion chrétienne sur tous les points de son empire. Les missionnaires chrétiens cherchaient depuis longtemps à répandre leur esprit de prosélytisme dans ces contrées lointaines : la nouvelle route découverte à travers l'Océan, au XVe siècle, avait excité le zèle religieux autant que l'activité commerciale. Vers le milieu du XVIe siècle, saint François-Xavier entreprit, le premier, de pénétrer en Chine, et d'y prêcher la foi chrétienne : ses forces ayant trahi son enthousiasme et sa pieuse ardeur, il mourut avant de débarquer. D'autres après lui s'élancèrent sur ce sol qui leur promettait une abondante moisson, et affrontèrent avec courage les dangers et les persécutions. Les missionnaires européens ne parvinrent cependant à s'établir en Chine, avec quelque sécurité, que sous le règne d'Hoai tsoung, dernier empereur de la dynastie des Ming (1636). Le père Adam Schaal, natif de Cologne, réussit à captiver cet empereur, par ses lumières en physique et en mathé-

(1) La Chine éprouva, sous le règne de ce prince, un terrible tremblement de terre qui fit périr, dit-on, près de cent mille individus.

matiques; ce fut lui qui enseigna aux Chinois l'art de fondre des canons en bronze. Il avait quitté Péking, avant la révolution qui porta au trône la dynastie des Mantchous.

L'acte de tolérance et de haute sagesse de Khang hi lui assura parmi les missionnaires jésuites un grand nombre de partisans, qui tous exaltèrent ses qualités, son mérite et son goût pour les lettres. La mission religieuse qui avait été leur premier mobile se réduisit insensiblement à des occupations purement scientifiques : ils s'appliquèrent à propager leurs connaissances en mathématiques, en géographie, en astronomie, et à transmettre aux académies d'Europe le récit des coutumes et des découvertes de ce curieux pays. Plusieurs d'entre eux mirent à la disposition de Khang hi des talents et des services qu'il accueillit parfaitement : ils furent logés au palais impérial; on leur monta des maisons opulentes, et on leur permit de bâtir des églises. En échange de cette somptueuse hospitalité, les missionnaires se livrèrent à l'enseignement des arts les plus nobles : quelques-uns furent employés à lever la carte de l'empire; opération mal faite jusqu'alors et bornée au territoire de la Chine compris entre la grande muraille. Ce travail topographique auquel les missionnaires ont consacré huit années, est encore aujourd'hui le plus vaste et le plus com-

plet de tous ceux du même genre, exécutés hors d'Europe (1).

Le bonheur qui couronna les expéditions guerrières de Khang hi, ainsi que la haute protection dont ce prince entoura les sciences, ont rendu son nom recommandable aux yeux de la postérité. Quoique circonvenu par les lettrés et en quelque sorte dominé par le système politique de cette caste, il servit autant qu'il put, la cause de la civilisation, en écoutant la voix de la tolérance, et en accordant aux cultes étrangers droit de bourgeoisie. On doit surtout louer cet empereur, d'avoir favorisé l'introduction dans ses États, d'une foule de connaissances, qui porteront assurément d'excellents fruits, aussitôt que ces germes précieux pourront éclore. Le règne de Khang hi est le premier nœud d'une chaîne de relations depuis lors non interrompue, qui liant l'Orient à l'Occident, et plus spécialement, la Chine à la France, apporteront dans la destinée future de ces peuples, des modifications dont l'esprit le plus pénétrant ne saurait découvrir la portée. Il est impossible, sous ce point de vue, de nier que le séjour

(1) Bien que la géographie eût été cultivée par les Chinois depuis la plus haute antiquité, ainsi que le prouve la description de l'empire, rapportée dans le Chou king (cinq siècles avant notre ère), elle n'avait fait que très peu de progrès : vers la fin du XVIIe siècle, les cartes, assez bonnes à certains égards, mais n'étant point graduées, n'offraient aucune exactitude rigoureuse. (*De Rémusat.*)

des missionnaires en Chine, si peu utile à la cause du Christianisme en particulier, ait puissamment concouru au triomphe des intérêts de la religion de l'avenir, quelle qu'elle soit. Dans leur prosélytisme respectable, ces apôtres chrétiens ne songeaient qu'à conquérir des sujets à l'église de Rome : la Providence a agrandi, à leur insu, le champ de leur mission, et s'est servie de leurs prétentions bornées pour jeter un pont entre les deux pays du globe les plus éloignés l'un de l'autre. Des travaux éminents ne cessent d'attester en Chine les efforts de l'intelligence européenne, tandis que ces nombreux livres chinois que nous possédons (1), et qui sont à nos yeux comme le butin de glorieuses campagnes, nous initieront à cette langue étrangère, et nous aideront à rattacher un jour au faisceau commun des peuples une nation engagée dans une voie fausse et étroite dont elle ne peut trouver l'issue, et incapable désormais de marcher sans guides.

1722 Khang-hi mourut en 1722, d'un refroidissement qui le saisit à la suite d'une chasse au léopard, son divertissement de prédilection. Il avait désigné pour héritier de la couronne, son quatrième fils, lequel,

(1) Plus de cinq mille volumes chinois se trouvent actuellement réunis à la Bibliothèque royale de Paris : leur envoi date en grande partie de l'époque du règne de Khang hi.

suivant l'usage, donna aux années de son règne un nom particulier, celui de Young tching (saint aïeul). Un des premiers actes de l'administration de ce prince, fut de conclure avec le tzar, Pierre Ier, un traité relatif à la délimitation de la Chine et de la Russie. Depuis longtemps le besoin se faisait sentir de déterminer les frontières de ces deux empires : des acquisitions de territoires rendaient de chaque côté cette opération désirable. Après s'être accru au détriment des Mongols du Kaptchak, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant, le gouvernement russe avait envahi la Sibérie, et était devenu limitrophe de la Chine, au nord du pays occupé de nos jours par les Mongols Khalkha. Déjà, sous le règne de Khang hi, des négociations avaient été entamées à Nertchinsk, en 1689, mais la prise d'armes de Galdan et la poursuite des Eleuths avaient forcé de les interrompre.

Pendant le cours de cette guerre, plusieurs tribus mongoles, vaincues et dispersées, s'étaient réfugiées au sud et à l'est du lac Baïkal, où elles implorèrent la protection de la Russie, offrant de devenir ses vassales. Attachées au culte lamaïque, ces tribus faisaient de fréquents pèlerinages à Ourga, résidence de leur Khoutoukh tou (prêtre supérieur); de là résultaient des discussions, des désordres qui réclamèrent l'attention des gouvernements russes et chinois. Un congrès s'ou-

vrit donc sur un des affluents de la Selinga, à 50 verstes (12 lieues) de Kiakhta (1). On désigna, comme ligne de démarcation entre les deux empires : à l'orient, le versant septentrional des monts Khing-khan, plus l'ancienne frontière de 1689, à travers l'Amour et suivant le cours de l'Argoun, jusqu'au lac Dalaï; une seconde ligne réunie à la précédente à angle droit, et tracée près des sources de l'Onon, joignit Kiakhta aux monts Altaï en coupant la Selinga. Plus tard on conduisit la frontière des rives de l'Iéniséi à l'ouest, jusqu'à la rive droite de l'Irtyche, vers le petit Altaï, où l'on établit le dernier corps-de-garde mongol-chinois, vis-à-vis le dernier poste russe. Des colonnes en pierre assez élevées, furent construites en regard les unes des autres de chaque côté de la frontière, dont le tracé fut, en outre, indiqué au moyen de bornes de moindre dimension, distantes entre elles de deux à quatre lieues (2).

(1) De *kia*, en mongol *chiendent*; plante qui se trouve en abondance dans ces contrées.

(2) Chacun des corps-de-garde chinois est occupé par des cavaliers mongols bien armés, au nombre de vingt à trente, qui apportent dans leurs fonctions, analogues à celles de nos douaniers, un zèle et une adresse tout à-fait remarquables; on est étonné surtout de la vue perçante de ces Mongols qui leur sert à suivre les traces d'hommes ou d'animaux avec un tact fort extraordinaire. Ces corps-de-garde sont assez nombreux et assez rapprochés pour assurer entre eux un service facile d'observation et de correspondance. La frontière russe est de même gardée par des Mongols et des Cosaks, dont nous indiquerons plus tard l'origine.

Un des articles du traité portait que les transfuges antérieurs à la ratification de la convention ne pourraient être réclamés, mais que dans la suite ils seraient punis de mort au lieu même où on les arrêterait. Chaque gouvernement ayant intérêt à éluder l'exécution de cette clause, Catherine II proposa, en 1767, de modifier les dispositions relatives aux transfuges : il fut convenu alors que ceux-là seuls seraient réclamés qui passeraient la frontière après avoir commis un délit. Ce traité spécifiait en outre que Kiakhta servirait d'entrepôt de commerce pour les négociants des deux États, et que les habitants pourraient seuls y trafiquer. En face de Kiakhta et sur le territoire chinois, à 360 lieues à l'ouest de Péking, il existe une ville bien moins considérable appelée Maï matchin (bourg de commerce) : des Chinois venus des provinces septentrionales de la Chine composent la plus grande partie de sa population ; et comme une défense expresse leur interdit d'y conduire leurs femmes, la plupart vivent avec des maîtresses mongoles. Des marchands de la petite Boukharie, originaires de Hami, Kachgar, Khotan et Turfan, ont à Khiakhta le monopole du commerce de la rhubarbe, plante transplantée du nord de la province de Chensi (1). Le nombre des négociants étrangers

(1) Les Russes ont souvent cherché à gagner les Chinois et les Boukhares, pour obtenir de la semence de la vraie rhubarbe ; mais ils

auxquels le gouvernement chinois accorde la permission de venir tous les trois ans à Péking, ne doit pas dépasser deux cents; ces négociants réunis en caravanes voyagent sous la conduite d'un officier chinois chargé de prendre à leur égard toutes les précautions de police en usage envers les étrangers.

Young tching consacra les douze années de son règne (1722-1735) à des soins d'administration intérieure, et n'eut aucune guerre à soutenir. Les Lettrés, devenus de plus en plus influents dans les affaires publiques, réussirent à lui faire partager leurs préjugés contre les missionnaires européens. Il faut dire aussi que les divisions de ces derniers étaient de nature à susciter des troubles sérieux : l'intolérance des dominicains; leurs disputes avec les jésuites au

ont échoué dans leurs entreprises, car cette plante n'a pu, jusqu'à présent, s'acclimater dans la Sibérie. Le commerce de Kiakhta est moins considérable qu'on ne le croit communément; il varie entre 6 et 20 millions par an : il roule en grande partie sur un échange de thé, de rhubarbe, contre de l'or, des fourrures et du drap. Plusieurs personnes donnent au thé transporté par terre la préférence sur celui des Anglais, qui se charge, disent-ils, dans la traversée, des exhalaisons salines de la mer. Depuis que les Américains et les Anglais apportent des pelleteries à Canton, les fourrures russes qui formaient autrefois un article très important sont moins recherchées à Kiakhta. Pour suppléer à ce déficit, on expédie, des fabriques de la Russie asiatique, des draps de qualité moyenne, que fournissait autrefois la Silésie; aussi la Prusse a souvent réclamé contre le tarif des droits de transit imposés aux draps qu'elle envoie en Chine, ce tarif équivalant à une prohibition.

sujet des cérémonies pratiquées en Chine en l'honneur de Koung fou tseu (Confucius) et des *ancêtres*, alarmèrent le gouvernement de Péking et perdirent ce que la science des Schaal, des Verbiest avait conquis (1). La jalousie avait corrompu peu à peu les fruits de leur sagesse; on fut étonné de voir des savants qui, peu d'accord sur ce qu'ils venaient enseigner, se persécutaient, s'anathématisaient réciproquement et s'intentaient des procès criminels à Rome. L'empereur ayant cru devoir agir à leur égard avec une sévérité excessive, les missionnaires se vengèrent de leur expulsion en reportant toute leur reconnaissance sur son prédécesseur, Khang hi, et en exaltant à tout propos le souvenir de ce prince, qu'ils comparèrent à Louis XIV, son contemporain (2).

L'aîné des trois fils Young tching hérita du trône de 1735
la Chine à la mort de son père. Cet empereur, connu en

(1) Le père Verbiest, de l'ordre des Jésuites, avait dû à ses talents en astronomie d'être nommé président du tribunal mathématique de la Chine.

(2) Voici les paroles que ces missionnaires attribuent à l'empereur lorsqu'il prononça leur expulsion; elles sont extraites littéralement des *Lettres curieuses et édifiantes* rédigées par eux. « Que diriez-vous » si j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays? » Comment les recevriez-vous? Vous voulez que les Chinois embras- » sent votre loi : votre culte n'en tolère point d'autre, je le sais; en » ce cas, que deviendrons-nous? Les sujets de vos princes, les disciples » que vous faites, ne connaissent que vous : dans un temps de trouble, » ils n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. »

Europe sous le nom de Khian loung (protection du ciel), titre sous lequel il désigna les années de son règne, consacra ses soins les plus constants à retenir dans un cercle étroit d'obéissance ou de vassalité, les tribus disséminées de l'Asie Centrale qui ne pouvaient renoncer subitement à leurs habitudes inquiètes et turbulentes. Cette tâche ne présentait rien de difficile, depuis que les tribus mongoles et tubétaines n'apportaient plus dans leurs mouvements aucun ensemble, aucune prévoyance. A dater du règne de Khian loung, la question de souveraineté a cessé pour toujours d'être agitée entre la Chine et les nomades de l'intérieur de l'Asie. Divers évènements, les uns déjà connus, les autres que nous exposerons bientôt, ont paralysé l'existence guerrière de ces populations errantes : telles sont la formation, à l'ouest de l'Asie, de plusieurs nations musulmanes, et de l'empire russe ; les conquêtes successives de ce dernier, la puissance de la Chine, et surtout l'influence du Bouddhisme et la découverte d'un chemin maritime qui a enlevé au pillage et au brigandage la prime qu'ils s'étaient arrogée sur le commerce. L'accroissement de la population qui suit inévitablement la prospérité des empires, a également abandonné l'Asie-Centrale ; du jour où cette contrée n'eut plus à enregistrer que des défaites, sa force numérique a diminué peu à peu et s'est réduite au niveau de ses ressources,

suivant la loi si judicieusement observée en tous lieux sur les variations du chiffre des populations. Ces pauvres nomades qui, trois siècles auparavant, disputaient à main armée des empires, ne savent plus aujourd'hui manifester leur existence que par quelques agitations intestines : semblables à ces corps dans lesquels l'organisme éprouve encore quelque mouvement après que la vie a cessé.

A partir de l'époque où les premiers empereurs mantchous ont étendu leur domination sur l'Asie-Centrale, ce berceau de tant de peuples audacieux, ce foyer ardent auquel étaient venues se tremper périodiquement tant d'armées diverses, les relations du gouvernement chinois avec les habitants dégénérés de ces contrées se bornent à quelques devoirs de simple police, peu intéressants à observer lorsque l'on n'envisage que les ressorts actifs de la civilisation. Khian loung continua l'œuvre de ses prédécesseurs ; il travailla à contenir les mauvaises dispositions des hordes tributaires de son empire et à river leur existence à celle de la Chine proprement dite. Le Tubet fut le premier pays où son action se fit sentir. On se rappelle que sous le règne de Khang hi, cette principauté avait été donnée à titre d'apanage au général chinois qui l'avait pacifiée. Non content d'avoir hérité de la haute position de son père, le fils de ce gouverneur conçut la fatale ambition de se

rendre indépendant. Il échoua dans son projet et paya de sa vie sa téméraire entreprise. Depuis lors,
1757 la dignité quasi royale fondée au Tubet fut définitivement supprimée, et ce pays resta désormais soumis aux Dalaï lama et à d'autres fonctionnaires qui reçoivent leurs instructions du ministère des affaires étrangères de Péking. Nous reviendrons ailleurs sur l'organisation actuelle de cette annexe de l'empire chinois.

Peu de temps après le changement introduit dans l'état politique du Tubet, Khian loung se posa comme arbitre au milieu des discordes qui achevaient la ruine des Mongols Eleuths. Les chefs de ces tribus, descendants de la famille de Galdan, consumaient leur énergie, leurs moyens d'action dans des rivalités mesquines. L'un d'eux, Amoursana, avait su d'abord inspirer quelque intérêt à Khian loung; mais bientôt enivré du crédit qu'il devait à cette haute protection, il fut assez imprudent pour méconnaître le bras auquel il devait son élévation. L'empereur, indigné de l'ingratitude de ce vassal, fit alors avancer un corps de troupes pour le châtier. Dans une première campagne, soit incurie ou incapacité des généraux, soit trahison de la part des Mongols, auxiliaires douteux, on ne put atteindre Amoursana ; l'année suivante seulement, une nouvelle expédition ayant été confiée à deux généraux

habiles, Tchao hoeï et Fouté, l'un Chinois et l'autre Mantchou, le chef eleuth fut repoussé en Sibérie, où il mourut de la petite vérole. Le gouvernement russe fit preuve, en cette circonstance, d'un sentiment délicat, et parut comprendre toute l'étendue des devoirs d'hospitalité en protégeant les restes inanimés d'Amoursana et en refusant de livrer un cadavre à la vengeance des troupes chinoises : le corps de ce rebelle fut simplement découvert en présence des officiers de Khian loung.

Cette mort amena la pacification définitive des Eleuths et leur incorporation dans le céleste empire. On donna à ces tribus nomades des chefs qui obtinrent la faveur de rendre leur autorité héréditaire, à condition de rester vassaux de l'empereur chinois. Karakorum, l'ancienne capitale des Mongols, ravagée plusieurs fois pendant le cours des guerres précédentes, ne s'est plus, depuis lors, relevée de ses ruines. Quant aux États, subordonnés jusqu'à un certain point aux Eleuths, tels que Kachgar, Aksou et d'autres villes formant ce que l'on appelle l'ancienne petite Boukharie, jusqu'aux limites des tribus de Kirghiz, ils passèrent également sous la domination chinoise : on avait hésité longtemps à les attaquer, parce que leurs habitants, convertis à l'Islamisme depuis les conquêtes de Timour, se servaient d'armes à feu et occupaient des postes fortifiés.

Nous avons vu précédemment (1672) qu'après avoir quitté les rives de la Toula et de l'Orkhon, des Mongols Tourgaouts s'étaient retirés, conduits par Ayouka, vers les steppes du Jaïck et du Volga. Déjà une première fois, en 1712, l'empereur chinois Khang hi leur avait envoyé secrètement un mandarin pour les engager à rentrer dans leur patrie ; cette négociation était restée sans résultat. Cinquante ans plus tard, Oubouka, arrière-petit-fils d'Ayouka, devint, à l'âge de 17 ans, khan de cette tribu et eut bientôt à se plaindre de la Russie, dont la puissance, chaque jour croissante, gardait peu de ménagements envers de pauvres réfugiés, trop faibles pour inspirer de l'ombrage : la czarine Catherine II recrutait continuellement son armée parmi ces populations et les assujettissait à mille obligations vexatoires. Froissés dans leurs habitudes nomades, contrariés dans l'exercice de leur religion, ces Tourgaouts ne tardèrent pas à prendre en haine un pays où ils ne trouvaient plus protection, et prêtèrent l'oreille aux suggestions du gouvernement chinois et des lamas du Tubet avec lesquels ils étaient en relation par suite d'une communauté de croyance. Ils se décidèrent donc à fuir la domination de leurs oppresseurs et se mirent en route à la
1770 fin de 1770, au nombre de 50,000 familles, emportant leurs bagages et accompagnés d'une centaine

de soldats russes. Après huit mois d'un voyage pénible et périlleux à travers le pays des Kirghiz et le long du lac Balkachi, cette tribu, décimée par la fatigue et les privations, arriva enfin sur les rives de l'Ili, où un officier chinois, chargé spécialement de cette mission, lui fit distribuer des vivres et des vêtements dont elle avait grand besoin ; on lui désigna ensuite un territoire où elle s'installa et où elle trouva des moyens de subsistance.

Cet évènement eut en Chine un retentissement prodigieux : des morceaux d'éloquence furent publiés, et on éleva un monument sur les bords de l'Ili avec une inscription qui rappelait les détails de ce retour. Les Tourgaouts n'ont plus depuis lors quitté ces contrées : l'empereur de la Chine, sous la protection duquel ils vivent, entretient à Ili un gouverneur préposé à la surveillance de leurs intérêts et une garnison assez forte pour leur imposer et les contenir. Cette ville sert aussi de lieu de déportation où le gouvernement chinois exile les criminels d'État et tous les individus dont il veut se débarrasser.

Après avoir achevé de soumettre les tribus tubétaines Miao tseu, qui regardaient leurs montagnes escarpées comme un rempart inexpugnable, Khian loung, remplissant le vœu qu'il avait formé d'abandonner le pouvoir, ainsi que son aïeul Khang hi,

1795 après soixante ans de régne, abdiqua en faveur de son fils, lequel donna à son règne le nom de Kia khing (suprême félicité). Ce prince, l'un des plus illustres de la dynastie mantchoue, s'est montré zélé propagateur de l'instruction parmi les tribus de sa race : il a concouru à fixer la langue mantchoue en faisant traduire les meilleurs livres chinois et en composant lui-même des préfaces que le célèbre missionnaire Amiot loue et admire avec impartialité et bonne foi. Nous examinerons à la fin de cet ouvrage les traits généraux de la domination mantchoue : embrassant sommairement la situation présente du vaste empire de la Chine, nous donnerons sur chacune de ses fractions un aperçu propre à déterminer sa portée politique et son rang dans la civilisation ; mais avant d'esquisser ce tableau, il nous reste à résumer les évènements survenus à l'Occident depuis la mort de Timour, et à formuler notre opinion sur l'état actuel de ces contrées.

X.

SOMMAIRE.

Réflexions sur la manière d'envisager l'histoire et les grands hommes des temps passés. — La succession de Timour est disputée. — Les Ottomans profitent de ces divisions.— Leurs guerres en Europe.— Prise de Constantinople par Mohammed II. — La Crimée, fraction de l'empire mongol du Kaptchak, se place sous la protection des Ottomans.—Situation de la Russie au xve siècle. — Causes de l'élévation de la principauté de Moscovie.—Décadence de l'empire du Kaptchak.— Origine des Cosaks; leur rôle.—Chute de Novgorod, la rivale de Moscou.—Relations entre Ivan III et Bajazet, sultan des Ottomans. — Ivan IV s'empare de Kazan et d'Astrakhan. — Conquête de la Sibérie. — L'institution des Cosaks devient plus régulière; les czars profitent de leurs mécontentements pour les attirer à eux.—Progrès de la puissance moscovite. — (1405—1659.)

CHAPITRE X.

Le spectacle du bouleversement des empires jette toujours dans les esprits un sentiment de trouble et d'anxiété. Au premier coup d'œil, ces monceaux de ruines presque encore fumantes absorbent seuls toute l'attention, tant sont naturels les témoignages de sympathie des hommes entre eux. Les historiens eux-mêmes ont bien longtemps partagé les émotions de la multitude, et n'ont pu toujours en écrivant, étouffer leurs émotions privées, rester sourds à des plaintes fort légitimes et entrevoir à travers les ré-

volutions politiques et sociales, de sérieux enseignements. C'est qu'il est difficile, en effet, de contempler, sans que la vue se trouble, tant de crises dont chacune a produit la chute d'un empire. Combien aussi est obscure cette voie des temps passés, encombrée de cadavres, souillée de crimes de toute espèce! Avec quelle prudence dès lors, ne doit-on pas s'avancer au milieu de ces décombres, épars sur le sol, pour sonder les lois mystérieuses qui ont présidé à tant de drames sanglants! De quelle conviction, de quel sang-froid ne doit pas être armé l'historien qui tente de retrouver le fil d'un tel dédale! L'accomplissement d'une telle tâche a été impossible tant qu'une foule de matériaux, fruits de plusieurs siècles d'expérience et d'observation, ne sont pas venus démontrer, avec une certitude presque mathématique, que les révolutions ont toutes une logique admirable; qu'une haute sagesse, méconnue des peuples durant leur enfance, et longtemps stigmatisée du nom de fatalité, a préparé la formation des sociétés et coordonne tous les faits sur la scène du monde.

Toutefois ce n'est point assez d'assigner aux révolutions des peuples une loi générale toujours vague ; il faut encore, tout en évitant l'esprit de système, trop pressé de conclure, observer avec sagacité les phases de l'existence de chaque nation, les envisager sous tous les points de vue, afin d'en faire jaillir

les germes de progrès qui peuvent s'y rencontrer; appliquer enfin un mode d'appréciation synthétique aux faits divers dont la valeur sociale est manifeste et qui ont été tour à tour causes et effets.

C'est d'après ces considérations que nous avons antérieurement apprécié le caractère providentiel de Timour, l'influence de son génie, son action matérielle, je ne dirai point indispensable, fatale, mais subordonnée aux exigences des temps et des lieux. Si cet homme célèbre a dû sa force à son énergie native, à sa haute intelligence, il l'a puisée bien plus encore, avons-nous dit, dans les maximes du Koran, sous l'inspiration desquelles son éducation s'est formée et qui étaient en quelque sorte une partie de l'air qu'il respirait. A une époque où des cris de guerre frappaient seuls ses oreilles, son ame, imbue d'une religion de violence, ne rêvait que les émotions du carnage. Pour soumettre à son autorité les tribus ignorantes et farouches qui l'entouraient, ne devait-il pas recourir à un langage capable de les rallier, de les unir dans une communauté de sentiments? La loi de Mahomet opéra cette œuvre de fusion : ses dogmes intolérants inspirèrent Timour, créèrent sa fortune et l'élevèrent au dessus de ses contemporains. Et voilà ce héros dont on a cru longtemps la volonté absolue et sans frein! Dominé par les vices de son époque, il est réduit à se mouvoir

dans une sphère circonscrite, limitée par l'esprit des peuples, les faits antérieurs, les idées religieuses et sociales des siècles précédents!

Telle a été de tout temps la destinée des hommes supérieurs que l'histoire signale comme des météores qui sillonnent l'atmosphère : l'observation réfléchie, intelligente, dépouille peu à peu ces héros du caractère surnaturel dont l'enthousiasme et l'ignorance s'étaient plu à les doter et aperçoit simplement en eux des êtres privilégiés, qui, résumant les forces vitales d'une époque, entraînent avec ardeur sous leurs bannières des masses indécises. Ces phénomènes sociaux ont été plus fréquents en Asie que sur notre continent : là, en effet, la population errante, adonnée presque exclusivement à la guerre, n'a jusqu'à présent connu d'autre guide que la voix d'hommes habiles à réveiller les sentiments bornés qui agitaient son existence. Étrangers, ou au moins peu sensibles aux douceurs de la famille, aux jouissances de la propriété, aux combinaisons des divers travaux de l'industrie et des arts, tout entiers à la soif des combats, ces peuples n'ont cessé d'accourir sur les pas du chef qui leur inspirait de la confiance et les conduisait à la victoire pour garantie de sa protection. Cependant, si les individus devenus chefs de leurs contemporains, activent l'existence des peuples rangés sous leurs drapeaux ; si les triomphes qui

remplissent leur carrière entourent leur renommée de plus d'éclat, il faut reconnaitre, d'un autre côté, que cette série de brillants travaux ne s'arrête pas à eux, qu'elle continue à féconder le sol, malgré les révolutions dont sa surface peut être agitée : les évènements survenus depuis la mort de Timour vont de nouveau justifier cette observation. Une telle étude présente, il est vrai, de grandes difficultés; car en multipliant les individualités saillantes, le morcellement du pouvoir complique considérablement la tâche de l'historien. Il serait absurde, néanmoins, de nier le progrès parce qu'il a poursuivi sa marche dans des directions différentes : il s'agit seulement, à force de soin et de perspicacité, de tracer fidèlement les diverses faces d'une même époque, comme l'on suit le cours d'un fleuve divisé en plusieurs bras.

Le tableau que nous avons esquissé des révolutions précédentes et de leurs conséquences, nous fait pressentir déjà que la conservation des conquêtes matérielles de Timour était impossible après la mort 1405
de ce conquérant (1405) : trop d'intérêts opposés, trop d'inimitiés, de prétentions personnelles se trouvaient en présence. Cet empire, faisceau mal joint, dut infailliblement se rompre; mais ses fractions, qui n'avaient pu résister à une dislocation, conservèrent du moins au milieu d'elles, à partir du XVe siècle, des idées

communes, suites d'une identité d'existence momentanée. La succession de Timour est comme une proie offerte à l'ambition de chacun de ses enfants : une lutte terrible s'engage parmi plusieurs prétendants dont la victoire seule légitimera les droits. Pir Mohammed se dispose à réclamer l'exécution de la volonté de son aïeul Timour, qui l'avait désigné pour lui succéder, lorsque son cousin Khalil, le devançant à la tête d'un parti plus puissant, s'empare de Samarkand et se fait proclamer sultan de l'empire dans cette magnifique et opulente capitale. Schahrokh, le propre fils de Timour, vient à son tour disputer ce riche héritage, et réussit à conquérir le trône et à s'y installer. Abandonnant à son neveu Khalil le gouvernement du Khorassan, ce prince travaille ensuite à réduire les provinces qui, encouragées par cette guerre de succession, avaient recouvré leur indépendance.

Cara Yousouf, chef des Turcomans *du Mouton Noir*, longtemps ennemi de Timour, n'avait, en se soumettant, cédé qu'à la nécessité; aussi, à la mort de cet adversaire redoutable, brisant tout lien de dépendance, il s'était emparé de la partie occidentale de la Perse, de Bagdad, et de la Mésopotamie. Une fois sûr de la tranquillité du Mawarannahar, Schahrokh marcha contre ce vassal rebelle et détruisit sa dynastie, qui s'était presque toujours asso-

ciée aux projets hostiles des ennemis de son père. Cette espèce de principauté fut dispersée; on ne parvint point pour cela à subjuguer les diverses tribus qui la composaient : elles ne s'éloignèrent pas de ces contrées, et quarante ans plus tard environ (1468), on voit une nouvelle dynastie de Turcomans, dite *du Mouton Blanc*, rassembler les débris de ces tribus, chasser Abousaïd, prince de la race de Timour, possesseur de ce pays, et fonder un royaume qui, malgré ses divisions, ses guerres civiles continuelles, se maintient jusqu'au commencement du XVIe siècle, époque de la puissance de Schah Ismaïl, premier prince de la dynastie persane des Saffis.

Jusqu'à l'avènement de cette dynastie des Saffis, l'histoire de la Perse, du Khorassan et du Mawarannahar, ne contient que des détails de dissensions intestines : les successeurs de Timour, dont la vie entière s'écoule au milieu des mésintelligences, laissent après eux de nombreuses familles qui se disputent le pouvoir avec un acharnement que la religion musulmane sait seule inspirer. Pendant le cours de ces affreux désordres, on suit difficilement les progrès de la civilisation chez ces divers peuples : on ne découvre partout que le triste spectacle de guerres civiles, où s'épuisent les populations, et l'on serait réduit à déplorer une lacune dans les annales de ces peuples, si l'on n'avait, pour

découvrir le fil constant du progrès, d'autres matériaux que des descriptions de champs de bataille et une généalogie de chefs se succédant les uns aux autres sans rien changer à la politique. Quelle n'est pas notre surprise, lorsque, à l'issue de ces mêlées sanglantes, s'offrent à nos regards, sur la scène de l'Asie occidentale, des États présentant toutes les conditions de nationalité et dont les mouvements, soumis à des lois fixes, révèlent un certain ensemble qui, s'il n'est pas le triomphe de la raison, annonce au moins la fin du règne exclusif de la violence! Le pouvoir et la liberté n'ont encore ni l'autorité, ni la force de principes; mais un code moins grossier, en modifiant les habitudes, opposera sans relâche au retour de la barbarie une barrière insurmontable (1). Un sauvage instinct ne suffit plus désormais pour entraîner à la guerre les populations; la passion du pillage ne pousse plus aux combats, des troupeaux d'hommes : un mobile plus élevé, plus noble, quoique toujours entaché de violence, a réveillé les esprits. Le zèle religieux, une soif de propagande, dominent toutes les questions. Timour avait déployé ce drapeau et l'avait violemment agité; ses successeurs continuent à le prendre pour égide,

(1) Ces réflexions ne s'appliquent point à la nation arabe, convertie depuis longtemps à la loi de Mahomet, mais aux peuples turcs, encore novices dans la pratique de cette religion.

nulle victoire n'étant plus possible qu'en donnant satisfaction à ces besoins nouveaux. La loi de Mahomet, dure, implacable pour l'ennemi, en même temps douce et charitable à l'égard du croyant, tel est le terrain sur lequel vont dorénavant se mesurer toutes les prétentions, se vider tous les différends.

Chaque page de cet ouvrage confirme notre manière d'envisager l'histoire de l'Asie-Occidentale; en avançant au milieu des faits, de ceux-là même qui excitent le moins d'attention, on aperçoit toujours l'importance des empires, croissant selon la marche *progressive* des esprits. Si nous examinons quelques hommes représentant les idées de leur siècle, nous voyons Ismaïl schah et Nadir schah, le premier au XVIe, le second au XVIIIe siècle, souverains d'une partie des nations de ces contrées, non plus à titre de conquérants seulement, mais avec le caractère d'apôtres d'une religion, de sectaires fervents d'une loi morale dont les interprétations, tout en suscitant encore de nombreux dissentiments, savent du moins consacrer des principes de légalité et fécondent jusqu'à un certain point l'existence sociale de ces peuples. Engagés que nous sommes à ne prêter notre attention qu'aux événements d'un intérêt majeur, nous passerons sous silence les détails de luttes secondaires et étrangement confuses; ce n'est pas que nous

leur refusions toute signification, nous reconnaissons, au contraire, qu'elles ont une certaine portée; car elles soulèvent des questions où l'individualisme n'est plus seul en jeu. Des sentiments que l'égoïsme est impuissant à engendrer viennent, à cette époque, se grouper dans une sphère véritablement agrandie. Une piété ardente embrase les cœurs : toujours accessible à des emportements farouches et barbares, elle donne en même temps naissance à des vertus qui, semblables au bon grain, n'attendent qu'un rayon de soleil pour produire une abondante moisson. C'est là le résultat des révolutions dont l'Asie-Moyenne a été le théâtre depuis le xv[e] siècle. Si quelquefois les individus commettent encore des actes de cruauté et de fureur égaux à ceux des temps passés, les mœurs générales, du moins, soumises à l'action d'une croyance fortement combinée, s'épurent et s'adoucissent. La religion musulmane, se prêtant à tous les goûts, déterminant une règle de conduite pour chaque position, provoque de plus en plus le développement de diverses aptitudes : la guerre reste toujours un fait, nous dirons même une loi; mais les mœurs tracent aussi de leur côté des règles non moins inflexibles.

Une saine appréciation des circonstances accessoires a donc manqué à la plupart des historiens, lorsque, racontant les événements survenus après

la mort de Timour, ils n'ont été frappés, dans les guerres de cette époque, que de la présence d'un même fait sans la moindre différence avec le passé. Sans doute des guerres terribles ont continué à exercer leurs ravages en Asie, comme elles ont toujours existé sur notre continent; mais leurs conditions furent changées : elles eurent successivement pour mobile, ainsi qu'en Europe, le triomphe de la foi et la prédominance des intérêts commerciaux. Comment d'ailleurs, si l'on rejette cette opinion, expliquer le changement de ces peuples que nous retrouvons à un siècle d'intervalle, pourvus de notions plus étendues, régis par des croyances plus avancées? Comment, par exemple, interpréter le phénomène auquel les nations d'Asie, bouleversées par les guerres civiles sous les successeurs de Timour, ont dû de se livrer à l'étude des arts, des travaux industriels, à ceux de l'intelligence dans sa manifestation religieuse, de se répandre, en un mot, dans toutes les voies de la civilisation, autant, du moins, que le permettait l'abus de la guerre, cet élément ancien demeuré au service de la loi nouvelle? Notre but ne saurait être ici de passer en revue chacun des progrès accomplis; il nous suffit de conclure que, malgré les obstacles opposés par la guerre au triomphe des idées sociales, le sol de l'Asie-Occidentale s'est affermi au XV[e] siècle. Les déplacements

de pouvoir ne pourront plus désormais détruire des principes fondamentaux ; des travaux, différents de ceux des expéditions armées, ont pris naissance, et si ces derniers tiennent encore la première place dans l'opinion, ils seront de plus en plus modifiés ; étant subordonnés à une morale qui les contrôle, les sanctifie et leur impose des devoirs et des limites.

Les discordes des successeurs de Timour, servirent particulièrement les intérêts des Ottomans. La défaite de Bajazet, sa captivité, les rivalités de ses fils avaient ralenti leurs succès en Europe : à peine débarrassés de leur dangereux ennemi, ils reprirent le cours de leurs conquêtes. Le sultan Mohammed I[er]
1416 travailla d'abord à consolider ses possessions ébranlées par les victoires de Timour. Animé d'un esprit de conciliation que dictaient, sans doute, les circonstances, il chercha à prévenir toute attaque, toute révolte au dedans ; il ménagea les chrétiens, protégea les Grecs ; conclut une paix avec Venise ; fit des traités avec Cara Yousouf, Schahrokh, avec tous les chefs enfin possesseurs de quelque portion de territoire à l'est de ses États. Il ne réussit pourtant pas à maintenir partout la tranquillité dont il avait si grand besoin : une secte religieuse se leva menaçante au sein de son empire et devint assez nombreuse pour l'inquiéter et le tenir quelque temps en échec. Cette révolte et celle des Wehhabites, qui a

éclaté de nos jours en Arabie, ont été les seules émanées d'une innovation religieuse, les seules prêchées par des ministres du culte mahométan, par des derviches. Les principes de cette secte dissidente reposaient sur l'égalité, la pauvreté et la communauté de biens. Bedreddin, homme érudit qui avait rempli les fonctions de juge d'armée, avant d'être exilé à Nicée, fut le chef de cette prise d'armes religieuse : il se mit en campagne à la tête de 3,000 prosélytes, et ne tarda pas à payer de sa vie une folle entreprise dont il ne resta bientôt plus qu'un vague souvenir.

A la mort de Mohammed, Mourad II disputa le 1424
trône à son jeune frère, Moustapha, et le fit périr. La puissance ottomane, délivrée de toute espèce de crainte en Asie, avait repris son allure triomphante : son irruption en Europe jeta l'alarme dans la chrétienté. Des expéditions furent armées contre les ennemis de la croix : Jean Hunyade, prenant le commandement des troupes fanatisées par le cardinal Julien, légat du pape Eugène IV, se joignit aux Polonais accourus sous les ordres de Vladislas leur roi, et après avoir franchi les hauteurs escarpées et couvertes de neige du Balkhan, remporta une première victoire. La rupture d'une trêve ramena, l'année suivante, les deux armées en présence : les hostilités recommencèrent, et les Turcs reprirent une revanche

sanglante aux journées de Varna et de Kossova.

Après une double abdication et un triple avène-
1450 ment, Mourad II mourut à l'âge de 49 ans, laissant à son fils Mohammed II ses États, dans la situation la plus prospère. Ce prince signala son couronnement par un fratricide. De pareils crimes semblaient en quelque sorte des nécessités politiques : la loi religieuse n'autorisait-elle pas à extirper toute chance de rébellion d'un pays où le droit du plus fort jouissait de la suprématie? En voulant flétrir ces actes de cruauté si fréquents dans la politique ottomane, on s'est appuyé, je crois, sur des considérations peu applicables : la voix du sang a été invoquée d'une manière trop exclusive. Le harem ne constitue point en Turquie un foyer domestique ; il n'abrite pas une famille unie d'après nos idées. Sous l'empire des lois du Koran, la paternité est un sentiment aussi froid que l'hymen; la polygamie l'empêche d'éclore. Les liens de fraternité sont également trop faibles pour résister aux suggestions de l'ambition ou de la cupidité : étrangers à tout sentiment commun, les enfants retrouvent, à peine adolescents, les haines, les rivalités qui ont présidé à leur naissance et entouré leur berceau ; aussi le crime de fratricide, justement frappé de réprobation chez nous, comme un outrage à la nature, n'a jamais encouru, chez les Ottomans, un jugement aussi

sévère. Si, malgré les préceptes formels du Christianisme, favorables à la constitution de la famille et au développement des liens d'union et de sympathie entre tous ses membres, notre histoire est pleine des récits de luttes acharnées entre fréres, est-il donc étonnant que les nations musulmanes, chez lesquelles les enfants ne connaissent même pas la communauté d'existence matérielle, aient donné si souvent le spectacle de tels crimes? Sans prétendre les absoudre, ne serait-il pas juste quelquefois de comparer?

Mohammed II préluda aux exploits de son règne par la prise de Constantinople. L'empire grec était alors presque réduit à la ville impériale du côté des Ottomans; mais il comprenait à l'Occident toute la Grèce, la Morée, la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, l'Illyrie et l'île de Candie. Malgré tant de pertes, malgré des crimes nombreux et des révolutions de palais, la capitale des Césars, encore immense, peuplée, opulente et respirant les délices, se regardait comme la première cité du monde. Pour conjurer les périls qui la menaçaient, l'empereur Constantin semblait cependant ne compter que sur les prières publiques. L'anarchie la plus déplorable était, en outre, alimentée par des controverses religieuses, obscures autant qu'absurdes : les individus se livraient à des querelles insensées pour établir ou

empêcher la réunion des Églises grecque et latine. Deux partis bien tranchés dominaient : l'un, celui de l'empereur, dans la vaine espérance d'être secouru, consentait à soumettre l'Église grecque à la latine; l'autre, celui des prêtres et du peuple, se souvenant de l'invasion des croisés, avait en exécration la réunion des deux Églises. Un simulacre de réconciliation ne put exciter la sympathie des chrétiens d'Occident : le feu du schisme continua à attiser l'animosité des dissidents; Grecs et Latins s'isolèrent au lieu de venir immoler leurs haines sur l'autel de la patrie en danger.

L'occasion était belle pour Mohammed; il s'empressa d'en profiter. Après deux mois d'un siége opiniâtre, pendant lequel les troupes génoises particulièrement firent preuve de valeur et de constance,
1453 la malheureuse Constantinople fut prise et livrée à
toutes les horreurs du pillage : l'empereur Constantin, qui avait donné l'exemple de la ferveur chrétienne la plus touchante, en communiant le matin de l'assaut, tomba des premiers au fort de la mêlée sous le feu de l'ennemi. Un carnage affreux suivit cette catastrophe : les habitants furent impitoyablement massacrés dans les temples où ils s'étaient réfugiés, et des milliers de prisonniers se virent enchaînés deux à deux, sans aucune distinction. La rage des vainqueurs ne s'arrêta devant aucune

profanation : les églises furent saccagées ; les vases sacrés enlevés ou détruits ; les habits sacerdotaux changés en housses de chevaux : les autels, mutilés, servirent de râteliers aux chevaux ; on promena dans les rues le crucifix décoré d'un bonnet de janissaire. Le nom de Constantinople qui, au IVe siècle, avait remplacé celui de Byzance, disparut à son tour ; les Ottomans appelèrent leur nouvelle capitale, Islambol (Stamboul) ou *plénitude de l'Islamisme.*

Ainsi fut anéanti, après une existence de onze cents ans, l'empire grec dont les débris furent presque immédiatement incorporés aux possessions ottomanes. L'ancienne ferveur qui avait inspiré les croisades avait fait place en Europe à des appétits matériels, égoïstes : à peine ont-elles connaissance de la chute de Constantinople, que les nations chrétiennes d'Occident, loin de s'indigner des atrocités, des sacriléges des musulmans, s'empressent d'adresser à Mohammed II, leurs félicitations officielles. Pour obtenir des priviléges de commerce, aux dépens des Vénitiens, les Florentins lui dénoncent les armements des puissances chrétiennes ; les Vénitiens lui fournissent des munitions de guerre contre les Hongrois. Chacun recherche la protection des nouveaux conquérants asiatiques ; aussi, malgré sa barbarie, son caractère intolérant et exclusif, nous allons voir bientôt

la puissance ottomane, caressée par des princes rivaux, jouer un rôle assez important au milieu des débats religieux de l'Europe où la civilisation a besoin encore pour triompher du secours de la force brutale. Les Ottomans interviennent tout naturellement dans les conflits de la politique européenne du XVIe siècle ; toutefois, leur part, disons-le hautement, n'est que celle de la violence.

Plus avancés que nous dans l'art militaire, puisqu'ils possédaient depuis longtemps des armées permanentes; supérieurs, quant à l'emploi de l'artillerie, aux divers peuples contemporains, ces Turcs représentèrent simplement la force matérielle, sans pouvoir du reste ébranler les principes, déraciner les croyances qui avaient donné chez nous une impulsion si énergique à l'esprit humain. Par suite de leurs campagnes contre les Hongrois et d'autres peuples, ils propagèrent les connaissances militaires, leur unique science, et concoururent aussi à la cause du progrès, en faisant refluer en Italie et jusqu'aux extrémités de notre continent, les restes de civilisation conservés dans la capitale de l'empire grec, pendant les invasions des Francs, des Germains, des Alains, des Huns et des Avares : de là le développement prodigieux que prennent chez nous à cette époque les arts, les sciences et les lettres. Les Ottomans ont également contribué à fonder la puissance

autrichienne. En semant la terreur à travers la Germanie, les armées musulmanes provoquèrent la création d'un boulevard capable de les arrêter : la maison d'Autriche, qui se trouvait sur les lieux, fut appelée à rendre ce service et devint le centre de la résistance; telle fut l'origine de cet empire, qui depuis lors n'a cessé de s'accroître.

Dès que Mohammed II put maîtriser la soif de dé- 1453
vastation de ses troupes, il s'occupa du soin d'affermir sa conquête et se montra aussi bon législateur que guerrier valeureux. Arrachant à la fureur de ses soldats le reste des chrétiens qui avaient été épargnés, il créa un nouveau patriarche chargé de les diriger et de plaider leurs intérêts. Il fit construire sur tous les points de son empire des écoles, des mosquées, des hôpitaux, introduisit des réformes dans son armée, et donna à son administration une base régulière et plus perfectionnée. La constitution de l'État reçut de lui son complément : elle repose sur une division hiérarchique dont le principe est le nombre quatre, sacré aux yeux des musulmans. Quatre visirs (portefaix) furent désignés pour servir de colonnes à cet établissement : il se partagent les hautes fonctions de l'empire, sous les titres de chef suprême de l'administration, de juge d'armée, de directeur des finances et de garde des sceaux du sultan. On confia les commandements militaires à

des agents subalternes, appelés agas extérieurs, tandis que les agas intérieurs remplirent des charges à la cour. Un corps d'ulémas ou légistes fut chargé de la partie de l'enseignement : théologiens et jurisconsultes, ils sont à la fois université, parlement, Sorbonne, et peuvent arriver aux plus hautes dignités, à celles de juges d'armée et de mufti. Mohammed se fit le protecteur des lettres et des sciences : une foule d'hommes instruits, en publiant leurs œuvres sous son règne, l'ont entouré d'un éclat particulier. La mémoire de ce prince restera néanmoins toujours souillée de ce vice honteux qui lui faisait prélever un impôt sur l'élite de la jeunesse mâle des peuples vaincus pour la laisser se flétrir dans l'air impur d'un harem.

Mohammed II partagea son temps entre l'administration intérieure et l'agrandissement de ses États. Durant les sept années qui suivirent la prise de Constantinople, il porta son armée en Europe, acheva l'asservissement de la Grèce, soutint des guerres heureuses contre la Hongrie (1), la Servie et l'Albanie. Ces expéditions terminées, il revint en Asie et affermit sa domination en s'empa-

(1) Nous avons mentionné, tome Ier, chap. VII, l'émigration des Hongrois, tribu finnoise ouralienne, et leur arrivée sur les bords du Danube, vers l'an 883. Ces peuples habitèrent longtemps ces contrées sous la domination des Khazars, et y embrassèrent la religion chrétienne. En 1299, un de leurs chefs ayant épousé une princesse khazare, fut proclamé roi, et donna à ses sujets une constitution monar-

rant de la ville de Trébisonde, et en ordonnant la mort des membres de la famille impériale grecque des Comnène, qui s'y étaient réfugiés. La terreur qu'il répandit au loin, lui amena la soumission 1475 volontaire de diverses principautés : la Crimée, entre autres, alors au pouvoir des Tatars Turco-Mongols composant l'ancienne armée de Batou, s'empressa de reconnaître pour suzerain, le sultan ottoman, afin de s'assurer une alliance avantageuse dans la lutte qui venait d'éclater entre l'empire du Kaptchak et la Russie. Jetons un coup d'œil sur cette crise particulière.

Le xve siècle avait signalé l'avénement de l'empire de Russie, ou plus exactement du royaume de Moscovie : une foule de circonstances avaient stimulé le réveil de son esprit national, incapable cependant à lui seul de relever sa fortune. Les premiers historiens d'un pays, toujours courtisans et flatteurs, n'ont jamais manqué, soit ignorance, soit système d'adulation envers les princes qui les enrichissaient, de faire hommage au génie des gouver-

chique. Cette nation se composait alors de sept tribus qui se fondirent ensemble peu à peu et adoptèrent le nom de *Madgyars*. A l'époque de Mohammed II, le peuple hongrois ou *Madgyar* était tout à fait acquis à la civilisation européenne : comme au IXe siècle, il arrêta le déchaînement des invasions orientales. Une alliance de famille unissait, en outre, depuis 1410, le royaume de Hongrie à l'empire d'Autriche.

nants et à l'énergie de la nation de son affranchissement et de ses succès. Un tel langage, où perce maladroitement une vanité puérile, n'est plus possible aujourd'hui : la sphère étendue qu'embrasse l'histoire, ne se contente plus de récits louangeurs; elle assigne forcément aux différentes phases de la vie d'un peuple, des causes extérieures, que leur révélation tardive rend encore plus authentiques. A l'époque où nous voici arrivés, la Russie absorbée complètement par la politique asiatique, est modifiée par les invasions tumultueuses des deux siècles précédents : il faut donc chercher dans son contact avec les Mongols, les secrets de son origine, comme nation, et l'explication de sa croissance : là se trouvent tous les matériaux nécessaires pour tracer son histoire.

Les khans turco-mongols avaient conquis sur les Slaves russes une grande influence, en créant au milieu d'eux une administration, même imparfaite, qui répondait de leur soumission. Une domination générale, uniforme, suspendait de nombreuses guerres locales, mille fois plus à charge aux populations que les ravages affreux, mais moins fréquents, des hordes asiatiques. Descendus à l'humble position de vassaux des conquérants, les seigneurs russes se virent contraints, pour soutenir leurs prétentions et leurs rivalités, de solliciter la fa-

veur du khan souverain, et de rechercher par l'intrigue une prééminence qu'ils disputaient jadis à main armée. Dès lors les populations respirèrent et purent travailler à la délivrance de la patrie : la paix, bienfait jusqu'alors inconnu, leur procura les moyens de ressentir la honte de l'asservissement étranger et la force de le repousser. Cédant à un vague instinct d'indépendance, elles profitèrent d'abord des découvertes de l'Europe : à la fin du XIVe siècle, les Allemands introduisent à Moscou des canons, et presque aussitôt on s'applique à y répandre les procédés concernant la fabrication de la poudre.

En même temps, une famille princière avait réussi, par son tact et son habileté, à s'insinuer dans les bonnes grâces de la horde souveraine, et à conquérir sur ses rivales une véritable supériorité : une alliance de famille adroitement ménagée (1323) l'avait rendue dépositaire d'un crédit immense, dont elle ne sembla faire usage dans l'origine que pour seconder les vues d'occupation des khans mongols, mais qui devint bientôt un patrimoine, qu'un sage emploi, une persistance héréditaire, accroîtront chaque jour. Le prince de Moscou, Joury (George), frère d'Ivan Ier, en possession de la faveur et de la confiance d'Usbeck dont il a épousé la sœur, emploie ses richesses à se créer une cour, de tous les grands du pays, auxquels il ne reste plus que le

choix de la vassalité : ses successeurs deviennent à leur tour arbitres des nombreux différends qui ensanglantent la horde : souvent leur intervention fait pencher la balance; c'est ainsi qu'Ivan Ier aide Usbeck à monter sur le trône du Kaptchak. La force morale de la nation acquiert, en outre, une énergie imposante en présence des désordres dont la horde est le théâtre. Là les idées de conquêtes ont fait place aux dissensions; les chefs enrichis gémissent de leur dépendance et brisent un lien que l'agitation des champs de bataille a seule formé. Les troubles s'y multiplient; et si les Russes ne peuvent encore marcher ouvertement à leur affranchissement, ils ne restent déjà plus indifférents aux crises intestines qui épuisent leurs ennemis : ils soufflent la discorde chez eux et l'entretiennent activement en attendant l'occasion de se mesurer avec leurs maîtres et de leur dicter des lois.

Les conquêtes de Timour, ses guerres avec Tocatmisch, alors Grand Khan du Kaptchak, servirent aussi merveilleusement les intérêts des princes de Moscou, en affaiblissant leurs adversaires. La puissance mongole sortit de cette lutte profondément ébranlée : l'autorité resta flottante entre trois prétendants, Tocatmisch, Koïritchak, soutenu par Timour, et Koutlouk, un des descendants de Batou. Ces guerres civiles absorbèrent longtemps toute

l'attention des Tatars : Tocatmisch, vaincu enfin, 1399
se réfugia à Kief, où il implora la protection de Vitold, héritier de Jagellon en Lithuanie et en Pologne, qui avait excité fréquemment les hordes asiatiques contre la Russie. Cette conflagration menaça un moment de devenir dangereuse pour Moscou, dont le prince ne pouvait rester neutre dans cette circonstance : Édigée, général mongol, à la tête d'un corps de troupes, composé du parti de Timour et de Koïritchak, parut devant cette ville, où s'étaient retirés les enfants de Tocatmisch, et annonça l'intention d'en pousser le siége avec vigueur. Cette démonstration n'eut heureusement pas de suites; les évènements de la horde rappelèrent subitement Édigée ainsi que son armée.

Malgré tant de causes de ruine d'une part et d'élévation de l'autre, les princes moscovites ne sont point encore en état de secouer le joug mongol; d'étroites rivalités les tiennent longtemps désunis. A mesure que le pouvoir grandit autour d'eux, les membres de la famille privilégiée se le disputent avec plus d'acharnement. L'habitude est du moins contractée de soumettre ses prétentions au khan mongol : ainsi, lors de la vacance d'une souveraineté, aucune loi ne réglant encore les principes d'hérédité, Vassili, Vassilivitch (fils de Vassili) et son oncle Youry, s'empressent d'accourir à la horde, afin

d'y faire valoir leurs titres. Ce ne sont plus des luttes violentes qui se succèdent sans interruption', quel que soit le prince reconnu : un progrès sensible est accompli; les concurrents appartiennent tous à une seule famille et chacun d'eux attend la mort du prince régnant pour se livrer aux intrigues. S'il manque encore à cet édifice incomplet une loi de successibilité qui prononce d'une manière formelle entre les fils et les oncles, le gouvernement moscovite n'en poursuit pas moins sa marche ascendante, et s'avance insensiblement vers l'unité et la concentration de forces.

Les tribus mongoles, incorporées au Kaptchak, profitent, de leur côté, de la dissolution de cet empire pour s'affranchir de toute sujétion. Déjà les Nogaïs, campés sur les bords de la mer Noire, ont levé l'étendard de la révolte dès 1259 et rompu avec la horde; mais cette brusque séparation, bien différente d'une émancipation, qui suppose la force de défendre l'indépendance qu'on a conquise, présage à ces peuplades un nouveau joug. Oulou Makhmet,
1437 chassé par son frère du territoire de ces Nogaïs, parcourt, à la tête d'un corps nombreux, les steppes du Volga et s'empare de Kazan. Après avoir reconstruit cette ville, ravagée en 1399, durant la guerre de Tocatmisch et de ses rivaux, il y attire des habitants des hordes d'Astrakhan, d'Azof et de

la Crimée, victimes également des désordres et de l'anarchie, et y fonde une principauté assez florissante qui pendant un siècle, malgré ses troubles intérieurs, est un voisinage gênant pour la Moscovie encore faible. La Crimée subissait à la même époque une révolution : Édigée s'était installé dans ce pays avec le secours de tribus turco-mongoles, disséminées le long de la mer Noire. A sa mort, Azi, petit-fils de Tocatmisch, écartant les autres compétiteurs, fut proclamé khan, et ajouta à son nom celui de Ghiréi, nom d'un bienfaiteur qui lui avait sauvé la vie pendant les guerres civiles précédentes : tous les membres de sa dynastie s'associant à cet acte de reconnaissance, ont depuis laissé cette épithète à leurs noms particuliers. Maître de la Crimée, Azi porta la guerre chez un grand nombre de tribus tatares (turco-mongoles), répandues aux environs de la mer Noire, et de succès en succès s'avança jusque sur le territoire des Tatars du Volga.

La chute de l'empire du Kaptchak, si heureuse pour la Russie, coïncide avec l'apparition, dans ces contrées, de troupes de guerriers appelés d'abord du nom d'un peuple caucasien, Tcherkesses (Circassiens) et plus tard Cosaks, ou plutôt Kasaks; car c'est le nom qu'ils se donnent entre eux, et celui sous lequel les Russes les désignent (1). Entrés en

(1) Dès le IXe siècle, Constantin Porphyrogénète parle d'un pays

Russie à la suite de Batou (1237), ces Tcherkesses composaient différentes tribus au nombre desquelles étaient les Kosaks, confondus sans doute avec les Turcs Polovtes qui disparaissent de l'histoire à cette époque. Ce peuple nouveau créa son premier établissement sur le Don : il est devenu la souche de tous les Cosaks de Russie. Certains historiens, Karamzine lui-même, sont dans l'erreur lorsqu'ils considèrent comme les plus anciens Cosaks, ceux de la *petite Russie* (1), qui forment une branche bien distincte.

Ces derniers, ou Cosaks du Borystène (Dnieper), sortent, il est vrai, au XV[e] siècle, dans la Russie méridionale, des débris de la domination mongole, mais des événements particuliers que nous allons esquisser ont développé leur association, et modifié leur composition. Bien que soumis au même sceptre,

appelé Kasachia, situé entre la mer Noire et la mer Caspienne, sur le versant méridional du Caucase : c'est le pays actuellement occupé par les Cherkesses ou Circassiens. Les annales russes signalent aussi, dans ces contrées, en 1021, un peuple appelé Kassoghi, et ce qui confirme cette identité, c'est que le même nom de Kasaks se retrouve encore aujourd'hui chez certains peuples du Caucase et chez les Kirghiz Kaïsaks, campés au nord-est de la mer Caspienne. Quelques auteurs se sont donc entièrement trompés, en recherchant à ce nom des étymologies russes ou polonaises. Nous conserverons, dans le cours de cet ouvrage, l'orthographe de *Cosaks*, plus familière aux peuples occidentaux.

(1) Appelée aussi *Russie-Rouge*, et comprenant les gouvernements de Kief, de Pultawa, de l'Ukraine : la *Russie-Blanche*, plus au nord, embrasse la Lithuanie et le pays environnant.

depuis 1386, les Polonais et les Lithuaniens se fondaient difficilement entre eux : des idées, des mœurs différentes entretenaient leurs rivalités et leurs haines. La religion surtout semblait l'écueil de toute réconciliation : les Polonais, ralliés à l'église de Rome, essayaient par tous les moyens d'implanter leur culte au milieu des Lithuaniens encore adonnés à l'idolâtrie, et indisposaient par le même motif, les habitants de la petite Russie, attachés sincèrement à la religion grecque, et dont Kief, la capitale, s'était montrée longtemps la digne émule de Constantinople. De toutes parts accouraient des transfuges qui s'amalgamaient avec les indigènes : en se réunissant aux chrétiens persécutés des bords du Dnieper, les uns suivaient une impulsion religieuse, d'autres allaient satisfaire leur ambition et une inquiétude vague, naturelle dans des temps de désordre, à des populations à peu près nomades : une foule de recrues arrivaient chaque année de la Russie, de la Pologne, de la Moldavie, de la Valachie et de la Boulgarie. Les Turco-Mongols, refoulés sur ce territoire à la suite de leurs dissensions intestines, se présentaient aussi en grand nombre : les colons les accueillirent parfaitement, n'exigeant d'eux que leur conversion à la religion grecque. Ces Turco-Mongols ne tardèrent pas à être en grande majorité : en contact avec les Slaves, ils en prirent peu à peu l'idiome; et, mal-

gré leur turbulence et leurs habitudes de pillage, finirent par se faire supporter de leurs voisins. Loin d'inquiéter ces colonies, les Polonais et les Lithuaniens, redoutant toujours de nouvelles agressions de la part des Mongols, virent avec plaisir leur agrandissement et leur confièrent même la garde des frontières.

Telle a été l'origine de cette branche particulière de Cosaks, qui depuis cette époque, joue un certain rôle dans l'histoire de la Russie. Cette corporation renfermait deux classes, celle des individus mariés, et celle des célibataires : les derniers, exclusivement adonnés au métier des armes, entraînés souvent par leur goût de pillage, formèrent, sous le nom de *Setcha,* un établissement dans une île du Dnieper, située au dessous des cascades (Poroghi), qui sur une grande étendue obstruent le cours du fleuve; d'où leur est venu le nom de Zaporoghes : ils fortifièrent cette île qu'ils ont abandonnée à diverses reprises pour se transporter sur d'autres points du même pays. Quant aux hommes mariés, ils habitèrent, à quelque distance de là, les villages entre le Dnieper et le Bug. Privées de la direction d'un gouvernement régulier, toutes ces tribus indisciplinées se réunissaient à chaque entreprise, et se donnaient un chef pour la durée de l'expédition. Vers 1500, une espèce de république militaire, régie par des

chefs électifs, s'organisa parmi elles, et seize ans plus tard seulement, l'histoire désigne pour la première fois les individus qui en faisaient partie, sous le nom de Cosaks. Ce nom servit plus spécialement à distinguer les Zaporoghes, guerriers célibataires, tandis que la population paisible fut appelée *Malo-Russes*, c'est à dire *Petits-Russes*. A la fin du XVIIe siècle, cette institution s'étendit partout : il y eut les Cosaks de Lithuanie, de Vitepsk, de Polotsk, ceux d'Azof et de Crimée.

Cette milice guerrière, espèce de transition entre les nomades asiatiques et les armées européennes, a une grande importance à nos yeux. Elle reflète d'abord le caractère des diverses populations, amenées à se fondre entre elles, après s'être violemment entrechoquées : continuant à se développer, nous la voyons ensuite s'attacher au sol et concourir en qualité de corps militaires, à la formation d'un empire. Toujours prête à agir, elle semble n'avoir d'autre condition d'existence que le mouvement : elle intervient au milieu des partis, tantôt comme ennemie, tantôt à titre d'auxiliaire, et sent de plus en plus fructifier dans son sein les germes de civilisation qui l'ont surprise au berceau. Son langage slave, la religion grecque qu'elle professe, le territoire qu'elle conquiert et auquel elle finit par se fixer, sont autant de liens qui repoussent insensiblement sa bar-

barie originelle. Placés entre trois États distincts, la Pologne, la Crimée et la Moscovie, ces Cosaks, soldats indépendants dont aucune nation ne peut revendiquer la soumission, combattent la tendance envahissante des ennemis du gouvernement qu'ils servent, et font prévaloir un genre de guerre moins désastreux que celui en usage jusqu'alors. La politique les emploie avec succès à appuyer ses négociations, à faire respecter ses arrêts : ils remplacent aux armées des populations rendues stables par leur application aux travaux de l'agriculture et du commerce. Lorsque, ayant accompli sa mission, cette institution transitoire ne pourra plus subsister qu'en devenant un fardeau pour le pays, elle disparaîtra devant le développement de ses propres germes de progrès, plutôt que vaincue par la puissance russe, dont elle aura à son insu favorisé l'élévation. Désertant l'égalité, sa base primitive, cette association perdra sa force en se régularisant, et sera livrée presque sans défense à la merci d'un empire, dont chaque triomphe fortifie l'esprit d'unité et accélère la concentration gouvernementale.

Ces détails sur l'origine des Cosaks et leur rôle d'auxiliaires de la Russie après la destruction ou plutôt la transformation de l'empire du Kaptchak, nous ont paru nécessaires pour préparer l'intelli-

gence de ce qui reste à dire et entourer de plus de clarté des événements que l'on ne pouvait aborder sans transition : il est indispensable en effet de bien fixer l'origine, le caractère de chaque peuple et la manière dont il s'est approprié les premiers éléments de civilisation. Les nombreuses histoires n'ont point jusqu'alors assez précisé le passage en Russie de l'état asiatique à l'état européen : la défaite des Turco-Mongols, à Kazan et à Astrakhan (1552-1554), semble le signal d'une régénération instantanée, et l'on dirait que quelques victoires ont effacé subitement une occupation étrangère qui a duré deux siècles. La vanité nationale a beau vouloir entretenir une pareille illusion, en ne s'attachant qu'à faire ressortir l'heure de la délivrance; la vérité, qui ne tient compte d'aucune considération, montre, quoi qu'on fasse, que le mélange des peuples, œuvre providentielle, laisse au milieu des générations des traces profondes et les initie à une vie nouvelle, à un progrès dont les circonstances peuvent être hautement avouées, puisque tous les faits humains tendent au même résultat. Il est donc essentiel, sous peine de ne rien comprendre à la philosophie de l'histoire russe, de reconnaître que les invasions des nomades asiatiques ont facilité la naissance de la principauté de Moscovie, ce berceau de l'empire russe actuel, et de placer en parallèle avec la marche ascendante de la Moscovie, la

création et l'utilité des troupes de Cosaks, colonies vraiment asiatiques à leur point de départ, quoique gravitant depuis lors d'une manière continue vers les habitudes et les institutions européennes. Ces associations guerrières sont en Occident la dernière expression de la barbarie armée et leur modification annonce l'avénement parmi les nations civilisées, de l'empire russe qui est appelé à régénérer d'un souffle civilisateur une foule de peuplades déchues de leur ancienne grandeur : elles restent de nos jours comme un fait transitoire entre un passé qui ne peut s'effacer subitement et un avenir, fruit de longs et pénibles travaux.

Nous avons eu déjà l'occasion de rappeler qu'un peuple sortait difficilement d'une situation critique, à moins que des événements imprévus ne vinssent seconder ses efforts : la Moscovie offre au xv[e] siècle un nouvel exemple de la justesse de cette observation. L'accroissement de la prospérité de cet État, la faiblesse de plus en plus grande de la horde du Kaptchak, sa suzeraine, la division habilement semée entre les diverses tribus turco-mongoles environnantes, n'eussent point été suffisants pour produire son affranchissement; d'autres circonstances étaient encore indispensables. La principauté russe trouva dans la destruction de l'empire de Constantinople (1453), une des sources les plus certaines de son

élévation : coreligionnaire des Grecs, elle ressentit d'abord avec douleur ce cruel outrage porté à sa croyance, le seul sentiment vrai et ardent qu'elle eût encore éprouvé : l'indignation, la sympathie activèrent en elle le réveil de l'esprit de nationalité, et bientôt, sans avoir conscience des moyens qu'elle se ménageait, elle accrut ses ressources en recueillant quelques débris dispersés de la civilisation grecque.

Considérée en quelque sorte comme une dépendance de cet empire, puisque son patriarche était nommé par celui de Constantinople, la Moscovie accorda l'hospitalité à une foule de fugitifs auxquels chacun s'empressa d'apporter des consolations et des secours. Ces nouveaux habitants, généralement plus éclairés que les indigènes, rendirent d'immenses services à cette principauté, où il n'y avait encore d'organisé que la force matérielle : par eux les sciences, les arts se propagèrent et fécondèrent des idées de régénération jusqu'alors vagues et peu combinées. Une partie de ce qu'on put arracher au vaste naufrage de l'antique Byzance, passa sur cette terre amie et contribua à une œuvre de salut à laquelle l'excitation du sentiment religieux imprima désormais un caractère plus légitime. Ivan III, alors prince régnant, frappé de la haute portée d'un tel événement, en fit la base de sa politique et épousa la princesse

Sophie, de la famille impériale des Paléologue. Tous deux travaillèrent avec ardeur à la fortune de la Moscovie, l'un en développant la force matérielle, l'autre en attirant sur le sol russe la civilisation grecque, encore assez vivace pour échauffer et exalter des esprits grossiers.

Malgré tant d'éléments de succès, la prépondérance du nouvel empire restait toujours douteuse, tant qu'à ses côtés existait une cité rivale, formidable par ses richesses et ses institutions. Novgorod, le plus riche comptoir des villes hanséatiques, semblait braver, du haut de sa fierté républicaine et financière, les malheurs qui avaient accablé les autres provinces slaves, ses voisines. Cette ville, dont la population s'élevait à 400,000 ames, et qui avait à son service 50,000 soldats, se montrait aux portes de Moscou comme un obstacle à son élévation. La chute de Constantinople (1453), changea les rôles en portant un coup mortel à l'opulente république dont le commerce fut détruit à sa source : cette catastrophe acheva de ruiner Novgorod, déjà fort ébranlée dans sa prospérité commerciale, ainsi que les autres villes hanséatiques, depuis la formation d'États riches et puissants en Europe, tels que l'Angleterre et la Hollande. La décadence de Novgorod, subordonnée à tant de causes, fut prompte et terrible. La classe misérable dont la fermentation s'opérait facilement

sous l'influence d'institutions républicaines, passa presque subitement des plaintes à l'anarchie : les révoltes se succédèrent et attestèrent chaque jour les progrès d'un épuisement dont les Moscovites s'empressèrent de profiter. Ivan III, dévoré d'une sombre jalousie, que la prudence seule empêchait depuis longtemps d'éclater; convoitant les trésors enfouis dans cette ville rivale de Moscou; comprenant peut-être que son existence gênait son essor et paralysait ses desseins, lui déclara la guerre, de concert avec quelques gouverneurs de provinces, qui partageaient ses griefs et sa cupidité. Novgorod ne put résister à l'armée moscovite; elle se rendit à 1478
discrétion, et Ivan donna libre cours à sa rage et à sa haine. Tous les biens furent confisqués, les maisons pillées; on étouffa dans le sang l'esprit indépendant des anciens slaves, dont cette ville avait conservé le dépôt intact : ce qui survécut fut traîné en esclavage et réparti sur les terres de la Moscovie, pour peupler les endroits peu habités. Ivan III employa son riche butin à s'assurer le dévouement de ses partisans : il fit don des domaines et des trésors de Novgorod, aux *enfants boyards*, cette aristocratie militaire qui, après s'être ralliée aux princes de Moscou, en implorant leurs largesses, servit puissamment leurs vues d'affranchissement et de conquêtes.

C'est avec le secours de ce corps, qui ne présenta point tout d'abord le caractère de la noblesse féodale des autres nations européennes (1), que les successeurs d'Ivan marcheront à l'accomplissement de leurs destinées. Le pouvoir entre leurs mains deviendra énergique, absolu : la noblesse, n'étant qu'une force armée à leurs gages, ne pourra former un contre-poids et les arrêter dans leur tendance absorbante. La concentration d'autorité qu'on les voit poursuivre avec tant de persistance est, comme l'on voit, la conséquence forcée de son principe : il était même indispensable que cela fût ainsi ; car il n'y avait qu'une volonté ferme et constante qui pût soumettre et homogéniser tant de populations différentes de mœurs, de langage, de religion. La noblesse, institution secondaire en Russie, qui travaille de plus en plus à s'immobiliser, fera sans doute un jour rentrer le pouvoir impérial dans des limites plus restreintes : il faut auparavant que la mission des czars soit terminée, et qu'ils aient précipité vers la civilisation les peuples soumis à leurs lois.

(1) La noblesse moscovite tient en partie son existence politique de la faveur des princes de Moscou, tandis que chez les nations européennes de l'Occident, la conquête créa à chacun des compagnons du chef, des droits reconnus et sanctionnés par la répartition entre eux des terres conquises. Le partage du territoire russe entre les descendants des anciens Warèghes avait été entièrement effacé par suite de l'invasion des Mongols et de leur domination durant deux siècles.

Dans l'enivrement de ses succès, Ivan III avait substitué le titre de tzar ou czar (1) à celui moins pompeux de grand prince. Bientôt, se trouvant en contact avec divers États dont le voisinage lui semblait inquiétant, il chercha, au moyen d'alliances politiques, à consolider sa position : après avoir gagné l'amitié du khan de Crimée, Mengli Ghiréi, fils d'Azi, il l'amena adroitement à servir ses intérêts contre Casimir, roi de Pologne. Ivan étendit plus loin ses relations : par l'intermédiaire de Mengli, alors feudataire du sultan, il ouvrit des négociations avec Bajazet, fils de Mohammed II, et son successeur sur le trône ottoman, et envoya à Constantinople une am- 1495
bassade russe qui fut parfaitement accueillie. De là date le premier traité de commerce qui ait été conclu entre les deux nations. Vassili Ivanovitch (fils d'Ivan), suivit exactement (1505-1533) la même politique que son père, et s'appliqua à maintenir les Tatars de Crimée, de Kazan et d'Astrakhan dans un état de division et de faiblesse utile à ses projets. Sa conduite, empreinte de duplicité, tourna, il est vrai,

(1) Certains auteurs ont, à tort, fait remonter l'étymologie de ce nom à celui de *Cæsar :* tout prouve au contraire qu'elle est asiatique. Ce titre rappelle le Tsarine des anciens Scythes, et le nom de Schar est encore aujourd'hui donné fréquemment aux chefs de la province persane du Kurdistan. (Klaproth.)

Le nom de Tzar ne fut définitivement adopté et répandu en Russie que depuis le couronnement d'Ivan IV, petit-fils d'Ivan III, et encore n'en fit-il usage que dans ses relations avec l'étranger.

quelquefois contre lui : ainsi, tout en prodiguant aux tzars des protestations d'amitié, le khan de Crimée se vendait au roi de Pologne. Le même khan, élevant des prétentions sur la principauté de Kazan, se ligua plus tard avec les Nogaïs et les Cosaks du Dnieper contre Vassili et lui fit chèrement acheter sa retraite : il serait difficile, au reste, de rappeler toutes les preuves de déloyauté et d'absence de principes qui président aux relations de ces peuples à la fin du xve siècle ; ce qu'il importe de signaler, comme dominant ces faits subalternes, c'est la discorde des diverses tribus turco-mongoles, sans cesse attisée par les tzars ; leur affaiblissement graduel et l'extension croissante de la puissance moscovite.

A l'instigation de la Pologne alors en guerre à l'Ouest contre l'ordre teutonique, le khan de Crimée essaya à plusieurs reprises d'exciter du désordre en Russie après la mort de Vassili et durant la minorité
1533 d'Ivan IV, Vassilivitch. Ce temps de troubles dura peu : le nouveau czar, auquel un règne de cinquante ans (1532-1584), devait fournir les moyens de couronner l'œuvre de délivrance commencée par ses aïeux, une fois en état de gouverner lui-même, parvint à réprimer les excursions de ses voisins audacieux, et à lancer les Cosaks du Dnieper contre les Polonais et les Tatars de Crimée, de manière à occuper ces peuples l'un par l'autre. Fier d'un dé-

but aussi heureux et aspirant à frapper un plus grand coup, Ivan IV songea à détruire dans son foyer le plus actif les restes de la domination asiatique : assez riche pour entretenir une armée permanente, il créa d'abord la milice des Strélitz. Ces espèces de Janissaires au nombre de 40,000, moins redoutables pourtant que ceux de Turquie, acquirent peu à peu une véritable souveraineté et déposèrent souvent des czars incapables ou méprisés.

Les grands princes de Moscou exerçaient depuis longtemps une certaine influence sur le khanat (principauté) de Kazan, l'une des fractions de l'empire du Kaptchak et lui avaient fréquemment imposé des princes de leur choix, presque toujours, il est vrai, expulsés ou massacrés. On y avait proclamé, tour à tour, des souverains appartenant à la famille de Ghiréi de Crimée et à celle des khans d'Astrakhan. Les princes de Kacimof, protégés des Russes, restèrent aussi en possession du pouvoir jusqu'en 1530, époque à laquelle le tzar installa un vaïvode qui partageait l'autorité avec un khan élu par les habitants. Des révolutions sanglantes naquirent de ce mode de gouvernement mixte et durèrent jusqu'à ce qu'Ivan IV, las, enfin, des disputes interminables et des conflits de ces gouverneurs d'origine différente, résolut de démasquer ses

projets et de réunir cette principauté à son empire. Assuré préalablement de la neutralité des Cosaks du Don, il s'avança à la tête d'une armée nombreuse, et mit le siége devant Kazan qui opposa une longue et vigoureuse résistance; grâce, dit-on, à des travaux de mines dirigés par un officier étranger, il parvint
1552 à s'emparer de cette place et l'incorpora à ses États avec tout le territoire qui dépendait du khanat de ce nom.

Ce triomphe notable donna à Ivan IV l'assurance d'autres succès. Entouré de peuples chez lesquels la victoire était la source unique de toute considération, ce tzar acquit bientôt un ascendant moral qui augmenta l'énergie de ses troupes en même temps qu'il répandait l'effroi parmi les ennemis. Désirant donc profiter de cette chance favorable, cédant peut-être à l'attrait d'une nouvelle conquête, il entreprit de réduire Astrakhan qui formait, comme Kazan, un démembrement de la horde d'or et se débattait aussi au milieu de l'anarchie, après avoir été, pendant des siècles, le centre d'un commerce florissant. Dewlet, arrière-petit-fils d'Azi Ghiréi, occupait, depuis plusieurs années le trône d'Astrakhan : Souleïman, sultan des Ottomans, avait favorisé en secret l'ambition de ce prince et l'avait autorisé à arracher à son cousin Sahib, dont l'esprit d'indépendance lui portait ombrage, le gouvernement de ce khanat. Un an s'était à

peine écoulé depuis la prise de Kazan, qu'Ivan IV, jugeant le moment opportun, marcha sur Astrakhan, se rendit maître de cette ville et la déclara également province russe. 1554

Un corps auxiliaire de cinq mille Cosaks de l'Ukraine se trouvait alors dans l'armée du tzar moscovite : après la prise d'Astrakhan, ces troupes restèrent, pour la plupart, avec leurs frères du Don, et jetèrent ensemble, à quinze lieues d'Azof, sur la rive droite du Don, les fondements d'une ville appelée Tcherkask. Dix ans plus tard, Ivan employa, dans sa guerre de Livonie, dont les contemporains ont raconté tant d'horreurs et d'atrocités, cette milice turbulente qui, par ses pirateries continuelles, inquiétait le commerce des Moscovites avec
la Perse. Enfin, vers 1575, un des chefs de ces 1575
Cosaks, nommé Jermack, fuyant les poursuites de troupes russes envoyées pour punir son brigandage, quitta les rives du Don, remonta le Volga, entraînant avec lui un parti nombreux, et, après avoir ravagé les terres environnantes, entra en Sibérie. Les autres Cosaks qui ne voulurent point suivre Jermack, s'établirent sur le Volga, près de Saratof, et ont, depuis, été chargés de la garde de ce fleuve, sous le nom de Cosaks du Volga. A quelques années de là, ils détachèrent une colonie qui alla se fixer dans les steppes du Jaïck (Oural) et du Terek, au nord

du Caucase. Cette dernière branche, dont on ne saurait préciser l'arrivée sur le territoire avoisinant la mer Caspienne, a formé bientôt elle-même deux corps distincts, les Cosaks de Grebensk, vers la frontière du Daghestan, et les Cosaks de la ligne du Caucase.

Jermack et ses compagnons, poussés par la cupidité et par un vague besoin de mouvement, ayant pénétré en Sibérie, cherchaient les moyens d'y créer un négoce avantageux avec les peuples de l'Asie septentrionale, lorsque Ivan IV, mécontent des populations finnoises, turques et tartares habitant ces contrées, autorisa les frères Stroganof, négociants, à y tenter une expédition commerciale. Ceux-ci s'appuyèrent sur les Cosaks qui étaient depuis deux ans installés sur ce territoire, et fondèrent en commun une colonie qui essuya d'abord des revers considérables : Jermack, lui-même, se noya en guerroyant contre les indigènes. Le découragement s'empara de sa troupe; ceux qui purent échapper à la fureur de l'ennemi prirent la fuite et se dispersèrent. Ivan IV, voulant venger ses désastres, dépêcha à la hâte en Sibérie un corps de troupes régulières pour en effectuer définitivement la conquête. Les successeurs de ce tzar travaillèrent dans le même but, et bientôt l'empire russe, reculé à l'est jusqu'aux extrémités du Kamtschatka, se trouva en

possession d'inépuisables mines de métaux, de riches productions de chasse et d'un commerce d'échange assez florissant avec la Chine. Nous avons vu déjà que Pierre-le-Grand et Catherine II contribuèrent en grande partie à cette heureuse situation, en provoquant la réunion d'un congrès où fut arrêtée la délimitation des frontières de chaque État (1).

L'agrandissement et la prospérité de la Moscovie étaient devenus un sujet d'inquiétudes et d'alarmes pour les États voisins. Le mariage de Jagellon avec une princesse polonaise avait réuni, dès 1386, sous la même autorité, les Lithuaniens et les Polonais, sans pouvoir faire disparaître les traces d'inimitiés qui existaient entre eux : la différence de mœurs, de religion ne cessait d'entretenir et de fomenter des rivalités déplorables, malgré les soins constants des successeurs de Jagellon. Des événements extérieurs étaient seuls capables d'opérer une fusion et d'imposer silence aux prétentions individuelles. Les conquêtes d'Ivan IV produisirent ce résultat tardif : on sentit le besoin de se liguer contre l'ennemi commun ; l'alliance des deux peuples fut resserrée de nouveau par un acte

(1) Le gouvernement russe, qui a entrepris sérieusement de nos jours la colonisation de la Sibérie, y déporte ses prisonniers de guerre et ses condamnés ; mais l'extraction des métaux précieux des mines de l'Oural semble être, jusqu'à présent, la principale occupation de ces malheureux : l'agriculture y fait peu de progrès à cause de la rigueur du climat.

solennel de la diète de Lublin (1569), et dès lors, la Lithuanie, la Russie Rouge et l'Ukraine, liées intimement au sort de la Pologne, formèrent un corps de nation, prêt à résister de toutes ses forces aux envahissements des tzars moscovites. Cette lutte acharnée durera deux siècles consécutifs et se terminera par le démembrement de la république aristocratique polonaise, dont la position géographique et les mauvaises institutions auront causé la faiblesse.

Le roi de Pologne, Étienne Batori, hors d'état de réduire à la condition de sujets ordinaires, les Cosaks du Dnieper et de l'Ukraine, essaya, du moins, de prévenir leur indiscipline en introduisant quelques mesures d'ordre dans leurs règlements. Leurs régiments de mille hommes chacun, furent mis sur un pied nouveau, plus facile à surveiller et à contenir : la population sédentaire se régularisa aussi peu à peu. La Setcha était, pour ainsi dire, la métropole de cette milice guerrière; divers quartiers l'entouraient, ayant tous un chef appelé Ataman (1) : plus loin s'étendaient les villes et les villages. Tous les Cosaks furent enregistrés : on leur imposa des charges en échange de l'espèce de solde qu'ils reçurent et

(1) Ce titre est d'origine mongole : il fut d'abord employé par les Cosaks du Don ; nouvelle preuve de la préexistence de ceux-ci et du caractère asiatique qui a présidé à leur formation.

Batori leur accorda en même temps, à l'est, un territoire au delà du Dnieper. Ces Cosaks, reconnus libres et soumis à leurs propres juges, ne furent pas toujours respectés : on les pressa d'adhérer à l'union confirmée par l'acte de Lublin, on traita leur foi avec mépris, on persécuta leurs coreligionnaires; aussi en résulta-t-il de graves mécontentements qui provoquèrent, en 1593, une première insurrection, 1593
encouragée, comme on le pense bien, par la Russie. Le tzar ne négligeait aucune occasion de se déclarer protecteur des mécontents et attirait les familles cosaques qui abandonnaient leurs habitations du Dnieper et du Bug; leur offrant de se fixer dans les steppes de la partie méridionale de ses États, afin de les opposer plus tard, si les circonstances l'exigeaient, aux Tatars de Crimée. C'était une précaution pleine de prudence, car ces Tatars s'étaient considérablement fortifiés et accrus par suite de l'appui des Ottomans et de la chute de Kazan et d'Astrakhan : des milliers d'habitants de ces villes, supportant avec peine le joug de leurs vainqueurs, avaient naturellement cherché un refuge en Crimée, où vivaient leurs amis et leurs frères. Une foule de Cosaks, lassés des rigueurs et de l'intolérance des Polonais, effectuèrent leur retraite sur les terres du tzar, jusqu'au milieu du siècle suivant, et il se forma de nouveaux régiments, appelés Slobodiens,

du nom des Slobodes d'Ukraine, qu'ils habitèrent. Une fois possesseurs de ce vaste territoire, ces colons appelèrent à eux grand nombre de leurs compagnons, fatigués à leur tour des vexations
1659 qu'ils enduraient, et occupèrent alors, en commun, toute la petite Russie, jusqu'aux établissements des Cosaks du Don. On reconnut, aux nouveaux-venus, des priviléges qu'ils perdirent dans la suite, peu à peu, en s'amalgamant avec le reste de la population.

Dès le milieu du XVIIe siècle, la Russie se rapproche de plus en plus de la politique européenne : sans posséder encore précisément une nationalité, dans l'acception exacte de ce mot, c'est à dire, des mœurs et des croyances uniformes, elle n'a déjà plus à redouter cette instabilité qui est le caractère des nomades asiatiques dont nous avons, jusqu'à présent, suivi les migrations et les conquêtes. Si elle ne jouit pas encore de tous les ressorts qui annoncent un peuple avancé, sa constitution sociale, du moins, se modèle sur celle de l'Europe, et ses actes ne présentent plus le spectacle des bouleversements irréfléchis et barbares de l'Orient. Un gouvernement armé d'un pouvoir colossal, poursuivant ses vues avec ténacité, fera chaque jour de continuels efforts pour amener à la civilisation les éléments divers dont se compose cette nation. Par l'emploi d'une

énergique concentration de forces, il s'efforcera d'affermir le sol si profondément ébranlé, et de faire plier, sous un joug militaire, le seul possible au milieu de croyances et de langues différentes, des masses toujours prêtes à détruire les premiers germes de progrès déposés au milieu d'elles, et à retourner à la vie isolée et nomade si chère à leurs aïeux.

Mais, pour remplir cette tâche, la Russie aura besoin du contact d'États déjà constitués et ralliés, en partie, à la politique européenne. La Crimée, la Turquie, la Pologne, et plus tard la Suède, devenues ses rivales, engageront alors avec elle des guerres terribles où elle puisera les moyens d'entretenir une tendance guerrière, indispensable pour consommer son homogénéité et réagir sur les tribus orientales qui attendent d'elle les premiers bienfaits de la civilisation. Lorsque nous serons arrivés à l'étude du XVII[e] siècle, nous verrons les Cosaks, derniers vestiges de la domination des Mongols, s'affaiblir, peu à peu, en Russie; s'ils ne disparaissent pas encore complétement, ils n'ont plus, du moins, leurs formes primitives : ils se lient au sol et abdiquent, volontairement ou de force, les droits exceptionnels qu'ils s'étaient arrogés dans le but de défendre leur sauvage indépendance contre tous progrès. Le nom seul de cette institution rappellera désormais son origine, ainsi que les troubles qui ont favorisé son développement.

XI.

SOMMAIRE.

Coup d'œil général sur les événements du XVIe siècle.— Causes de la prospérité des Ottomans.— Leurs luttes avec la Perse où la dynastie des Saffis vient de s'établir.—Victoires et revers d'Ismaïl, premier schah de cette dynastie.— Les Ottomans, sous Sélim Ier, font la conquête de l'Égypte, en proie aux dissensions des Mamelucks Tcherkesses, et ruinée par le changement de route commerciale.— Avénement au trône de Souleïman II.— Situation de l'Europe agitée par les rivalités de François Ier et de Charles-Quint, et par la réforme religieuse. — Influence des Ottomans au milieu de ces débats. — Souleïman II, allié de François Ier, vend ensuite la paix à Charles-Quint. — Premier traité de paix entre les Saffis de Perse et les Ottomans. — Décadence de ces derniers depuis le règne de Sélim II, successeur de Souleïman II. — Réflexions sur les causes morales qui tendent à amener la chute de l'empire ottoman.— (1500—1574.)

CHAPITRE XI.

Des observations incomplètes ont montré long-temps la confusion et un désordre inexplicable régnant sur la scène du monde : ce n'est qu'après un mûr examen, fruit de l'expérience de plusieurs siècles, qu'il a été enfin possible d'envisager avec calme la succession des événements et de les représenter sous un jour plus simple et plus intelligible. A mesure que l'on pénètre plus avant dans les secrets de la Providence, on reconnait, avec une surprise mêlée d'admiration, combien ses lois sont éloi-

gnées de cette complication dont l'ignorance des temps passés les gratifiait : chaque pas dans l'avenir dévoile le triomphe de cette unité majestueuse qui préside à tout et à laquelle tout aboutit. Ne nous plaignons donc que de la faiblesse de notre raison, si à l'aspect de tant de guerres épouvantables dont l'histoire a conservé le souvenir, notre intelligence n'a pu jusqu'à présent franchir ces champs de carnage et de désolation et entrevoir la sérénité du ciel à travers la tempête.

Ce défaut de perspicacité est actuellement encore assez fréquent lorsqu'il s'agit d'expliquer la loi de développement d'un peuple en particulier. Oubliant que des travaux préparatoires réfléchis et combinés avec l'étude éclairée de l'histoire d'autres peuples contemporains, sont nécessaires pour résoudre un tel problème, l'écrivain se contente le plus ordinairement de reproduire les chroniques nationales et tient ses yeux fixés sur des faits recueillis isolément, au lieu de remonter à la véritable source, qui se trouve presque toujours hors du pays dont on prétend retracer l'existence privée. La puissance ottomane, par exemple, a beaucoup occupé l'attention des peuples occidentaux sans que les moralistes et les historiens aient jeté un grand jour sur sa véritable portée. En présence de cette question, complexe et profonde comme toutes celles de même ordre, les uns se sont bornés

à enregistrer les faits : d'autres signalant l'imperfection du Koran, ont parfaitement présagé la décadence des nations soumises à cette loi ; mais ils ont négligé de rattacher à des influences extérieures les causes naturelles de leur prospérité et de leur décrépitude. Lorsqu'on voit le peuple ottoman, encore chétif et presque imperceptible, un siècle et demi avant la prise de Constantinople, il y aurait lieu d'être étonné de son incroyable et rapide élévation, si l'histoire des nations voisines n'en fournissait l'explication.

Le VIIe siècle a montré le triomphe de l'Islamisme succédant en Asie, aux schismes chrétiens, à la langueur morale de l'empire grec et aux guerres malheureuses des rois de Perse : des causes analogues affermissent et étendent au XVIe siècle la prépondérance des Ottomans. Depuis la mort de Timour, la Perse subit des révolutions intérieures, fatales aux autorités chancelantes, qui tour à tour les suscitent et les exploitent : la Russie, dont les coups sont devenus mortels pour l'empire du Kaptchak, son ancien suzerain, subjugue ou paralyse l'un après l'autre les débris de la horde d'or. L'Europe occidentale est tourmentée, de son côté, par l'explosion de nouvelles idées au sein des populations : la découverte du chemin maritime des Indes, et plus tard d'un nouveau monde, facilitant de plus en plus aux appétits matériels les moyens

de se satisfaire, une foule d'existences sont affranchies des soins de la vie physique : l'intelligence s'élance sur un terrain plus vaste et aussi plus passionné; et la vie se complète par la réunion de tous les éléments de sociabilité. Ici, la féodalité cherche à contenir le pouvoir royal qui tend à l'écraser : ailleurs des rivalités de princes, opérant une diversion heureuse, laissent aux populations le temps de songer à leur destinée et sont pour elles le signal d'efforts intérieurs d'où surgira l'esprit de nationalité. L'agitation qui n'a jusqu'alors troublé que la surface de la société envahit bientôt toutes les classes : en exaltant les passions religieuses, en imposant silence à tout autre sentiment, la réforme attire le Turc vainqueur au milieu des discordes de la chrétienté, lui ouvre les portes de la Hongrie, affaiblie par l'ambition de l'Autriche, le fait triompher de la fière et opulente Venise, en butte à la jalousie de l'Italie, à celle de l'Europe, puis délaissée de la fortune commerciale, et lui permet enfin d'appesantir son action matérielle sur tout ce qui l'entoure, jusqu'à ce que la modification des idées politiques de l'Europe parvienne à opposer des digues à ce torrent dévastateur. Il faudra, pour arrêter les progrès des Ottomans, que les nations européennes, la Russie surtout, aient multiplié, par la concentration, leurs moyens d'action; que l'Autriche absorbant, ou rivant fortement

à sa politique, des provinces trop faibles individuellement pour se défendre, résiste avec énergie à l'envahissement de ces peuples asiatiques et les refoule dès qu'ils auront accompli leur mission.

Les xve et xvie siècles rappellent l'époque la plus brillante de la domination ottomane : quatre sultans, Mohammed II, Bajazet II, Sélim Ier et Souleïman II, occupent le trône avec gloire, et ajoutent de nouvelles conquêtes à leurs possessions ; tous quatre concourent d'une manière spéciale à l'accroissement de la fortune militaire de leurs peuples. Entraînés par des caractères différents, obéissant aux conditions nouvelles de gouvernement qu'imposent les circonstances, ils accueillent parfois chez eux des innovations utiles. L'étendue de leur territoire, l'éclat qui entoure leur nom, les mettent aussi à même de jouer un rôle important au milieu des événements dont l'Asie-Occidentale est le théâtre : des guerres heureuses contre la Hongrie et d'autres provinces situées le long du Danube, assurent chaque jour à leurs armées plus de consistance en Europe. Sélim Ier, le plus jeune des fils de Bajazet II, après avoir contraint son père à lui céder le trône en 1512, s'en montra digne par son esprit guerrier, son naturel énergique et fier : sous son règne des difficultés éclatèrent, qui, loin d'ébranler la prospérité des Ottomans, contribuèrent au contraire à la

consolider. Vers la même époque, une nouvelle dynastie, celle des Saffis, parvint à s'établir en Perse, et à rendre à ce royaume une force dont les divisions intestines la privaient depuis longtemps. Le voisinage inquiétant de cet empire renaissant forcera, comme nous allons le dire, le successeur de Sélim Ier à partager son attention entre l'Europe et l'Asie et à porter alternativement ses armes sur chacun de ces continents.

Ismaïl, fondateur de la dynastie des Saffis, apparut sur la scène vers 1501, alors que Bajazet II travaillait à soumettre dans le Péloponèse, les villes de Coron et de Modon : la jalousie qui régnait parmi les chefs des Turcomans du *Mouton Blanc*, excita son ardeur belliqueuse et servit ses projets ambitieux. L'un d'eux, Ouzoun khan, chef de toutes ces tribus de Turcomans réunis, ayant encouru le ressentiment de Mohammed II, était mort en 1472, laissant six fils qui périrent eux-mêmes, en fort peu de temps, victimes d'assassinats, ou succombèrent en combattant. Un désordre affreux succéda pendant plusieurs années à ces événements : aucun bras ne semblait plus désormais capable de dompter l'anarchie toujours croissante, lorsque vingt ans plus tard,
1501 Ismaïl, âgé seulement de seize ans, et déjà célèbre par une foule de combats glorieux, s'avance contre les Turcomans et leur livre une bataille sanglante,

où 7000 d'entre eux perdirent la vie. De là il marche contre Mourad, sultan de Bagdad, allié à la famille d'Ouzoun, et après plusieurs rencontres heureuses, s'empare de la ville d'Hamadan : aidé de quelques tribus du *Mouton Noir*, il achève ensuite de soumettre leurs rivales du *Mouton Blanc*, et s'établit en vainqueur dans toutes les provinces situées au sud de la mer Caspienne.

Les ancêtres d'Ismaïl étaient des scheïkhs musulmans voués à la vie contemplative : leur succession chronologique était connue et vénérée depuis deux siècles environ. Saffieddin, chef de cette famille, mort au commencement du xive siècle, a mérité par son mysticisme et son exaltation méditative de laisser son nom à la dynastie des Saffis, ainsi qu'à cette doctrine, dont nous avons exposé au chapitre second la double tendance indienne et musulmane. En se ralliant à cette secte, les Persans suivaient leur goût pour le schisme d'Ali ; les principes abstraits du Safféisme n'étant, à proprement parler, qu'une exagération de cette branche du Mahométisme, une conséquence forcée de penchants individuels, étrangers à toute vue sociale. Plus qu'aucune autre, la religion d'Ali a donné naissance à des ordres monastiques, fondés sur une dévotion dont les formules minutieuses et ascétiques ont étouffé toute vie publique, et enlevé aux esprits toute volonté pour asseoir et

fortifier un gouvernement. Cela explique la différence de destinée des Turcs et des Persans. Les premiers, sectateurs du schisme sonnite, ont puisé dans l'application et le développement des principes d'unité nationale, les moyens de conserver leurs conquêtes : les Persans, au contraire, ralliés à une doctrine où l'individualisme prédominait, ont cultivé davantage leur imagination, et acquis des qualités qui leur ont valu de la part du voyageur Tavernier, le surnom de *Français de l'Asie;* mais aussi ils se sont montrés impuissants à fonder des empires susceptibles d'une longue durée. Proclamé Schah (1) de Perse, Ismaïl voulant s'assurer l'attachement de ses peuples, s'empressa de déclarer que la foi schiite ou d'Ali serait la religion nationale. Les Persans n'ont envisagé depuis lors, dans presque toutes leurs guerres, que les intérêts de leur croyance : entourés de population sonnites, ils sont constamment accourus à ce cri de ralliement, chaque fois qu'il a fallu repousser les Ottomans, les Usbecks et les Afghans. Nous verrons, au XVIIIe siècle, Thamas Kouli-khan (Nadir schah), frappé de la stérilité de la loi d'Ali comme doctrine sociale, s'efforcer, afin d'affermir son autorité, de convertir ses sujets à la foi sonnite et échouer dans cette entreprise.

(1) C'est le titre que l'on donne, en Perse, aux princes régnants.

Les dissensions survenues depuis un siècle parmi les descendants de Timour, avaient surtout diminué leur puissance dans la Transoxiane (1), apanage du chef de la dynastie, et exposaient ce pays aux agressions des peuplades voisines. Schaïbeck khan, de la famille de Scheïbanik khan et descendant de Batou, l'ancien conquérant de la Russie, régnait sur le Kharizm et y gouvernait des tribus turques, appelées Usbecks, du nom d'un ancien khan du Kaptchak : son humeur guerrière réprimée à l'Occident par les troupes russes d'Ivan III, dont les armes étaient de plus en plus prospères, se replia vers la Perse où l'anarchie lui promettait des succès faciles. Un second motif qu'il comptait dévoiler ultérieurement, le poussait encore à l'exécution de ce plan : issu de la famille de Tchinghiz khan, il ne pouvait voir avec indifférence le trône de Samarkand entre les mains des descendants de Timour et perdu pour sa race.
Déjà dès 1505 il avait envahi la Perse septentrionale 1505
où régnait Housein Baïkara, arrière-petit-fils de Timour, lorsque Ismaïl schah, jaloux de ses succès, sentant lui-même le besoin de s'élever, marcha au secours du prince dépossédé, et après avoir tué dans un combat, Schaïbeck khan, se rendit maître du Kharizm et du Khorassan et y nomma des gouver-

(1) Provinces au delà de l'Oxus.

neurs de son choix. L'année suivante, ces conquêtes, que la force seule pouvait maintenir intactes, furent de nouveau remises au sort des armes : Ilbars, prince usbeck, de la famille de Schaïbeck, réussit à recruter un parti dans le Kharizm et y fut accueilli de toutes parts comme un libérateur.

Ismaïl tenta immédiatement une seconde expédition qui fut loin d'être heureuse : les Usbecks invoquant l'appui de leurs coreligionnaires, du schisme sonnite, avaient reçu en secret quelques renforts des Ottomans. Ismaïl n'ignorait pas cette alliance tacite; aussi, après sa victoire sur Schaïbeck, il avait, comme par défi, envoyé à Bajazet II, alors sultan de Constantinople, la peau du crâne de son ennemi. Le schah persan, s'empressa donc de chercher de son côté des auxiliaires en état de le soutenir dans une lutte qui allait embraser toute l'Asie-Occidentale, et s'étant adressé au sultan d'Égypte qu'il savait fort mal disposé à l'égard de Bajazet II, il en obtint un faible secours. Cette coopération souleva néanmoins la fureur des Ottomans, et devint le principal grief qui les précipita, ainsi que nous aurons l'occasion de le raconter, contre l'Égypte dont ils firent la conquête et qu'ils incorporèrent à leur empire.

Ismaïl réuni à Mirza Baber, dernier débris de la famille de Timour et souverain de Ghazna, dirigea d'abord toutes ses forces contre les Usbecks et fut

vaincu : mis en déroute après une défaite sanglante, 1512
Mirza Baber, rentra même difficilement à Ghazna. Ce prince, redoutant de plus en plus les Usbecks lancés à sa poursuite, continua précipitamment son mouvement de retraite : escorté de tous ceux qui purent échapper aux coups de l'ennemi, il vint à Kaboul et de là à Delhy, où, après avoir expulsé les Ghourides depuis longtemps en possession de ce pays, il fonda un nouveau royaume, connu sous le nom d'empire du grand Mogol, lequel embrassa dans son immense étendue toute la partie septentrionale de l'Inde et de l'Afghanistan, et contribua à répandre au milieu de ces contrées les préceptes de l'Islamisme (1). Sélim Ier, comprenant la gravité des circonstances, amena son père Bajazet II, à abdiquer en sa faveur, et accourut sur ce théâtre enflammé, où son ambition, sa foi cruelle, allaient trouver des occasions de se déployer. Il engagea les hostilités contre Ismaïl, par un massacre de 40,000 individus, sectaires de la religion schiite et dispersa les tribus de Turcomans du *Mouton Blanc*, tributaires de ce prince : bientôt ayant atteint le schah persan, il le défit en bataille rangée, s'empara de

(1) C'est par suite de l'invasion de Mirza Baber qu'a eu lieu l'apparition, sur les rives de l'Indus, du nankéisme ou religion des Sikhs. Nânek-schah fut, comme on l'a dit chap. II, fondateur de ce culte dans lequel les dogmes musulmans et indiens semblent s'être réconciliés.

sa capitale qu'il livra au pillage, puis revint à Constantinople jouir de son triomphe et méditer de nouvelles campagnes. Ce fut alors qu'il résolut d'attaquer l'Égypte, à laquelle il ne pouvait pardonner l'espèce d'alliance contractée avec la Perse.

Les relations des Ottomans et des Mamelucks tcherkesses d'Égypte, amicales et sincères, tant qu'il y eut nécessité d'unir leurs intérêts contre les envahissements de Timour, avaient perdu ce caractère aussitôt le danger passé. Le pillage des caravanes turques qui se rendaient à la Mecque, ne tarda pas aussi à donner lieu à de vives récriminations et à faire naître la froideur entre les deux peuples. On reprochait, en outre, au sultan d'Égypte, l'hospitalité accordée, quelques années auparavant, à Zizim, frère de Bajazet, à ce prince malheureux qui se réfugia plus tard en Europe, où sept puissances chrétiennes se disputèrent sa personne, pour en faire un étendard de guerre contre les Ottomans et qui resta ainsi un instrument passif de politique jusqu'à ce que le poison de Borgia l'eût fait disparaître. Une rupture était enfin imminente, depuis que l'Égypte avait accordé des secours au schah de Perse, Ismaïl; bien qu'un tel concours n'eût point été hautement avoué, il équivalait à une déclaration de guerre. L'occasion de tirer vengeance de tant de griefs, paraissait favorable à Sélim : des changements im-

portants étaient survenus en Égypte : la prospérité de ce pays, résultat d'un commerce fort étendu, diminuait chaque jour, et les dissensions fomentées par les chefs mamelucks, épuisaient de plus en plus les habitants.

Ces dernières calamités suffisaient pour frapper de mort un pays beaucoup plus riche que l'Égypte, lorsqu'un autre événement vint accélérer sa ruine en tarissant, à sa source, ses moyens de fortune. L'amiral portugais, Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, en 1497, avait ouvert au commerce une voie nouvelle. Cette découverte ne fut pas due seulement à l'esprit inquiet et entreprenant des Portugais, elle naquit du besoin impérieux de drogueries, d'épices et d'autres marchandises de l'Inde, qu'on ne pouvait plus se procurer qu'à des prix exorbitants en Europe, soit que les caravanes fussent plus souvent pillées par les Arabes, soit que les impôts eussent été augmentés par les gouverneurs mamelucks, afin de soutenir leurs rivalités, soit que la cupidité de Venise où se concentrait alors tout le commerce d'Orient, eût enfin lassé les peuples d'Europe ses voisins. Indépendamment de cela, les Ottomans avaient, à l'exemple de l'ancien empire arabe de Bagdad, rétabli le chemin du golfe Persique. Toutes ces causes réunies rendirent moins fréquent le passage des marchandises à travers

l'Égypte; et comme cela a toujours lieu au début de chaque révolution semblable, les populations de ces contrées hâtèrent elles-mêmes leur décadence par leurs excès et leurs révoltes : les rapines et les exactions auxquelles ils se livrèrent, forcèrent de plus en plus le commerce à s'éloigner d'une voie, désormais sans sûreté. Venise, pressentant les pertes immenses qu'allait lui causer l'abandon de la route d'Alexandrie, essaya de lutter contre la mauvaise fortune qui la menaçait, en envoyant en Égypte du bois pour construire une flotte; mais cette entreprise échoua, et la flotte vénitienne fut complétement battue (1). Dans ces circonstances critiques, les Égyptiens, abandonnés à eux-mêmes, trop peu éclairés pour apprécier leur position et comprendre que le pillage achevait de ruiner le commerce de transit, leur principale richesse, redoublèrent de

(1) Le cours de la prospérité de Venise s'est trouvé entièrement suspendu par la prise de Constantinople, la découverte du cap de Bonne-Espérance et celle de l'Amérique. Cette république, formée au v[e] siècle par la réunion de quelques familles de la Vénétie qui avaient fui à l'approche d'Attila, était devenue, après quelques siècles, la première puissance commerciale et maritime de l'Europe, la maîtresse de nombreuses provinces en terre ferme, d'une partie de l'empire grec d'Orient, des royaumes de Chypre, de Candie, et de plusieurs établissements dans les trois parties du monde connues. Quelques révolutions en Asie suffirent pour faire crouler une fortune aussi colossale, et il ne resta bientôt plus à cette fière et opulente république, jusqu'à son anéantissement complet en 1797, que l'inquisition, le despotisme affreux des *Dix* et leur auxiliaire épouvantable, la *prison des plombs*.

violence et se ruèrent sur les caravanes de la Mecque à Médine, rançonnant avec une dureté impitoyable les pèlerins musulmans et les autres voyageurs restés fidèles à d'anciennes habitudes.

Les précédentes campagnes des Ottomans contre la Perse avaient reculé les frontières orientales de leur empire : l'occupation des provinces de Diarbekr, d'Orfa, de Mossoul, leur ouvrant tout le pays à l'est, les rives de l'Euphrate étaient devenues leurs limites naturelles. Se voyant dès lors en contact immédiat avec l'Égypte, Sélim Ier brûla du désir d'y entrer à la tête d'une armée. Il éprouva peu de résistance dans une première expédition (1515) : le 1515
sultan Kausson, vieillard octogénaire, essaya vainement d'arrêter sa marche ; il mourut de mort violente ou d'apoplexie après une seule défaite, et Sélim s'empara de ses trésors, s'élevant, dit-on, à deux cents quintaux d'argent et cent d'or (1). Continuant ensuite ses succès, au milieu de scènes de carnage et de cruautés inouïes, il reçut successivement la soumission de plusieurs villes, entre autres d'Alep et de Damas, où il passa les quatre mois de l'hiver suivant. Remis de leur stupeur, les Mamelucks tentèrent de reprendre l'offensive aux environs du Caire, sous les ordres du fils de Kausson, et ne réussirent pas mieux que l'année précédente à arrêter

(1) Environ 4,500,000 francs en argent, et 35,000,000 en or.

la marche de l'ennemi : l'armée ottomane, victorieuse
1518 et bientôt maîtresse de la capitale de l'Égypte, signala sa victoire par un carnage horrible et étouffa dans le sang les derniers soupirs de la puissance des Mamelucks.

La conquête de l'Égypte était d'autant plus précieuse, qu'elle rendait, désormais, dépositaire du pouvoir khalifal le sultan des Ottomans. L'abdication formelle du dernier khalife abbasside, en 1517, éleva Sélim Ier à cette dignité, perpétuée jusqu'alors dans la tribu arabe des Koreishites (celle de Mahomet), et cette même année, le schérif de la Mecque déposa à ses pieds les clefs du temple de la Caaba. Depuis lors, ce n'est plus seulement comme chef de la hiérarchie politique que le sultan de Constantinople a droit de surveiller les affaires des Ulémas ou ministres de la loi : son titre de khalife indique la réunion, dans ses mains, du double pouvoir spirituel et temporel. Sélim désigna pour gouverner l'Égypte, en qualité de feudataire et de vassal, son beau-frère, Mohammed Ghiréi, petit-fils d'Azi Ghiréi, fondateur de la dynastie des khans de Crimée : ce Mohammed avait rendu, dans les guerres de Pologne, de grands services, et Sélim, pour l'en récompenser, l'avait allié à sa famille en lui donnant une de ses sœurs en mariage.

Ainsi finit l'existence nationale de l'Égypte à la-

quelle, depuis longtemps, les Mamelucks faisaient chèrement payer, par leurs vexations et leurs dissensions intestines, la bravoure, les talents et l'habileté guerrière qui avaient illustré leurs ancêtres durant les guerres des croisades. Ce pays cherche de nos jours à relever son antique gloire et à conquérir par les armes et par de nobles efforts, une place honorable parmi les nations civilisées : bien plus, la Providence semble l'avoir désigné pour servir de lien entre l'Orient et l'Occident, et c'est par son intermédiaire que le Koran et le Christianisme signeront un jour un traité de paix fécond dont le premier résultat sera la reprise d'une voie commerciale, abandonnée momentanément. Il importe surtout à la France d'accélérer le triomphe de cette politique : nul peuple n'est plus en position d'exploiter cette mine précieuse au profit de la civilisation et de réconcilier deux mondes trop longtemps ennemis et étrangers l'un à l'autre.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis l'incor- 1520
poration de l'Égypte à l'empire ottoman, lorsque Sélim Ier mourut, laissant à Souleïman II son successeur, un trône consolidé, il est vrai, par de précieuses acquisitions de territoire, mais aussi déshonoré par des actes de cruauté et de tyrannie sans excuse et sans justification possibles. A une époque où régnaient des hommes tels que Henri VIII,

François Ier, Charles-Quint, Léon X et Ivan IV, le nouveau sultan mérita de la part des historiens européens le surnom de Grand : ses sujets, moins flatteurs, l'ont appelé simplement Législateur. La victoire était un droit de joyeux avénement que chaque sultan devait à ses peuples : Souleïman l'acquitta en comprimant une révolte en Syrie, en pacifiant complétement l'Égypte et en s'emparant de Belgrade et de Rhodes qui lui ouvraient la Hongrie et lui assuraient l'empire de la mer dans la partie orientale de la Méditerranée. Sous son règne, le nom ottoman atteignit son apogée de puissance ; la législation, les sciences et les arts accomplirent des progrès dignes des plus grands éloges.

1525 La mort d'Ismaïl schah, qui suivit à cinq ans d'intervalle celle de Sélim Ier, n'avait pas éteint l'animosité réciproque des Ottomans et des Persans ; l'inimitié des deux nations se rattachait à des rivalités religieuses qui devaient longtemps encore ensanglanter le sol. La haine sembla même redoubler d'intensité entre les successeurs d'Ismaïl et de Sélim Ier; car, aussitôt la nomination du nouveau schah, Souleïman II lui adressa une lettre dont la rédaction empreinte de grossièreté et de fanatisme reflète parfaitement les sentiments farouches des Ottomans à l'égard de ceux qu'ils appellent hérétiques ou infidèles. Thamasp schah, privé des moyens né-

cessaires pour venger immédiatement une telle injure, dévora en silence son affront et se résigna, à l'exemple de son père, à envoyer au roi de Hongrie et à l'empereur d'Allemagne, Charles Quint, un ambassadeur chargé de négocier une alliance contre leur ennemi commun : d'un autre côté, François Ier, prisonnier à Madrid (1525 - 1526), pressait Souleïman d'envahir la Hongrie, afin d'y retenir occupé Charles-Quint. Les intérêts de tous ces peuples, si éloignés les uns des autres, d'origine, de religion et de mœurs si diverses, se trouvent donc encore en contact à cette époque! Pendant deux siècles consécutifs, les Ottomans vont alternativement porter la guerre en Perse et en Hongrie; entraînés dans les unes par l'intolérance de leurs idées religieuses, poussés aux autres par le désir d'accroitre leurs conquêtes, bien plus que par haine contre le Christianisme; car ils ne se refuseront pas à diverses reprises à servir la politique de la France. Dans cette double lutte, née de besoins, de sentiments distincts, on voit les peuples turcs passer continuellement d'un champ de bataille à l'autre et jeter le poids de leurs armes dans ces tournois sérieux de l'Europe où s'agitent les questions les plus graves, la délimitation, la sécurité des empires et le triomphe de la réforme. Disons un mot de ces événements qui agitaient l'Occident et dont Sou-

leïman II sut tirer parti pour étendre sa domination.

Dès 1519, le trône impérial d'Allemagne, vacant par la mort de Maximilien Ier, était vivement ambitionné par des compétiteurs puissants, tels que les rois de France, d'Espagne et d'Angleterre. Les électeurs, craignant de se donner un maître, offrirent la couronne à un d'entre eux, à Frédéric, électeur de Saxe, qui la fit tomber sur la tête du roi d'Espagne. Charles-Quint était des trois candidats le plus dangereux pour la liberté de l'Allemagne, mais aussi le plus capable pour la défendre contre les Turcs ottomans qui renouvelaient alors les craintes que l'Europe avait éprouvées du temps de Mohammed II : le maître de l'Espagne, du royaume de Naples et de l'Autriche, pouvait seul arrêter les progrès des armées de Souleïman. Cette élection fit éclater la sanglante rivalité de François Ier et de Charles-Quint : le premier réclamait Naples pour lui, la Navarre pour Henri d'Albret; l'empereur revendiquait le fief impérial du Milanais et le duché de Bourgogne. La victoire devait rester à celui qui mettrait le roi d'Angleterre dans son parti. Charles-Quint sut profiter des griefs personnels de Henri VIII contre François Ier et gagna en outre le pape Léon X. Les hostilités s'engagèrent et bientôt la bataille de Pavie (1525) coûta la liberté au roi de France qui ne vit cesser sa captivité qu'après avoir renoncé à ses prétentions

sur l'Italie et promis de céder la Bourgogne, de livrer ses deux fils en otage et de s'allier par un double mariage à la famille de son adversaire.

A ce prix François Ier fut libre; mais il ne sortit pas tout entier de cette fatale prison, il y laissa cette bonne foi, cette confiance chevaleresque qui jusque-là avaient fait sa gloire : à Madrid même il avait protesté secrètement contre le traité qui lui rendait la
liberté. Redevenu roi, il ne lui fut pas difficile de 1526
l'éluder. Il se rapprocha de Souleïman en stimulant son ambition contre la Hongrie, et intéressa à sa cause Henri VIII, qu'il parvint à alarmer au sujet des victoires de Charles-Quint. Le pape, les villes d'Italie laissées, depuis la bataille de Pavie, à la merci des armées impériales, invoquaient en outre les Français comme des libérateurs. Ces malheureuses contrées souffraient des maux inouïs; c'était moins une guerre qu'un long supplice infligé par une soldatesque sans frein à un peuple désarmé. Les troupes mal payées de Charles-Quint n'étaient point à lui, n'étaient à personne : elles n'obéissaient qu'à leurs passions brutales. Rome elle-même ne fut pas ménagée, et fut tour à tour pillée et saccagée par les Allemands et les Espagnols. François Ier crut alors le moment favorable pour tirer parti des sentiments d'indignation qui animaient tous les fidèles catholiques : il reprit les armes, mais bientôt, après

avoir juré à ses alliés d'Italie qu'il ne séparerait point ses intérêts des leurs, il signa le traité de
1529 Cambrai par lequel il les abandonnait à la vengeance de Charles-Quint. Cet odieux traité bannit pour longtemps les Français de l'Italie.

L'empereur d'Allemagne était également pressé de conclure cette paix : les progrès de la réforme en Allemagne et surtout l'invasion du terrible Souleïman, l'inquiétaient et le forçaient à porter ses forces sur les points les plus menacés. Louis, roi de Hongrie, avait déjà payé de sa vie sa résistance à Mohacz. Deux princes furent élus en même temps pour lui succéder, Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, et Jean Zapoly, vaïvode de Transylvanie, lequel, ne pouvant obtenir aucun secours de la Pologne, adressa ses sollicitations aux Ottomans eux-mêmes. Cette anarchie rendit plus imminents les périls des pays envahis et facilita les progrès des Turcs qui arrivèrent sous les murs de Vienne, la même année où fut signé le traité de Cambrai (1529). Charles-Quint, momentanément en paix avec la France, put heureusement marcher au secours de cette capitale et y jeter pour la défendre, une foule de vaillants soldats allemands et espagnols. Après vingt jours de siége et vingt assauts, Souleïman II, contraint de battre en retraite, s'éloigna, rompant les ponts derrière lui, dévastant tout ce

qu'il rencontrait sur son passage et égorgeant ses prisonniers : il chercha, ensuite, à se faire illusion et à relever son orgueil humilié, en couronnant Zapoly, auquel il avait fait un royaume de ruines.

Charles-Quint, appelé sans cesse en Allemagne pour diriger les attaques contre la réforme religieuse, se voyait avec peine retenu sur les frontières méridionales de son empire par les excursions réitérées des Ottomans. Les chevaliers de Rhodes qu'il avait établis dans l'île de Malte, étaient trop faibles pour purger les mers, des vaisseaux de l'amiral de Souleïman, Khaïreddin Barberousse, qui, après avoir dévasté les côtes d'Italie, s'était élancé sur Tunis et avait soumis cette ville à sa domination. Charles-Quint résolut de l'attaquer dans cette forteresse, et prit lui-même le commandement d'une expédition composée de cinq cents vaisseaux et d'une armée de trente mille hommes aguerris. Barberousse était dans l'impossibilité de résister à un tel armement, le plus formidable que la chrétienté eût entrepris contre les musulmans depuis les croisades. La Goulette fut prise d'assaut; Tunis se rendit à discrétion, et vingt mille 1535
chrétiens délivrés de l'esclavage revirent leur patrie.

Cependant la réforme se propageait et gagnait les esprits : Charles-Quint occupé des dangers les plus pressants, ceux de l'extérieur, ne pouvait constamment tenir tête aux protestants. Afin d'aplanir les

obstacles dont ils menaçaient d'entraver son expédition contre Barberousse, l'empereur d'Allemagne s'était résigné à concéder aux réformistes tout ce qu'ils réclamaient, la tolérance, la conservation, jusqu'au prochain concile, des biens sécularisés, et leur admission dans la chambre impériale. Toutes ces concessions ne suffirent bientôt plus : les exigences s'accrurent en même temps que le succès et la nouvelle croyance poursuivit avec audace le cours de ses triomphes.

L'influence des Ottomans en Europe, au milieu des débats de la réforme religieuse a servi, comme on voit, la cause du progrès : c'est aux invasions de ces peuples asiatiques que cette révolte audacieuse de l'esprit humain a dû de n'être pas étouffée à son berceau. Par suite de diversions heureuses que ménagèrent les instances et les sollicitations de François Ier, la pensée, vivifiée déjà par les guerres des croisades et la dispersion des trésors de Constantinople, faisant explosion tout à coup, s'est affranchie du joug matériel sous lequel elle gémissait opprimée depuis des siècles. Rassurée contre les menaces du pouvoir le plus redoutable de l'époque, la force intellectuelle a gagné de plus en plus du terrain, agrandissant le cercle de toutes les idées, immolant sans pitié une foule d'erreurs, de préjugés et d'abus, produisant enfin, de nos jours, après une série de

crises et de catastrophes, une régénération politique dont les premiers bienfaits sont déjà merveilleusement sentis et développés. Les armées ottomanes, longtemps dédaignées de nos historiens, ont donc agi comme auxiliaires mystérieux de la Providence et secondé notre émancipation intellectuelle, continuant ainsi, les services des Alains, des Huns, des Avares, et de tous les peuples qui, les devançant dans leurs migrations en Europe, nous ont aidé à parcourir toutes les phases de progrès sociaux depuis l'état de tribu jusqu'à celui de nation. L'examen le plus simple de cette succession d'événements ne laisse pas le moindre doute sur l'utile coopération des hordes d'Asie, que le mépris ou une haine non moins injuste, a fait jusqu'à ce jour méconnaître.

L'arrivée sur notre continent de ces populations, traitées par nos ancêtres de barbares, leur intervention dans nos débats internationaux, au milieu des enfantements pénibles de sociétés gravitant vers une condition meilleure, les signalent comme l'expression vivante de la guerre, cette terrible nécessité, imposée à l'humanité pour fortifier son enfance, et à laquelle, quoi qu'on en dise, les passions des peuples ne sauront de longtemps renoncer. Au lieu de nous laisser entraîner à une critique étroite de faits qui sont en opposition avec les idées et les

sentiments actuels, au lieu de récriminer par un blasphmèe ridicule contre l'arbitre souverain de notre destinée, ou de nier les lois sociales qu'il a plu à sa sagesse de nous imposer, pourquoi ne pas nous borner à faire tourner au profit de notre amélioration, les plaintes amères, les malédictions des siècles antérieurs? La guerre étant regardée par l'historien impartial comme un de ces moyens terribles, utiles pour la formation des empires, devons-nous après cela refuser notre attention aux peuples d'Asie qui ont rempli un rôle aussi indispensable dans le drame humanitaire?

Les sociétés de l'avenir approfondissant davantage le secret de leurs destinées, pressentant en partie le but de leurs efforts, se livreront sans doute un jour, au sein de la paix, à la culture exclusive des arts les plus rationnels et les plus profitables, flétriront et stigmatiseront la violence devenue immorale et inutile; mais pouvons-nous sans injustice, imputer à crime à tant de peuples nomades et guerriers, leur ignorance de nos principes sociaux? Quels sont d'ailleurs nos droits pour revendiquer un tel privilége? Chacun de nos pas dans le passé n'a-t-il pas le caractère de l'aveuglement funeste qui a présidé aux migrations asiatiques? Comment sans être saisis d'un profond sentiment d'humilité et de confusion, oser mettre en regard des évènements des siècles passés,

les projets, les conceptions des grands hommes de notre propre histoire ! Où sont chez nous les hommes de génie qui mieux qu'Attila, Tchinghiz khan et Timour, ont sondé les vues de la Providence, et apprécié à sa juste valeur, la portée des luttes au milieu desquelles ils s'élançaient, croyant tenir en main la boussole de la raison ? Charlemagne, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, Napoléon lui-même, ont-ils eu conscience sérieusement de la mission confiée à leurs bras ? François Ier, Souleïman II, aperçoivent-ils la réforme grandissant à l'abri de leur alliance ? Charles-Quint a-t-il bien plongé dans l'avenir un regard pénétrant, lorsque conduisant ses armées à travers les guerres allumées de toutes parts, la stérilité de la terre et l'inquisition naissent sur ses pas ? Une activité prodigieuse, une ambition démesurée, sont les seuls mobiles de sa conduite : son intelligence, si vaste qu'on la suppose, n'a pas su découvrir les envahissements et les conséquences de la réforme religieuse, non plus que ses successeurs ne liront l'appauvrissement et la décadence de l'Espagne dans l'expulsion des Maures et dans l'exploitation des mines d'or du Nouveau-Monde.

Tandis que Charles-Quint se montrait défenseur ardent de la foi catholique et qu'il entraînait son armée dans une expédition contre Tunis, la conduite de François Ier présentait un triste contraste,

1534 Ce prince venait de déclarer son alliance avec Souleïman II : il négociait avec les protestants d'Allemagne, avec Henri VIII, qui avait répudié la tante de Charles-Quint, et abandonné l'église de Rome. Il ne tira d'aucun de ses nouveaux alliés les secours qu'il en attendait, et fut obligé de soutenir seul le choc. Le troisième acteur célèbre du XVIe siècle, Souleïman II, n'était pas non plus toujours maître de suivre ses penchants belliqueux et de mettre à exécution ses projets : des guerres périodiques contre les Schiites de Perse, le détournaient fréquemment du théâtre de l'Europe. Semblable à la vague que le flux et le reflux roulent sans cesse, l'armée ottomane, semant tour à tour l'effroi sur chacun des continents d'Europe et d'Asie, devenait en quelque sorte le régulateur des rivalités et des révolutions de ces deux contrées. Le rapprochement momentané de la France et de la Turquie produisit cependant des résultats que nous ne saurions passer sous silence : François Ier envoya en qualité d'ambassadeur à Constantinople, Laforêt, et le chargea de régler les rapports commerciaux des deux nations. C'est ce traité qui est devenu la base de tous les autres : il consacrait la liberté réciproque de navigation, la juridiction souveraine des consuls dans les affaires exclusivement civiles et la liberté des esclaves faits antérieurement : on s'interdit aussi

mutuellement pour l'avenir, le droit de réduire en esclavage les prisonniers de guerre. Un tel traité est une preuve évidente que les Ottomans étaient alors sortis de la barbarie et qu'ils s'associaient peu à peu à la politique de l'Europe, en adoptant une partie de son code international.

La trêve amenée, par l'épuisement des finances, entre Charles-Quint et le roi de France ne fut pas de longue durée. Les griefs ne devaient pas manquer entre ces deux rivaux également dévorés d'ambition : l'un fut l'assassinat de deux envoyés français qui, traversant l'Italie pour se rendre à la cour de Souleïman II, furent tués dans le Milanais par ordre du gouvernement impérial, intéressé à se saisir de leurs papiers. Les hostilités recommencèrent, et les flottes réunies de François Ier et de Souleïman, bom- 1542
bardèrent, mais inutilement, le château de Nice. Le spectacle du croissant uni aux fleurs de lis, indisposa bientôt toute la chrétienté contre la France, qui, délaissée de ses alliés, et seule contre tous, déploya une vigueur inattendue : elle combattit avec cinq armées et étonna les confédérés par la brillante victoire de Cerizols. Charles-Quint, mal secondé par Henri VIII, et rappelé en Hongrie par les progrès de Souleïman, se hâta de conclure, à treize lieues de Paris, un traité par lequel François Ier renonçait à Naples, Charles à la Bourgogne : le duc d'Orléans

devait être investi du Milanais. Les rois de France et d'Angleterre s'étant aussi réconciliés, moururent
1547 tous deux quelque temps après la conclusion de la paix.

La guerre de France terminée, Charles-Quint, qui songeait à s'unir étroitement avec le pape pour accabler à la fois les libertés religieuses et politiques de l'Allemagne, se décida à suspendre les hostilités qui duraient en Hongrie depuis sept ans, et signa, l'année même de la mort de François Ier, un traité de paix avec Souleïman II, s'engageant à lui payer un tribut annuel de 30,000 ducats (environ 355,800 francs). L'Autriche dut ressentir amèrement l'humiliation d'un tel sacrifice; car c'était la première fois qu'elle achetait sa sécurité au prix d'une rançon en argent. Déjà Ferdinand, frère de Charles-Quint, s'était, deux années auparavant, déclaré feudataire de Souleïman, pour la partie du royaume de Hongrie, laissée intacte par les Ottomans, afin de porter toutes ses forces contre la Bohême et en Allemagne : il avait rétabli l'archevêché de Prague, si formidable aux anciens Hussites, et s'était fait proclamer souverain héréditaire de Bohême. La ligue des deux frères ne put néanmoins triompher de l'enthousiasme des protestants, et l'empereur désespérant de satisfaire sa haine contre la réforme, ne tarda pas à accepter la convention

de Passau, qui reconnut les priviléges de la nouvelle communion et fut convertie plus tard (1555), dans le traité d'Augsbourg. Telle a été la première victoire de la liberté religieuse : de nouvelles luttes l'attendent encore, mais le succès n'est plus douteux ; elle sortira de chaque combat toujours plus forte et plus glorieuse.

Ainsi que nous l'avons observé, la cessation des hostilités sur un point, annonçait leur reprise sur un autre : de même que Charles-Quint quittait les Ottomans pour entrer en lice avec les Protestants, Souleïman II, de son côté, ne s'éloignait de l'Europe, que pour déclarer une nouvelle guerre à la Perse. Les dissentiments religieux, de plus en plus profonds et irréconciliables chez ces deux peuples d'Asie, saisissaient, pour se manifester, toutes les occasions, tous les prétextes. Le fils d'Ismaïl, Tahmasp-schah, ne jouissait point en paix du trône dont il avait hérité : son frère, révolté, lui disputait la souveraineté à la tête d'un parti, toujours facile à recruter dans un pays en proie depuis des siècles aux révolutions. La victoire restant à Tahmasp, son frère se réfugia près de Souleïman II, et implora sa protection et son appui. Celui-ci venait de conclure (1547) une paix glorieuse que l'empire d'Autriche avait garantie par la promesse d'un tribut annuel : fier de sa puissance, il accueillit avec empressement

le rival du schah de Perse, et lui promit d'appuyer
ses prétentions, espérant par là se ménager un vassal
s'il réussissait. L'histoire montre Souleïman II, cé-
dant dans cette circonstance aux suggestions de la
sultane favorite, connue sous le nom de Roxelane.
Cette femme célèbre, appelée Khourrem (la joyeuse),
était d'origine russe, et non française, comme l'ont
à tort rapporté nos historiens : par les qualités de
l'esprit et son tact exquis, cette favorite continuait
à exercer sur son maître un empire qu'elle avait dû
longtemps à ses charmes seuls. Devenue la protec-
trice du prince persan, qui avait su capter sa bien-
1548 veillance, une expédition fut aussitôt résolue en sa
faveur.

L'armée persane n'était point en état de tenir tête
aux Ottomans, aguerris par une foule de combats
signalés par autant de victoires. Tebriz (Tauriz) se
rendit presque sans coup férir, et après avoir ex-
torqué à cette capitale un riche butin, Souleïman II
revint à Constantinople jouir de son triomphe. Ce
fut dans ce moment d'ivresse qu'il écrivit à Ferdi-
nand de Hongrie, pour lui annoncer pompeusement
la conquête de trente et une villes, la destruction de
quatorze autres, et des travaux propres à assurer la
défense de vingt-huit places. Ce premier succès ne
fut pourtant point décisif : il fallut, six ans après,
recommencer une nouvelle campagne qui se termina

par un traité de paix dont les clauses fixèrent la délimitation des frontières des deux nations. Ce traité fut, à proprement dire, le premier conclu depuis l'élévation des Saffis : jusque-là on s'en était tenu à de simples armistices. Pendant ce temps Obeïdoullah, descendant de Schaïbeck-khan, l'adversaire malheureux d'Ismaïl, avait à la tête de ses Turcs Usbecks, poursuivi ses progrès au delà de l'Oxus, et s'était avancé jusque dans le Khorassan : ses successeurs continuèrent avec avantage leurs envahissements; mais ils s'arrêtèrent lorsque le sultan ottoman déclara que la paix signée avec la Perse ne lui permettait plus d'envoyer des secours à ses coreligionnaires sonnites.

Souleïman eut bientôt l'occasion de se convaincre des bonnes dispositions de Tahmasp à son égard. Son fils Bajazet, ayant levé l'étendard de la révolte et ne pouvant réussir à détrôner son père, s'était réfugié à la cour du schah de Perse. Celui-ci, fidèle aux engagements qu'il venait de contracter, se voyant peut-être dans l'impossibilité de remplir généreusement les devoirs de l'hospitalité, livra Bajazet et ses quatre fils au sultan irrité, qui assouvit sa vengeance en les faisant étrangler. Peu d'années après cette horrible
exécution (1566), Souleïman II mourut au siége de 1566
Zigeth, ville de Hongrie. La victoire l'accompagna jusque dans les bras de la mort : à peine eut-il ex-

piré, que la place fut prise d'assaut. Sous son règne glorieux, qui dura quarante-six ans, l'empire ottoman s'étendit d'Alger à l'Euphrate, et des bords orientaux de la mer Noire aux extrémités de la Grèce et de l'Épire. Si Souleïman avait les qualités d'un conquérant, il en eut aussi les défauts, et sa froide cruauté restera toujours une tache infligée à sa mémoire. Son fils, Sélim II, l'un des sultans qui ont le plus souillé le trône d'Osman, par de honteuses débauches, et par des excès qui révoltent la nature, ne put même atténuer, par quelques victoires, l'avilissement de sa conduite. A partir de son règne, la puissance ottomane marche vers sa décadence : la réaction de la fortune se fait sentir presque immédiatement. Encouragée par les exhortations du pape et par l'or de la chrétienté, Venise forme une nouvelle ligue, qui, dirigée par don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, remporte
1574 dans le golfe de Lépante, une victoire brillante, présage de la chute d'un empire, dont l'influence va perdre de plus en plus de son utilité.

Quelques réflexions générales suffiront pour terminer ce qui nous reste à dire de l'histoire particulière des Ottomans. Le cadre auquel nous sommes astreint ne nous permet pas de suivre, sur le nouveau terrain où elle est parvenue, cette nation, dont le caractère originel et distinctif a subi une transfor-

mation notable. Ce ne sont plus les tribus nomades réunies par le génie d'Osman ; ce n'est plus même le gouvernement militaire de ses successeurs, où président seuls la soif de la guerre, l'instinct de la dévastation, l'intolérance religieuse. De nouveaux besoins ont surgi : la conquête a produit le goût des plaisirs et du luxe, et les sultans, abandonnés désormais aux adorations d'une cour qui les sert dans le silence de la terreur, fléchissent sous le poids d'un pouvoir qui, privé de son aliment primitif, la gloire, dégrade tout en eux.

Dès que le contact des nations européennes, les jouissances, fruits de la paix et de la richesse, eurent amené ces conquérants farouches à renoncer à leurs habitudes grossières; dès que, par suite de l'agrandissement de leur empire et de leur entrée dans la sphère politique de l'Europe, ils se sont vus forcés de s'entourer d'hommes instruits, de généraux étrangers, de drogmans de diverses nations, aptes aux affaires ténébreuses de la diplomatie, leur caractère primitif s'est effacé pour faire place à une physionomie plus moderne. Ils ont alors développé chez eux tous les éléments de civilisation que comportait leur morale incomplète et inflexible, et se sont appliqués à faire fructifier les germes déposés dans leurs lois sans aller, toutefois, jusqu'à subalterniser le fait de la guerre, cette clef de voûte de leur édifice

social. Si depuis Sélim II ce terrible moyen de gouvernement a été plus rarement mis en usage chez ces peuples, ils ne l'ont pas moins toujours considéré comme le ressort le plus énergique, la base de toute association; aussi les sciences n'ont pu franchir certaines limites, l'industrie n'a pu obtenir la sécurité, son élément vital, et l'esclavage a continué à envahir le seuil domestique. En laissant subsister, sans les modifier, la polygamie, l'esclavage et la fatalité, ces trois principes qui avaient fait son triomphe, la nation ottomane s'est condamnée à n'être qu'une puissance immobile, prête à s'éteindre devant l'Europe qui pèse sur elle de tout le poids de son intelligence et de sa liberté. Cette halte dans le cercle où son dogme étroit l'a emprisonnée, lui a été de plus en plus funeste depuis le XVIIe siècle.

A partir de cette époque, cet empire voit ses conquêtes lui échapper une à une. Au XVIIIe siècle, la Russie, son ennemie perfide et acharnée, met tout en œuvre pour la dépouiller : digne élève de ses anciens maîtres, les Mongols, elle sème au milieu des possessions ottomanes la discorde et la corruption, afin d'arracher quelques provinces. Le traité de Kaïnardgy (1774) accorde d'abord à la Crimée une indépendance illusoire : neuf ans plus tard, Catherine II recueille le fruit de ses astucieuses négociations et ajoute cette principauté à ses États.

La paix de Jassy (1791) recule de nouveau les frontières de la Russie, et le Dniester devient sa limite du côté de la Turquie. La lutte continue toujours et le traité de Bucharest (1812) qui détache la Bessarabie de la Moldavie; celui d'Andrinople (1829,) qui donna au reste de la Moldavie et à la Valachie, province renfermant trois millions d'habitants, une indépendance provisoire, semblable à celle dont jouissait la Crimée avant son incorporation définitive à la Russie; enfin, plus récemment, celui d'Unkiar Skelessi, sont autant de pas vers une crise qui doit régénérer ou engloutir à jamais l'empire ottoman.

XII.

SOMMAIRE.

Situation de la Perse aux XVIe et XVIIe siècles : vices des gouvernants. — Règne assez glorieux de Schah-Abbas. — Les Afghans, sous la conduite de Mahmoud, font la conquête de la Perse (1722). — Nadir-Schah les expulse six ans après : il se fait nommer roi et cherche à faire prédominer, en Perse, le culte mahométan sonnite. — Caractère de Nadir : son expédition dans l'Inde. Il meurt assassiné. — Ahmed, l'ami de Nadir, se retire dans l'Afghanistan, et y fonde la dynastie des Douranis. — Coup d'œil sur l'empire du Grand Mogol et sur le développement de la compagnie anglaise des Indes. — La chute de l'empire mogol favorise la confédération des Sikhs. — Organisation politique de ces derniers. — Randjit-Singh paraît sur la scène (1791) : après s'être ménagé la paix avec la compagnie anglaise, il étend ses conquêtes à l'Ouest. — Trois officiers français, MM. Ventura, Allard et Court, organisent son armée à l'européenne. — Puissance de Randjit-Singh : ses ressources, son caractère. — (1588—1838...)

CHAPITRE XII.

Épuisée par ses guerres contre les Ottomans, la Perse éprouvait de la peine à se relever des coups que lui avait portés Souleïman II. L'enthousiasme ardent, né du schisme d'Ali, favorable, jusqu'à un certain point au développement des individus, ne savait ni faire naître ni fortifier l'action de l'autorité centrale : le pays restait privé de force et d'énergie, comme à l'époque où le conquérant de l'Égypte, Sélim Ier, reculait la frontière de son empire jusqu'à l'Euphrate. Le pouvoir souverain, abâtardi à sa

source, ne se manifestait à la cour persane que par des actes déplorables, attestant à la fois son incapacité et sa faiblesse. Les schahs n'avaient de liberté que pour l'abus des plaisirs sensuels; le soin des affaires leur était entièrement étranger : chacun d'eux, mettant la dignité royale à satisfaire facilement ses goûts efféminés, ses caprices bizarres, s'usait prématurément dans des excès de tout genre. La défiance, comme un glaive constamment suspendu au dessus de la tête de ces princes amollis et lâches, les rendait en outre dénaturés ou cruels : leurs fils, quand on leur conservait la vie, croupissaient dans une ignorance profonde, ne respirant que l'air impur d'un harem où l'on accumulait, pour les détourner de la moindre pensée d'indépendance, d'élévation de l'ame, toutes les séductions, tous les poisons du vice. Rien de grand, d'honorable, ne pouvait sortir d'un tel état de choses : des frivolités, de vains amusements, parfois les douleurs poignantes de la jalousie, remplissaient l'existence des schahs, placés entre l'habitude d'abuser du peu d'autorité dont ils héritaient et la politique inquiète des gouverneurs de provinces, toujours enclins à mépriser des maitres faibles et ineptes. La Perse présentait, en quelque sorte, le spectacle d'une féodalité vivace, sous la présidence d'un roi fainéant, que, suivant les traditions orientales, on entourait d'hommages exté-

rieurs, de flatteries presque toujours fatales lorsqu'elles s'adressent même à une véritable supériorité. Quant au peuple, il semblait ne prendre aucune part à cette anarchie du pouvoir : adonné aux travaux que comportait sa civilisation, il était partagé en trois classes : celle des militaires, jouissant d'une prépondérance consacrée par la loi de Mahomet; celle des gens de loi; celle enfin des marchands, des artisans et des laboureurs.

Une telle constitution peut seule expliquer l'état de ce pays, où, d'une part, la royauté consacre son temps à des occupations puériles, à des rivalités domestiques, tandis que de l'autre, le peuple répare en silence, à l'abri d'une paix longtemps inconnue, ses désastres, ses malheurs, et travaille avec ardeur à l'accroissement de sa fortune. Le voyageur Tavernier montre l'état commercial de la Perse dans une situation florissante au XVII[e] siècle; celui de l'intérieur, exploité par les Persans et les juifs; celui de l'extérieur, abandonné aux Arméniens : il nous peint en même temps la cruauté et la nullité des successeurs d'Ismaïl, leur luxe et la pompe de leur cour (1).

(1) Tavernier et Chardin, que leur peu de connaissances rendait inhabiles à analyser les ressorts d'un gouvernement et à sonder les vices qui le minent, se trompent gravement lorsqu'ils déduisent du luxe des princes persans, la certitude du bonheur de leurs sujets. Ces voyageurs, assurément de bonne foi, n'ont point assez pesé et approfondi les principes de morale, les lois, les faits sociaux, pour assigner

D'après ce voyageur, les souverains de cet empire sont presque tous souillés du sang de leurs proches ou de leurs serviteurs : les uns font crever les yeux à leurs fils ou à leurs frères, genre de supplice qui, en flétrissant les victimes aux yeux de la nation, les empêche de se révolter, de troubler leurs plaisirs, et de porter atteinte à leur sécurité. D'autres passent leur vie au milieu d'une cour d'eunuques et de femmes, épuisant sur ces malheureuses, vouées à la brutalité de leurs passions, les caprices d'un libertinage fougueux, les fantaisies de la satiété et du dégoût : c'est ainsi que l'un d'eux, appelé Souleïman, dont le règne figure à la seconde moitié du XVIIe siècle, fit brûler toutes ses femmes, coupables d'avoir, par un sentiment de dévotion, le seul qui les élevât au-dessus de la brute, refusé d'enfreindre la défense du prophète et d'égarer leur raison dans des coupes de vin. Le même monstre ordonna la mort de l'eunuque fidèle qui, pour éviter des regrets tardifs à son maître revenu de son ivresse, avait épargné la vie de celles de ses femmes qu'il affectionnait le plus. La plume se refuse à retracer tant de scènes atroces

à la situation de la Perse le caractère qui lui convient, et formuler un jugement sûr et élevé à l'égard de ce royaume que nous allons voir, bientôt, livré aux horreurs de la guerre civile. Les détails qu'ils racontent sont des renseignements fort précieux ; mais leurs conclusions morales ou philosophiques manquent assez ordinairement de justesse.

qui dépassent souvent les actes de la démence la plus extravagante.

Un seul prince fait exception à cette généalogie d'hommes abrutis et couverts de sang. Schah Abbas, surnommé le Grand, élevé au trône en 1588, régna 1588
quarante ans avec quelque gloire. Il fit rentrer sous sa domination les provinces d'Ormus et de Kandahar, dont la Perse avait été dépouillée. Cette dernière place, qui devint fréquemment, à cette époque, un sujet de guerre, était d'une haute importance, car elle formait l'unique passage par terre, de la Perse aux Indes. Schah Abbas expulsa aussi d'Ispahan le reste des Guèbres ou Parsis, sectateurs de Zoroastre, que les violences d'Omar, l'ancien compagnon du prophète, n'avaient pu entièrement exterminer : ils habitaient alors un des faubourgs de cette ville, pauvres, ignorants, méprisés ; ne se mariant qu'entre eux ; fidèles à leur ancien culte pour le feu, emblème de la divinité.

Afin de n'être point troublé dans sa politique et de n'avoir pas à redouter un jour un rival ambitieux, Schah Abbas ordonna la mort de son fils unique ; rassuré dès lors sur tout ce qui l'entourait, il résolut de s'occuper de l'extérieur. La chance paraissait favorable : les chefs usbecks, livrés à des dissensions intestines, ne songeaient point à sortir de la Transoxiane et du Khorassan. Le schah persan

entreprit donc quelques expéditions qui toutes furent couronnées de succès. Vers la fin de son règne, il remporta aussi plusieurs victoires sur les Ottomans : il leur reprit la province de Tauriz, ancien théâtre de la guerre, les chassa d'une partie de leurs conquêtes, et en les retenant occupés en Asie, contribua à délivrer d'inquiétude les princes européens. Achmet Ier, sultan de Constantinople, effrayé de tant d'embarras, se hâta de conclure en 1615 une paix honteuse avec l'empereur Mathias, et lui rendit une portion du territoire conquis par ses
1628 ancêtres. La mort de Schah Abbas (1628) releva le courage des Ottomans, et le nouveau sultan, Mourad IV, surnommé l'Intrépide, sut se faire respecter des janissaires, tout puissants sous ses prédécesseurs, en les lançant contre la Perse et en les conduisant lui-même à la gloire. Il enleva d'abord la place d'Erzeroum, et dix ans plus tard, ayant pris d'assaut la ville de Bagdad, il l'incorpora à son empire.

Malgré l'ineptie des successeurs de Schah Abbas et leur éloignement des affaires, aucune catastrophe n'éclata en Perse tant que les événements du dehors ne vinrent pas ébranler cet édifice sans solidité; mais sous Hussein schah, successeur de ce Souleïman dont nous avons signalé quelques traits de cruauté, le pouvoir, miné par une foule de vices organiques, compromis en outre par la faiblesse de caractère et

la soif effrénée de plaisirs du nouveau schah, resta bientôt sans défense, en butte à la fois aux désordres intérieurs et aux agressions des voisins. Des rivalités, des intrigues entretenaient continuellement la désunion dans le conseil du prince, composé en grande partie d'eunuques et les dilapidations du trésor, la vénalité de la justice, les abus de toute nature engendraient des révoltes nombreuses. Sur ces entrefaites, les Afghans du Kandahar (1) proclament leur indépendance, marchent sur Ispahan, capitale de la Perse ; les Abdalis, les plus féroces parmi ces Afghans, massacrent le gouverneur de Hérat. Ailleurs, les Arabes de Mascate envahissent les frontières méridionales du royaume des schahs : les Usbecks et les Turcomans bouleversent le Khorassan; les Kurdes se précipitent sur Hamadan; les Lesghis, descendants des anciens Avares, pénètrent en Géorgie et se répandent dans les provinces à l'ouest de la mer Caspienne. Une tempête épouvantable gronde de toutes parts, et pendant quelques années, la guerre civile, le pillage de toutes les provinces frontières de la Perse, présagent un dénoûment funeste.

(1) On se rappelle qu'au IIIe siècle les *Grands Yue tchi*, Tubétains d'origine, rejetés en Transoxiane par les Hiong nou, abandonnèrent cette partie du Turkestan, entraînèrent dans leur fuite les Bactriens et les Sogdiens, et vinrent ensemble s'établir en conquérants sur le territoire de Kaboul et de Kandahar.

Un jeune chef afghan, d'une valeur remarquable, nommé Mahmoud, paraît bientôt à la tête de vingt-cinq mille des siens : franchissant rapidement deux cent cinquante lieues d'un territoire déjà ravagé, il arrive, après maintes victoires, sous les murs
1722 d'Ispahan (1722), et menace de réduire cette ville par la famine. Le faible Hussein, n'osant résister, abandonne sa capitale, vêtu d'habits de deuil, se livre à la discrétion de son ennemi et dépose entre ses mains un acte authentique de renonciation au trône. Cet événement fut le signal de l'anarchie sur tous les points de l'empire : chaque gouverneur, rendu à lui-même depuis que le schah avait si lâchement déserté son poste, refusa de se soumettre à tout autre pouvoir. Thamasp Mirza, troisième fils de Hussein, proclamé schah, à Casbin, après l'abdication de son père, redoutant de plus en plus les Afghans, lancés à sa poursuite, se jeta à la hâte dans Tauriz et sollicita l'appui des Ottomans et celui de Pierre Ier, tzar des Russes. Ces dangereux auxiliaires comprirent de suite l'importance de la proie qui venait en quelque sorte s'offrir d'elle-même ; ils firent avancer des corps d'armées et obtinrent leur part du démembrement général de la Perse. Les premiers devinrent maîtres de la Géorgie, d'une partie de l'Arménie et de l'Adzerbaïdjan, dont Tauriz est la capitale ; les Russes, de leur côté, s'appro-

prièrent le Daghestan, le Chirwan et le Ghilan, provinces situées sur la côte occidentale de la mer Caspienne.

Doué des qualités qui distinguent un conquérant, l'usurpateur Mahmoud manquait des vertus nécessaires à un administrateur. Sa politique sanguinaire, son avarice, sa cupidité irritaient sans cesse des plaies saignantes, en même temps que les progrès des Russes et des Ottomans, la turbulence des Kurdes, en suscitant des conspirations intérieures, provoquèrent d'innombrables exécutions, des massacres affreux, à la suite desquels la ville d'Ispahan fut repeuplée en partie de tribus étrangères. Bientôt une maladie grave présentant tous les symptômes de la folie, ne permit plus à Mahmoud de se maintenir au milieu de tant de difficultés : Echeref, un de
ses parents, le remplaça sur le trône, et fidèle imi- 1725
tateur de Mahmoud, animé comme lui d'un caractère avide et féroce, continuellement alarmé à la nouvelle de conspirations vraies ou imaginaires, il continua à traiter la Perse en vainqueur et en tyran. Sous sa farouche domination, les sources de la prospérité de la nation s'altérèrent promptement, tandis que les Russes et les Ottomans s'affermissaient dans leurs conquêtes orientales et obtenaient d'Echeref lui-même, après une lutte peu sérieuse, la consécration de leurs envahissements.

Thamasp, n'espérant plus rien de tels alliés pour relever sa fortune, cherche alors à se créer un parti dans le Mazanderan, province au sud de la mer Caspienne où il s'était réfugié. Il y trouve Nadir, chef turcoman, âgé d'environ quarante ans, déjà renommé pour sa bravoure et ses talents, qui lui offre ses services, l'appui de son nom, et démasque ses projets en prenant hautement le nom de Thamasp Kouli khan (serviteur de Thamasp) : une telle alliance, en augmentant les forces du schah persan, relève son espoir. Plein de courage et d'activité, dévoré d'une ambition sans bornes, Nadir se met alors à la tête d'une armée qu'il a su enflammer, et bientôt la prise d'Hérat sur les Abdalis, annonce d'autres succès. Echeref tente en vain d'arrêter cet adversaire redoutable : Nadir le met en
1728 pleine déroute, entre triomphant à Ispahan et y proclame schah, Thamasp, qui attendait à Téhéran l'issue de cette expédition. Battu une seconde fois à Chiraz, Echeref périt sous les coups d'un parti d'Afghans soulevé contre lui par le khan de Kandahar, lequel recherchait ardemment l'occasion de venger la mort de son frère Mahmoud. Ainsi disparut de la Perse, après six ans, la domination des Afghans, auxquels leur ignorance et leur férocité ôtaient tout moyen de s'y perpétuer et d'y rendre au pouvoir la considération et l'influence dont il avait si grand

besoin. Loin d'amener la soumission des autres provinces, la prise d'Ispahan avait été, au contraire, le prélude de révoltes nombreuses qui, ne pouvant être étouffées dans le sang, hâtèrent chaque jour le moment de l'expulsion des étrangers, en diminuant leurs ressources : comme on l'a déjà fait observer, l'état de la Perse était, en outre, plus féodal que monarchique ; la chute du gouvernement central avait mis chaque province à même d'organiser et de concentrer sa défense.

Thamasp, en qui des habitudes efféminées avaient éteint toute énergie, toute aptitude aux affaires, ressentait pourtant amèrement l'aiguillon de l'envie. Souffrant avec impatience de voir Nadir régner en son nom, il allait se résoudre, afin d'éloigner ce rival, à lui abandonner le gouvernement du Khorassan et du Kandahar et à lui proposer la main de sa sœur pour son fils, lorsqu'une guerre, fomentée peut-être secrètement par Nadir, rappela de nouveau ce général habile au commandement de l'armée, sur les frontières occidentales de la Perse. Les Ottomans perdirent dans cette campagne Hamadan, Kermanchah et les autres villes de l'Adzerbaïdjan et de la Géorgie, tombées antérieurement entre leurs mains : Nadir, sentant la nécessité de se porter précipitamment sur un point opposé, se disposa ensuite à marcher contre les Abdalis, maîtres de Hérat. En

proie de plus en plus à une sombre jalousie, Thamasp prétendit à son tour éclipser les trophées de son général et vint en personne mettre le siége devant
1731 la ville d'Erivan; mais après trois mois d'efforts inutiles, forcé de s'éloigner de cette place, il se vit attaqué au milieu des plaines d'Hamadan par une armée d'Ottomans et d'Arabes, réunis sous les ordres d'Achmed, pacha de Bagdad, et fut complétement battu. Ce malheureux prince, de retour presque seul à Ispahan, s'empressa bien vite, pour obtenir la paix, de céder au sultan de Constantinople le territoire de Kermanchah et tout le pays situé à gauche de l'Aras.

Furieux d'un traité aussi humiliant, Nadir refuse d'y souscrire et s'oppose formellement à son exécution. Il se rend en toute hâte à Ispahan, fait enlever Thamasp; puis chargeant un de ses affidés de le conduire à Meschcd, il proclame schah, le fils de ce prince, âgé seulement de huit mois et se réserve la tutelle de cet enfant. Son premier soin, en qualité de régent, fut d'assurer la paix avec les Russes; il se dirige ensuite contre les Ottomans, et réclame, les armes à la main, les provinces arrachées à son ancien maître. Il remporte en diverses rencontres, sur le pacha de Bagdad, des avantages signalés, et soumet de nouveau à sa domination Erivan, Tifflis, et tout le territoire formant le nord-ouest de la Perse. Jugeant

qu'après tant de services glorieux et utiles, le moment était venu de se rendre aux suggestions d'une ambition bien légitime, puisqu'elle avait doté la Perse, sinon d'une grande prospérité, du moins de son affranchissement, Nadir songe à se faire concéder une autorité dont il est le seul digne. Son camp se trouvait alors à l'ouest de la mer Caspienne, près du confluent du Kour et de l'Aras ; il le transforme à grands frais en ville, l'embellit de tout le luxe asiatique, et rassemble près de lui tous les individus dépositaires de fonctions élevées, civiles ou religieuses : là, dans une assemblée générale, il expose la situation du pays, rappelle les victoires qu'il a remportées, démontre les inconvénients d'une minorité, et, déroulant avec art un tableau dans lequel sa valeur personnelle brille de tant d'éclat, il engage les représentants de la nation à désigner un roi. Le choix ne pouvait être douteux : une armée fascinée par le prestige de la gloire, des partisans dont le dévouement lui est acquis, couvrent la voix de leur général d'une acclamation unanime, et, faisant violence à sa feinte modestie, le proclament souverain, sous le titre de Nadir Schah (1735). 1735

Nadir avait toujours pratiqué la religion sonnite; sa prédilection pour ce culte était donc fort naturelle. Bercé d'idées ambitieuses, rêvant un avenir de conquêtes, ainsi que l'unité du pouvoir indispensable

pour réussir, il était depuis longtemps frappé de l'imperfection de la religion schiite, en voyant combien elle favorisait l'esprit d'isolement et l'individualisme. Après avoir reçu de ses sujets les serments d'obéissance et de fidélité, pour lui et sa postérité, sa première opération, en prenant les rênes de l'État, fut donc de décréter quelques modifications dans les lois religieuses. Plusieurs mollahs (chefs de la religion), ayant témoigné de la résistance, il fit étrangler leur chef au milieu d'une assemblée : cet acte de sévérité exemplaire parvint à imposer silence momentanément à toute manifestation d'opposition. En essayant de suivre une politique nouvelle, Nadir montrait une certaine intelligence de sa position : il comprenait que son royaume resterait privé de force et de stabilité, tant qu'il maintiendrait debout des habitudes, des pratiques religieuses hostiles à l'action du pouvoir royal et à son accroissement : il avait, de plus, intérêt à gagner la confiance des Afghans et des Usbecks, tous Sonnites, et songeait en outre sérieusement à déraciner la haine des Ottomans à l'égard de la Perse, considérée par eux comme schismatique. Il est, au reste, fort difficile, à la distance où nous sommes de cette époque, d'approfondir de semblables détails et de sonder tant d'événements confus : toutefois, lors même que ces

considérations n'eussent point dicté à Nadir la résolution de modifier la croyance de ses sujets, il y eût été sans doute sollicité par une voix secrète, dont les inspirations déterminent assez ordinairement la conduite des grands hommes, et qui est comme le témoignage de la présence d'une volonté providentielle au milieu des événements humains.

Avec ses habitudes guerrières, Nadir ne déploya guère sur le trône que les qualités d'un conquérant : préoccupé du soin d'affermir sa domination ou d'étendre la prospérité de ses armes, il négligea le commerce, l'agriculture, en un mot, tous les arts pacifiques qui constituent la véritable richesse des empires. Tout entier à une seule idée, celle de justifier par la violence sa réputation de grand général, il consacra la plus grande partie de son règne à organiser des armées et à entreprendre des expéditions. Il se peut néanmoins que les circonstances graves au milieu desquelles il s'est trouvé lancé ne lui aient pas permis de développer d'autres talents, ou que ses contemporains, insensibles à tout autre genre de gloire, conformément aux lois du Koran, aient négligé de conserver le souvenir de vertus qu'ils dédaignaient, ou qui échappaient à leur observation. Quoi qu'il en soit, l'histoire ne montre dans Nadir qu'un homme de guerre, heureux et habile : ses campagnes et ses

victoires forment presque toute sa biographie.
1736 En 1736, nous le voyons s'avancer vers l'Orient, tandis que son fils attaque le Khorassan et la Transoxiane : maître de Kandahar, il renforce d'abord son armée d'un corps d'Afghans, les plus vaillants soldats de ces contrées, et se dispose à envahir l'Inde, afin de punir le Grand Mogol (souverain), Mohammed Schah, petit-fils du fameux Aureng-Zeb, d'avoir recueilli une troupe d'Afghans qu'il venait de mettre en déroute. Quelques historiens donnent à penser que les intrigues des ministres de Mohammed lui ouvrirent aussi en secret le chemin de ce pays. Après avoir désigné son fils Riza pour gouverner la Perse pendant son absence, Nadir se met à la tête d'une armée belliqueuse habituée aux triomphes, s'empare de Ghazna, de Kaboul, de Peïchaver, traverse l'Indus et ses affluents, et arrive à Lahor, sans rencontrer d'obstacles. Ses troupes ayant pris quelques jours de repos, il poursuit sa marche sur Delhy, la capitale de l'empire mogol, qui ouvre ses portes à la suite d'un combat terrible où l'armée indienne, malgré sa supériorité numérique, fut taillée en pièces. Un massacre affreux décima la population de cette ville : sur deux millions d'habitants, deux cent mille, dit-on, furent impitoyablement égorgés ou perdirent la vie dans l'incendie de leurs maisons. Saisi d'effroi, Mohammed souscrivit à toutes les conditions qu'il

plut au vainqueur de lui imposer, et ne conserva sa couronne qu'en lui abandonnant les provinces à l'ouest de l'Indus, en payant un impôt évalué à environ un milliard, et en accordant au fils du schah une de ses filles en mariage (1).

Nadir revint en Perse, gorgé de butin, accompa- 1739
gné d'architectes et d'ouvriers en tout genre, qu'il chargea de reproduire la magnificence des villes indiennes les plus célèbres; puis, il adressa au sultan de Constantinople des présents précieux provenant de l'Inde, afin de resserrer des liens d'amitié fondés sur une communauté de religion. Il envoya également en Russie, vers la même époque, une ambassade dont le luxe éblouissant frappa d'admiration une cour que les réglements de Pierre I[er] n'avaient pu encore dépouiller de sa grossièreté originelle. Enivré de ses succès, impatient d'en poursuivre le cours, le schah persan porta bientôt la guerre en Transoxiane, marcha sur Boukhara, où régnait Aboulfeiz, issu de la famille de Tchinghiz, et contraignit ce chef à se soumettre et à lui livrer le ter-

(1) Le plus gros diamant connu, appartenant alors à la famille du Grand Mogol, tomba entre les mains de Nadir, à la suite du pillage de Delhy : il a un pouce et demi de longueur sur un pouce de large, et un demi-pouce d'épaisseur. A la mort du schah de Perse, ce trésor échut à Ahmed, chef des Afghans, son compagnon, et, en 1812, il devint le sujet d'une guerre entre les Afghans et Randjit-Singh. Ce chef des Sikhs en est actuellement possesseur.

ritoire situé sur la rive gauche de l'Oxus. Augmentant son armée de vingt mille Turcomans et Usbecks, de la principauté de Boukhara, il envahit ensuite le Kharizm et y installa son autorité après quelques combats heureux ; puis, pour donner à sa conquête plus de stabilité, il fit mettre à mort Ilbars, khan de cette contrée, et prit à son service quelques milliers de Turcomans et d'Usbecks échappés aux désastres de l'armée vaincue.

Un phénomène analogue à la formation des Cosaks en Russie se manifeste dès lors dans la partie occidentale de l'Asie. Les peuples n'y sont plus exclusivement adonnés à la vie guerrière ; ils embrassent les diverses branches de la civilisation, et désormais la vie aventureuse des expéditions sera de plus en plus abandonnée à des tribus nomades, errantes au milieu des populations agglomérées dans les cités ou fixées au sol. Ces Afghans, Usbecks et Turcomans, dont Nadir alimente ses armées, vont remplir un rôle semblable à celui des condottieri d'Italie, des Cosaks de Russie, des janissaires ottomans : ils constitueront une espèce de population militaire, éloignée tout à la fois de l'esprit indiscipliné et sans frein des hordes primitives, et du perfectionnement de nos armées modernes si éminemment douées d'un sentiment de nationalité, et d'une éducation patriotique. Ils se montrent, en un mot, aux yeux de l'his-

toire, comme une institution transitoire entre les temps passés et l'avenir, entre la violence sans règles, sans lois, poussée irrésistiblement à la destruction, et l'*ultima ratio* de nos gouvernements d'Europe, où les armées tendent à n'être plus qu'un instrument passif, au service de l'intelligence et de la raison, un moyen d'obtenir ou de faire respecter la paix. La réalisation en Asie de ce fait important est une nouvelle de la force ascendante qui régit les destinées de ce continent aussi bien que celles des nations occidentales. Si le développement social y est plus lent, c'est qu'il n'a point encore eu, pour le hâter, une compression matérielle à laquelle l'Europe est redevable de l'origine de sa civilisation, et que le principe de liberté, source d'une activité prodigieuse chez les peuples chrétiens, n'ayant aucune place dans le Koran, gagne difficilement des esprits que les prescriptions religieuses et les exigences d'un climat énervant retiennent enchaînés à des traditions épuisées.

Les victoires multipliées de Nadir étaient impuissantes, cependant, à assurer la tranquillité de ses États : les provinces frontières de la Perse, surtout, étaient continuellement exposées aux agressions, aux déprédations des voisins. Les Lesghis, les Afghans, les Arabes, dès qu'ils trouvaient l'occasion favorable, recommençaient, chacun de leur

côté, leurs excursions et semaient le trouble et l'effroi dans un pays déjà ravagé par la guerre, et accablé d'impôts. Les habitants, de plus en plus pressurés de redevances de toute nature, malgré les promesses solennelles du schah, se voyaient encore tourmentés dans leurs croyances religieuses, depuis qu'une politique nouvelle s'appliquait à faire prévaloir chez eux le culte des Ottomans, c'est-à-dire la foi sonnite.
1741 La fortune trahit Nadir au milieu de tant de difficultés : une première campagne contre les Lesghis suffit pour compromettre son armée. Engagé dans des routes et des sentiers affreux, harcelé par des détachements peu nombreux, qui lui disputaient l'entrée de chaque défilé du Caucase, le schah renonça bientôt à cette funeste expédition, et rejoignit brusquement sa cavalerie restée à Derbend. De retour à Téhéran, instruit que son fils lui-même ourdissait une conspiration contre ses jours, il lui fit crever les yeux. Ailleurs, sa flotte était battue par les Arabes sur le golfe Persique, et un refroidissement sensible s'était glissé dans ses relations avec la Turquie, depuis que le tracé du chemin de la Mecque, à travers le territoire de la Perse, avait donné naissance à un conflit : enfin, dans le but d'accroître les embarras du schah, le sultan favorisait, sur les frontières de l'Adzerbaïdjan, les prétentions d'un fils de Hussein, longtemps réfugié à Constantinople. Nadir,

avisant au danger le plus pressant, s'avança d'abord à la rencontre des Ottomans : il divisa son armée en quatre corps, et se réserva le commandement de l'un d'eux. Plusieurs campagnes s'ouvrirent successivement; mais les succès y ayant été glorieusement disputés, la paix fut conclue.

Nadir employa, pour réparer ses désastres et rétablir ses finances, des moyens qui exaspérèrent contre lui les populations ainsi que divers chefs : son neveu Ali, gouverneur d'une province au sud de la mer Caspienne, encourut aussi ses soupçons, en refusant de venir lui rendre hommage. Le schah se disposait à se mettre en marche pour châtier ce rebelle, lorsqu'une conspiration venant à éclater subitement, il périt, massacré dans sa tente (1747). 1747
Des motifs de religion semblent seuls avoir dirigé les assassins ; car aussitôt après sa mort, l'armée se fractionna en deux camps ; les Sonnites d'une part, les Schiites de l'autre. Ahmed, ami de Nadir, commandant un corps de dix mille Afghans et Usbecks attachés au culte sonnite, se sépara brusquement des Kurdes et des Persans dont le nombre s'élevait à vingt mille : craignant qu'une lutte ne lui fût désavantageuse, il se retira à la tête de ses troupes à Kandahar, dont il fit la capitale d'une empire puissant, compris entre l'Indus, les monts Hindou-Kouch et le désert de la Perse. Avant de passer aux

suites de la mort de Nadir, jetons un coup d'œil sur les événements survenus à l'est de la Perse.

Le vaste empire fondé dans l'Inde par Mirza-Baber, descendant de Timour, après son expulsion du Khorassan et de la Perse, au commencement du XVIe siècle (1512), avait pendant longtemps sous une suite de princes heureux et vaillants, embrassé dans son immense étendue toute la partie septentrionale de l'Inde et de l'Afghanistan. Cet empire, appelé *États du Grand Mogol*, atteignit l'apogée de sa grandeur et de sa prospérité sous le règne d'Aureng-Zeb, à la fin du XVIIe siècle, et, malgré quelques révolutions intérieures, il continuait à briller d'un vif éclat, n'ayant encore rien à craindre de cette nouvelle puissance, qui, sous le nom de compagnie des Indes, travaillait activement à répandre son influence sur la côte occidentale du golfe de Bengale (1). L'invasion de Nadir schah accéléra

(1) L'origine de cette fameuse compagnie remonte à l'an 1600. Après avoir constitué un capital de 10 millions, elle obtint d'abord de la reine Élisabeth d'Angleterre un privilége de quinze années : elle s'intitula *Compagnie des marchands anglais, trafiquant aux Indes orientales*, et acheta, d'un nabab du pays, moyennant une rente de 1,100 roupies d'argent (2,662 fr.), un terrain situé sur la rive orientale du Gange. Ce territoire, renfermant alors trois misérables petits villages, est l'emplacement qu'occupe la ville de Calcutta, peuplée aujourd'hui de 600,000 habitants, et c'est de ce point, devenu leur principal comptoir, que les marchands anglais sont partis pour conquérir l'Inde presque tout entière, en moins d'un siècle et demi. En peu d'années, cette première compagnie augmenta considérable-

la chute de cet empire, en ébranlant des fondements déjà minés par les Mahrattes dont les armées couvraient le pays entre l'Indus, les montagnes du Dekkan et celles de l'Himalaya : la prise et le pillage de

ment ses bénéfices : à l'expiration de son privilége, l'Océan était sillonné de ses flottes, et elle possédait déjà plusieurs comptoirs dans le golfe de Bengale.

L'histoire a justement flétri les odieuses violences, les exactions de tout genre qui ont accompagné cette conquête : un machiavélisme, une perfidie souvent atroces, inspirés par un esprit de cupidité exécrable, ont changé en massacres, les guerres faites à des populations douces et amollies. Burke appelait cette histoire, *la page noire de la nation anglaise*. La compagnie n'a reculé devant aucun moyen pour étendre son pouvoir dans ces contrées : après avoir semé des divisions parmi les souverains du pays, elle les a successivement vendus les uns aux autres : l'empereur du Grand-Mogol fut livré à son propre ministre en échange du revenu de deux provinces. D'autres ont été détrônés par leurs propres enfants, soutenus et poussés au parricide par la compagnie à condition qu'ils se reconnaîtraient, ses tributaires. Le gouverneur Hastings se distingua particulièrement dans ce genre de négociations, et parvint à vendre à l'enchère tout le Bengale. Ses successeurs le prirent pour modèle, souvent même ils le surpassèrent par des actes de cruauté qu'ils sont au moins coupables d'avoir autorisés, s'ils n'en ont été eux-mêmes les provocateurs.

Grâce à cette affreuse politique, la prospérité de la compagnie s'est toujours accrue jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, où Aureng-Zeb, devenant pour elle un ennemi dangereux, la mit à deux doigts de sa perte. Elle se réorganisa, en 1702, sur d'autres bases, et admit de nouveaux associés. A compter de cette époque, elle forma une nouvelle compagnie sous le titre de *Compagnie réunie de marchands pour le commerce des Indes orientales*, et son bail renouvelé successivement par un vote du parlement anglais a constaté sans cesse le développement de sa fortune. Depuis un an seulement, la compagnie, assez puissante pour se passer de priviléges et de protection, continue à s'administrer et à vivre avec ses propres ressources. Ce n'est pas aux dépens de l'empire mongol seul que ces marchands anglais se sont agrandis, mais aussi en ruinant les établissements portugais, ceux des

Delhy portèrent un coup mortel à l'autorité du Grand Mogol, Mohammed schah ; la stabilité des gouvernements n'ayant jamais reposé en Asie que sur la victoire, la terreur ou la considération attachée au

Hollandais et des Français : arrivés en quelque sorte les derniers, ils sont parvenus, par leur persévérance, leur astuce et leur politique immorale, à se rendre maîtres des plus riches provinces de l'Inde, et à faire peser leur domination sur près de 100 millions d'indigènes.

Vers le milieu du siècle dernier, le colonel Clives, vainqueur à la bataille de Plassy (ce qui lui valut le titre de lord Plassy), assura définitivement la suprématie anglaise dans ces contrées, et réussit à soumettre, en qualité de vassal, le souverain de Delhy. A peine sortie de cette crise, la compagnie eut à combattre un autre ennemi qui, pendant vingt ans, lutta avec un acharnement désespéré : le roi de Mysore, Haïder-Ali, et après lui son fils, Tippo-Saïb, opposèrent à ses envahissements une résistance digne d'un meilleur sort. Ce dernier, presque abandonné de la France sous Louis XVI, livré à lui-même, plus tard, vu l'impossibilité où était la république française de venir à son secours, fut réduit à demander la paix en 1792. Quelques années après, le débarquement de Bonaparte en Égypte rendit l'espoir au chef indien, et le fit de nouveau courir aux armes; mais les Anglais, ne lui laissant pas le temps de se fortifier, prirent d'assaut sa capitale, Seringapatnam, dont l'opiniâtre défense coûta la vie à Tippo-Saïb. Les vainqueurs gagnèrent à cette campagne la prise d'un trésor évalué à 80 millions, et celle des plus belles provinces de ce royaume. La seule guerre sérieuse soutenue depuis lors par la compagnie des Indes a été celle des Mahrattes qui ont été battus et subjugués en 1818.

Outre les trois présidences de Calcutta, de Madras et de Bombay, administrées par des fonctionnaires anglais, la compagnie compte aussi, dans ses possessions, d'autres territoires, gouvernés par leurs princes respectifs, dont le plus grand nombre lui paie un tribut annuel. Ces domaines sont inégalement rattachés aux présidences désignées ci-dessus, et les troupes anglaises forment la partie principale des garnisons de leurs places fortes : les peuples rangés dans cette catégorie sont entre Delhy et la rive gauche du Setledje, les Sikhs orientaux, vassaux de l'empire anglo-indien depuis 1805, et les Mahrattes.

nom du souverain. L'expédition heureuse du schah persan, mit à nu la faiblesse des ressorts politiques et administratifs de ces contrées, et entraina la révolte de plusieurs provinces. Les gouverneurs de la partie occidentale du Penjab (1), tentèrent les premiers de se soustraire à une domination regardée comme méprisable depuis qu'elle était dépouillée du prestige de la gloire et de la force : formant un faisceau de leurs sentiments et de leurs espérances, ils cimentèrent d'abord leur union par le sceau de la communion religieuse du Nankéisme, à laquelle Gourou-Govind, mort en 1707, avait apporté d'importantes modifications que les circonstances contribuèrent surtout à développer.

On a commis une erreur lorsqu'on a attribué exclusivement aux réformes de Gourou-Govind, le changement prodigieux survenu dans la fortune du Nankéisme ou religion des Sikhs. Cette question, envisagée d'une manière imparfaite, a abouti à une solution fausse et même invraisemblable; car un point de vue trop restreint communique toujours au jugement un caractère étrange qui voile une partie de la vérité. Pour comprendre et apprécier parfaitement la religion des Sikhs, il a fallu que des historiens

(1) Ce mot, littéralement *cinq fleuves*, exprime le nombre de rivières situées entre l'Indus et le Setledje, un de ses affluents orientaux. Ce territoire est actuellement sous la domination des Sikhs.

érudits fissent connaître les circonstances de son apparition et les causes qui ont puissamment aidé à sa propagation. Comment ajouter foi, par exemple, à une version qui montre le Nankéisme entouré à son berceau de disciples pacifiques, éclairés, et deux siècles plus tard engendrant des sectaires qui ne respirent que carnage et destruction? Sans examiner tous les détails propres à démentir une telle allégation, il nous suffit de rappeler ici que cette religion, espèce de transaction entre la foi des Indiens et l'Islamisme, participait de ces deux croyances; se prêtant d'une part aux dispositions rêveuses, aux subtilités métaphysiques du Brahmanisme et de l'autre empruntant à la loi de Mahomet un esprit de prosélytisme dans lequel viennent se confondre la soif de la gloire, la passion des combats et l'intolérance du fanatisme. Tant que son essor a été comprimé par le Grand Mogol Aureng-Zeb, par les Afghans, ralliés au culte sonnite, et par Nadir schah, défenseur ardent de cette branche du Mahométisme, elle est restée une doctrine obscure, quoique toujours en progrès, luttant avec courage et persévérance contre les persécutions, mais privée de conquêtes, de triomphes éclatants. La mort de Nadir schah, la décadence de l'empire du Grand Mogol, en facilitant son expansion, ont fourni à cette donnée religieuse l'occasion de faire jaillir le germe de violence qu'elle recélait.

L'association des gouverneurs du Penjab ne saurait être à nos yeux un événement irréfléchi, instantané, provoqué dans le but unique de secouer le joug de la cour de Delhy : n'est-il pas plus naturel de croire que la religion sikhe, ayant grandi mystérieusement, la presque totalité des provinces du Penjab l'avait adoptée et la pratiquait? Les chefs de ces principautés particulières voulant refuser ouvertement l'obéissance au Grand Mogol, leur suzerain, durent donc rechercher l'appui des populations qu'ils gouvernaient, en caressant leur foi, et en se montrant décorés des signes extérieurs prescrits par le culte des Sikhs (1). Comme cette croyance avait jusqu'alors été tenue dans une véritable infériorité, telle qu'aucun chef n'osait la professer en public, la conversion subite des gouverneurs du Penjab a semblé à quelques auteurs superficiels un symbole de révolte sans importance, considéré par les conjurés eux-mêmes comme signe de ralliement contre Mohammed schah, plutôt que comme une source de crédit et de popularité. Nous ne saurions partager une telle opinion : le développement de la religion de Nânek se rattache selon nous à la fortune militaire des Sikhs, et celle-ci à l'affaiblissement simultané de l'empire du grand Mogol et de la Perse.

(1) La liturgie sikhe prescrit spécialement de renoncer à l'usage du tabac, de laisser croître sa barbe et ses cheveux.

Forcé de fuir devant la réaction qui éclata en Perse immédiatement après la mort de Nadir, son ami et son compagnon, Ahmed schah était venu, avons-nous dit, jeter à Kandahar les fonde-
1750 ments de la puissance des Afghans. Une fois maître de cette terre natale de ses compatriotes, regardée comme le refuge du schisme sonnite, dont Nadir et lui s'étaient montrés les plus fervents prosélytes, il résolut d'abord d'arrêter les Sikhs dans leurs projets d'affranchissement. La différence de religion était un motif plus que suffisant pour allumer la guerre entre ces deux peuples : le succès fut longtemps balancé; les Sikhs avaient considérablement gagné depuis douze ans environ, que l'invasion de Nadir leur avait ouvert des chances d'indépendance en ruinant l'autorité morale du Grand Mogol. Ahmed, cependant, avait moins à cœur de détruire un ennemi qu'il dédaignait, que de parcourir l'intérieur de l'Inde, dont les trésors tentaient sa convoitise : à la tête de ses Douranis, soldats afghans, qui dans les guerres précédentes s'étaient acquis la réputation d'*invincibles*, il franchit les obstacles semés sur son passage par les Sikhs, arriva précipi-
1756 tamment comme son ancien ami, Nadir, sous les murs de Delhy, et comme lui aussi, ne s'éloigna de cette malheureuse capitale qu'après l'avoir pillée et

s'être enrichi de butin. Les Indous (1) tentèrent de reprendre leur revanche en faisant un appel à l'alliance des Mahrattes, ces voisins redoutables dont ils avaient jusqu'alors subi maintes fois les audacieuses entreprises. Ces Mahrattes succombèrent après une vigoureuse résistance : la moitié de leur armée taillée en pièces servit de trophée sanglant à Ahmed, et assura aux Afghans une certaine prépondérance dans ces contrées. L'empereur mogol, réduit aux dernières extrémités, ayant tout à craindre d'un vainqueur irrité, manquant d'ailleurs d'énergie pour faire face à tant de dangers, courut implorer la protection du colonel Clives, lord Plassy, un des agents les plus habiles de la politique anglaise; s'engageant, par un traité, à céder à la *compagnie des Indes*, les provinces du Bengale, de Bahar, d'Orissa, et à lui transmettre tous ses droits sur ces territoires, moyennant une pension annuelle d'environ quatre millions de francs (2). Ce traité consolida la puissance de la compagnie anglaise, et accéléra sa prospérité gigantesque en lui livrant

(1) Depuis leur prise de possession d'une partie du territoire de l'Inde ancienne, les Européens ont donné à ces contrées le nom d'Indoustan ou Hindoustan, d'où est venu le mot Indous ou Hindous, servant à désigner les habitants.

(2) Cette pension est encore actuellement servie chaque année : un fonctionnaire anglais réside constamment à Delhy, avec mission de surveiller le Grand Mogol et sa famille. Au milieu des égards qu'on témoigne au souverain déchu et de la pourpre royale dont il est en-

le monopole des productions de cette partie du monde.

La défaite des Mahrattes, la chute de l'empire du Grand Mogol, ne furent pas seulement utiles aux intérêts d'Ahmed, elles concoururent aussi à l'agrandissement des Sikhs; ces peuples devinrent même bientôt les seuls capables d'inquiéter les Afghans et de leur disputer quelques portions de territoire. Les hostilités s'étant engagées de nouveau entre eux, le sort des armes fut d'abord con-
1763 traire aux Sikhs; mais l'année suivante, reprenant l'avantage, ils parvinrent à se rendre maîtres de Lahor, dont l'occupation assurait celle de tout le Penjab. Pour garantie de la stabilité de leurs conquêtes, ces Sikhs firent choix des formes gouvernementales les plus simples, les plus appropriées à leurs idées : ils partagèrent le sol en douze misals ou principautés indépendantes, pourvus chacun d'un serdar ou chef, qui deux fois par an étaient convoqués en assemblée générale, afin de délibérer sur les intérêts communs. Cette espèce de fédéralisme, issu de la victoire, déguisa quelque temps sa faiblesse comme institution : la mort d'Ahmed,

touré, ce prince n'en est pas moins un véritable prisonnier, n'ayant pas la liberté de sortir de son palais : la compagnie fait placer son nom et son protocole en tête de quelques-uns des édits qu'elle rend pour l'administration de la justice dans la partie de ses vastes possessions comprenant l'ancien empire des *Grands Mogols*.

entraînant selon l'usage parmi les Afghans une refonte générale de tout le personnel de l'administration et de sanglantes divisions, fut surtout pour la confédération des Sikhs, un événement heureux qui contribua à accroître sa force et sa prospérité. Bientôt cependant, la violence resta le seul point d'appui d'un tel état de choses, et chaque misal eut à défendre individuellement son indépendance contre les empiétements de ses rivaux : les dissensions continuelles des chefs produisirent dès lors leur affaiblissement simultané, et les livrèrent infailliblement au plus brave et au plus habile.

C'est alors qu'apparaît sur la scène, en qualité de 1791
serdar d'un misal, le fameux Randjit singh (1). Son aïeul avait pris une part active et glorieuse dans les guerres de l'indépendance des Sikhs : sa famille ne se recommandait, du reste, par aucun autre titre d'illustration, étant une des moins puissantes et n'ayant pu, à l'origine, mettre en campagne que deux mille cinq cents cavaliers, sur les soixante-dix mille que fournissaient les douze misals. La politique adroite des deux premiers chefs, Tcharat et Maha singh, donna peu à peu de l'importance à ce petit fief, et plus tard des expéditions heureuses fournirent au valeureux Randjit singh l'occasion d'é-

(1) De deux mots sanscrits, *radja*, roi; et *sinha*, lion.

tendre et d'affermir ses conquêtes. Les États environnants languissaient au milieu de l'anarchie ou se débattaient contre l'influence anglaise : l'Afghanistan, ennemi déclaré des Sikhs, marchait à une dissolution certaine ; Timour schah, souverain de ce royaume, avait cessé de vivre, et ses quatre fils se disputaient le trône avec un acharnement qui devait les engloutir dans une même ruine en les faisant périr les uns par les autres. L'un d'eux, Zaman, avait, durant sa courte apparition au pouvoir, entrepris à deux reprises différentes d'envahir le Penjab; mais trop faible pour s'y maintenir, redoutant sans cesse les intrigues tramées contre lui à Kaboul, il s'était contenté de ravager le pays.

Randjit singh, âgé seulement de dix-neuf ans, s'éleva de suite à la hauteur de ces graves circonstances : embrassant d'un coup-d'œil le rôle qui était réservé à son activité dans ces temps de crise et
1800 de révolution, il réussit en 1800 à s'emparer de Lahor dont il fit le centre de ses opérations ultérieures et le siége de sa puissance. L'esprit juste et défiant, l'intelligence ouverte de ce chef, lui tinrent lieu de connaissances et d'instruction : appréciant avec sagacité la situation de ses voisins, il se prépara à exploiter les chances favorables qui s'offraient à lui et à essayer sa fortune vers l'Ouest où l'appelaient les dissensions des fils de Timour, l'ancien schah

des Afghans. Il ouvrit préalablement des négociations amicales avec lord Lake, gouverneur général de la compagnie des Indes, lequel, occupé alors d'une guerre sérieuse contre les Mahrattes, était trop heureux de s'assurer la neutralité des Sikhs.

Rien ne s'opposant plus à ses desseins, Randjit singh entre immédiatement en campagne à la tête de son armée, traverse le Ravi et s'empare de quelques terres appartenant aux Afghans : la victoire augmentait non seulement ses trésors, elle l'enrichissait encore de la considération et de la confiance dont elle dépouillait ses adversaires. Les progrès du chef sikh s'étendirent avec la rapidité qui accompagne les invasions armées en Asie où les populations sont habituées à reconnaître et à respecter le succès comme une loi de la divinité : dès l'année 1808, lord Minto voulant déterminer les 1808
limites des possessions anglaises, songeant peut-être en secret à prévenir l'alliance que Napoléon pouvait chercher chez son puissant voisin, envoya à Lahor une ambassade, chargée de négocier et d'aplanir toute difficulté sur les relations des deux peuples. Une paix solennelle fut signée l'année suivante ; les Anglais renoncèrent authentiquement à une influence quelconque sur les pays au nord du Setledje, et en sachant à propos gagner la confiance des chefs sikhs, les amenèrent, depuis lors, à recourir fré-

quemment à l'arbitrage du gouverneur général de Calcutta. De son côté, Randjit singh profita de la facilité de ces nouvelles relations pour introduire dans son armée l'organisation et la discipline des *Cipayes*, troupes indigènes de l'Indoustan au service de la compagnie anglaise : il forma des corps réguliers de trois ou quatre cents hommes et en confia l'instruction à des déserteurs anglais qu'il parvint à s'attacher.

Maître d'une armée déjà nombreuse et aguerrie, Randjit singh se posa d'abord cauteleusement comme protecteur, en attendant l'occasion de se déclarer arbitre souverain des destinées des autres serdars. Les princes afghans continuant à s'épuiser dans des rivalités sanglantes, le chef sikh proposa au souverain de Kaboul son appui contre Kachmir, moyennant une part de butin et le concours d'un corps d'armée dans l'expédition qu'il destinait à la conquête du Moultan. Il rangea successivement sous sa domination toutes les provinces de la rive gauche de l'Indus, entre autres le Moultan et le Kachmir. Le gouverneur de cette dernière province, s'éloignant à la hâte d'un pays qu'il ne pouvait plus défendre, se réfugia à Loudiâna, où les Anglais l'accueillirent comme un instrument utile à leur politique.

Tout secondait merveilleusement les projets am-

bitieux de Randjit singh : à la veille de commencer 1822
les hostilités contre la ville de Peïchaver (1822), deux colonels, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, MM. Ventura et Allard, nobles débris de l'armée française, vinrent offrir à ce chef, déjà favorisé de la fortune, une bravoure et des talents militaires longtemps employés au service de Napoléon. Randjit singh les chargea d'organiser ses troupes régulières. Dignes de l'école à laquelle ils s'étaient formés, ces deux officiers initièrent l'armée sikhe à l'art militaire européen, à cette tactique réfléchie, précise, source de notre supériorité guerrière. M. Court, ancien élève de l'École Polytechnique, rejoignant peu de temps après ses compagnons d'exil, fit également agréer ses services et sut compléter le système militaire des Sikhs : il est actuellement à la tête d'un corps d'infanterie et d'artillerie établi sur les rives de l'Indus.

Aidé de ces représentants du génie de l'Europe, Randjit singh, ne redoutant rien du côté des Anglais, alors en guerre avec les Birmans, tenta une nouvelle expédition contre les Afghans : franchissant l'Indus sans rencontrer aucun obstacle sérieux, il pénétra au cœur du pays ennemi et remporta un victoire signalée à la bataille de Nouchéro. Ce brillant fait d'armes lui livra Peïchaver, où il préleva un impôt assez considérable que cette ville a

continué depuis à acquitter régulièrement chaque année. Ce fut le dernier coup porté à l'empire des Afghans : le morcellement de l'autorité, destructeur de toute unité d'action, lui enleva presque subitement sa force et ses moyens de résistance. La province de Balkh (l'antique Bactriane), le Béloutchistan, le Sindhy se séparèrent violemment de Kaboul et se déclarèrent indépendants. Ces divers États se sont, dans la suite, fractionnés à leur tour : la principauté de Balkh fait aujourd'hui partie du royaume de Boukhara qui comprend une partie du Turkestan; le Béloutchistan n'est plus qu'une confédération composée de plusieurs petits territoires dont les chefs reconnaissent la suprématie de celui qui réside à Kélat; enfin la principauté de Sindhy est divisée en quatre ou plutôt en deux gouvernements distincts, car il n'y a que deux chefs administrant ostensiblement et réellement l'État.

La dynastie des Douranis qui possédait la souveraineté de l'Afghanistan depuis les conquêtes d'Ahmed son fondateur en 1750, fut renversée par la famille des Baraksis. Voici les principaux événements qui amenèrent et suivirent cette révolution. En 1808, le trône de Kaboul était occupé par un des successeurs d'Ahmed, schah Soojah, âgé de trente ans. L'année suivante, ce prince fut détrôné par son frère

Mahmoud, secondé par le vizir Futteh khan. Deux partis se formèrent dès lors à la cour afghane, et Kamran, fils de Mahmoud, irrité de l'influence despotique que Futteh exerçait sur son père, jura la perte de ce ministre, chef de la famille des Baraksis. A quelque temps de là, le vizir, sous prétexte de secourir le gouverneur d'Hérat, frère de Mahmoud, s'étant avancé à la tête d'un corps d'armée et ayant repoussé les Persans, s'empara du gouvernement de cette province. Alors Kamran obtint de son père, auquel il était parvenu à faire partager ses griefs contre le puissant vizir, de faire mettre à mort plusieurs membres de sa famille, ce qui engendra l'exaspération des Baraksis et amena la chute de la dynastie régnante.

En 1818, le schah Mahmoud, chassé à son tour du trône de Kaboul, se réfugia à Hérat, où il mourut en 1829 : son fils Kamran lui succéda dans cette principauté. Lors de l'exil de Mahmoud, Azem khan, frère de Futteh khan, rappela schah Soojah qui, après avoir été retenu longtemps prisonnier par Randjit singh, s'était réfugié à Loudiâna sous la protection des Anglais; mais Soojah ayant offensé la famille des Baraksis tomba de nouveau en disgrâce. Il fut supplanté par son frère Ayoob, lequel, du reste, ne fut qu'un instrument entre les mains d'Azem. La guerre civile finit par épuiser

l'Afghanistan : plusieurs provinces de ce royaume tombèrent au pouvoir de Randjit. Le chef des Sikhs, après la bataille de Nouchéro, poussa ses armes victorieuses à l'est de l'Indus et s'établit entre ce fleuve et Peïchaver sur la rive occidentale. Ce revers fit mourir de chagrin Azem, qui, avant d'expirer, recommanda à son fils de ne conclure aucune alliance avec le souverain du Penjab. La discorde et l'anarchie éclatèrent dans la famille des Baraksis immédiatement après la mort d'Azem : son fils fut chassé par ses oncles qui s'emparèrent de diverses provinces de l'Afghanistan. Shere Dil khan s'établit à Kandahar; deux autres s'emparèrent de Peïchaver, et le Kaboul, après avoir été la proie de divers souverains, tomba sous la domination de Dost Mohammed khan, autre frère de Futteh khan.

La bonne intelligence ne put subsister longtemps entre ces chefs rivaux : Ayoob fut chassé de Kaboul et se réfugia dans le Penjab, où Randjit singh le garda comme un otage. A l'aide de ces dissensions, le chef sikh consolida son autorité à l'ouest de l'Indus, s'empara de l'importante province de Kachmir et devint suzerain de Mohammed khan, roi de Peïchaver. Depuis lors les souverains de Kaboul et de Peïchaver sont en hostilité flagrante : toute la famille des Baraksis redoute en outre également, les princes douranis, schah Soojah réfugié

dans les possessions britanniques, et Kamran, roi d'Hérat, qui ont des prétentions rivales.

Il est facile, d'après cela, d'apprécier la politique des mesures adoptées tout récemment par le gouvernement anglais de l'Inde à l'occasion du siége d'Hérat par les troupes persanes. Le souverain de Kaboul, Dost Mohammed, soit à l'instigation de la Russie, soit dans le dessein de se prémunir contre les tentatives belliqueuses de ses frères et d'obtenir un appui contre les envahissements des Sikhs, s'est joint au
schah de Perse dans son expédition de 1838 contre 1838
Hérat et a conseillé de faire marcher sur l'Indus les troupes de la Perse, de concert avec les siennes. Ses forces particulières s'élèvent à neuf mille cavaliers, deux mille fantassins, quelques troupes de milice et quatorze pièces de canon. Le souverain de Hérat, schah Kamran, avant ses succès récents, était en quelque sorte dans la dépendance de la Perse; il n'avait que peu de puissance. Maintenant son revenu est considérable, et il peut entretenir une armée régulière de quatre à cinq mille hommes. Secondé par les Usbecks et par d'autres tribus, il peut se croire assez fort pour tenter de conquérir le trône de Kaboul et de rétablir la monarchie de son père Mahmoud; cependant il ne s'appuie sur aucune alliance politique importante et ne saurait compter sur les Russes, puisque ceux-ci sont

alliés de la Perse, qui est son ennemie mortelle.

L'Angleterre s'est hâtée d'intervenir au milieu de cette conflagration : un traité a été conclu par le gouverneur général de ses possessions dans l'Inde avec le roi de Lahor et le douranis schah Soojah, pour rétablir ce dernier sur le trône de Kaboul. Les dispositions de ce prince, inspirées par la reconnaissance, sont toutes favorables à la politique des Anglais : son intronisation constituerait pour leur empire une barrière solide, balancerait la perte de leur influence en Perse et les rassurerait contre toutes les conséquences de la mort de Randjit singh. Le gouvernement britannique se trouve donc à la tête d'une ligue qui annonce hautement la prétention d'entrer dans l'Afghanistan avec les Sikhs ses auxiliaires et de replacer sur le trône de Kaboul son prince légitime. Le chef de Peïchaver lui est déjà tout dévoué, mais il manque de forces militaires et est entièrement à la discrétion des Sikhs. La chute d'Hérat ne ferait que changer la direction de la marche de l'armée coalisée : celle-ci continuerait sans doute à se porter contre Kandahar, dont le chef, qui peut disposer de neuf mille cavaliers et de six pièces d'artillerie, a identifié ses intérêts avec ceux de Dost Mohammed son frère, roi de Kaboul. Le gouvernement anglais ne néglige aucun moyen pour réussir dans ses projets; il fait surveiller avec

soin les mouvements du Nepaul, afin d'empêcher les troupes qui occupent les défilés de ces montagnes d'envahir le territoire britannique.

L'éventualité d'une guerre dans ces contrées lointaines entre la puissance des tzars et la domination anglaise de l'Inde, se rapproche ainsi chaque jour. Durant ces luttes auxquelles il serait téméraire de vouloir assigner une époque, les Afghans et les Sikhs combattront assurément dans des camps opposés : la différence de religion, les haines accumulées par de longues et sanglantes guerres, armeront longtemps encore ces deux peuples l'un contre l'autre. Puisse la civilisation lancer au milieu de ces collisions quelque semence féconde et faire disparaître les idées étroites qui énervent aujourd'hui les populations de l'Asie-Occidentale et entretiennent au milieu d'elles un despotisme, ennemi de toute innovation utile!

Avant d'abandonner ces peuples éloignés, qu'il nous soit permis de dire quelques mots de la situation de ce Randjit singh, sur lequel le récent voyage en France des généraux Allard et Ventura, a attiré, à défaut d'intérêt, un sentiment de curiosité assez vif. Ce chef sikh, qu'une longue suite de victoires a rendu célèbre dans les contrées de l'Indus, n'est, à vrai dire, qu'un conquérant occupé uniquement du soin d'accroître et d'entretenir son armée. Son gouver-

nement intérieur décèle une absence complète de tout système d'administration ; la perception des revenus de ses États est mise en ferme. Son pouvoir s'étend particulièrement sur le Penjab, territoire compris entre l'Indus et le Setledje : il a soumis, en outre, le Kachmir et tout le pays, jusqu'à l'Himalaya; d'autres provinces, situées à l'ouest de l'Indus, entre autres, celle de Peïchaver, ont également reconnu sa souveraineté. L'armée sikhe, qui, à son avénement, comptait à peine trois mille hommes, s'élève actuellement à quatre-vingt-quatre mille. Les troupes régulières se composent de vingt-huit mille hommes, dont quinze mille d'infanterie, organisés par le général Ventura, et treize mille placés sous la direction du général Allard. Randjit singh possède, en artillerie, trois cent soixante-seize canons et trois cent soixante-dix tromblons que l'on transporte à dos de chameaux ou sur des voitures légères. Quant à ses revenus, ils s'élèvent, dit on, à 125 millions de francs, non compris un trésor particulier évalué à 250 millions.

Tant de ressources ne constituent néanmoins qu'une puissance fragile : ni institutions politiques, ni lois écrites, ni cours de justice ne viennent affermir cette domination et l'asseoir sur des bases solides. Le caprice du souverain dispose de tous les ressorts intérieurs : son habileté, son bonheur, sont

la seule garantie d'ordre et de prospérité. Sous ce despotisme qu'un peu de gloire militaire rend moins hideux, le peuple croupit dans la superstition et l'ignorance, et oublie, dans de honteuses débauches, tout sentiment de dignité personnelle. Randjit singh semble lui-même, par l'exemple de sa dépravation, de sa cupidité et de sa passion pour la guerre, indifférent à toute autre pensée que celle de la jouissance du pouvoir absolu; déjà les excès, l'abus des plaisirs sensuels ont ruiné sa santé : ne reconnaissant ni foi, ni probité, ni conscience, ce souverain ne sème autour de lui que des passions basses et un égoïsme déplorable. Il est à craindre qu'il ne reste bientôt de cette réunion momentanée de peuples sous la même loi, qu'un certain développement militaire, l'usage de la tactique européenne, de la discipline, auxiliaire indispensable de l'art de la guerre, enfin l'habitude d'armées permanentes, premier élément de nationalité pour un peuple : c'est là effectivement, en Asie, comme en Europe, le point de départ de tous les États constitués. Nous avons vu précédemment Iwan III, tzar de Russie, devoir à cette institution ses succès et l'affranchissement de son pays : la création des janissaires a également assuré la puissance des Ottomans : l'histoire des nations de l'Occident est trop connue pour que nous citions ici des exemples présents à tous les esprits.

XIII.

SOMMAIRE.

La mort de Nadir amène des révolutions en Perse : les neveux de ce schah, puis son petit-fils Charokh s'arrachent tour à tour le trône. — Fractionnement du pouvoir. — Administration glorieuse de Kerim (1759-1779) : nouvelles intrigues à sa mort. — La Russie apparaît en conquérante. — Coup d'œil sur l'histoire russe, depuis l'avénement de la dynastie des Romanoff. — Pierre Ier ; il régénère ses peuples. — Catherine II : son caractère. — Progrès continus de la Russie : ses hostilités contre la Pologne, la Turquie, la France, et la Perse gouvernée par Méhémet khan, dit l'*eunuque*. — La république française envoie Olivier en Perse pour opérer une diversion. Cette négociation reste sans résultat. — Coup d'œil sur les diverses routes commerciales qui ont lié l'Orient et l'Occident. — La Russie partage son attention entre l'Europe et l'Asie : lors de la paix de Tilsitt, Napoléon lui sacrifie les Ottomans : les traités de 1815 lui reconnaissent ses conquêtes du Caucase et de la Géorgie. — Le schah de Perse, Fétah Ali, presque vassal de la Russie. — Rivalités des Anglais et des Russes. — Épuisement de la Perse : destinées futures de ce royaume. — (1749—1838...)

CHAPITRE XIII.

La mort de Nadir avait livré la Perse aux convulsions de la plus violente anarchie. L'assassinat de ce prince facilita l'accès du trône à son neveu Ali, dont les intrigues éveillaient déjà depuis quelque temps l'attention du schah. La brusque retraite d'Ahmed, compagnon de Nadir et défenseur du parti sonnite, acheva de décider le triomphe d'Ali : les Schiites vainqueurs, saluèrent le parent de Nadir, comme le vengeur du culte national, et en cette qualité le proclamèrent *schah*, sous le nom d'Adel

schah (prince juste). Afin de justifier ce titre aux yeux des populations fanatiques qui l'entouraient, Ali sanctionna son avénement au pouvoir souverain, par le meurtre de tous les fils et petits-fils de Nadir. Un seul échappa à cette proscription sanglante que dictait une politique aveugle et cruelle : Charokh-Mirza, fils de l'aîné des enfants de Nadir, fut épargné, sans que l'on sache si l'ordre d'Ali fut de lui conserver la vie. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis
1749 la mort de Nadir, que ce Charokh, âgé seulement de seize ans, se mettant à la tête d'un parti de mécontents, devint acteur sur ce théâtre de révolutions et de guerre civile : profitant du désordre qu'occasionnait la lutte d'Ali et de son frère Ibrahim, à la suite de laquelle le premier de ces princes avait perdu ses droits, ceux de la force ; comptant d'ailleurs sur l'appui des anciens partisans de Nadir, Charokh se fraya un chemin au trône de Perse, déjà souillé de tant de crimes, et ne sut, pour le rendre désormais inattaquable, que l'arroser du sang de ses deux prédécesseurs Ali et Ibrahim.

La paix ne devait point encore de longtemps cicatriser les blessures profondes de ce malheureux royaume : le petit-fils de Nadir était à peine proclamé schah, que le parti de ses anciens rivaux dont il s'était fait le persécuteur et le bourreau, se réveillant avec une fureur nouvelle, l'immola à sa ven-

geance et lui arracha la vue. Une foule d'ambitieux, de fanatiques, ne voyant dans le pouvoir que la récompense de la valeur et de l'audace, essayèrent tour à tour, à l'abri des ruines amoncelées de toutes parts, d'usurper l'autorité royale, afin d'imposer leur foi religieuse. L'empire perdit entièrement le peu d'unité acquis sous Nadir au prix de tant d'efforts, et devint le patrimoine de plusieurs chefs dont les prétentions ne reconnaissaient d'autre loi que la nécessité. Au nombre de ces chefs se trouvait Mohammed Hassan, de la tribu turque des Kadgiars, dont le pouvoir embrassait les provinces situées sur la côte méridionale de la mer Caspienne, et qui avait surtout mérité une réputation de bravoure en battant à plusieurs repries Ahmed, lorsqu'il tentait de reprendre Hérat : plus à l'Occident, Azad khan, chef d'une troupe d'Afghans et allié des Lesghis, ayant vaincu Teymouras, prince de Géorgie, lui avait enlevé la province d'Érivan. Le midi de la Perse n'était pas moins agité : Mohammed Kerim, Kurde d'origine, célèbre par ses exploits sous le règne de Nadir, avait conservé dans ce pays de nombreuses intelligences; enfin l'infortuné Charokh, malgré sa cécité, conservait encore autour de lui une foule de partisans dévoués. Au milieu d'une telle conflagration, Ali Merdan leva un nouvel étendard à Ispahan, et appela aux armes les populations au nom

d'Ismaïl, descendant prétendu de l'ancien schah Hussein, que les Afghans avaient précipité du trône en 1722. Son alliance avec Kerim assura le succès d'Ismaïl : ce prince fut reconnu roi et la régence resta confiée à Ali Merdan. Une espèce de transaction entre les divers partis suivit cet événement ; le pays recouvra quelque tranquillité : Ahmed obtint que le Khorassan, avec ses dépendances, serait détaché de la Perse et donné en qualité d'apanage à Charokh : rassuré de ce côté, le chef afghan se dirigea ensuite vers l'Orient et entreprit dans l'Inde cette expédition dont nous avons, au chapitre précédent, raconté les traits principaux.

Kerim ne se montra pas longtemps satisfait du rôle obscur de soutien d'Ali Merdan, ministre d'Ismaïl : devenu son rival, il le fit poignarder et s'ad-
1752 jugea la direction des affaires. Ce nouveau régent sentit le besoin, pour achever de réduire ses ennemis et principalement Azad, chef afghan, possesseur des provinces occidentales, de se rapprocher de Mohammed Hassan. Cette alliance dura peu : aussitôt qu'Azad, vaincu et mis en fuite, se fut retiré à Tiflis, près d'Héraclius, successeur de son père Teymouras, dans le gouvernement de la Géorgie, des divisions éclatèrent entre Kerim et son allié Mohammed Hassan. La lutte fut défavorable à ce dernier, qui succomba, et laissa le Mazanderan, siége

de sa souveraineté, aux mains d'Ismaïl. Héraclius, saisi d'effroi, s'empressa aussitôt de faire acte de vassalité envers ce prince.

Kerim avait à cœur de relever de sa faiblesse le pouvoir royal et de lui rendre son ancienne splendeur : la défaite d'Azad et de Mohammed Hassan, rivaux redoutables, était un premier acheminement à cette œuvre difficile. Sous le simple titre de ministre, il fut véritablement le chef de l'État et sut, pendant un règne glorieux de vingt ans, préserver au moins la Perse des bouleversements intérieurs dont elle avait jusqu'alors tant souffert. Sur un sol où des opinions religieuses diverses, des intérêts de famille et de parti opposés, essayaient à chaque instant de prédominer, Kerim ne pouvait espérer de se maintenir au pouvoir qu'en ralliant les esprits autour d'un sentiment commun et en cherchant dans les conquêtes une sanction que ses adversaires lui eussent infailliblement disputée au sein de la paix. Des motifs commerciaux poussaient, en outre, à la guerre les habitants de ce royaume; chacun comptait enfin y trouver un remède à de longues souffrances. Le commerce avait changé de route : l'empire ottoman, maître de tout le pays, jusqu'au Tigre, faisait arriver par le golfe Persique les produits qu'il tirait de l'Inde; Damas, Alep et d'autres villes de son territoire formaient les points intermédiaires de cette

nouvelle ligne de transit. Les guerres civiles de la Perse avaient naturellement accéléré ce changement de l'ancienne route commerciale, et une partie des négociants juifs et arméniens, réfugiés à Bagdad et à Bassora, y avaient établi leurs comptoirs qui enrichissaient jadis Ispahan, Schiras, Casbin et Tauris. Nous n'oserions affirmer que Kerim calcula toute l'étendue des pertes qu'entraînait cette modification apportée dans la direction commerciale; il en ressentit, du moins, certains effets immédiats. Ses tentatives pour remédier au mal ne furent point heureuses : lors d'une expédition contre Bassora, il
1775 s'empara de cette ville, contenant alors plus de quarante mille habitants, et ne réussit point pour cela à tirer avantage de cette conquête : tous les négociants anglais et étrangers s'enfuirent et transportèrent leurs comptoirs à Bombay ou sur d'autres points du golfe d'Arabie. A quelque temps de là, l'armée persane fut complétement détruite, et Kerim, lui-même, mourut trois ans après (1779), à l'âge de soixante-quatorze ans, sans avoir pu venger l'échec de ses armes.

Le pouvoir si péniblement concentré par Kerim, fut de nouveau, à sa mort, la proie de mille intrigues. Son frère Sadek, gouverneur de Bassora, quittant à la hâte cette ville, accourut à Ispahan, pour disputer le trône : Hussein, le frère aîné,

maître de la province de Schiras, éleva aussi des prétentions à la dignité de schah. Le pays était menacé de nouvelles guerres civiles, lorsqu'un événement extérieur vint détourner ce fléau en ramenant sur la scène un acteur plusieurs fois déjà fatal à la Perse. La Russie attendait depuis longtemps une occasion favorable pour produire sa puissance en 1783
Orient : espérant intervenir bientôt au milieu des troubles de la Perse, elle était parvenue d'abord à prendre pied sur la frontière de ce pays en engageant la Géorgie à recourir à sa protection. La tzarine Catherine II avait, à ce sujet, confié à Potemkin et à Bagration la mission de conclure avec Héraclius un traité politique et commercial, promettant à ce prix de défendre le prince de Géorgie contre les conséquences désastreuses des révolutions sans cesse renaissantes de ses voisins. Avant d'aller plus loin, résumons rapidement les faits les plus saillants de l'histoire de Russie depuis que nous l'avons interrompue.

Vers le commencement du XVIIe siècle (1618), l'ancienne famille des Rurik, éteinte ou dispersée à la suite d'une foule de crises, avait été remplacée sur le trône par celle de Romanoff, qui, poursuivant le plan d'agrandissement et de conquêtes d'Iwan IV, consacra tous ses efforts à la réussite de cette pensée nationale. Soixante et dix ans environ après l'avéne-

ment de cette dynastie, Pierre Ier, saisit le gouvernail, et portant une main ferme sur chacune des parties d'un empire déjà immense, il s'éleva au rang des princes les plus dignes d'occuper un trône. On sait quel merveilleux instinct le poussa à renoncer à la barbarie de ses prédécesseurs et à emprunter à l'Europe ses procédés industriels, ses arts, ses agents civilisateurs. La fortune récompensa presque immédiatement une si haute sagesse : ce prince ne put, à la vérité, se dépouiller tout à fait des vices de son éducation négligée, de ses manières rudes et brutales; il réussit néanmoins à modifier sa nature sauvage ainsi que celle de ses sujets, et à les faire entrer dans une certaine voie de progrès où ils n'ont depuis lors cessé de marcher. En même temps que Pierre le Grand reculait ses frontières par ses victoires, il travaillait à éclairer l'esprit de ses peuples en promulguant des règlements administratifs, judiciaires et même religieux, aussi libéraux que leurs idées pouvaient le supporter. Ses succès contre son présomptueux adversaire, Charles XII, ses conquêtes de la Finlande, de la Livonie et d'autres provinces au nord-ouest de son empire, fixèrent sur lui les yeux de l'Europe étonnée et entourèrent son règne d'un éclat qui rejaillit sur ses successeurs. Quelques philosophes ont cependant blâmé ce prince d'avoir altéré le caractère national de la Russie en

cherchant à la parer au dehors d'une civilisation d'emprunt, espèce de vernis européen ; de s'être montré trop impatient de jouir de sa gloire de réformateur et d'avoir presque infligé la civilisation à ses sujets comme une peine. Les nécessités qui l'ont assailli, dès les commencements de son règne, nous semblent devoir le justifier d'une partie de ces reproches.

La mort de Pierre Ier (1724) fut loin de suspendre le mouvement ascendant de l'empire russe, et lorsque Catherine II monta sur le trône en 1763, le dé- 1763
veloppement de ses ressources lui permit de jouer durant la seconde partie du XVIIIe siècle un rôle important, d'agir à la fois sur tous les points de ses domaines, de travailler à arrêter l'essor de l'Occident, de secouer la stupeur des provinces asiatiques et de ruiner l'empire ottoman, trop faible désormais pour servir de lien entre l'Europe et l'Asie. Cette tzarine encouragea avec distinction une foule d'entreprises industrielles, et donna aux soins de l'administration intérieure tout le temps que lui laissaient ses plaisirs et ses relations d'amour-propre avec les hommes célèbres de l'époque, qui pouvaient la servir, en propageant sa renommée. Ce fut elle qui envoya l'ambassade dont nous avons parlé, qui détermina les limites des empires russe et chinois, et fonda à Kiakhta le commerce d'échange des deux peuples.

Si les succès de Catherine furent immenses, sa gloire est loin d'être pure : princesse lascive, elle a souillé le trône par des excès qu'aucune plume honnête ne peut retracer, et ses honteuses largesses envers ses amants, largesses qui s'élevèrent, dit-on, à plus de 500 millions de francs, ont semé la corruption et l'avilissement dans des esprits encore peu éclairés. La puissance matérielle de la Russie a reçu d'elle un prodigieux accroissement; mais ses conquêtes ont été en partie empreintes d'immoralité, et dans tous les événements accomplis ou préparés par ses soins, la dignité d'une nation a été sans cesse méconnue et foulée aux pieds. La perfidie, cette arme des âmes basses, a été un de ses plus actifs moyens de politique. Catherine a consommé la ruine de la Pologne avec une astuce qui imprimera à sa mé-
1772 moire une flétrissure éternelle. En 1772, elle procédait, de concert avec la Prusse et l'Autriche, au premier partage de ce malheureux royaume, et lui faisait expier cruellement les vices d'une constitution où la souveraineté des nobles, pesante pour le peuple, et presque affranchie d'une royauté sans considération, n'engendrait que dilapidations, violences, désordres et indiscipline. Feignant de déplorer l'état d'asservissement des paysans polonais, la tzarine avait donné son assentiment aux projets de réforme de Czartorinski; mais cette promesse

d'indépendance ne fut dans sa bouche qu'un odieux mensonge, pour faire accepter sa protection corruptrice et préparer la violation de sa foi.

L'année qui suivit l'inique dépouillement de la Pologne, dont avaient surtout profité les favoris de Catherine, vit éclater un événement de la plus haute gravité. Un déserteur cosak du Jaïck (Oural), nommé Pugatscheff, profitant de sa ressemblance avec Pierre III, lâchement assassiné par les amants de la tzarine, épouse adultère, se mit à la tête d'un parti, près d'Orenbourg, et recruta promptement une foule de Polonais déportés en Sibérie. Ce chef audacieux tint quelque temps en échec, avec sa petite armée, les troupes de Catherine, sur les rives du Jaïck; mais à la fin, soit qu'il manquât de moyens nécessaires pour conserver l'avantage, soit qu'il eût compromis par des fautes, le succès de son entreprise, il fut vaincu, et paya de sa vie une rébellion qui avait ébranlé le trône de Catherine, amené la dévastation des campagnes, l'interruption du commerce, et de l'exploitation des mines de la Sibérie, et coûté la destruction de plusieurs villes et de plus de deux cent cinquante villages. Afin d'effacer tout souvenir de cette révolte, le gouvernement russe décréta la suppression immédiate du nom de Jaïck, auquel on substitua celui d'Oural. Ce nom sert depuis lors à désigner le fleuve et les

montagnes voisines qui forment la séparation naturelle de l'Europe et de l'Asie.

Tandis que Catherine ordonnait de poursuivre
1774 Pugatscheff, elle obtenait du sultan de Constantinople le traité de Kaïnardgy, qu'elle s'était ménagé d'une manière perfide, en faisant incendier par les Anglais la flotte ottomane à Tchesmé, et en provoquant à un soulèvement les Grecs, tributaires des Turcs. Ce traité lui reconnut pour sa marine la libre navigation de la mer Noire, et pour ses bâtiments de commerce celle du canal des Dardanelles, la cession du fort Kimburn, à l'embouchure du Dnieper, la possession d'Azof et de son district : un article stipulait aussi l'indépendance de la Crimée; or, neuf ans après cet arrangement, l'incorporation définitive de la Crimée à la Russie était consommée, et témoignait de l'*habileté* politique de Catherine II. Cette princesse atteignit ce résultat en suscitant préalablement des troubles au sein de ce pays, et en y envoyant ensuite une armée, sous les ordres de Potemkin, que l'on pourrait appeler son amant *gouvernemental*, car chaque nature de caprice, pour ainsi dire, était satisfaite chez cette femme par un favori spécial. Précédée d'un manifeste imposteur, où se trouvaient invoquées, comme dans les affaires de Pologne, comme toujours, les exigences de la paix, de la tranquillité

publiques, l'armée russe pénétra en Crimée, et acheva, dans le sang de trente mille Tatars Turco-Mongols, la ruine de cette nation, qui était un démembrement du grand empire de Tchinghiz.

Ce fut sur ces entrefaites et cette même année (1783), que Catherine offrit sa médiation au roi de 1783
Géorgie, et lui fit acheter, par le titre de vassal, une promesse de protection, à laquelle la tzarine n'eut pas d'abord le loisir de songer, et qu'elle viola plus tard, lorsqu'elle entrevit la possibilité de s'approprier ce nouveau domaine. Malgré son abaissement et ses désastres, la Perse ne pouvait abdiquer volontairement ses droits sur une province qu'elle avait toujours considérée comme relevant d'elle : le refus d'Héraclius de rendre hommage à son suzerain légitime fut le signal de la guerre. Le schah Méhémet khan, dit l'Eunuque, fils du kadgiar Mohammed Hassan, le rival malheureux de Kerim, rassemblant toutes les forces disponibles de la Perse, qui s'élevaient à quatre-vingt mille hommes, les partagea en trois corps, et se mit en mouvement pour joindre l'ennemi. Le premier de ces corps d'armée, servit à investir Chutche, place importante de la haute Arménie; les deux autres, sous le commandement de Méhémet en personne, marchèrent sur Érivan. Héraclius, battu dans une première rencontre, fut poursuivi à outrance : en vain espéra-t-il pouvoir

rallier son armée à Tiflis; vaincu une seconde fois, il quitta à la hâte cette ville, entraînant sur ses pas tout ce qui était en état de le suivre. Les habitants qui ne purent ou ne voulurent point s'éloigner, furent ou massacrés ou réduits en esclavage : les vainqueurs, n'écoutant que leur fureur et la soif du pillage, mirent tout à feu et à sang. Les khans d'Érivan et de Chutche, justement alarmés, s'empressèrent de traiter de leur soumission, et le fils d'Héraclius, perdant également tout espoir de défendre à main armée le royaume de Géorgie, s'engagea, de son côté, en son nom et en celui de son père, de reconnaître Méhémet khan pour suzerain, et à payer au schah de Perse, comme par le passé, un tribut annuel. Les hostilités étant dès lors suspendues, Méhémet licencia une partie de son armée et se rendit à Teheran avec l'intention d'y passer l'hiver.

Cette campagne fut si courte et si rapide, que Catherine II n'avait pu expédier à temps les secours qu'elle devait, selon sa promesse, fournir à son allié de Géorgie. De graves intérêts absorbaient en ce moment son attention : une nouvelle guerre venait d'éclater entre elle et la Turquie. Plusieurs peuples de l'Europe menaçaient de prendre part à cette lutte : la Suède, secrètement unie à la Prusse et à l'Angleterre, appuyait les Ottomans; tandis que le Danemarck, toujours jaloux de la Suède, et l'Autri-

che, s'étaient déclarés pour le parti russe. Un motif principal dominait cette double coalition : l'Angleterre, habituée au monopole du commerce russe, avait pris de l'humeur au sujet d'un traité de commerce que l'ambassadeur de France, M. de Ségur, avait obtenu du cabinet de Saint-Pétersbourg. La défection des Suédois, et surtout les événements politiques de la France en 89, brisèrent ces alliances et prévinrent une explosion qui allait enflammer toute l'Europe orientale.

La révolution française causait à Catherine II une irritation qu'elle ne pouvait dompter. Dans l'enivrement de sa puissance, elle n'avait jamais considéré les philosophes que comme des instruments de gloire : du jour où on essaya l'application de leurs principes, elle fut glacée de terreur et frappa d'abord d'une interdiction générale tous les livres français, coupables, à ses yeux, de propager des idées subversives. Comme on le pense bien, l'Angleterre encourageait de tous ses efforts de telles dispositions ; aussi la tzarine, flattée de se voir le chef d'une coalition à laquelle l'Angleterre promettait d'ouvrir ses trésors, saisit le premier prétexte qui se présenta, pour déclarer la guerre à l'émancipation de la France. La Pologne, qui, par suite d'un premier démembrement de son territoire, avait perdu environ cinq millions d'habitants, tentait,

depuis 1788, de relever sa fortune, et spéculait, pour la réussite de cet événement, sur les embarras de la Russie, qui était à la veille d'entreprendre une guerre contre la Turquie. L'attitude imposante de la France, en 89, activa ce désir d'émancipation: une assemblée de la grande diète polonaise proclama la constitution du 3 mai 1791. Ce pacte fondamental ne put, comme celui de la France, résister aux efforts de l'Europe septentrionale; une armée russe le foula aux pieds, après s'être rendue maîtresse de Varsovie, et pour prix de sa victoire, Catherine II partagea avec la Prusse quelques lambeaux de cette terre si digne de la liberté.

1794 Deux ans plus tard, un nouveau cri d'indépendance, ralliant les débris de ce royaume, l'intrépide Kosciuszko, nommé généralissime des troupes, ne recula point devant une lutte inégale; mais son intrépidité échoua dans cette noble tentative, et il ne recueillit que la gloire d'un héroïsme malheureux. Le farouche Souwaroff étouffa, avec la vie des habitants de Praga, leurs accents de patriotisme et de haine, et un troisième partage, effectué le 29 novembre 1795, entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, finit d'arracher à la Pologne ce qui lui restait d'existence politique. Dans l'intervalle qui sépara ces deux derniers dépouillements, le traité de Jassy avait livré aux Russes tout le pays depuis

le Dnieper jusqu'au Dniester : cette conquête sur les Ottomans fut consacrée par la fondation de la ville d'Odessa.

Rassurée sur ses intérêts d'Europe, Catherine II tourna ses regards vers l'Orient, où son allié, Héraclius, lui tendait les bras et implorait son appui. Elle résolut alors de tenter une expédition, et un de ses amants, Valérien Zouboff, désigné pour 1796
la commander, s'avança, à marches forcées, à la tête d'une armée nombreuse et s'empara de Derbend dont il fit une place d'armes, propre à servir de base à des opérations ultérieures. Secondé par une flotte chargée de côtoyer les côtes occidentales de la mer Caspienne, le général russe continua son invasion le long du littoral. Déjà il avait atteint la province de Mazanderan, au sud de cette mer, lorsque la nouvelle de la mort de Catherine, qui venait de succomber à une attaque d'apoplexie, à l'âge de 67 ans, le força de revenir sur ses pas et à rentrer promptement en Russie, où le tzar Paul, héritier du trône, pouvait avoir besoin de ses forces militaires, pour prévenir des séditions, assez fréquentes en Russie à chaque commencement de règne.

Tandis que Zouboff accomplissait cette rapide excursion sur le territoire persan, Méhémet khan était occupé, dans le Khorassan, à poursuivre

Charokh, le petit-fils de Nadir schah. Ce prince, privé de la vue, lui portait, assurément, peu d'ombrage, mais ses trésors allumaient sa cupidité. Méhémet obéissait aux entraînements de l'avarice la plus sordide, en même temps qu'il cherchait les moyens de solder et d'entretenir son armée. Dès qu'il eut, à force de mauvais traitements, contraint Charokh à lui livrer ses richesses, il s'éloigna de ce pays, laissant une garnison capable de le contenir. Au printemps de l'année 1797, il se préparait à marcher sur Tiflis, pour, de là, reprendre aux Russes les villes tombées en leurs mains, entre autres, Derbend, lorsque, poignardé dans sa tente, il périt victime d'une vengeance personnelle ou, peut-être, d'un complot qu'avaient provoqué sa cruauté et son intolérance religieuse. Son neveu, Baba khan, fils de Hussein, gouverneur de Chiraz, écartant du trône tous ses rivaux, se fit proclamer
1798 schah (1798) sous le titre de Fetah Ali khan.

La république française, attaquée par toute l'Europe septentrionale à la fois, entreprit, vers cette époque, d'opérer une diversion : elle dépêcha en Perse un agent, nommé Olivier, avec mission de susciter un ennemi à la Russie, dont le tzar inepte, voué tout entier aux suggestions de l'Angleterre, poursuivait d'une haine aveugle le gouvernement de la France. Olivier fut déconcerté à l'aspect de ces

contrées *dévastées*, dit-il, *par le despotisme des chefs et l'anarchie; où le fanatisme aiguisait sans cesse ses poignards; où la force n'agissait que pour détruire et la crainte pour enfouir ou laisser perdre les biens acquis*. Quoique ses ouvertures eussent été parfaitement accueillies à la cour du schah, il ne conçut pas un grand espoir du résultat de ses négociations : il comprit bientôt que la Perse ne pouvait être pour la république française un auxiliaire de la moindre valeur, et que le seul parti à en tirer était d'obtenir le renouvellement des anciens traités, dans le but de favoriser les établissements français à Ispahan, à Schiras et sur le golfe Persique. Il était possible encore de se faire concéder l'île de Kareck, dont les Hollandais avaient été expulsés en 1765, et que la France avait demandée à Kerim, avant l'abolition de sa compagnie des Indes-Orientales. Cette possession offrait alors peu d'avantages, au milieu d'un pays ruiné par les guerres civiles; elle n'était susceptible d'acquérir un peu d'importance que dans le cas où l'on eût voulu s'établir sérieusement en Égypte, se mettre en relation directe avec l'Inde, et fonder des communications suivies entre l'Ile-de-France, Mascate, Bassora et Bagdad (1).

(1) Napoléon, durant son règne, voulut aussi tirer parti d'une alliance avec la Perse, en l'opposant à la Russie. Ce fut là l'objet de l'ambassade du général Gardanne, laquelle eut encore moins de succès

Olivier recueillit tous les documents possibles sur l'organisation intérieure et les ressources de la Perse ; son ouvrage, écrit avec impartialité et de bonne foi, renferme des renseignements précieux : « L'aspect de ces contrées, dit-il, annonce la misère » et la désolation : elles sont, la plupart, élevées, » hérissées de hautes montagnes, dégarnies de bois et » coupées par de vastes plaines, presque toutes » incultes ; la température y est excessive dans » chacune des saisons d'hiver et d'été ; le sol y est, » en général, très-sec et peu fertile. Le besoin d'eau » fait un grand tort à l'agriculture, et ce n'est qu'à » force de travaux qu'on s'est procuré des sources » artificielles pour les besoins domestiques et l'ar- » rosement des terres. L'industrie la plus pro- » ductive des habitants et presque la seule, est le » transport des marchandises de l'Inde. Les schahs » possédaient jadis quelques navires dans le golfe » Persique pour surveiller les Arabes et faire le » commerce avec Mascate, Surate et les côtes de » l'Indoustan : ils avaient, en outre, une petite » flottille sur la mer Caspienne, pour tenir en » respect les Turcomans et les Usbecks : les troubles

que celle d'Olivier. Le gouvernement français semble, du reste, ne négliger aucune occasion de se mettre en rapport avec ce pays lointain : il vient encore tout récemment de favoriser les projets du docteur Barrachin ; mais la mission de ce voyageur paraît plus scientifique que politique.

» civils ont tout détruit. La pénurie du bois en
» Perse rendra toujours difficile l'établissement
» d'une marine dans le golfe Persique ; il n'en est
» pas de même sur la mer Caspienne ; les provinces
» du Ghilan et du Mazanderan, formant la côte sud
» et sud-ouest de cette mer, sont riches en chênes,
» pins, etc. : elles présenteraient une grande res-
» source pour la construction des vaisseaux. »

Cette digression nous amène tout naturellement à dire un mot des différentes voies commerciales en usage dans l'Asie-Occidentale, depuis l'antiquité la plus reculée. La prospérité merveilleuse de Palmyre et de Tyr nous a appris que ces villes servaient d'entrepôt au commerce établi entre la Syrie, la Grèce, les ports de la Méditerranée et le golfe Persique : ce fut là le premier chemin frayé au commerce entre l'Orient et l'Occident. Lorsque, un ou deux siècles avant l'ère chrétienne, l'Égypte, sous les successeurs d'Alexandre, eut couvert de ses vaisseaux la Méditerranée, le golfe Arabique, et agrandi son commerce maritime, presque nul avant la construction de la ville et du port d'Alexandrie, un immense changement s'opéra : les produits et les marchandises de l'Inde, abandonnant la ligne du golfe Persique, de Babylone (1),

(1) Babylone était située sur les deux rives du Tigre, dans la contrée qui avoisine Bagdad. Cette dernière ville, séjour célèbre des Ab-

de Palmyre et de Tyr, suivirent une voie moins dispendieuse et plus sûre. Tyr et une foule d'autres villes succombèrent par suite de la concentration, en Égypte, des productions de l'Orient ; Palmyre seule se soutint et conserva même longtemps une certaine opulence ; étant restée l'unique entrepôt de commerce d'un grand nombre de villes de Syrie, de la Mésopotamie (aujourd'hui Diarbekr), de l'Arménie et de la Perse auxquelles il fallait bien un lien commercial. Toutes relations entre le golfe Persique et les ports de la Méditerranée n'étaient pas d'ailleurs entièrement rompues.

Plus tard, au huitième siècle, lorsque les Arabes, sous les Abbassides, transportèrent à Bagdad le siége de leur empire, le commerce de l'Inde reprit en grande partie sa première route. Palmyre n'existait plus, mais Bagdad, Alep et Damas avaient hérité de son importance : la position favorable de ces villes les rendit, soit par mer, au moyen du Tigre et de l'Euphrate, soit par terre, à l'aide des caravanes, de riches entrepôts des marchandises de la Perse, de l'Inde et même de la Chine. Depuis le huitième siècle, les empereurs grecs d'Orient ayant perdu la possession de l'Égypte et de la Syrie, les productions de l'Inde, envoyées à Constantinople,

bassides, a été construite avec les matériaux retirés des ruines de l'ancienne capitale de l'Assyrie.

suivaient au nord, une ligne de transport particulière plus difficile et plus dispendieuse. Les marchandises remontaient l'Indus jusqu'à Attock, près des monts Himalaya : de là, des caravanes les transportaient à dos de chameaux à Kaboul et à Balkh; puis, descendant l'Oxus jusqu'à la mer Caspienne, elles atteignaient Constantinople en remontant le Volga, en passant sur le Don au point le plus rapproché des deux fleuves et en descendant dans la mer Noire. Une seconde route, plus fréquentée, joignait Attock et Asterabad, port méridional de la mer Caspienne, en traversant le Moultan, le Kandahar et le Khorassan : on continuait ensuite le voyage par mer et on suivait la ligne indiquée plus haut; ou bien, quelquefois, lorsque les guerres n'embrassaient pas tout le pays, on traversait le nord de la Perse, la Géorgie ou l'Asie-Mineure et on faisait voile pour Constantinople sur des bâtiments de la mer Noire, frétés à Trébisonde ou à Sinope. La prise de Constantinople, par les Ottomans, au milieu du xve siècle, la conquête de la Syrie et de l'Égypte, sous le règne de Sélim Ier, au commencement du siècle suivant, et surtout les guerres violentes entre les Ottomans et les saffis de Perse, ont contribué de plus en plus à faire renoncer à la voie de terre et à restituer à la navigation du golfe Persique son antique prospérité jusqu'au moment où le commerce européen, dou-

blant le cap de Bonne-Espérance, découvrit un autre chemin maritime. La route asiatique s'est néanmoins toujours maintenue florissante : elle était indispensable aux Ottomans, dans leurs relations fréquentes avec l'Arabie et l'Indoustan; aussi la prise de Bagdad, en 1638, sous le règne du sultan Mourad IV, fut-elle jugée par eux la victoire la plus brillante et la plus utile.

De graves questions sont soulevées de nos jours au sujet des lignes de communication les plus commodes entre l'Orient et l'Occident. Il est difficile, sans des études longues et approfondies, de se prononcer d'une manière absolue : on doit cependant reconnaître que, si la supériorité de la voie du golfe Persique semble incontestable pour les États dépendants de l'empire ottoman, la route du golfe Arabique intéresse au plus haut degré les peuples méridionaux de l'Europe et présente des avantages réels quant à la distance et aux frais de transport. La navigation du golfe Persique peut bien l'emporter sur celle de la mer Rouge, à cause des vents variables qui y règnent plus constamment et des ports nombreux, semés sur ses côtes; elle lui est inférieure sous des rapports plus essentiels. Le trajet par terre n'occupe, en Égypte, qu'un espace de vingt-cinq lieues environ : la distance de l'Euphrate à la Méditerranée ou à la mer Noire est bien autrement

considérable, et, en outre, les avanies, les exactions des gouverneurs ottomans, le pillage toujours à craindre de la part d'une population mal contenue, sont, pour le commerce, des périls dont il doit à juste titre se préoccuper. Comment donc la France ne comprend-elle point ce qu'il y aurait d'avenir pour elle dans une politique qui, la rapprochant de l'Égypte, lui ouvrirait naturellement l'entrée de la mer Rouge? Attendra-t-elle, pour manifester ses besoins et ses vœux, qu'une puissance plus habile se soit approprié les avantages d'une telle alliance? La Russie et l'Angleterre ont seules jusqu'à présent embrassé dans leur sphère d'activité la politique orientale : toutes deux ambitionnent avec ardeur la suprématie dans les contrées avoisinant le golfe Persique. Nous allons voir se manifester les premiers symptômes de cette rivalité, sous le règne de Fetah Ali khan, auquel nous nous sommes arrêté. A cette époque, le commerce de la Russie avec la Perse s'élevait déjà à environ deux millions de francs.

Le nouveau schah Fetah Ali, appelé, depuis 1798, 1798
à remplacer, sur le trône de Perse, Méhémet, l'eunuque, son oncle; issu comme lui de la tribu turque des Kadgiars, s'appliqua d'abord à rétablir la tranquillité dans ses États : déjouant les intrigues des uns, éloignant les autres, il parvint, par une con-

duite sage et vigoureuse, à apaiser les troubles qui déchiraient sans cesse son malheureux royaume. Afin d'avoir constamment sous la main des gages de paix, il exigea, en outre, que les principaux gouverneurs des provinces lui envoyassent leurs fils en otage, remédiant ainsi, par la terreur, aux maux causés par la violence. Il trouva surtout, dans les trésors de son prédécesseur et dans les impôts dont il avait frappé le peu de commerce de transit qui restait, les moyens de dominer les partis, d'imposer silence aux factions. Méhémet avait exaspéré contre lui les populations en créant de lourds impôts, dans lesquels ses sujets ne voulurent voir que les effets de son avarice et de sa cupidité : ce reproche ne fut pas cependant toujours fondé, et Fetah Ali, en utilisant au profit de la sécurité intérieure ses ressources financières, a souvent mérité la reconnaissance de ses peuples. C'est ainsi que, dans leur jugement borné, les contemporains méconnaissent quelquefois l'origine d'un bien-être réservé à leur postérité, et font hommage à certains princes de bienfaits dus à leurs prédécesseurs ! Fidèle à la politique de son oncle, le nouveau schah chercha, par divers réglements, à entourer de toute la protection possible les caravanes envoyées chaque année de Kaboul, de Delhy, de Seringapatnam, qui formaient toujours la principale source de richesse de la Perse. Il renforça son armée

de bandes d'Arabes et de Kurdes qui désolaient ses frontières, et les fit servir aux escortes et à la défense du commerce extérieur. Après avoir pacifié le Khorassan, l'ancien domaine de Charokh, où les exactions de Méhémet avaient engendré la révolte, il ouvrit aussi des relations commerciales avec Balkh, Boukhara, Samarkand et même avec le Tubet, et consacra à ces entreprises louables une partie de ses revenus, qui s'élevaient à environ 25 millions, déduction faite de la solde des troupes.

Ces travaux de régénération, que la paix eût infailliblement fécondés, furent bientôt troublés : la politique européenne, débordant sur ces contrées lointaines, raviva des plaies encore saignantes. La république française avait triomphé d'une partie de ses agresseurs, et la paix de Lunéville (1801), en proclamant la neutralité de l'Autriche, laissait l'Angleterre seule aux prises avec la France. Mieux éclairé sur ses intérêts, le tzar Paul avait, l'année précédente, accédé aux ouvertures du premier consul. Ce prince ne tarda pas à payer de sa vie ce revirement de conduite : quelques-uns de ses courtisans, gagnés par l'or des Anglais, se prêtèrent à un infâme assassinat : ils étranglèrent leur maître et accoururent immédiatement après, déposer une couronne sanglante sur le front de son fils Alexandre, complice moral de cet attentat, puisqu'il permit qu'un

tel crime restât impuni. Plus docile, le nouveau tzar consentit à servir la haine et les intérêts de l'Angleterre; et pour prix de son alliance avec cette ennemie acharnée de la France, il obtint de n'être point inquiété dans ses prétentions sur l'Asie-Occidentale.
1802 Dès 1802 il consomma la réunion de la Géorgie à son empire et travailla dès lors sans relâche à se rapprocher de plus en plus de la Perse; s'appuyant tantôt sur l'Angleterre, tantôt sur Napoléon, qui, après l'entrevue de Tilsitt, commit la faute énorme de sacrifier la Porte, dans l'espoir de gagner la Russie. Le faible Sélim fut détrôné, et Alexandre, appréciant de suite la portée d'un événement auquel il avait concouru secrètement, lança en Perse une armée qui remporta plusieurs avantages sur Abbas Mirza, fils aîné de Fetah Ali et son généralissime. Les sacrifices de l'Angleterre et de la France, pour attirer à elles l'épée d'Alexandre, aboutirent, comme chacun sait, d'une part, à la chute de Napoléon, et de l'autre, à l'extension de l'empire russe : les armes du tzar conquirent chaque jour du terrain en Perse, et en 1812 le traité de Bucharest imposé aux Ottomans lui livra la Bessarabie et porta ses frontières jusqu'au Danube. Les bases de la paix européenne
1815 de 1815, comprirent aussi les négociations entamées au sujet des possessions orientales de la Russie : les services rendus par les armées d'Alexandre, et sur-

tout les succès de ses généraux le long des côtes occidentales de la mer Caspienne, avaient rendu indispensable la consécration de droits déjà légitimés par maintes victoires. En même temps que la sainte-alliance lui adjugeait le duché de Varsovie, dernier débris de la Pologne, il obtenait de la Perse la cession de plusieurs provinces du Caucase, le Kouban, le Daghestan, la Mingrelie, le Derbend, le Chirwan, ainsi que la Géorgie et la province d'Érivan (1) : le tzar s'engageait en retour, envers le schah de Perse, à appuyer l'avénement du prince que Fetah Ali désignerait pour lui succéder (2).

(1) Georges XIII, fils d'Héraclius, ne pouvant résister aux intrigues que les Russes ne cessaient de fomenter dans ses États, se vit obligé d'implorer le secours du cabinet de Saint-Pétersbourg, et accepta la suzeraineté de la Russie. Depuis sa mort, survenue en 1800, la Géorgie est incorporée à l'empire russe et forme le point central de ses provinces au delà du Caucase.

La Mingrelie (l'ancienne Colchide) subit également la domination de la Russie en 1810 : les autres provinces du Caucase et de la côte occidentale de la mer Caspienne furent successivement envahies et subjuguées.

(2) Un ouvrage publié récemment expose ainsi qu'il suit la récapitulation des accroissements de territoire conquis par la Russie depuis le règne de Pierre-le-Grand, en 1689.

1°. Plusieurs provinces enlevées à la Turquie et s'étendant le long de la mer Noire jusqu'au Danube et au Pruth, dans lesquelles on compte 1,902,000 habitants, répartis en cinq gouvernements.

2°. Les contrées occupées jadis par les anciens Mongols Tatars et Cosaks, et constituant trois gouvernements avec une population de 3,289,000 âmes.

3°. En Asie : une portion de l'Arménie; la Géorgie enlevée à la Perse en 1801 et 1813, plus les provinces situées à l'occident de la

Cette protection chèrement achetée entraîna pour la Perse des conséquences déplorables : l'influence permanente du tzar dans les affaires d'un allié devenu presque son vassal, énerva de plus en plus un pays qui avait besoin, pour renaître, d'un gouvernement fort et national. L'audace des gouverneurs,

mer Caspienne entre le Kours et l'Aras; à l'est de cette mer, le territoire qui se prolonge jusqu'au golfe de Balkan; enfin sur les bords de l'Aras, les Khanats d'Érivan et de Nakitchevan, cédés par le traité de 1827. — Population, 1,500,000 âmes. Le traité de Turkend-Tchaï, en 1827, la rendit maîtresse exclusive de la navigation de la mer Caspienne, où la Perse ne possède plus, depuis lors, ni marine militaire, ni marine marchande.

4°. La Livonie, la Courlande, l'Esthonie, la Finlande.

5°. Lors du premier démembrement de la Pologne, en 1772, entre la Prusse, l'Autriche et la Russie; cette dernière puissance eut en partage les Palatinats, réunis plus tard sous le nom de *Russie Blanche*.

6°. Les deuxième et troisième partages de la Pologne lui livrèrent les provinces dont se composent les gouvernements de Minsk, de Kief, de la Podolie, de la Volhynie et de Grodno, contenant plus de 5 millions d'habitants.

7°. Enfin le duché de Varsovie érigé dérisoirement, en 1815, en royaume, avec un simulacre de nationalité et de constitution qui a disparu depuis 1832.

Ces conquêtes présentent, en résumé, un total de 34,281 milles carrés, et de 24,871,000 habitants.

La population de la Russie a suivi la progression suivante :

1689 (Avénement de Pierre-le-Grand). . .	16 millions.
1763 (Avénement de Catherine II).	25
1796 à sa mort.	33
1838	56

Ainsi, en 142 ans, la population de cet empire s'est accrue, surtout par suite de ses conquêtes, de 40 millions d'habitants. Un tel accroissement serait de nature à porter l'effroi en Europe, s'il existait quelque homogénéité parmi toutes ces populations; mais elles échapperont à la Russie avant, peut-être, d'avoir atteint cette fusion, cette unité, qui sont la véritable force des empires.

leur cupidité mal combattue par une royauté, paralysée moralement depuis qu'elle était à la solde de la Russie, entretinrent au sein des populations un malaise qui parut incurable tant ses racines étaient profondes. Comment l'esprit de convoitise de la Russie n'eût-il pas été encouragé par le spectacle d'un dépérissement toujours croissant? Aussi le cabinet de Saint-Pétersbourg, recourant de nouveau à la corruption, à cette arme dont il avait fait successivement un si odieux usage en Pologne, en Suède, en Grèce et en Turquie, n'a cessé depuis lors de préparer la prédominance de ses intérêts commerciaux en Orient, en s'immisçant avec une habileté perfide dans des débats qu'il a toujours pris soin de fomenter.

Son alliance avec le gouvernement britannique, intime tant que les armées françaises menacèrent l'existence des principales cours d'Europe, s'est relâchée dès que la chute de Napoléon eut mis fin aux hostilités. Malgré l'inquiète vigilance de l'Angleterre, la Russie a même commencé à s'affranchir de la vassalité industrielle dans laquelle la retenait cette puissance altière : une concurrence commerciale active s'est élevée sur plusieurs points de l'Asie entre ces deux nations; et si la guerre n'a pas encore éclaté, elle a déjà évidemment envahi les intérêts matériels des individus. Il nous est interdit d'engager trop avant le lecteur sur le terrain de l'avenir :

toute théorie à l'égard d'une politique irritante, en éveillant les passions, ferait perdre à cet ouvrage une partie de l'autorité scientifique à laquelle l'auteur aspire et qu'il veut s'efforcer de justifier. Circonscrit dans l'exposition des faits accomplis, nous devons nous abstenir de tracer des plans de campagne hypothétiques, en vue d'une invasion dans les Indes de la part de la Russie : toutefois, d'après l'inspection de la carte et l'examen que nous venons de faire de la situation et des ressources de ces contrées, nous sommes en droit de conclure qu'un tel projet n'a pendant bien des années encore aucune chance de réussite.

1825 Une nouvelle conflagration s'alluma en 1825, entre la Russie et la Perse. Quoiqu'elle parût soudaine, il y avait cependant à cette rupture d'anciennes causes. Depuis la paix de Goulistan, conclue en 1813, et par laquelle la Perse avait cédé plusieurs provinces à la Russie, on n'avait pu s'entendre pour la délimitation des frontières, que le traité n'avait point déterminées d'une manière précise, et cette question restait comme une pomme de discorde entre les deux puissances. La chute de Napoléon, en brisant les espérances de Fetah Ali, avait bien pu rendre plus pressantes les sommations du général Yermolof, et faire plier le schah devant les exigences de la Russie : celle-ci ne cessa point, pour

cela, de nourrir dans son esprit des projets hostiles, qu'Abbas Mirza, son fils et son successeur, s'appliquait de tout son pouvoir à exalter. La conspiration qui éclata à Saint-Pétersbourg, à l'avénement de Nicolas, lui sembla une occasion favorable pour donner cours à ses ressentiments. Ce moment de désordre fut sans doute exagéré dans l'imagination des Persans, et Abbas Mirza put croire que toute l'armée russe était en pleine insurrection. Il sut persuader au schah que le moment était venu de venger tant de griefs, et Fetah Ali l'autorisa alors à franchir la frontière à la tête de ses troupes.

L'armée persane se composait de 38,500 hommes d'infanterie régulière, de 5,000 d'irrégulière, d'une garde particulière forte de 8,000 hommes et de 87,900 hommes de cavalerie tirés des tribus militaires; en tout, 139,400 hommes. Quant à l'artillerie, il y avait dans l'Adzerbaïdjan 77 pièces de canon de divers calibres et 18 fauconneaux : 42 de ces pièces appartenaient à l'artillerie régulière de campagne, organisée par Abbas Mirza. Tout cela constituait un ensemble de forces qui eût été assez imposant, si les troupes eussent été instruites et exercées. La Russie, si l'on en croit ses rapports, comptait à peine, sur ce point, 34,000 hommes, et comme plus de moitié de ces troupes ne pouvait être retirée des positions dont l'occupation prévenait le

soulèvement du pays, il ne restait guère que 15,000 hommes qu'on pût mettre en campagne.

Les hostilités commencèrent vers le milieu de juillet 1825. Le fils du schah s'avança à la tête d'une armée de 40,000 hommes, et vint investir la place de Koutche, où s'était retranché le colonel russe *Reutt*. Le siége fut poussé avec vigueur ; mais, la science ne présidant point à cette opération, les résultats étaient insignifiants. Cependant la famine commençait à se faire sentir, et la forteresse attaquée sur un nouveau point, avec plus d'ensemble, allait tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque arriva tout à coup la nouvelle de la défaite d'un autre corps de l'armée persane. La confusion se mit aussitôt parmi les assiégeants, et Abbas Mirza se décida, après quarante-sept jours d'efforts inutiles, à lever le siége de Koutche et à marcher au secours d'Alaïar khan ; ayant été vaincu à son tour, il repassa l'Aras le 18 septembre, ne songeant plus qu'à reprendre une ligne défensive. Vers la fin d'octobre, Paskewitch prit position sur la rive droite de l'Aras; mais l'approche de l'hiver l'empêcha de tenter une attaque décisive. Sur ces entrefaites, Nicolas ôta le gouvernement de la Géorgie à Yermolof, pour le confier à Paskewitch.

La campagne de 1826 couronna les succès des Russes : le nouveau commandant en chef dirigea

toute son attention vers l'importante forteresse d'Erivan, capitale de l'Arménie persane. Ses premières opérations ne tendirent qu'à se rapprocher de ce point. Le 26 septembre, les batteries russes ayant été démasquées, les projectiles jetèrent le désordre et la terreur dans la place : le 1er octobre, l'assaut fut livré avec une telle impétuosité, que les habitants se rendirent à discrétion, et que la garnison, forte de 5,000 hommes, mit bas les armes. La prise d'Érivan assura aux Russes la possession de toute la province, et fit une grande impression sur l'esprit des populations, qui, dans leurs chants populaires, l'appelaient *la ville imprenable*. De plus en plus pressé, Abbas Mirza, jugeant qu'il se trouvait hors d'état de continuer la lutte, fit à Paskewitch des propositions de paix que le schah se vit enfin obligé de ratifier, après que de nouveaux revers lui eurent ouvert les yeux sur la situation déplorable de son armée.

Les plénipotentiaires des deux puissances, Abbas Mirza et Paskewitch, se réunirent à Miana, ville de l'Adzerbaïdjan, le 3 février 1827 : moitié de la con- 1827
tribution de guerre payée par la Perse à la Russie (24 millions) y fut apportée, et le 10 février le traité de Turkend-Tchaï fut signé. Les principales clauses de ce traité stipulaient, 1° que le schah abandonnait à la Russie, en toute propriété, le Khanat d'Erivan et celui de Nakitchevan (dont on fit plus

tard la province d'Arménie); 2° que la Perse paierait une contribution de guerre de 48 millions, dont moitié immédiatement et le reste dans un bref délai; 3° que, jusqu'au paiement intégral de cette indemnité, les troupes russes occuperaient la province d'Adzerbaïdjan. Ce traité non-seulement enrichit la Russie des fertiles contrées qu'arrose l'Aras, il lui livra en outre les clefs de la Perse, en lui donnant la forteresse d'Érivan. Un autre résultat non moins important de la guerre terminée en 1827, fut son effet moral : la haute idée de la puissance russe, qu'elle répandit dans cette partie de l'Asie, et l'impression produite sur les populations caucasiennes, qui jusque-là ne regardaient leur soumission à la Russie que comme provisoire, et avaient toujours les yeux tournés vers la Perse. Du reste, le traité de Turkend-Tchaï ne tarda pas à porter ses fruits; car, dans la guerre contre la Porte qui éclata bientôt après, la possession des provinces nouvellement conquises facilita beaucoup les opérations de Paskewitch dans l'Arménie turque, et les millions versés par la Perse dans le trésor du tzar furent sans doute une grande ressource pour la Russie dans sa lutte contre l'empire ottoman.

Abbas Mirza, reconnu schah à la mort de son père, laquelle arriva peu de temps après la paix désastreuse qu'il avait faite avec la Russie, ne put

rendre à la royauté de la Perse quelque indépendance et quelque considération. L'administration des provinces resta confiée à des gouverneurs, espèce de grands vassaux, naturellement ennemis de toute concentration de pouvoir, et qui ne songaient qu'à se renverser par leurs violences ou leurs intrigues.

Ce pays continue de nos jours à présenter le tableau d'une confédération de petites principautés, sans esprit public, sans unité politique franchement reconnue et par conséquent sans moyen de défense contre l'étranger. Un seul lien subsiste, celui de la religion schiite, qui n'a jamais su fonder des États puissants, et qui est trop faible aujourd'hui pour dominer et maîtriser la soif commerciale de l'Europe. Abbas Mirza a essayé vainement de se soustraire à l'influence de la Russie : ses efforts ont été infructueux, bien qu'il eût accepté les conseils et les secours secrets de l'Angleterre : lors de sa mort (1833), son 1833
armée n'était composée que de 40 à 50,000 hommes mal entretenus, mal commandés, et de 35 pièces d'artillerie.

Comme un nouveau règne ranime toujours l'espoir des partis, l'Angleterre n'eut garde de négliger l'occasion qui se présentait à la mort du schah : elle s'empressa d'envoyer à Mohammed Mirza, fils et successeur d'Abbas, des officiers qui lui promirent des

secours en argent et de toute nature, s'il renonçait à la protection de la Russie, et lui indiquèrent les moyens de relever son empire, soit en se débarrassant des anciens gouverneurs, soit en régularisant la perception des impôts, soit enfin en créant une armée et des places fortes. Ces propositions, dont l'effet devait amener une réorganisation politique commerciale et administrative, ont eu jusqu'à présent peu de succès, malgré le désintéressement apparent de l'Angleterre, qui opposait sa modération aux concessions de territoire réclamées sans cesse par la Russie. La Perse, privée d'industrie, de marine, appauvrie et dépeuplée (ses onzes provinces renferment au plus cinq à six millions d'habitants et son revenu ne s'élève qu'à 58 millions de francs environ), se trouve dans une situation trop malheureuse pour oser risquer une nouvelle guerre contre la Russie, qui s'applique de plus en plus à fortifier ses provinces du Caucase et de Géorgie, et à étendre son influence dans l'Asie occidentale. Le traité d'Andrinople (1829), en vertu duquel l'empire russe est maître des embouchures du Danube, et plus récemment celui d'Unkiar-Skelessi, qui établit la prépondérance de son commerce dans la mer Noire, rivent par contre-coup les fers de la Perse.

L'Angleterre, depuis cinq ans, ne cesse de protester énergiquement contre ce dernier traité; car il

menace de la réduire à laisser sans protection efficace son commerce du Levant. Ce commerce, d'après les documents officiels, a augmenté en dix ans de plus de quatre fois sa valeur; il employait, en 1831, 336 navires anglais, jaugeant 54,698 tonneaux, et présentait une valeur d'environ 25 millions. La fière Albion proteste; car elle ne peut voir sans jalousie et sans inquiétude fermer l'entrepôt de Trébisonde à ses marchandises, qui de là sont transportées par des caravanes au nord de la Perse, dans le Kaboul, le Turkestan et jusque dans la Petite-Boukharie à Yerkend. Comprenant la nécessité où elle se trouve d'assurer des débouchés aux produits de ses manufactures, de l'emploi à ses ouvriers et à ses machines, dont un économiste évaluait naguère le travail à celui de 400 millions d'hommes, elle ne néglige aucun moyen de conserver un immense monopole, son unique condition d'existence. Elle fait étudier la navigation de l'Euphrate, qui lui offrirait l'avantage d'abandonner la route de Trébisonde, où les marchandises anglaises sont désormais exposées aux avanies des Russes, et de résister à la concurrence de l'Amérique du nord, qui vient aussi chercher dans le golfe Persique un marché pour ses produits.

La Perse, comme on le voit, semble avoir perdu toute espérance de se relever d'elle-même et avoir

renoncé à la possession de son propre sol ; car les intérêts européens s'y sont transportés comme sur un champ de bataille et y absorbent l'attention générale. Quelle place peut, en effet, revendiquer, dans ce drame important, une nation épuisée, languissante, divisée en onze provinces dont quelques-unes sont des déserts arides et brûlants ? Où trouver dans ce pays le sentiment national, garant de l'indépendance ; le gouvernement qui obtienne le respect et l'obéissance ; l'agriculture et l'industrie, sources de la richesse ? Partout, la prostration des habitants annonce qu'un royaume va disparaître si une impulsion étrangère ne rend bientôt à son existence l'énergie et la fécondité. Tous les voyageurs modernes déplorent la stérilité intellectuelle de ces contrées. Avec une imagination active, un esprit sagace et souple, les Persans se meuvent exclusivement dans la sphère assez vague de la métaphysique, de la théologie et de la jurisprudence : leurs études sont plus littéraires que scientifiques : ils négligent l'histoire, la géologie, la géographie et toutes les sciences naturelles pour cultiver la poésie, unique distraction des esprits : le haut enseignement, professé particulièrement dans les trois grandes universités d'Ispahan, de Schiras et de Mesched, ne comprend que l'étude de l'arabe, la connaissance du Koran et ses commentaires.

La civilisation est loin pourtant d'être en péril dans ces contrées : on remarque principalement, en Perse, tous les symptômes de l'affaiblissement du principe de despotisme, la cessation des violences purement instinctives, la décadence des anciennes traditions asiatiques, enfin l'apparition de l'influence européenne. La politique des intérêts sera néanmoins, tout semble l'indiquer, la première débattue en Orient : le commerce, plutôt que les idées spéculatives, ralliera à une civilisation plus avancée des populations dont l'Europe recherche de nos jours le contact avec une sollicitude particulière. Les besoins matériels les enlaceront de leurs chaînes infinies, avant que les véritables théories sociales n'aillent se répandre chez elles et produire une croisade pacifique.

L'exemple que nous offrent les possessions anglaises de l'Inde, tend à donner à cette opinion l'autorité d'une certitude presque mathématique. La nature des relations qui agitent les contrées asiatiques, les idées nouvelles auxquelles elles se rattachent, l'intervention des nations européennes avec leur génie propre, leur activité, leurs besoins ; tout enfin présage sinon la réconciliation prochaine de l'Orient et de l'Occident, du moins la rencontre des deux civilisations et une modification inévitable du système politique de chaque continent. Un tel ave-

nir n'est plus même problématique, et dans cette distribution générale des travaux du globe on verra les habitants de la Perse combattre aux avant-postes et reprendre leur rôle primitif, celui de protéger les transports et les échanges des marchandises de l'Europe et de l'Inde. La nature de leur sol, leur caractère naturellement affable et bienveillant, les destinent à cette mission, à laquelle les prépare merveilleusement, de nos jours, l'action de la discipline russe, comme les nomades de l'Asie centrale tendent à servir de lien entre la Chine proprement dite et l'empire russe. Les Afghans, les Beloutchis et les Sikhs nous semblent également réservés à des rôles analogues.

IV.

SOMMAIRE.

La statistique sert, de nos jours, de complément aux études historiques. — État actuel de l'Asie-Moyenne : elle ne peut plus inspirer aucune crainte à l'Europe. — Description générale de la Chine. — Ses ressources financières et commerciales. — Industrie agricole et manufacturière. — Revue des arts et des sciences : leur infériorité. — Son gouvernement despotique. — Respect des traditions; culte des ancêtres. — Les lois pénales ont toutes un caractère matériel. — La ruse, la fourberie, sont des vices dominants. — Absence d'esprit de famille : stérilité des préceptes de morale. — Secte des lettrés; les missionnaires l'ont mal jugée. — L'ignorance de la langue écrite est un obstacle à la civilisation de la Chine. — Cette nation éprouve le besoin d'idées nouvelles.

CHAPITRE XIV.

Nous croyons avoir tracé avec conscience l'analyse des révolutions de l'Asie-Moyenne dont l'histoire a conservé le souvenir. Arrivé au XIXe siècle, nous pourrions, sans scrupule, clore ce tableau qui renferme tant d'événements, et abandonner au philosophe un terrain, vague et périlleux pour l'historien, chargé de préciser les faits. Cependant, à l'époque où nous vivons, l'esprit, nous ne l'ignorons pas, ne consent à remonter vers le passé que pour y chercher la route de l'avenir et prétend n'accorder aux récits,

qui lui sont prodigués de toutes parts, un temps précieux, toujours trop court, qu'à la condition expresse d'y trouver, à la fois, enseignements et conseils. En proie à une impatience qu'elle ne peut maîtriser, enchaînée au culte exclusif de l'utile, la génération actuelle ne se laisse plus charmer et distraire par des narrations isolées, sans point de départ et sans conséquences : la curiosité, attachée jusqu'ici à des élucubrations purement littéraires, a fait place à une pénétration distincte, à un besoin nouveau, d'un caractère plus matériel.

Frappé de cette situation des esprits contre laquelle nous n'avons point la prétention de soulever ici une accusation, nous nous empressons d'obéir, autant que possible, à cette exigence du siècle, en présentant, comme conclusion de cet ouvrage, un tableau général de l'état actuel de l'Asie-Moyenne. Il n'est pas sans utilité, en effet, d'embrasser d'un coup d'œil la vie de ces contrées, maintenant si calme, si peu importante en apparence, de montrer la situation de leurs habitants dont les ancêtres ont si longtemps labouré de leurs révolutions le sol de l'Europe et de l'Asie; de signaler enfin les faits moraux et matériels qui, reflétant la merveilleuse harmonie des lois providentielles dont nous avons successivement fait ressortir l'influence, deviennent la

justification du point de vue historique où nous nous sommes placé. C'est pour n'avoir point recouru à ce complément, en quelque sorte statistique, que certains auteurs, tremblant au souvenir des bouleversements des anciennes hordes asiatiques, ne peuvent arracher de leur imagination la crainte de les voir se reproduire, et vont jusqu'à menacer l'Europe du retour de leurs invasions périodiques, qui seraient aujourd'hui sans but; car loin de servir d'auxiliaires à la civilisation, elles n'auraient d'autres résultats que de l'entraver ou même de l'anéantir.

De telles terreurs sont chimériques et dénuées de fondement. Si de nos jours l'Asie-Centrale n'a point encore atteint cette unité d'existence sociale, acquise aux principales nations de notre continent, elle gravite, du moins, dans une sphère politique où elle régularise ses mouvements, développe des idées d'ordre et de travail, renonce aux habitudes de violence et se détache de plus en plus de l'instinct de la guerre. Deux puissances, entre autres, concourent activement à cette heureuse transformation : la Chine et la Russie, avec des moyens différents, travaillent sans relâche à semer, sur cette terre lointaine, des germes de civilisation en état d'y fructifier et à tenir en respect des populations longtemps turbulentes et indomptables. Il faut l'avouer,

cependant, une pareille tâche renferme d'immenses difficultés : le peu de densité de la population et plus encore la nature d'un sol qui se refuse aux travaux agricoles opposeront longtemps à cette entreprise des obstacles sans nombre ; mais la nécessité et surtout l'excitation de besoins nouveaux, nés du contact de peuples riches et puissants, sont d'excellents instruments de réaction qui modifieront insensiblement de pauvres nomades, trop disséminés et trop surveillés, pour inspirer désormais le moindre sentiment de crainte et d'effroi.

Une fois adonnés à un genre de vie régulier, rompus à la discipline européenne ou chinoise, les soldats mongols, kalmucks et autres, soit instinct, soit calcul, ne reviendront plus à des mœurs sauvages : la loi mystérieuse qui préside au développement des sociétés, les pousse à l'association comme à l'unique source de prospérité. Habitués à une combinaison d'efforts, à des relations pacifiques, les nomades de l'Asie, dédaigneront de plus en plus l'isolement de leurs aïeux qui leur paraîtra un symptôme de misère et de faiblesse. La guerre, devenue un art scientifique, offre d'ailleurs aux peuples avancés d'Europe une chance assurée de résistance victorieuse, et l'usage de l'artillerie a terminé tout débat sérieux entre la civilisation et la barbarie. Si, à ces considérations bien suffisantes déjà, ce me semble,

on ajoute l'extrême dépopulation de ces contrées, suite du changement de routes commerciales et l'influence du culte bouddhique sur des esprits grossiers, on sera contraint de dire avec Voltaire : que *ces peuples sont bien heureux d'être conquis à leur tour* (1). La plus grande part dans l'initiation civilisatrice de l'Asie-Centrale est réservée à la Chine. L'étendue de cet empire, l'extension de ses frontières, une certaine communauté d'habitudes et de croyances religieuses, rendront moins difficile, au gouvernement chinois, l'accomplissement de cette tâche. Examinons donc la constitution de ce pays, ses ressources matérielles, ses bases morales, son avenir : c'est en même temps étudier l'existence des populations nomades qui y sont incorporées.

C'est au commerce et à la propagande religieuse, comme nous l'avons vu, qu'on doit la connaissance de la Chine : Marco Polo, et plus tard les jésuites, en ont laissé des relations fort détaillées, dont on a depuis, corrigé le merveilleux et l'exagération. A la fin du XIIIe siècle, le pape Nicolas envoya Jean Corvino près de l'empereur mongol, dont la dynastie occupait alors le trône de *Cambalu* (Péking) : trois siècles après, les jésuites, Michel Ruggiero et Mathieu Ricci, profitèrent de la révolution qui

(1) Essai sur les mœurs.

porta au pouvoir la dynastie mantchoue pour s'introduire dans ce pays, et surent, ainsi que quelques-uns de leurs successeurs, gagner la confiance des nouveaux souverains. Nous avons déjà parlé des services qu'ils rendirent à l'empereur Khang hi. Ils ne tardèrent pas à perdre une aussi belle position : le gouvernement de Péking, alarmé de leur intolérance et de leurs disputes, se décida bientôt à les expulser. Le commerce a manifesté plus de persévérance et de tact que l'apostolat : aussi est-il resté seul intermédiaire entre l'Europe et la Chine. Deux points, Macao et Canton, lui ont été primitivement concédés. Soit maladresse, soit torts réels, les Portugais, fixés dans la première de ces villes, n'ayant point su conserver leurs avantages, tout le commerce s'est alors porté sur Canton, où les Anglais ont obtenu le monopole. L'établissement de ces derniers date de deux siècles, et chaque jour il prend plus d'extension et de solidité. Déjà ils ont visité l'intérieur à deux reprises différentes; les lords Macartney et Amherst ont, durant leur ambassade, en 1799 et 1816, recueilli sur cette nation singulière des renseignements fort curieux qu'ont fortifiés ou combattus depuis, divers témoignages non moins dignes de foi.

La Chine, en y comprenant le pays des Mantchous, s'étend actuellement des 70° aux 140° de longitude

orientale, et par son plus grand prolongement des 22° aux 56° de latitude septentrionale. Elle est bornée à l'O. par le Turkestan, au N. par la Sibérie ou Russie asiatique, à l'E. et en partie au S. par l'Océan ou la grande mer de Chine, enfin, au S. et au S. O., par l'Inde transgangétique, c'est à dire, par le Tonkin, l'empire d'An nam, les royaumes de Siam, d'Ava et les monts Himalaya. Son étendue, de l'E. à l'O., est donc de dix-sept cent cinquante lieues, et du S. au N., de huit cent cinquante; ce qui indique une superficie plus grande que celle de l'Europe tout entière, et ses côtes maritimes présentent un développement de près de deux mille lieues géographiques. Cet immense empire, désigné en chinois sous les noms de *Royaume céleste*, de Tchoung Kouï (*royaume du milieu*), est divisé administrativement en trois parties distinctes : 1° les pays entièrement soumis, tels que la Chine proprement dite et le pays des Mantchous; 2° les pays tributaires, tels que la Mongolie, le pays des Khalkha, le territoire des Mongols de Khou Khou noor (OElets ou Éleuths); les steppes des Kirghiz Kaïsaks de la grande horde; 3° le Tubet, le Boutan, la Corée et l'archipel de Licou kieou.

La Chine proprement dite, avec le pays des Mantchous, se compose de dix-neuf provinces : de ce nombre sont la Dzoungarie ou Thian chan pe lou,

au nord des monts Mouz tagh, prolongement occidental de la chaîne du Thian chan, et le Thian chan nan lou, ou Petite Boukharie au sud de cette chaîne, jusqu'aux monts Kuen lun. Ces deux pays, conquis depuis 1760, forment ce que les Chinois appellent Sin kiang (*nouvelle frontière*) et dépendent du gouverneur général militaire établi à Ili, lieu de déportation où le gouvernement chinois exile les criminels d'État et les malfaiteurs. Chaque province, placée sous l'administration d'un gouverneur général, est partagée en départements (fou); ceux-ci en arrondissements (tcheou), et ces derniers en districts ou cantons (hian). Il y a, en outre, un certain nombre d'arrondissements et de cantons qui relèvent immédiatement du gouvernement de la province, sans dépendre d'aucuns départements : ils portent le nom de Tchy li ou mouvances directes. La Chine proprement dite comprend encore diverses peuplades soumises de nom, mais entièrement indépendantes de fait, telles que les Mien ting, les Miao tse, les Lo lo. Le Chin king, ou pays des Mantchous, l'une des dix-neuf provinces, est situé au N. du golfe de Péking et de la Corée : son étendue est de cinq cents lieues, de l'E. à l'O., et d'environ trois cents, du N. au S. Cette province, qui contient l'ancien berceau des Mantchous, issus de la race toungouse, est traversée par le fleuve

Seghalien ou Amour et ses affluents : elle s'étend, à l'E., jusqu'à la mer ; au N. jusqu'aux monts Aldan qui la séparent de la Sibérie, et à l'O., jusqu'aux steppes des Mongols Khalkha. Divisée en cinq départements, ses revenus s'élèvent à environ 800,000 francs. Les tribus mongoles, situées au N. et au N.-E. de la Chine, sont gouvernées par leurs propres chefs héréditaires : le petit nombre d'officiers civils employés chez elles, est placé sous la juridiction du gouverneur de la province voisine. Nous reviendrons plus tard sur ce qui les concerne.

La population entière de la Chine, qui, en 1743, d'après l'autorité du célèbre missionnaire Amiot, s'élevait à cent cinquante-sept millions d'habitants, monte actuellement, par suite des conquêtes et d'après un recensement qui date de 1812, à trois cent soixante-un millions six cent quatre-vingt-onze mille âmes, environ deux cent quatre-vingt-huit individus par mille carré. Dans ce chiffre, ne sont pas comprises les tribus étrangères dépendantes de la Chine et qui présentent en outre cent quatre-vingt-huit mille cent vingt-trois familles. Les revenus de cet empire sont loin de répondre à une population aussi considérable ; et lors même qu'ils ne suffiraient pas à démontrer l'infériorité de ce pays, nous en aurions encore la preuve convaincante dans le prix excessif de l'argent, employé, là aussi, comme

valeur représentative du travail et de la production. Voici, au reste, les principales recettes qui constituent le revenu public :

Revenus en argent. . . .	250 millions fr.
Valeur des riz et grains envoyés à titre d'impôt à Péking.	47
Valeur des denrées versées dans les magasins des provinces et affectées à l'entretien des troupes et des divers employés. . . .	55
TOTAL (1).	352

Voici le budget des dépenses :

Solde de l'armée, forte de 1,275,500 hommes (2). .	157 millions fr.
Valeur des riz et grains con-	

(1) Le père Amiot annonce positivement que les revenus de la Chine ne s'élevaient, au milieu du siècle dernier, qu'à environ 255 millions ; ils ont depuis lors monté par suite de l'accroissement de la population et du commerce extérieur. Quel que soit ce développement, M. De Rémusat a évidemment commis une erreur, en avançant que le budget de la Chine atteint un milliard : cette opinion du savant professeur est, au reste, exprimée sans le moindre renseignement qui la confirme.

(2) D'après les rapports récents du moine gréco-russe Jakimaf, l'armée chinoise, formée de corps d'armées, de divisions, de régi-

Report. . . .	157 millions fr.
sommés par les troupes et employés divers.	55
Valeur des riz et grains consommés par la cour de Péking.	47
Réparations annuelles des digues du Houang ho. .	15
Entretien des jardins et palais impériaux.	7
Traitement des ministres, secrétaires, gradués, employés (au nombre de 9611).	64
TOTAL.	345

Il existe, sans doute, d'autres revenus que ceux mentionnés ci-dessus : comme ils constituent un fonds de ressources accessoire et variable, si haut qu'on les élève, on sera bien loin du budget des trente-

ments, de bataillons ou escadrons, comme en Europe, est divisée en quatre grandes parties :

La première gardé, composée de Mantchous, Mongols et Chinois, s'élève à.	315,200 homm.
La deuxième, appelée bannière conquérante, est composée de Mantchous et de Mongols.	266,000
La troisième, dite bannière verte, est formée entièrement de Chinois indigènes. .	666,300
La quatrième, l'armée du Tubet et des frontières du Turkestan.	28,000
Total. . .	1,275,500

trois millions de Français. Nous ne prétendons pas inférer de là l'absence de bien-être matériel des Chinois : l'impôt peut, jusqu'à un certain point, faciliter l'estimation de la prospérité d'un peuple : il n'en saurait être la conséquence rigoureuse; la solution d'une telle question est tout entière, ainsi que le pensent aujourd'hui les hommes avancés, dans la répartition du budget.

Le commerce intérieur de la Chine est, dit-on, bien supérieur à son commerce extérieur : il s'effectue au moyen des rivières et des canaux qui présentent le plus grand développement connu de navigation intérieure, et consiste principalement en échange de productions naturelles et industrielles. Plus de trois cents canaux transportent les produits dans toutes les provinces : le canal impérial, placé au centre et ayant deux cents lieues de cours, est la grande route navigable des provinces éloignées du midi à Péking : c'est par là qu'arrivent dans la capitale les bâtiments chargés d'approvisionnements et les tributs en grains expédiés des provinces.

Le commerce extérieur est seul assez bien connu et peut jusqu'à un certain point faire apprécier le mouvement intérieur. Les premiers rapports maritimes entre l'Europe occidentale et la Chine ont commencé en 1517, lors de l'envoi par les Portugais d'une flotte à Canton et d'une ambassade à Péking.

Les principaux articles exportés sont le thé, la porcelaine, la rhubarbe, les étoffes de soie et de coton. L'exportation annuelle du thé dépasse de beaucoup les autres : les Anglais seuls en ont acheté, en 1836, 29,345,755 livres pesant, pour une somme d'environ 50 millions de francs. On évalue à près de 175 millions la somme totale des exportations : celle des importations peut monter à 200 millions.

Les articles d'importations consistent principalement en draps, fourrures de Sibérie ou de l'Amérique du nord, lingots d'or et d'argent et opium. Quoique prohibée, cette dernière marchandise est avidement recherchée : on estime à environ 75 millions la somme que l'on y consacre chaque année, et à 46 millions l'importation des métaux précieux en barres. La valeur moyenne des nids d'oiseaux, regardés comme une friandise par les Chinois et importés à Canton, s'est élevée dans ces dernières années à 7 millions. La compagnie des Indes absorbe presque seule, depuis près de vingt ans, le commerce extérieur de la Chine : elle fournit les deux tiers de l'opium consommé dans ce pays, et prélève sur cette denrée un bénéfice énorme. Les États-Unis participent aussi au commerce de la place de Canton pour environ 80 millions tant en importations qu'en exportations.

Le commerce étranger par terre s'alimente au

moyen de caravanes; il a lieu sur les cinq frontières principales ci-après : 1° aux confins de la Sibérie et du territoire des Mongols Khalkha : les bourgs de Kiakhta et de Maïmatchin sont affectés à ces négociations, et l'importance de ce point commercial varie, comme on l'a dit chap. IX, entre 6 et 20 millions de francs (1). Les draps de Silésie et les fourrures de Sibérie, qui perdent chaque jour de leur valeur par suite de la concurrence des pelleteries du nord de l'Amérique, s'y échangent contre de la rhubarbe et du thé que l'on transporte en Russie et de là dans plusieurs parties de l'Allemagne : 2° aux frontières occidentales de la Petite-Boukharie, à Yerkend, Kachgar, Aksou et Khotan, d'où on tire des chevaux, du Jade (Jaspe antique) célèbre de tout temps en Chine, sous le nom de pierre de Yu, et dont on fait la plupart des vases et meubles d'ornement en usage chez les Chinois : 3° aux frontières du côté de l'Inde, à Ladak, à H'lassa, villes tubétaines, d'où l'on exporte des châles et des objets du

(1) Ces relations commerciales ont valu à la Russie le privilége unique d'entretenir un établissement permanent à Péking. Il se compose d'une ambassade et d'un couvent grec, dans lequel une petite colonie de moines et de jeunes gens, renouvelée tous les dix ou douze ans, s'initie à la connaissance de la langue chinoise, et forme des interprètes pour les besoins de la Russie. Déjà l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a su tirer profit de cette circonstance pour explorer l'histoire naturelle de la Mongolie et des provinces septentrionales de la Chine.

culte bouddhique : 4° enfin, sur les confins de l'empire birman et sur ceux des États d'Annam. Les Chinois ne se servent d'aucune monnaie d'or ou d'argent : les comptes s'établissent d'après une monnaie fictive, pour les objets de peu de valeur : quant aux marchandises d'un prix élevé, les marchés sont conclus au moyen de morceaux d'argent que l'on coupe et que l'on pèse.

L'antipathie profonde des Chinois à l'égard des étrangers, leur répugnance pour toute émigration, leur prodigieuse concentration sur les mêmes points, vice de constitution sociale qu'aucun règlement politique ou religieux ne s'est jamais proposé de réformer, rendent la famine le fléau le plus vulgaire et le plus implacable. Le gouvernement s'applique à combattre ce mal terrible, dans ses effets plutôt que dans ses causes : une grande partie des lois tend à favoriser l'agriculture ; et l'empereur lui-même ouvre chaque année solennellement le premier sillon, en appelant les faveurs du ciel sur les productions de la terre. Les instruments aratoires dont on se sert dénotent un certain progrès dans l'art agronomique. Bien que toutes les céréales connues en Europe viennent à la Chine, le riz, qui forme la nourriture ordinaire des classes inférieures, est plus spécialement cultivé : le soin des mûriers, des vers à soie, la culture du coton, du thé marchent après. L'industrie

est merveilleuse pour ce qui touche à l'aisance de la vie et au bien-être privé : on y excelle dans la fabrication de la porcelaine et des vernis; le bambou, avec lequel on fabrique le papier, y sert aussi à faire des milliers d'ouvrages de toute espèce, depuis les échafaudages et les charpentes des plus grands bâtiments jusqu'aux plus petits objets de fantaisie.

Quelques voyageurs, admirateurs passionnés de la Chine, affirment que de précieuses découvertes y sont connues depuis des siècles. La polarité de l'aimant, la poudre à canon, les puits artésiens, le gaz appliqué à l'éclairage, le sucre de fécule, sont, disent-ils, des conquêtes fort anciennes de l'intelligence des Chinois. D'après le témoignage de ces enthousiastes, l'art d'extraire le sucre de la canne a été importé de l'Inde vers l'an 707, sous la dynastie des Thang; la gravure en bois et l'imprimerie stéréotype remontent aussi à des époques très reculées; selon les uns, au milieu du VIe siècle, selon d'autres, au commencement du Xe siècle (1). Sans prétendre nier ces assertions, dont l'exactitude aurait, au reste, besoin d'être

(1) L'imprimerie repose en Chine sur trois procédés : dans les deux premiers on prépare des planches de bois, de manière à rendre saillants les caractères dont on veut reproduire l'empreinte; le troisième moyen, rarement employé, consiste à tailler avec un outil, sur des planches en cire, les caractères à retracer. Quoique connue, l'imprimerie à types mobiles y est d'un usage très borné; encore ne se sert-on le plus ordinairement que de types en bois : c'est de ces derniers que les missionnaires ont souvent fait usage.

confirmée, nous ne pouvons y voir, comme tous ceux qui s'en sont rendus l'écho, des symptômes d'une civilisation avancée; et lorsqu'on examine la situation morale du peuple chinois, on reste convaincu de la stérilité des inventions qui lui ont valu tant d'éloges, et du peu de bien qu'elles ont produit. Il n'est plus possible à l'exemple de Voltaire et de ses imitateurs, d'aller puiser dans ce pays lointain des arguments contre le despotisme de notre gouvernement, la paresse et l'inhabileté de nos compatriotes : les notions historiques courent ainsi moins de danger d'être faussées, depuis que la vérité a acquis chez nous le droit de tout dire hautement, sans recourir aux insinuations et aux apologues.

M. Abel de Rémusat, à qui l'on est redevable de travaux importants sur la littérature chinoise, n'a pas toujours, non plus, jugé ce peuple d'un point de vue philosophique élevé. Occupé particulièrement de recherches philologiques, il s'est quelquefois égaré dans l'appréciation de cette civilisation étrangère qu'une si grande obscurité dérobe encore aux regards des savants; mais rentrant dans le vrai, il a lui-même fourni des armes contre ses propres opinions, émises d'ailleurs avec une bonne foi incontestable, chaque fois que son attention s'est portée sur des faits en rapport avec ses études spéciales. Loin de dédaigner les matériaux qui sont le

fruit des investigations opiniâtres de ce philologue distingué, nous y avons eu constamment recours; seulement notre manière générale d'embrasser cette question nous a conduit à une solution plus logique et plus rationnelle. Ebloui par le prestige d'une science peu cultivée et par des succès, récompense légitime d'une difficulté vaincue; frappé de l'antiquité des découvertes attribuées à la Chine, M. de Rémusat ne se contente pas de louer avec modération; il proclame ce pays notre initiateur intellectuel. « Ce n'est, dit-il, qu'après les échanges de relations » accomplies au moyen âge, que l'usage de la boussole, l'imprimerie stéréotype, la gravure en bois, » la poudre à canon, apportèrent à l'Europe leurs » précieux dons. L'irruption des Mongols avait produit un bouleversement général, à la suite duquel » une foule de particuliers se trouvèrent transportés » à d'immenses distances des lieux de leur origine. » En même temps que l'Europe pénétrait dans l'Asie » Centrale, les Tatars-Mongols inondaient l'Europe. » Ce mélange d'hommes de toutes races produisit son » effet; le cercle des opinions fut agrandi, les préjugés effacés, les erreurs dissipées (1). » L'exagération d'un tel récit est manifeste : nul de nos historiens n'a jamais signalé cette parenté intellectuelle, et le tableau que nous venons de tracer des révolu-

(1) Mélanges asiatiques, tome 2.

tions de l'Asie-Moyenne ne nous a rien découvert qui autorisât une telle assertion, rien qui annonçât même la vraisemblance de pareils faits.

Les arts sont encore en Chine dans une enfance réelle, malgré la haute antiquité qu'on leur assigne. Le premier de tous, l'écriture, a été jusqu'alors le sujet de bien des contradictions : nous suivrons pas à pas, en l'examinant, MM. Davis et de Rémusat, dont l'opinion bien compétente nous servira, par induction, à soulever un voile épais et à expliquer ce phénomène d'une nation que l'imperfection même des rouages élémentaires de sa constitution sociale a arrêtée dans le développement de sa civilisation.

L'origine de l'écriture remonte en Chine à des siècles fort reculés ; on en trouve la preuve dans des inscriptions du VIIIe siècle, avant Jésus-Christ, qui sont parvenues jusqu'à nous. Elle a été primitivement figurative : maintenant encore elle consiste à représenter les idées par des symboles convenus, au lieu de les rappeler à la mémoire par l'intermédiaire des sons. Cette écriture repose sur un système analogue à celui des hiéroglyphes d'Égypte, sans toutefois pouvoir lui être comparé. Quelques personnes ont accordé l'antériorité au système chinois ; mais cette question est loin d'être résolue. M. de Rémusat conteste ce que l'on a avancé sur la difficulté de l'étude des caractères chinois, à cause

de leur multiplicité et de leur variété : *c'est là*, dit-il, *une exagération de l'ignorance qui avait osé avancer que l'étude de la langue et de l'écriture chinoises exige la vie d'un homme tout entière.* Sans entrer dans des détails minutieux au sujet du nombre des racines ou signes primitifs et de leurs combinaisons, conséquences de besoins nouveaux, nous dirons seulement que les Chinois ont deux langues bien distinctes : l'une antique, ne parlant qu'aux yeux et à peu près inintelligible pour l'oreille ; l'autre faite pour être articulée, et ne pouvant qu'imparfaitement être rendue par l'écriture : c'est celle des romans, des comédies, des compositions légères. Une troisième langue paraît tenir un milieu entre ces deux systèmes, mais l'emploi en est borné aux morceaux oratoires.

La classification des racines élémentaires de la langue écrite est, on ne saurait le contester, un procédé ingénieux, applicable à la nomenclature des sciences naturelles, où il peut être utile de fondre dans le même mot la classe, l'ordre ou le genre, avec l'espèce ou la variété (1). Une telle classification n'a pas du tout profité aux sciences abstraites et métaphysiques ; loin de là, elle est bien certai-

(1) Ainsi on dit : cheval, cheval âne, cheval mulet ; métal, métal fer, métal cuivre : les mots élémentaires cheval, métal, étant ceux sous lesquels les mots composés sont classés dans le dictionnaire.

nement une des causes réelles de la stérilité des travaux de l'esprit, malgré l'opinion de M. de Rémusat, qui, pour expliquer l'infériorité intellectuelle des Chinois, se borne à dire que ces peuples *ne font qu'un usage très imparfait des moyens qui sont à leur disposition* (1). L'uniformité du langage écrit, n'a pu, comme on le pense, empêcher la prononciation de changer fréquemment d'une province à l'autre : il existe toutefois un mode de prononciation, celui de Péking ou de la cour, qui est universellement adopté dans les traductions officielles et dans les relations réciproques des classes élevées de l'empire; les Européens le désignent sous le nom de *dialecte mandarinique.* L'inconvénient de la grande variété des prononciations provient de ce que les sons ne forment pas le lien entre l'écriture et les idées, comme dans nos langues européennes, et de ce que le nombre total des différentes syllabes, qui n'excède pas quatre cents, étant insuffisant pour

(1) On doit regretter que des hommes éclairés ne sachent pas toujours se défendre contre la fascination du sujet qui les domine. Voltaire n'est que trop souvent tombé dans un pareil travers en parlant de la Chine : c'est ainsi que voulant justifier les lettrés du reproche de matérialisme qu'on leur a adressé justement, il dit : *Leur morale n'en est point altérée, car ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes et si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un Dieu pour la suivre* *. Certes il est impossible de mettre son esprit au service d'un sophisme moins justifié par les faits.

* *Essai sur les mœurs.*

rendre la pensée, il a fallu les multiplier par leurs combinaisons et la variété des intonations. Cet aperçu rapide de la double langue chinoise, tracé d'après les écrits des auteurs les plus estimés et d'accord avec le témoignage des partisans les plus déclarés de la civilisation orientale, nous sera bientôt d'une grande utilité pour apprécier la valeur morale de cette nation lointaine : continuons la revue des connaissances dont la Chine est en possession.

L'art militaire y est assurément peu avancé puisque l'on avoue que l'artillerie est mauvaise et que les fusils sont d'une fabrication médiocre ; qu'importe alors que la tactique soit l'*objet d'une théorie savamment combinée* et qu'il y ait parmi les ouvrages militaires *six livres classiques* où l'on traite de l'hygiène, du maniement des troupes, de l'exercice des armes, des devoirs du chef et de l'humanité. Les flèches sont encore les armes principales. L'infanterie combat sur cinq rangs : chacun d'eux est plus ou moins incliné durant le combat, de manière à former avec les boucliers une espèce de voûte au dessus des têtes.

Le dessin est cultivé imparfaitement : la perspective et la distribution d'ombres sont totalement inconnues : habiles comme peintres de détails, les Chinois ne montrent de talent que pour retracer la nature inanimée : ils reproduisent avec une mer-

veilleuse patience, les fleurs, les oiseaux, les poissons, leurs nuances les plus fines, les plus délicates; mais ces ouvrages ne révèlent aucune pensée, aucune intelligence : les procédés matériels constituent toute l'importance de l'art. La sculpture ne se distingue que par le fini : elle est, du reste, sans grâce, sans expression. La musique n'est pas plus avancée : fondée sur un système très compliqué, elle est détestable dans son exécution. L'instrumentation se compose de sons discordants produits par d'énormes clairons sans clef et par des flûtes longues de six pieds, accompagnés de cymbales, de tam-tams, de chapeaux-chinois, de tambours et de mauvaises trompettes marines. L'art dramatique est à la hauteur d'une musique aussi barbare : les spectacles rappellent ceux qui se donnent en plein air dans nos villes : on y joue de mauvais mélodrames mêlés de jeux et de combats, plus ridicules que ceux des plus petits théâtres d'Europe. Quant à l'architecture, elle offre assez de grandiose, surtout dans la construction des monuments d'utilité publique : les ponts, les canaux, les quais, et surtout les digues du Houangho, annoncent un art en progrès. La grande muraille élevée jadis pour la défense d'une partie du territoire, sur la largeur de laquelle cinq à six cavaliers peuvent marcher de front, est un de ces monuments qui, semblables aux pyramides

d'Égypte, attestent bien moins l'art où se manifeste un travail de combinaison, que la force matérielle qui entasse pierre sur pierre (1).

Les temples consacrés au culte bouddhique ressemblent à ces pavillons chinois que nous connaissons : leur forme est carrée ; ils portent de larges corniches saillantes, embellies de peintures et d'ornements, et appuyées sur les colonnes qui entourent l'édifice. Ces colonnes sont dorées et revêtues d'inscriptions, d'emblèmes mythologiques, et de maximes tirées des livres sacrés. Les murs intérieurs sont peints à fresque, en couleurs brillantes et en or : ces tableaux représentent les actions remarquables ou les principaux événements de la vie des divinités, sous la protection desquelles le temple est particulièrement placé. Les idoles sont logées dans des niches : devant chacune se trouvent des tables chargées de cierges allumés, de vases remplis d'eau, de parfums et de diverses offrandes con-

(1) Cette grande muraille, actuellement sans utilité, commence à l'est de Péking par un massif élevé dans la mer : elle a presque partout vingt à vingt-cinq pieds d'élévation. Exécutée au milieu des montagnes et d'autres obstacles, elle n'a pas plus de six cents lieues de développement, y compris les sinuosités qu'elle décrit. Cette muraille est percée d'espace en espace de portes gardées par des soldats et défendues par des tours armées. Elle fut achevée, après l'extinction de la dynastie des Thsin, vers l'an 200 avant Jésus-Christ : son but était alors de protéger le pays contre les invasions des Nomades de l'Asie-Centrale.

sistant en fleurs, grains, etc.; des draperies pendent au dessus des tables, et servent à dérober la vue des idoles. En arrivant près de ces niches, on est saisi de surprise et presque d'effroi à l'aspect de ces étranges figures d'environ vingt pieds de haut, dont les traits sont horribles : leur costume n'est pas moins extraordinaire que leur visage ; tous les objets qui les entourent sont sculptés avec soin et même avec quelque talent. Dans chaque temple, diverses divinités forment plusieurs groupes au milieu desquels apparaît Bouddha, revêtu d'une robe de satin jaune, couleur sacrée et réservée à l'empereur.

Les villes chinoises sont toutes construites sur le même plan : elles affectent en général la forme d'un carré et sont entourées de hautes murailles flanquées de tours. L'ordre et les belles couleurs dont les maisons sont ornées, rappellent les habitations découvertes de Pompéi : elles n'ont la plupart qu'un rez-de-chaussée et un étage, et leur magnificence est en raison de la superficie du terrain qu'elles couvrent et du nombre de cours ou d'édifices qu'elles renferment. On ne s'imagine pas tous les ingénieux stratagèmes auxquels on a recours pour tromper l'œil, les détours, les passages tortueux qui éloignent des corps de logis fort rapprochés : l'amour du petit, du mesquin se trahit sans cesse. Les maisons de quel-

que apparence ont ordinairement trois portes : celle du milieu est celle des solennités ; les deux autres, décorées de lanternes, portent inscrits sur leur fronton le nom et le titre du propriétaire. Les appartements sont bien moins meublés qu'en Europe : on n'y voit guère que quelques chaises lourdes et massives, des coussins de soie et de laine réservés aux femmes. Le principal ornement consiste dans des lanternes de soie, de corne, etc., suspendues au plafond et qui répandent plus de fumée que de clarté.

Le costume, à peu près le même pour toutes les classes quant à la forme, ne diffère que par la richesse des étoffes. Il se compose d'une longue robe croisée et attachée par des boutons, d'une veste à larges manches qu'on place par dessus et qui retombe jusqu'aux hanches. Le pantalon est divisé en deux parties que l'on met séparément ; les bas sont de soie très fine, et les bottines, de satin noir avec d'épaisses semelles de papier recouvertes de cuir. Les Chinois se rasent la tête à l'exception d'une seule longue mèche de cheveux qu'ils laissent pendre en tresse par derrière. Un petit bonnet noir, à forme conique, couvert d'une frange de soie écarlate et à bords retroussés, est la coiffure généralement adoptée par tout le monde ; les bonnets des gens riches ne se distinguent des autres que par la

finesse de l'étoffe et la couleur du bouton, signe distinctif des rangs; les chefs militaires ajoutent à leurs bonnets des plumes de paon. Chaque individu porte à sa ceinture un petit sac, une bourse, un couteau et un étui dans lequel sont renfermées les petites brochettes dont on se sert dans les repas en guise de fourchettes et que l'habitude apprend à manier fort adroitement avec les trois premiers doigts de la main droite : tous ces objets varient suivant la richesse des personnages.

Puisqu'il est question de la manière de manger des Chinois, nous dirons que l'art culinaire semble chez eux fort peu avancé : ils recherchent la variété bien plus que la qualité; les épices et surtout l'ail dominent dans les assaisonnements, et la graisse, qu'on emploie à profusion, donne à tout un goût détestable. Le pain est inconnu; les mets favoris sont de petits morceaux de porc (viande de prédilection), de mouton, de volaille, de gibier frits dans la graisse et légèrement arrosés de vinaigre. Les légumes sont servis après la viande, et le repas se termine par des potages gras. Huit de ceux-ci constituent le maximum de l'étiquette. Le nombre de plats est d'ailleurs, en général, proportionné à la considération accordée aux convives. La boisson habituelle est une espèce d'eau-de-vie de riz, d'une saveur désagréable. Le repas fini, on offre du thé et des

confitures excellentes; puis le maître de la maison, qui s'est retiré au dessert, reparaît sous un nouveau costume : ce procédé est regardé comme une politesse extrême.

Nous compléterons plus tard notre opinion sur la cause de l'infériorité des sciences en Chine ; nous n'avons à signaler en ce moment que leur état actuel. L'astronomie, la plus honorée et la plus anciennement cultivée, n'y a jamais fait que des progrès médiocres : privés du secours d'instruments perfectionnés, les Chinois se sont bornés à calculer quelques éclipses. Cette science ne s'est pas enrichie chez eux des découvertes modernes, et ce sont le plus souvent des Européens ou des étrangers qui dirigent le tribunal d'astronomie établi à Péking, prédisent les éclipses et dressent le calendrier annuel. Les connaissances des Chinois en mathématiques sont également très bornées; depuis longtemps, néanmoins, leur méthode de numération est basée sur le système décimal. La médecine est mêlée de pratiques superstitieuses; mais la pharmacopée est assez riche, et leurs livres d'histoire naturelle médicale renferment des documents curieux qui méritent d'être étudiés : quant à la chirurgie, elle est complétement ignorée.

La littérature chinoise, tant prônée par M. de Rémusat, dans le but louable sans doute de faire naître le goût et le zèle de ceux qui lisaient ses

écrits ou écoutaient ses leçons, est, à la vérité, la première de l'Asie par le nombre, l'importance et l'authenticité des monuments ; elle est loin pourtant de justifier l'admiration du célèbre professeur : les volumineux ouvrages des Chinois ont généralement peu de valeur et semblent se succéder sans date, tant ils ont d'uniformité dans chaque genre. En fait de philosophie, ce sont des commentaires des *kings ;* en fait d'histoire, des annales décolorées, d'arides chroniques (1). La poésie, plutôt descriptive qu'exprimant un sentiment, se montre toujours parée des mêmes fleurs ; les formes et les artifices du style forment en grande partie tout son mérite. Les romans, qui sont destinés à peindre les mœurs, en reflètent la monotonie et décèlent partout les entraves des plus vaines formalités. Nulle part la réflexion ne vient donner la vie à un sujet et accroître l'intérêt en liant l'ordre moral à l'ordre matériel. La pensée toujours terne semble un fardeau

(1) Le père Amiot raconte que le soin d'écrire l'histoire est confié à un tribunal spécial. Ces travaux ne sont que des registres datés où se trouvent notés exactement et sèchement les avénements et morts des empereurs, les éclipses, les batailles et invasions, les famines et inondations, les rapports diffus des ministres, les délibérations du conseil et les ordonnances des empereurs. Ces feuilles de papier séparées sont, aussitôt leur rédaction, déposées dans un coffre d'où elles ne sont retirées que lorsqu'on refait l'histoire d'un souverain ou d'une dynastie : on réunit alors toutes ces pièces distinctes, mais sans les accompagner d'aucune réflexion critique, d'aucun classement raisonné d'idées.

trop pesant pour ces intelligences arriérées ou avortées, et l'inspiration du cœur, cette flamme étincelante et électrique, manque à toutes les productions littéraires : dans ces écrits froids, diffus, où la forme masque la stérilité du fond, rien n'y saurait servir d'aliment civilisateur. *Retenues par des lois et des institutions aussi puériles qu'immuables*, dit Herder, *la musique, l'astronomie, la poésie, la littérature, la tactique militaire, sont en Chine ce qu'elles étaient il y a des siècles : l'empire lui-même est une momie embaumée, enveloppée de soie et chargée d'hiéroglyphes.*

Le gouvernement de la Chine est despotique en ce sens que toute autorité, tout emploi émanent de l'empereur seul. Ce chef de l'État tient dans ses mains le pouvoir exécutif : toutefois sa volonté est limitée par le droit de représentation accordé à certaines classes de magistrats, et par l'obligation de choisir ses fonctionnaires d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés, véritable aristocratie qui se recrute au moyen d'examens et de concours. La loi souveraine, supérieure à toutes les volontés, à celle de l'empereur aussi bien qu'à toute autre, c'est le respect des traditions : c'est là le véritable despote de l'empire, celui qu'aucune conquête armée, aucune institution n'ont battu sérieusement en brèche depuis sa fondation. Les Mantchous, qui,

depuis deux siècles environ, sont maîtres du trône de Péking, se sont empressés de sanctionner les lois de leurs prédécesseurs : leur déférence pour les mœurs, pour les opinions reçues, a pu seule légitimer leur usurpation. Comme les dynasties précédentes, celle des *Tsing* s'est pliée aux idées du pays qu'elle venait conquérir, et s'est appuyée religieusement sur les traditions des populations afin de consolider sa puissance.

L'institution des lettrés, sous sa forme actuelle, remonte au VIIe siècle. Répartis dans les emplois civils, les *mandarins* voient leur avancement réglé par le mérite de leurs examens littéraires ; cependant, aussi bien qu'en Europe, le népotisme et l'intrigue font souvent pencher la balance. Plusieurs emplois peuvent même être acquis à prix d'argent : le gouvernement, qui ne se soucie point de renoncer à cette source de revenu, s'assure seulement que l'acheteur a la capacité nécessaire pour gérer la charge. Le corps entier des mandarins est divisé en neuf classes ayant chacune ses prérogatives, ses marques distinctives : le signe extérieur consiste en un bouton porté sur un bonnet officiel de couleur diverse et en une pièce carrée de broderie, fixée sur le dos et sur la poitrine. Les mandarins militaires, en leur qualité d'étrangers, car ils sont

presque tous Mantchous, occupent le dernier rang dans chaque classe.

Les affaires sont distribuées entre six ministères; il y a en outre un conseil d'État, une grande académie et plusieurs bureaux pour le service particulier des traductions, de la rédaction des calendriers, de la médecine et de l'enseignement de la haute littérature. Chaque jour, le gouvernement publie dans un journal ses décrets et d'autres documents officiels : cette feuille est adressée aux fonctionnaires principaux, et les gazettes des villes importantes reproduisent son contenu. Le 1er et le 15 de chaque lune, un mandarin fait, en présence de la multitude assemblée, une lecture de certains textes de lois, et l'accompagne de commentaires propres à en faciliter l'intelligence. On a bien gratuitement induit de cette coutume une preuve de la sollicitude du gouvernement en faveur de l'instruction du peuple : il serait plus naturel de n'y voir qu'un moyen indispensable pour propager certaines prescriptions dans un pays où la connaissance de la langue écrite est le partage d'un très petit nombre.

L'attachement aux anciens usages, avons-nous dit, forme un des traits caractéristiques de la nation chinoise; aussi un conseil intitulé tribunal des rits et cérémonies est-il chargé de surveiller l'observation minutieuse des règles établies. Les rapports de

société, les actes publics et privés, les visites, les repas, les noces, les funérailles, tout, en un mot, est assujetti à un cérémonial diversifié selon le rang : on compte trois cents cérémonies et trois cents rites civils obligatoires (1). Cette étiquette, saisissant chaque citoyen au berceau, le façonne de telle sorte qu'elle lui ôte tous les mouvements spontanés de la nature pour en faire un rouage obéissant et régulier. On doit comprendre que l'asservissement perpétuel à ces rites rend les Chinois graves et compassés. Le culte des ancêtres tient le premier rang dans cette adoration servile du passé, et l'ambition s'y glisse, comme en Europe les rêves de vanités héréditaires. Chacun recherche avec ardeur des titres de noblesse pour ses ancêtres : c'est la récompense la plus glorieuse qu'ambitionnent les personnages recommandables par leurs services. Frappés d'admiration à l'aspect d'une piété si touchante, qui fait rejaillir sur les aïeux des distinctions et des honneurs, les missionnaires européens ont négligé d'approfondir cette étrange coutume ; ne sachant comment la rat-

(1) Cette soumission aux cérémonies instituées est souvent accompagnée de fatigues excessives. Lors de la mort de l'impératrice mère, en 1777, la cérémonie funèbre fut renouvelée vingt-sept jours de suite sans y rien changer, et un deuil rigoureux, défini pour chaque classe, fut imposé pendant trois mois : le fils aîné de l'empereur, âgé de quarante ans, succomba à cette espèce de supplice. (*Mémoires des jésuites*, t. 6.)

tacher aux idées fondamentales du pays, ils l'ont jugée avec une émotion toute filiale au lieu de lui chercher une cause moins sentimentale et plus vraie. Combien d'erreurs ainsi accréditées, parce que, ne pouvant pénétrer des causes mystérieuses, on s'est trop hâté de formuler une opinion (1).

Sans aborder une digression métaphysique qui nous entraînerait trop loin, nous croyons devoir replacer cette question sur son véritable terrain, en rappelant que l'idolâtrie pour les ancêtres, si profondément enracinée en Chine, pourrait bien tenir à l'absence de toute croyance à une vie future. En envahissant une société où le dogme de l'immortalité de l'ame est inconnu, le matérialisme a dû en même temps empêcher d'éclore les idées d'avenir, ces illusions précieuses qui agrandissent l'homme et lui suscitent le désir de vivre dans sa postérité. Comment le Chinois, ignorant de sa destinée, se préoccuperait-il de celle d'une génération qui lui est indifférente, et qui ne doit apparaître sur la scène du monde que pour arracher avec peine ses

(1) Lorsqu'on observe attentivement les ressorts de la nation chinoise, on reconnaît combien sont puériles les déclamations des écrivains du XVIII[e] siècle, en faveur de ce pays. De ce que les titres n'y sont point héréditaires et que la noblesse ne dirige point au profit de l'avenir ses prétentions vaniteuses, s'ensuit-il que l'on y soit indifférent aux distinctions honorifiques? Elles ont seulement changé de but : en Europe on veut anoblir sa postérité; en Chine, au contraire, ce sont ses ancêtres.

moyens d'existence, sans cesse menacés et compromis par des famines périodiques? L'avenir, ne l'initiant à aucune espérance, ne révélant à son âme aucun sentiment, reste pour lui muet et voilé. Au milieu des nécessités du présent, il ne sait, pour toute consolation, que se rejeter dans le passé : privé du sentiment de la continuation de l'existence, le plus beau don fait à l'humanité, lors même qu'il ne serait qu'une chimère, ses facultés consistent à se mouvoir et à se reporter par la pensée, en arrière, où le spectacle froid des siècles écoulés, des faits si soigneusement enregistrés dans ses annales, n'éveille en lui aucune idée grande, élevée. Comme il ne retrouve jamais au milieu de ces ruines que l'image de ses ancêtres, que le souvenir de leurs vertus, inanimé et stérile, il s'élance avec transport vers cette lueur incertaine d'immortalité, sans pouvoir la comprendre ni la faire servir de flambeau à l'avenir. État transitoire entre la barbarie et la civilisation; entre le phénomène matériel de la vie, et cette autre existence qui se perpétue à travers les siècles et ne se modifie que pour s'accroître sans doute et se développer!

La justice, appelée, à juste titre, fille aînée de la religion, conserve, surtout en Chine, les traits qui décèlent son origine, les principes sur lesquels elle se fonde. Les peines ont toutes un caractère exclusivement matériel ; et l'absence de morale po-

pulaire a rendu nécessaire l'établissement de lois fortes. Plusieurs supplices cruels y sont en usage : les châtiments habituels sont la bastonnade, les amendes, les soufflets, la prison, le bannissement en Dzoungarie, sur les frontières occidentales de l'empire, et la mort par strangulation ou par décapitation. La plupart des crimes peuvent être rachetés à prix d'argent : une personne condamnée à mort a même le droit d'acheter un individu pour mourir à sa place. Nous n'avançons qu'avec réserve cette dernière assertion, consignée pourtant dans des ouvrages dignes de confiance : nous observerons toutefois que les narrateurs de ce fait ont dû être témoins de supplices bien étranges, pour oser se rendre l'écho d'une particularité aussi bizarre. Les renseignements postérieurs s'accordent tous, au reste, à signaler le but matériel des peines, leur nature grossière et barbare (1).

La philosophie, qui s'étudie à analyser chaque fait,

(1) Le bambou, appliqué à un condamné, le visage contre terre, est le principal instrument de supplice en Chine : la loi détermine la longueur, l'épaisseur et le poids de la canne avec laquelle l'accusé doit être châtié.

Si la faute est très grave, on ajoute à la condamnation de cent coups celle du bannissement à une distance qui varie suivant la faute. Dans les exécutions à mort, la corde est le moyen le plus honteux ; la décapitation est une ignominie de plus. Tous ceux qui dérobent une valeur au dessus de cent vingt thalers sont punis de mort. Si un individu en frappe un autre, la moindre peine est de vingt coups de bambou : la gravité de la blessure fait élever progressivement, jusqu'à cent, le

a depuis longtemps tiré de cette sauvage application de la justice, de cette substitution du châtiment corporel à l'infamie, cette torture morale, un argument péremptoire contre la prétendue civilisation chinoise. Montesquieu, dont l'intelligence profonde a jeté une lumière vive et pénétrante sur tant de sujets, ne pouvant admettre comme vrais des récits qui offensaient sa haute raison, a dit avec justesse : « Nos » missionnaires nous parlent du vaste empire de la » Chine, comme d'un gouvernement admirable, qui » mêle ensemble dans son principe la crainte, l'hon- » neur et la vertu. J'ignore ce que c'est que cet hon- » neur dont on parle, chez des peuples à qui on ne » fait rien faire qu'à coups de bâton. » Ce qui était pour Montesquieu une révélation de son génie est devenu pour nous une certitude : les commerçants nous donnent une faible idée de la vertu des Chinois, et on peut les consulter sur les brigandages des mandarins. Les relations des voyageurs modernes sont

nombre de coups. Quiconque pénètre sans permission dans le palais impérial est puni de cent coups de bâton. Celui qui néglige de faire enregistrer tous les membres de sa famille ou de sa maison est puni de cent coups, etc., etc. (Davis, *de la Chine*.)

C'est le bâton qui gouverne la Chine : les chefs de famille répondent de leurs enfants et de leurs domestiques dans toute espèce de tumultes ; à la nuit, les portes des villes sont soigneusement fermées, et des barrières empêchent la circulation dans les rues. — Le bambou place toutes les épaules sous le même niveau. (*Mémoires des jésuites.*)

également remplies d'événements où la ruse, la fraude, la fourberie des habitants de la Chine, ne s'arrêtent que devant la crainte du bambou. Celle-ci une fois calmée, l'intérêt du moment, l'égoïsme le plus sordide restent la seule loi des individus : chacun prend volontiers son parti sur sa dégradation morale, lorsqu'il s'agit de satisfaire ses passions. Malgré la surveillance des censeurs, chargés de parcourir le pays et de rappeler les mandarins à l'accomplissement de leurs devoirs (1), ces fonctionnaires, préposés à l'exécution des lois, n'éprouvent eux-mêmes aucun scrupule à les enfreindre, lorsque l'œil du chef ne les fait point trembler. Nous avons vu plus haut qu'on évalue à 40 millions de francs, l'importation de l'opium en Chine, malgré la prohibition absolue qui pèse sur ce commerce : cet exemple, entre mille, démontre suffisamment que les Chinois n'apportent pas envers leurs lois cette obéissance dont on leur fait tant d'honneur.

Ce que nous savons des mœurs privées de cette nation corrobore encore notre opinion, en montrant sous un jour peu avantageux cette partie de l'existence sociale. *Ce lien de famille*, que, par une

(1) Les mandarins sont tenus en haleine par des visiteurs, des censeurs, des inspecteurs, qui ne parviennent pas pour cela à prévenir la friponnerie, la mauvaise foi, les vols adroits. (*Mémoires des jésuites.*)

singulière aberration, les prôneurs de la Chine représentent comme la pierre fondamentale du gouvernement, y est un mot vide de sens ou du moins bien éloigné de l'acception qu'on lui donne en Europe. Les devoirs et l'étiquette remplacent l'affection franche, cordiale, au foyer domestique comme dans les autres relations : la polygamie condamne les femmes à une réclusion presque absolue, à une ignorance grossière. L'autorité impériale envahit le sanctuaire de la famille et enchaîne la spontanéité de la nature par des prescriptions tyranniques; ainsi le prince nomme la femme légitime de chacun, et lui impose, à titre de mère *légale*, le soin de veiller sur les enfants des concubines ses rivales : en retour, la loi assure exclusivement à cette matrone prérogatives et considération. Un tel règlement peut bien contribuer à maintenir le bon ordre; il ne saurait développer des sentiments que la nature n'a pas placés dans le cœur de la femme. Il consacre l'introduction dans la société d'une monstruosité analogue au rapprochement de deux races étrangères, et, comme lui, recueille la stérilité; et il a fallu les prescriptions les plus sévères, sur le respect dû à ces espèces de mères, et sur le deuil rigoureux observé à leur mort, pour faire prédominer un système social aussi vicieux.

Le culte du passé, la polygamie, l'insouciance de

l'avenir ont peu à peu engendré au sein des familles des résultats affligeants. En décrétant des mères aux enfants, la loi a semé la barbarie et la cruauté : elle a étouffé la voix du sang dans le cœur des mères naturelles. La crainte de la famine, la privation de tout droit sur leurs enfants les ont rendues insensiblement indifférentes à leur destruction : c'est ainsi que, dans la province de Fou kian, les femmes, déshéritées des honneurs et des joies de la maternité, ne consentent à élever qu'une ou deux filles et conservent assez de sang-froid pour donner la mort à chacune des autres, en les plongeant, aussitôt leur naissance, dans un seau d'eau placé près de leur lit. Une autre loi, qui prouve combien les rapports de famille sont dépourvus de sensibilité, de tendresse vraie, spontanée, autorise le père à vendre sa fille et à exposer ses enfants. La disproportion entre le nombre des naissances des garçons et celui des filles et l'appréhension de la misère, ne suffiraient pas pour pervertir l'âme à ce point, si des causes d'un ordre élevé ne venaient briser un des sentiments les plus puissants du cœur humain. Tant d'outrages envers la nature ne seraient pas commis, si l'esprit, s'ouvrant tout entier aux idées de prévoyance, d'avenir, avait conscience de son énergie, de sa force d'expansion, signes d'une civilisation avancée. Témoins de l'exposition des enfants, opérée publiquement, et

sous la protection des lois (1), les jésuites ont essayé d'en déguiser l'impression pénible, en faisant ressortir à ce sujet la touchante sollicitude du gouvernement pour les malheureux : ils avouent ingénument que l'exposition est en Chine l'unique remède contre l'infanticide.

De tels faits renversent les dissertations les plus subtiles et nous mettent à même d'apprécier, à sa juste valeur, la civilisation chinoise. Il faut donc renoncer, désormais, à répéter avec tant de panégyristes abusés : « que la Chine vit sous un gou-
» vernement patriarcal, dont le mécanisme est
» simple, puisque c'est le principe de la famille
» étendu à l'administration de tout un empire, que
» jamais pays n'eut de meilleurs préceptes; que le
» fondement des lois, la base de la morale, reposent
» entièrement sur l'obéissance filiale; que toute la
» constitution enfin n'est que le contrat signé volon-
» tairement, entre l'obéissance d'une part et la
» protection de l'autre (2). » Que signifie un juge-

(1) Chaque jour avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent les quartiers de la ville et recueillent les enfants exposés pour les conduire dans des dépôts de charité. (*Mémoires des jésuites.*)

(2) Cette opinion des jésuites est reproduite par M. de Rémusat, dans ses *Mélanges asiatiques* (édit. 1825, t. 2), sous une forme encore plus exagérée : « Le prince, dit-il, est rigoureusement, aux
» yeux des Chinois, un père qui instruit ses enfants et quelquefois
» est contraint de les châtier. Il y a une manière patriarcale d'envi-

ment aussi louangeur? Tous les gouvernements n'ont-ils point toujours invoqué, comme principe de leur autorité, la sagesse, la modération, l'intelligence; et cependant on sait ce que deviennent dans l'application ces fastueux programmes. Qu'importent ces magnifiques promesses, si elles n'engendrent que des fruits médiocres! Les traités de morale sont effectivement très nombreux en Chine et même fort anciens, et pourtant on ne saurait nier qu'ils aient rendu peu de services. De quelle valeur sont des textes, si leur dispersion et leur écoulement sont à peu près nuls? Comment concilier les tristes résultats que nous connaissons, avec cette exclamation emphatique des jésuites, au sujet du Chou king : « C'est le plus précieux, le plus beau et le » plus ancien de tous les anciens livres chinois :

» sager toutes ces choses qui est généralement répandue à la Chine : » elle tempère ce qui dans l'exercice du pouvoir absolu pourrait avoir » l'apparence de l'arbitraire. On croirait voir une réunion d'étu- » diants qu'un conseil de sages forme à la vertu pour les conduire au » bonheur. »

Ce même savant ne se réfute-t-il pas lorsqu'il rapporte, t. 1er du même ouvrage, que le gouvernement chinois ne jouit pas de la tranquillité que devraient lui assurer ses éminentes qualités. « Plusieurs » sociétés secrètes, dit-il, menacent sans cesse son existence : la » secte dite du *Nénuphar blanc*, entre autres, a déjà excité plu- » sieurs révoltes contre la dynastie régnante ; celle qu'elle fit éclater » en 1796, et qui ne fut éteinte qu'en 1802, mit le gouvernement » dans le plus grand danger. Quoique vaincue, cette secte n'en con- » tinue pas moins à miner sourdement un pouvoir qui lui semble » oppresseur. »

» c'est un style à part, simple, éloquent, laconique ; » il touche partout au sublime. Il renferme une mo» rale austère, prescrit la vertu, l'attachement au » souverain, comme au représentant de Dieu ; la » soumission aux lois et aux magistrats. » Nous le demandons, à quoi ont abouti ces hautes maximes qui semblent le complément matériel de la loi chrétienne ?

Les missionnaires, les premiers qui aient prodigué l'éloge au gouvernement chinois, ont été, comme dit Montesquieu, trompés par une apparence d'ordre. Habitués à l'exercice permanent de la volonté d'un seul, ils se sont bornés à constater les faits, et, soit esprit de flatterie, soit plutôt impuissance d'approfondir les ressorts secrets d'une organisation politique, ils ont propagé une foule d'idées fausses sur ce mécanisme social où l'on remarque l'impulsion de principes désastreux. La propagation effrayante de l'espèce humaine, par exemple, est, quoi qu'on dise, moins le résultat de l'influence du climat que celui des institutions. Jamais la population chinoise n'a été avertie par aucune loi des dangers d'une trop grande concentration ; soumise à des travaux purement matériels, tyrannisée par une administration minutieuse et vexatoire, elle est arrivée peu à peu à la pléthore qu'engendre l'immobilité et à l'élégante barbarie qui naît de l'égoïsme craintif

placé dans un état de gêne. La nécessité, cette condamnation des gouvernements, a été, dès lors, traduite en vertu religieuse, et a repoussé de plus en plus l'intervention du principe spiritualiste dont le flambeau pouvait seul éclairer la marche de ce peuple resté immobile. Un corps de panthéistes matérialistes décorés du titre de lettrés, séparés du peuple de toute la distance d'une langue, vivant dans une sphère de maximes philosophiques, sans valeur, puisqu'elles n'étaient point encore connues des masses, a envahi le pouvoir et s'y est fortifié, tandis que les populations croupissent dans l'ignorance et n'obéissent qu'à l'intimidation. Alors s'est élevé un gouvernement despotique, n'ayant d'autres soucis que sa conservation et la répression des révoltes. Bientôt la terreur, clef de voûte d'un édifice aussi fragile, a paralysé et détruit toute activité intelligente, tout sentiment moral, et, en mettant la ruse au service de la peur, la crainte du bambou a fait naître une cupidité qui seule peut triompher de l'apathie.

Le gouvernement des lettrés, moins grossier, quant aux formes, que celui des barbares dont la Chine a subi l'invasion à diverses reprises, est loin de mériter les louanges écrites en son honneur. Privé de la connaissance de la langue écrite, le peuple n'a pu s'initier à leur doctrine extraite des

livres de Confucius ; rien d'ailleurs n'y parlait à son âme ni à son imagination : la répression des passions, ordonnée au nom d'une nécessité terrestre, était incapable de captiver son attention, de conquérir sa confiance. Une telle morale ne lui parut qu'un code de rigueur ; aussi ne renonça-t-il point au culte de ses idoles. La conduite des lettrés eux-mêmes annonça que leurs préceptes ne comblaient pas dans le cœur le vide causé par l'absence de religion : plusieurs voyageurs affirment qu'ils appartiennent à la classe des lettrés, sans pour cela pratiquer d'autres cultes. L'éloignement de la foule rend les moralistes absolus, pédants, sans utilité ; c'est ce qui explique pourquoi les travaux soi-disant intellectuels des lettrés sont restés dépourvus de la philanthropie qui les eût vivifiés et répandus : au lieu de servir de foyer religieux, propre à retremper l'esprit des masses, ils ont constitué une école où la culture de la mémoire, bien plus que celle de l'esprit, obtient le premier rang. Chaque adepte s'ingénie à travailler le style, à décrire, avec un luxe d'expressions inouï, des objets matériels, à ébaucher la science ; mais la pensée ne s'éveille point sous l'effort de la réflexion : on néglige de fouiller dans la véritable mine qui recèle la grandeur, la dignité, la force, pour composer des narrations d'une sécheresse

extrême et placer toute la gloire littéraire dans des effets de mots et des combinaisons d'images.

Emprisonnée dans des règlements étroits, n'ayant d'autre ambition que de se recruter habilement et de maintenir la prédominance de sa hiérarchie, la secte des lettrés a constamment vécu d'une vie particulière avec ses chances alternatives de prospérité et d'infortune. Son premier succès fut de triompher du règne monstrueux des eunuques ; depuis, elle a bien pu vouloir répandre quelques parcelles des trésors confiés à ses mains ; mais l'obstacle apporté par la langue a toujours restreint le nombre de ses bienfaits. Il en fut à peu près de même chez nous tant que la langue latine resta l'idiome des savants : néanmoins la civilisation continua à marcher, car la morale du christianisme, secondée par les instructions orales, servait d'auxiliaire à l'intelligence. On a prétendu, à tort, assimiler les lettrés aux jésuites de l'Europe. Ceux-ci, comprenant la portée des sciences, leur action sociale, avaient formé le projet de soulever une réaction contre la réforme et d'enlever des armes redoutables aux ennemis de la religion : leur but occulte était d'envahir, par tous les moyens possibles, les postes élevés de la société, de devenir seuls juges de ses besoins ; de lui mesurer enfin ses aliments intel-

lectuels. Bien différents, les lettrés de la Chine, sous les yeux desquels il ne s'est jamais ouvert de lutte entre l'intelligence et la force brutale, n'ont point eu la pensée de modérer un élan dangereux pour les institutions en vigueur et de se poser comme arbitres entre des éléments rivaux. Sans confisquer la pensée, ils l'ont tout simplement laissée s'abâtardir; aussi le titre de Lettré, avec l'acception européenne, est-elle de leur part une usurpation que rien ne justifie. Chaque fois qu'ils ont été assez puissants pour s'emparer de l'autorité, leur influence a eu un caractère matériel plutôt que moral, et ils n'ont jamais su mettre en œuvre que leur hiérarchie, leur connaissance pratique des affaires et la contrainte physique.

Les maximes de morale, dont on fait en Chine si grand étalage, ne présentent point le caractère d'une religion. Pour impressionner des esprits grossiers, des sentences vagues, souvent obscures, ne peuvent remplacer l'action incessante d'une loi religieuse, où le mystère échauffe l'imagination en attendant le réveil de la raison. Il faut autre chose que des préceptes de morale ingénieux pour révéler à l'intelligence humaine son énergie, sa mission sur la terre : un peuple, aux prises avec les besoins physiques, en face, à chaque instant, des nécessités les plus terribles, est incapable surtout de compren-

dre et de s'approprier un langage aussi quintessencié (1).

Le bouddhisme a plus fait jusqu'à présent en Chine que toutes les sages prescriptions de Confucius. Le nom de *sacrés* donné par les Chinois aux livres anciens émanés de ce philosophe, tels que le *Chi king*, atteste cependant l'importance et le prix qu'ils y attachent : ces ouvrages, néanmoins, ne tracent nulle part les devoirs des hommes envers l'Être suprême. Abusés par la ressemblance des mots, les missionnaires européens sont tombés souvent dans de graves méprises, en s'inspirant de la naïveté de leurs sentiments religieux, plutôt que de leur raison pour interpréter des mœurs dont l'étrangeté devait les étonner.

Le bouddhisme et non la doctrine des lettrés, que l'on ne peut appeler une religion, est toujours

(1) Plusieurs de ces proverbes renferment assez de finesse et d'esprit ; tels sont les suivants :

Quand l'arbre est abattu, l'ombre qu'il projetait disparaît. (Image des courtisans qui s'éloignent des grands disgraciés ou déchus.)

Ce ne sont pas les gros volatiles qui se nourrissent de petits grains. (Il faut de gros présents aux mandarins puissants.)

Les paroles d'un homme sont comme une flèche; elles vont droit au but : celles d'une femme ressemblent à un éventail brisé.

Si la poutre de dessus est tordue, celle de dessous sera oblique. (Puissance de l'exemple chez les supérieurs.)

Un esprit vide est ouvert à toutes les suggestions, de même qu'une montagne creuse résonne à tous les bruits.

L'homme qui combat contre lui-même sera plus heureux que celui qui lutte contre les autres.

le culte dominant en Chine : il exerce quelque influence sur la vie privée de chaque individu, sans que le gouvernement cherche, d'ailleurs, beaucoup à le répandre et à le propager; toutefois ses préceptes simples et bornés ne suffiront jamais pour relever cette nation de sa déchéance; car ils sont sans valeur sociale. Le mysticisme, qui faisait leur force sur les bords du Gange, lieu de leur naissance, n'a point pénétré en Chine où il n'eût pas été compris : les idoles, la liturgie, quelques cérémonies extérieures y ont seules acquis droit de bourgeoisie. Ces peuples éprouvent pourtant le besoin d'une nouvelle croyance : le rôle du Bouddhisme semble épuisé et l'on peut dire, avec M. Klaproth, que *si les nomades farouches de l'Asie-Centrale ont eu tout à gagner, en adoptant cette religion, les Chinois, plus civilisés, n'ont qu'à perdre désormais avec elle* (1).

On nous pardonnera sans doute d'être entré dans des développements aussi étendus : les erreurs nombreuses sur ce sujet, accréditées ou faiblement combattues, nous ont fait un devoir d'examiner cette question avec soin et de passer en revue tous les éléments d'un procès qui ne saurait être vidé sans une appréciation philosophique un peu approfondie. Nous

(1) Tableaux historiques de l'Asie.

avons exposé aux yeux des lecteurs les faits appris, avérés : nos conséquences faciles à déduire, après ce travail préliminaire, ont, nous l'espérons, satisfait les esprits les plus exigeants, et porté en eux la conviction. Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir jugé avec une sévérité excessive une nation à laquelle il serait injuste de refuser une certaine prospérité matérielle. Cette dernière considération mérite, il est vrai, qu'on y ait égard, et nous n'avons pas eu besoin de la nier pour formuler contre la civilisation chinoise une accusation qui ressort des aveux mêmes de ses panégyristes. Bien plus, nous sommes le premier à reconnaître que l'industrie chinoise est en progrès dans diverses branches, et qu'on a surtout, dans le but d'éviter les famines, toujours imminentes, accru, avec un bonheur inouï, les moyens d'existence. On sera peu surpris, au reste, de ces prodigieux résultats, si l'on calcule quelle doit être la force d'une nation dont l'activité, sans cesse stimulée par une concurrence affranchie de toute retenue morale, est concentrée sur quelques points seulement.

En considérant, en outre, le peu de rapports que les Chinois ont eus avec d'autres peuples, on est étonné qu'ils aient pu découvrir tant de choses ; car ils sont les seuls artisans de leur fortune et de leur industrie. Appelons donc de nos vœux le moment où des com-

munications suivies nous uniront à cette nation lointaine. Tout annonce que la Chine éprouve de nos jours le besoin d'idées neuves qui replacent le pouvoir dans une voie normale, et lui démontrent le danger de confondre l'ordre avec l'immobilité. Déjà, malgré sa répugnance à contracter des alliances; malgré l'interdiction absolue lancée contre tout étranger, malgré l'épaisse muraille sur laquelle elle compte à tort, puisqu'elle n'a jamais pu arrêter les nomades barbares des siècles passés, quelques idées nouvelles l'ont envahie. Dans son orgueil bizarre, cette nation peut croire qu'elle possède en propre certaine force et que nul autre peuple n'aura jamais d'action sur elle : la Providence confond ses projets et l'entraîne dans la sphère générale. Des relations de commerce rapprochent de plus en plus notre existence de la sienne, et bientôt, il faut l'espérer, notre civilisation intellectuelle la dominera complétement.

XV.

SOMMAIRE.

Continuation du chapitre précédent, sur l'état actuel de l'Asie-Moyenne. — Peuples vassaux de la Chine. — Tubétains. — Deux branches de Mongols; les Khalkha et les Éleuths.— Mœurs de ces peuples. — Bourouts de la petite Boukharie. — Tourgaouts de la Dzoungarie.— Kirghiz de la *grande* horde. — Débris des peuples asiatiques soumis à la Russie. — Leurs mœurs, leur organisation. — Cosaks du Dniéper, du Don, de la mer Noire, du Volga, de l'Oural et du Caucase. — Kalmucks du Volga. — Kirghiz de la *moyenne* et de la *petite* horde.—Sibérie.—Coup d'œil général sur les ressources du gouvernement russe. — Le Turkestan. — Khanat de Boukhara. — Conclusion.

CHAPITRE XV.

Au nombre des peuples vassaux ou protégés de la Chine, nous avons cité le Tubet : sa position géographique au centre de l'Asie nous oblige à présenter ici quelques notions sur son état actuel. Cette contrée montagneuse, d'une température très variée, généralement stérile, a été successivement habitée par des tribus sauvages qui conservent encore, en partie, les traces de leur origine primitive. Elle est bornée à l'est par la Chine proprement dite ; au nord, par les monts Kuen lun, peu connus des

Européens et presque inaccessibles; vers le N.-O. elle se confond avec les sables du désert Gobi; plus à l'ouest, la province de Ladak ou Petit-Tubet est séparée du pays de Kachmir, de Kaboul et de l'Afghanistan, par la chaîne de l'Hindou Kouch, où l'on gravit assez difficilement; au midi, les monts Himalaya défendent l'accès du Tubet aux Indous qui habitent le versant méridional de cette chaîne. Des pélerins bouddhistes et quelques commerçants se hasardent seuls à passer d'une contrée dans l'autre, à travers des chemins escarpés et fort dangereux. Au S.-E. la direction des fleuves, celle entre autres du Zzambo tsiou (que M. Klaproth a reconnu être le même que l'Irrawady de d'Anville), facilite les communications avec les habitants de l'Inde transgangétique : c'est par là qu'au IXe siècle les Tubétains, ayant traversé le pays des Brahmes, s'étaient avancés jusqu'au golfe de Bengale, auquel ils donnèrent le nom de mer du Tubet.

De nombreuses révolutions ont, ainsi que nous l'avons rapporté dans le cours de cet ouvrage, jeté sur ce sol différentes populations : les colonies Yue-tchi et Khiang, originaires de l'ouest de la Chine, y ont, dès la plus haute antiquité, fondé des établissements en se mêlant aux indigènes. La plupart des peuples conquérants de l'Asie-Centrale y ont tour à tour exercé leur domination : les Hioung-

nou, les Goei (Sian pi), les Mongols, les Chinois et en dernier lieu les Mantchous, en ont successivement fait la conquête, et y ont laissé l'empreinte de leur passage. Plusieurs tribus rappellent encore les traits, le caractère, les habitudes de ces diverses populations.

Le peuple tubétain a dû son nom à l'émigration de peuplades fort anciennes, connues des Chinois sous le nom de Thou fan, qui doit se lire Thou po; de là, par corruption, Toubout, Tubet ou Thibet. Après que les Hioung nou eurent dispersé les Yuetchi, vers 160 avant J.-C., une partie des vaincus se replièrent, au Midi, sur les Khiang, leurs frères d'origine : ce furent ces derniers qui, profitant de la chûte des Goei (Sian pi), leurs maîtres, se réunirent en corps de nation et vinrent, sous le nom de Thou fan, occuper (581) la partie occidentale du Tubet, où se trouve H'lassa. Les tribus disséminées dans ces contrées furent soumises peu à peu et se fondirent parmi leurs vainqueurs. La langue de ces populations avait de l'analogie avec le Chinois; or des traditions fort anciennes ont appris que les Khiang étaient effectivement originaires du midi de la Chine. On sait également que ce fut vers le commencement de notre ère, que des religieux de l'Inde transportèrent dans quelques monastères du Tubet le culte et la littérature bouddhiques :

le peuple tubétain, habitué à compter les années d'après la crue et la chute des feuilles, ne possédait jusqu'alors ni littérature, ni même aucune notion d'écriture. La traduction en tubétain des livres sanskrits de Bouddha n'eut lieu que plusieurs siècles après (1).

Quant à la propagation du Bouddhisme au Tubet, elle s'effectua lentement, puisqu'à la fin du VI[e] siècle le culte de ce peuple, considéré comme un des plus barbares de ces contrées, consistait encore à s'assembler tous les trois ans pour offrir des sacrifices de bœufs et de moutons. Des relations avec la Chine, des alliances contractées entre les princes de ces deux pays, facilitèrent plus tard la suprématie de la religion bouddhique; et au VII[e] siècle (641), une princesse chinoise, devenue l'épouse d'un roi du Tubet, fit construire à H'lassa, le premier temple en l'honneur de Bouddha. Neuf ans auparavant, le roi de ce pays avait envoyé dans l'Inde un de ses ministres pour y étudier les dogmes du nouveau culte, et fait venir de ces contrées des religieux qui furent chargés de former un alphabet tubétain et de traduire

(1) Le Sanskrit, resté la langue sacrée des Lamas du Tubet, ne sert qu'à des usages spéciaux et rappelle l'emploi du latin chez les catholiques de l'Europe : la langue ordinaire du culte est le tubétain. Chez les Mongols, les Kalmucks et autres peuples nomades attachés au Lamaïsme, où l'on n'a conservé que peu de formules sanskrites, les prières et le commun des offices se font toutes en tubétain.

dans cette langue les ouvrages bouddhiques sanskrits. C'est de là que date la traduction du *Gand-Jour*, ouvrage considérable dont on a parlé chap. II. A la fin du IXe siècle, le Bouddhisme ayant été l'objet de violentes persécutions au Tubet ; des révolutions éclatèrent et amenèrent la division du royaume en plusieurs principautés. Ces diverses populations différaient essentiellement les unes des autres ; la partie orientale de la nation restait surtout opiniâtrément attachée aux anciens usages. Le pouvoir continuant à se fractionner, par suite de dissensions intestines, des peuplades de cent à mille familles vécurent agglomérées sous l'influence des lamas (prêtres) dont l'autorité alla depuis lors toujours croissant, et la fondation d'une foule de monastères contribua encore à fortifier cette disposition des esprits.

Un demi-siècle environ après la conquête du Tubet par les Mongols (1260), le Grand Khan Khoubilaï, s'empressa de consacrer une usurpation déjà légitimée dans l'opinion des masses, en s'assurant les bonnes dispositions du célèbre lama Bâschbah et en lui accordant la dignité de roi sous le titre de Dalaï lama. La religion de Bouddha et la littérature qui en fait partie, étant dès lors placées sous la protection des empereurs mongols, devinrent de plus en plus florissantes au Tubet : les

monastères se multiplièrent et s'enrichirent de bibliothèques formées de traductions de livres sanskrits ; ces ouvrages ont été ensuite répandus dans toutes les parties de l'empire mongol, comme livres théologiques. C'est ici le cas de rappeler que, malgré les renseignements insuffisants recueillis sur la langue tubétaine, on a pu reconnaitre néanmoins que son contact avec le sanskrit ne lui avait point fait perdre ses formes agrestes des premiers temps; et la philologie est venue confirmer les assertions de l'histoire, en dévoilant l'orthographe et le système grammatical irrégulier de cet idiome barbare (1). Il n'est donc plus permis de voir dans ce pays autre chose qu'une littérature d'emprunt et une religion transplantée de l'Inde, à une époque qui ne remonte

(1) Le tubétain (que l'on pourra bientôt mieux connaître, grâce au don récent fait à l'Institut de Paris par M. Schilling de Canstadt, de sa bibliothèque tubétaine et mongole) comprend, sans doute, plusieurs dialectes, comme on est porté à le croire, d'après l'étendue de ce pays et la difficulté de communication des provinces entre elles. Les lettres de l'alphabet tubétain ont conservé la forme carrée qui les rapproche du style des inscriptions indiennes gravées sur la pierre. Cette écriture est unique, du moins dans la comparaison qu'on en peut faire avec les alphabets des autres nations voisines : la forme et l'arrangement des lettres sont incontestablement pris du *devanagari*, dialecte de la province de Bengale sur les bords du Gange.

Quant à la langue tubétaine proprement dite, elle semble se rapprocher du chinois et en avoir emprunté beaucoup de règles : on y trouve aussi une foule d'expressions tirées du mongol et des idiomes d'autres peuples, antérieurement conquérants de l'Asie centrale. (Abel de Rémusat, *Recherches sur les langues tartares.*)

pas au delà de l'ère chrétienne. Ainsi sont confondues les erreurs du siècle dernier sur l'antiquité du peuple tubétain, sur leurs traditions antérieures à l'histoire. Un examen approfondi a éclairé cette partie de la science, et l'on sait apprécier aujourd'hui la valeur historique de cette nation qui a été l'objet d'opinions exagérées, et qui n'est ni aussi ignorante que l'a cru Voltaire, ni aussi savante que l'ont avancé Buffon et Bailly.

J'arrive maintenant à la description du Tubet actuel, tel qu'il existe depuis la conquête des Mantchous, en 1751, époque où la dignité royale a été supprimée. Ce pays se divise en quatre grandes provinces, renfermant plus de soixante villes : celle de K'ham à l'est; celle de Ouï où se trouve la capitale H'lassa; plus à l'occident, celle de Zzang qui s'étend jusqu'aux sources du grand fleuve dit le Zzambo tsiou; enfin, la province de Ngari, dont Ladak est la capitale. Plusieurs tribus encore nomades habitent sous des tentes de feutre noir. Le plus grand nombre des États composant ces quatre provinces paie un léger tribut au Dalaï lama, placé, ainsi que le Bogdo lama, pontife du Tubet occidental, sous la protection de l'empereur de la Chine et sous la surveillance du Tazin ou résident chinois, fixé à H'lassa et exerçant en réalité les fonctions de vice-roi. La suzeraineté de la Chine sur ce pays ne

lui rapporte presque aucun avantage matériel : le Dalaï lama et le Bogdo lama sont tenus simplement d'envoyer tous les deux ans, à la cour de Péking, une ambassade chargée de renouveler les protestations de fidélité, de dévouement et d'offrir des présents de peu de valeur, tels que des pièces de drap, des tissus de laine, des bâtons d'odeur, des chapelets d'ambre et de petites idoles. Les conditions de vassalité sont, en outre, l'adoption du calendrier de la dynastie régnante, celle des lois criminelles de la Chine, et l'envoi de quelques productions indigènes, chaque fois que l'on soumet une demande ou que l'on sollicite une grâce. Le Boutan qui a la même constitution théocratique que le Tubet, est à l'égard de la Chine dans une dépendance moins directe ; il n'envoie rien à la cour de Péking.

Le caractère principal des Tubétains est leur attachement à la secte bouddhique appelée Lamaïsme. Les couvents sont innombrables chez eux : dans les trois provinces de K'ham, Ouï et Zzang, on compte quatre-vingt-quatre mille lamas qui sont divisés en huit ou neuf classes : les supérieurs s'appellent Khou toukh tou. H'lassa, capitale du Dalaï lama, peut être regardé comme le sanctuaire du Lamaïsme depuis la seconde moitié du XIII[e] siècle. A une demi-lieue à l'ouest de cette ville, se trouve le couvent ou palais de Botala, dont la construction remonte au

VIIe siècle et qui sert de résidence d'été au Dalaï lama. Son temple est regardé comme le plus beau de tout le Tubet ; il a environ trois cent douze pieds de hauteur et son toit est doré en entier. Les bâtiments qui l'entourent contiennent plus de dix mille chambres ou cellules : les petites tours ou obélisques revêtus d'or et d'argent, ainsi que les statues de Bouddha, fabriquées avec ces métaux, y sont innombrables. A la mort de chaque Dalaï lama, on ajoute sur le toit de l'édifice un obélisque doré dans lequel sont déposées les cendres du corps consumé par les flammes (1). On cite aussi, parmi les merveilles de ce palais, une immense chaudière en cuivre, destinée à la préparation journalière du thé pour tous ceux qui viennent dans le temple réciter les prières.

Nous dirons peu de choses des habitudes et des mœurs des Tubétains. Les récits que nous transcririons n'ont, la plupart, à nos yeux aucun caractère d'authenticité ; plusieurs sont même en opposition manifeste avec les lois de la nature et avec celles d'une société qui, sous plusieurs rapports, pourrait être considérée comme monastique : on a

(1) Les cadavres des individus ordinaires sont coupés par morceaux et donnés aux chiens : on appelle cette opération l'enterrement terrestre. Quant aux os, après les avoir pilés dans un mortier, on mêle cette substance avec de la farine grillée, puis on en fait des boulettes qu'on jette aux chiens ; c'est là l'enterrement céleste.

avancé, par exemple, que les femmes y sont supérieures aux hommes en force physique, parce qu'elles sont chargées du soin du commerce de détail et de l'agriculture : ces travaux sont-ils donc chez nous le partage exclusif de l'homme ? Après avoir ajouté foi à cette prétendue infériorité du sexe masculin, les mêmes narrateurs, nous n'osons dire historiens, se contredisent, en prouvant par la nomenclature des armes dont chaque soldat est muni, que les fatigues de la guerre, réservées aux hommes, ne le cèdent pas à celles qu'entraîne la culture des terres. L'armée tubétaine est forte d'environ soixante mille hommes ; cependant on n'y compte que trois mille hommes de troupes régulières. Chaque soldat est couvert d'un casque et d'une cotte de mailles faite de petites plaques de fer disposées en écailles. Les cavaliers, en très petit nombre à cause de la rareté des chevaux, que l'on tire de la Mongolie ; portent des épées, des fusils et des piques : les armes des fantassins sont le poignard, l'épée, les flèches et un bouclier de jonc ou de bois, ayant trois pieds de long sur un et demi de large et garni extérieurement de plaques en fer.

On a raconté également que les mœurs et les lois du Tubet admettaient la polyandrie. La raison se refuse, jusqu'à nouvelles preuves, à accepter comme vraie une pareille assertion : dans un pays où la

population n'excède pas sans doute deux millions d'habitants et où plus de cent mille individus du sexe masculin, voués au célibat, vivent retirés dans des monastères, il est peu vraisemblable que trois ou quatre frères se réunissent pour épouser la même femme; il y a là impossibilité flagrante. Bien plus, on sait positivement, d'un autre côté, que le chiffre des naissances de filles y dépasse celui des garçons : les Tubétains seraient donc bien plutôt enclins à la polygamie. D'autres contradictions remplissent les récits des voyageurs : ainsi, après avoir rapporté que l'adultère n'est au rang ni des délits, ni même des choses honteuses, ils disent, quelques pages plus loin, que toute femme ou fille, avant de paraître devant un lama, se barbouille la figure avec du sucre rouge ou des feuilles de thé cuit, afin de ne pas le séduire. Assurément, la chasteté ne peut pas être un devoir pour les uns sans être aussi quelque peu la règle de conduite des autres! Ces exemples suffisent pour montrer le peu de confiance que l'on doit à des faits évidemment mal jugés. Le rôle d'observateur chez des peuples dont les mœurs sont si différentes des nôtres exige des connaissances et une finesse d'appréciation qui ont manqué probablement au petit nombre de voyageurs qui ont visité le Tubet : il est donc prudent d'ajourner tout jugement sur de pareilles matières jusqu'à ce qu'on

ait exploré ce pays avec intelligence. Seulement, alors, nous aurons la clef d'une foule de coutumes qui sont peut-être fort naturelles et fort simples.

Les détails matériels de la vie, exigeant moins de connaissances de la part de l'observateur, nous n'hésitons pas à accueillir sur ce point les récits des voyageurs. Les femmes du Tubet ont, disent-ils, une figure agréable : leur teint brun est animé par de vives couleurs. Elles forment avec leurs cheveux deux tresses qu'elles laissent pendre sur leurs épaules; les femmes mariées, seulement, en ajoutent une troisième. Elles sont coiffées d'un bonnet de velours rouge conique ou d'un chapeau garni de perles, et leur vêtement est composé d'une jupe d'étoffe assez communément noire. En guise de bijoux elles portent des anneaux de corail montés en argent, des bracelets de coquillages et d'argent, et elles ornent leur chevelure et leur cou de chapelets de corail, d'ambre jaune et d'autres pierres précieuses : des marchands boukhares leur apportent aussi de l'Inde, des perles, des pierreries, des toiles blanches, des châles de cachemire et des étoffes brodées. La nourriture ordinaire des Tubétains se compose de chair de bœuf, de mouton, etc., et de farine d'orge grillée, dont le mélange avec du thé forme une pâte épaisse qui sert de pain. La boisson commune est le thé et une espèce de bière et d'eau-

de-vie fabriquée avec de l'orge : on fait également usage de vin. Le commerce est peu important : les principaux articles d'exportation sont des tissus de laine, des toiles, de la soie écrue, des bâtons d'odeur, des objets relatifs au culte bouddhique et des fruits du sol : la Chine expédie en retour des tissus de soie et des objets d'art de diverse nature. Parmi les arts, l'architecture et la sculpture sont cultivées avec assez de succès.

Les autres peuples tributaires ou vassaux de la Chine ne représentent nullement, par leur puissance, l'étendue de territoire qu'ils occupent : ces débris languissants des anciennes populations nomades de l'Asie-Centrale ne présentent plus aucun danger pour la civilisation européenne, depuis que leur mission providentielle est entièrement accomplie, et sont condamnés à végéter dans l'isolement et la misère jusqu'à ce qu'ils disparaissent ou qu'une régénération, en les fixant au sol, modifie leurs habitudes errantes. Une espèce de transition semble déjà s'effectuer de nos jours : les chétifs successeurs des anciens Mongols, si redoutables, remplissent, dans l'Asie-Centrale, un rôle analogue à celui des Cosaks en Russie. Resserrés entre deux vastes empires, privés des occasions de pillage qui faisaient autrefois leur vaillance et leur prospérité, ils sont réduits à servir d'intruments presque passifs dans

une œuvre dont ils ne comprennent point la portée, mais qui est déjà assez avancée pour pouvoir enchaîner leur instinct de dévastation. La Russie et la Chine emploient leurs tribus nomades à la garde des frontières, à l'escorte des caravanes et à celle des voyageurs. Ces peuplades constituent, d'ailleurs, des troupes toujours prêtes en cas de guerre : leur ancienne barbarie, la grossièreté de leurs mœurs tendent de plus en plus à se policer sous l'influence des règlements particuliers auxquels elles sont astreintes et pincipalement du Lamaïsme, cette religion, qui fait un devoir de la modération, impose des barrières à la polygamie et s'applique à calmer les passions.

La plus grande partie de ces Mongols ont reconnu la suzeraineté de l'empire chinois sous le règne de l'empereur Khanghi : leur population, évaluée en général par familles dont le nombre est porté à 188123, ne dépasse pas, comme on voit, un million d'âmes. On compte environ 274275 hommes, de dix-huit à soixante ans, capables de porter les armes. Après la soumission des Mongols Khalkha et Eleuths ou OElets ; après le retour, sur les rives de l'Ili, des Tourgaouts, que les victoires de Galdan, chef des Eleuths, avaient, un siècle auparavant (1672), rejetés dns les steppes du Jaïck (Oural), sous la dépendance de l'empire russe, le gouvernement chinois, n'es-

pérant pas de si tôt amener à des habitudes sédentaires des populations que la nature du sol semble devoir attacher longtemps encore à la vie pastorale et nomade, s'est contenté de les initier à quelques idées d'ordre et d'administration qui répondissent de leur tranquillité : il les répartit en quarante-neuf *bannières* (divisions) qui ont conservé le droit de nommer leurs chefs, et qui sont tenues de fournir un certain nombre de troupes. Deux routes militaires principales traversent la partie N.-E. de l'Asie-Centrale, où campent une partie de ces populations errantes, et lient entre eux les points que les empereurs mantchous ont jugé convenable d'occuper : de petits forts ou de simples corps de garde, des bureaux de postes, et des auberges pour les voyageurs et les officiers du gouvernement chinois, sont établis sur ces routes à peu de distance les uns des autres.

Diverses tribus appartenant à la race mongole constituent la majeure partie des nomades de ces contrées. Des prétentions particulières, des distinctions futiles tendent toujours, comme autrefois, à perpétuer leurs rivalités : mais toute guerre sérieuse est à jamais impossible ; leur faiblesse mutuelle les aurait bientôt réduits à l'impuissance. Ces tribus peuvent être classées en deux grandes catégories,

les Mongols Khalkha et les Mongols Eleuths (1). Cette division nous semble devoir faciliter l'intelligence du sujet sans trop blesser la vérité; l'ordre et la manière de grouper les faits sont indispensables dans ces matières où des détails diffus auraient bientôt fatigué la mémoire sans éclairer l'esprit. Les Khalkha, répartis sur la frontière septentrionale de la Chine, habitent la partie supérieure du grand désert de Gobi jusqu'à la frontière russe, et à l'ouest jusqu'à l'Altaï : ils constituent quatre *aïmaks,* subdivisés en bannières. Les Eleuths, disséminés dans la partie méridionale du désert, sont bornés, au sud par le Tubet, et, à l'est, par les frontières de la Chine proprement dite. Quoique les mœurs, les idées religieuses de ces diverses populations ne présentent point entre elles de différences sensibles, la stérilité de l'intérieur du Gobi, qui les sépare, n'arrête pas toujours les mouvements de leur jalousie et de leur soif de pillage : nous avons vu, à la fin du XVIIe siècle, la lutte engagée entre les Khalkha et les Eleuths de Galdan, c'est-à-dire entre les Mongols du nord

(1) Les études philologiques ont fait découvrir, dans la langue mongole, cinq dialectes principaux : le mongol des environs de la Grande-Muraille, le mongol khalkha, le bourout et le tourgaout, en usage dans la Dzoungarie, enfin l'eleuth ou kalmuck des bords du Volga. Le mongol et l'eleuth ont seuls une orthographe fixée par des travaux littéraires. (Abel de Rémusat, *Recherches sur les langues tartares.*)

et ceux du sud. Ces haines tendent, au reste, à s'amortir chaque jour depuis que le gouvernement chinois fait peser un même niveau sur toutes ces tribus.

Ourga est le campement fixe et, pour ainsi dire, la capitale des Khalkha : un gouverneur mongol, chargé de la surveillance des frontières sur ce point, y tient sa résidence. Une espèce de constitution régit ces peuples, d'après laquelle les chefs des tribus et des *bannières* forment une sorte de noblesse héréditaire : chaque *bannière* occupe une portion du territoire déterminée, et entretient sur pied un corps de troupes distinct. Le gouverneur surveille l'administration, d'après un code particulier rédigé par le gouvernement chinois. Ce règlement sert, en général, de règle de conduite à toutes les tribus nomades vassales de l'empereur mantchou : il définit et limite, entre autres, le cens affecté à titre de revenu aux chefs mongols. Plusieurs de ces derniers reçoivent de la cour de Péking, pour prix de leur obéissance, des titres, des patentes d'investiture, des sceaux qui confirment leur dignité et jusqu'à des appointements annuels.

Les Mongols actuels ont conservé entièrement la physionomie de leurs ancêtres. Comme eux, ils ont le visage large et plat, le teint basané, les cheveux noirs, les yeux peu ouverts et fendus obliquement,

les lèvres grosses et charnues, le nez épaté, les pommettes des joues saillantes, la barbe peu fournie, les oreilles assez détachées : ils se rasent la tête et ne conservent au sommet qu'une touffe de cheveux dont ils forment une tresse pendante. Leur taille est moyenne, mais bien prise; quoique généralement maigres, ils sont forts et robustes : l'habitude de se tenir presque continuellement à cheval imprime de bonne heure à leurs jambes une direction arquée. L'habillement des hommes est simple : il consiste, pour l'été, en chemise, pantalons et tunique de nankin ou de toile de coton ; en hiver, ils se couvrent de pelisses de mouton avec un bonnet pareil. La finesse des étoffes et l'adjonction d'ornements en acier et en argent établissent la seule différence entre les costumes des riches et ceux des pauvres. Les femmes ressemblent entièrement aux hommes; leur visage reflète seulement une teinte rouge plus vive. Leurs vêtements ordinaires sont une tunique longue, sans ceinture, et, par-dessus, une espèce de veste sans manches : elles portent aussi des pantalons larges à la manière des femmes chinoises; et leurs cheveux, pendant en tresses de chaque côté, sont, ainsi que leurs oreilles, ornés d'anneaux de corail et de perles.

Les Mongols sont fort sales en général, assez polis et obligeants : ils éprouvent un amour du gain

qui les pousse jusqu'à la perfidie, quelquefois même jusqu'à la cruauté. Leurs habitations sont toujours mobiles : ce sont des *yourtes* (tentes), composées de deux compartiments de cinq pieds de haut chacun, et placés l'un sur l'autre. La charpente de ces *yourtes*, dont le diamètre varie de dix à douze pieds, consiste dans une claie d'osier, longue de cinq à sept pieds, et disposée selon la dimension qu'on veut lui donner : l'intérieur est tapissé d'étoffes de soie ou de coton. Chaque tente est couverte d'une espèce de toit formé de pièces de feutre; seulement l'orifice supérieur reste ouvert pour le passage de la fumée. La porte est tournée vers le midi, afin de se garantir des vents du nord, si vifs et si terribles dans ces contrées. Au milieu de chaque tente, se trouve un vaste chaudron en fer, consacré à des usages domestiques et échauffé avec de l'*argali*, combustible qui n'est autre que de la fiente d'animaux, séchée au soleil. Les autres ustensiles sont des haches, quelques vases de fonte, des plats grossiers en fer et des jattes de bois propres à recevoir de l'eau ou du lait.

La nourriture des Mongols se compose de thé en briques, bouilli avec du millet, du sel, du beurre ou de la graisse : ils font peu de cas de la viande, et la mangent cuite à l'eau et sans assaisonnement. La fermentation du lait de jument aigri leur procure une boisson appelée *cosmos*, dont ils sont très ama-

teurs : ils obtiennent aussi une espèce d'eau-de-vie, au moyen de la distillation de ce liquide aigre et spiritueux. Nous avons déjà dit que ces nomades recherchent les étoffes de la Chine, la soie, le nankin et les draps de Russie, et que ces besoins nouveaux tendent à rendre leur dépendance de plus en plus étroite. Les travaux, peu variés, comme on peut le concevoir, sont partagés entre les deux sexes : aux femmes appartiennent les soins domestiques, la confection des vêtements et des feutres; les hommes sont chargés de l'éducation des bestiaux, de la chasse et du service militaire. D'après les ordres du gouvernement chinois, chaque individu, au commencement du printemps, approprie et répare ses armes, composées d'un arc et de ses flèches, d'une pique et d'un sabre : tous les trois ans, il y a réunion générale de troupes et exécution de manœuvres.

Ces populations ne comprennent guère de la religion bouddhique que les exercices extérieurs : l'intérieur de chaque *yourte* contient une niche où sont exposées de petites idoles en cuivre ou en bronze, devant lesquelles brûlent une lampe à la graisse ou des bâtons odoriférants, provenant du Tubet. Les lamas exercent une influence toute-puissante : quoique très peu instruits, ils rendent néanmoins de grands services, et sont encore, jusqu'à présent au centre de l'Asie, les seuls instruments ac-

tifs de la civilisation : leurs préceptes, leur morale pacifique, ont contribué en partie à adoucir l'humeur sauvage et les passions violentes des nomades qui les entourent.

Les tribus mongoles qui occupent la partie méridionale du Gobi, ainsi que la Mongolie, présentent des traits et des mœurs identiques à celles des Khalkha : leur situation envers la Chine est seulement moins indépendante que celle de leurs frères du nord; le souvenir des expéditions des Eleuths, sous Galdan, a dû rendre le gouvernement chinois plus sévère et plus exigeant à leur égard. Soumis depuis plus longtemps et chargés de la défense de la frontière chinoise du côté de la Russie asiatique, les Khalkha ont renoncé plus vite à leurs habitudes barbares, et mérité, par leurs services, des faveurs et des priviléges refusés à leurs compatriotes du sud. Les débris des Koschots, des Koïts, des Derbets, des Tourgaouts, etc., composant autrefois la nation des Dzoungars (1), et maintenant confondus sous le nom collectif d'Eleuths ou OElets, nom d'une tribu mon-

(1) Une partie des Koschots s'est ralliée aux Khalkha ; le reste est allé se fondre parmi les Eleuths. Les débris des Koïts sont confondus avec les Kalmucks ou dispersés en Mongolie et dans le Tubet. Les Derbets, originaires des bords du Khou khou noor, formèrent deux fractions lors des révolutions des Mongols ; l'une d'elles resta en Mongolie, et l'autre se subdivisa en deux corps. Le premier corps de cette seconde fraction se réunit aux Dzoungars, près de l'Irtyche, et comme eux fut forcé de se soumettre aux Chinois ; le second se

gole qui, ainsi que les Derbets, se prétend originaire du pays voisin du Khou khou noor (lac bleu), sont obligés d'envoyer tous les quatre ans, à l'empereur de la Chine, des ambassadeurs avec des présents. Malgré la valeur insignifiante de ces tributs, cette sujétion est, aux yeux de ces peuples, le signe d'une vassalité plus étroite et plus humiliante. Les nomades mongols qui campent dans la province chinoise appelée anciennement petite Boukharie portent le nom de Bourouts.

Tous ces Mongols méridionaux sont employés à entretenir les liens commerciaux entre les deux extrémités de l'empire chinois, entre la Chine orientale, le Tubet et les villes de Khotan, d'Yerkend et de Kachgar, qui elles-mêmes servent d'entrepôt au commerce de l'Inde, du Turkestan, de la Perse et bientôt à celui de la Russie d'Europe. L'ancienne

réfugia sur les terres de la Russie dans les plaines qui avoisinent l'Oural et le Volga, et jusque vers le Don.

Les Dzoungars formèrent une seule branche avec les Derbets et les Eleuths, lors du démembrement de la puissance mongole. La division s'étant glissée au milieu d'eux par suite de l'inimitié mutuelle de deux frères, ces Dzoungars se fixèrent vers l'Irtyche et dans les vallées de l'Altaï, au nord de l'Ili, et se soumirent à la Chine sous le règne de Khang hi. Les autres tribus, surtout une portion des Koschots, des Koïts et des Derbets, se réunirent dans la Mongolie, et y acquirent quelque prépondérance sous le nom d'Eleuths. Ces nomades résistèrent longtemps : ce ne fut que vers la première moitié du XVIII[e] siècle que le gouvernement chinois parvint à les réduire.

(Extrait des *Voyages de Pallas* en 1768.)

Dzoungarie, située au nord de la petite Boukharie, dont elle est séparée par le prolongement occidental de la chaîne du Thian chan, appelé Mouz tagh, renferme également diverses tribus mongoles, dzoungares, tourgaouts et éleuths. Ces tribus sont, ainsi que les Bourouts, sous la dépendance du gouverneur de la province de Sin kiang (nouvelle frontière), acquise à la Chine depuis 1760. La ville d'Ili, bâtie sur la rivière de ce nom, et chef-lieu de la province, est un point de commerce assez important.

La dynastie des Mantchous comprend encore, dans ses possessions occidentales, la *grande* horde des Kirghiz, située à l'ouest de la Dzoungarie et forte d'environ soixante-quinze mille tentes (1). La soumission de ces tribus se borne, comme celle d'une partie des Mongols, à faire acte d'obéissance envers l'empereur de la Chine, en envoyant de temps à autre une ambassade à Péking. Ces populations nomades descendent, comme on l'a rapporté chapitre VI, des Hakas, qui jouèrent un rôle important dans l'Asie-Centrale vers le milieu du IXe siècle. Ces Hakas provenaient eux-mêmes du mélange opéré, un siècle auparavant entre les anciens Kian kuen (peuplade indo-germanique, répandue originairement entre les monts Thian chan et Altaï jusqu'à

(1) Chaque tente renferme ordinairement cinq ou six individus.

l'Ob et l'Irtyche) et les Turcs hœïhe leurs vainqueurs. Ces Hakas s'approprièrent peu à peu tous les éléments de civilisation des Hoeïhe et principalement leur écriture. Retombés ensuite dans l'obscurité, ils ne reparurent sur la scène qu'au XIIIe siècle, à l'époque des conquêtes de Tchinghiz khan : alors ils portaient le nom de Kirghiz. Ce que nous dirons plus tard des mœurs des Kirghiz de la *moyenne* et de la *petite* horde qui font partie nominativement des possessions de la Russie étant applicable à la *grande* horde, nous renvoyons les lecteurs à ces détails (1).

Un coup d'œil sur l'empire russe suffit pour montrer que ce sol conserve encore des traces vivantes de toutes les révolutions antérieures opérées par les peuples de l'Asie-Moyenne et Orientale. On y trouve partout des débris de nations qui rappellent les races auxquelles ils appartiennent : le gouver-

(1) Les Kirghiz actuels parlent la langue des Hoeïhe, seulement leur prononciation est plus dure. Il est assez difficile d'expliquer la conformité qui existe entre leur alphabet et celui des Slaves. On se rappelle cependant que Constantin de Thessalonique fut chargé, au IXe siècle, de convertir les Boulgares et les Moraves pour lesquels il composa l'alphabet slave. Il est probable qu'il rendit le même service aux Khazars leurs voisins, alors puissants dans ces contrées : peut-être même l'un de ces alphabets ne fut-il que la modification de l'autre. Si cette supposition devient un jour une certitude, on cessera d'être étonné de la ressemblance des lettres des Kirghiz avec l'alphabet slave, connaissant les relations intimes qui ont existé entre ces Kirghiz et les Khazars. (Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*; édition de 1834.)

nement d'Astrakhan, surtout, présente l'imposant aspect d'un champ de bataille où les divers combattants se sont perpétués avec leurs mœurs, leurs croyances anciennes. Singulier spectacle que cette confusion de nationalités distinctes et souvent rivales! Les Russes slaves, les Cosaks tcherkesses, les Arméniens grecs, les Turcs, les Kirghiz, les Finnois, Huns ou Avares, les Mongols sont en contact permanent sur la portion du territoire russe qui sépare l'Europe de l'Asie (1). Quel sujet d'étude sérieux que cette transformation de tant de variétés de peuples, s'accomplissant peu à peu sous la pression gouvernementale de la Russie! Nous avons déjà vu les khanats (principautés) de Kazan et d'Astrakhan, ces démembrements de l'empire mongol du Kaptchak ainsi que la Crimée, rattachés par la victoire aux destinées de la Moscovie : depuis, les tzars russes n'ont cessé de concentrer leurs forces pour continuer leurs conquêtes vers l'est, détruire les résistances, dissiper les préjugés, faire passer, en un mot, sous

(1) Quant à la statistique religieuse de l'empire russe, elle peut se résumer ainsi :

Chrétiens attachés au schisme grec.	45,353,000
Catholiques..	7,300,000
Bouddhistes.	210,000
Musulmans..	745,000
Idolâtres (ce sont les Toungouses et les Samoyèdes de la Sibérie).	1,100,000
Total. . . .	54,708,000

au niveau commun tant d'éléments étrangers et rebelles, épars dans ces contrées. Essayons d'esquisser, lorsqu'il en est temps encore, la situation actuelle des populations asiatiques incorporées à cet empire.

Quoique formée d'éléments hétérogènes, de descendants des anciens Khazars et Polovtses, de Mongols, de Turcs, de Tcherkesses, de Lithuaniens, d'aventuriers de tous les pays, l'institution des Cosaks a conservé à nos yeux, avons-nous dit, un caractère asiatique, à cause de son existence nomade et des recrues nombreuses de Mongols accourues dans ses rangs après leurs défaites et leur dispersion. Les phases de la vie de cette milice sont, pour l'historien, du plus grand intérêt : elles expriment particuliérement la décadence de l'ancien esprit asiatique, et la prédominance croissante de la civilisation européenne. Les priviléges reconnus en 1659 à ces corporations furent un leurre qu'employa la tzarine Anne pour se les attacher, et comme une transaction momentanée avec un passé dont on ne pouvait se séparer brusquement. Chaque progrès qui a suivi, chaque pas du gouvernement russe vers la souveraineté et l'unité ont été des coups mortels portés à cette civilisation épuisée de l'Orient.

Une partie des Cosaks du Dniéper ne tarde pas à perdre ses priviléges et à s'amalgamer avec le reste de la population. Les autres, appelés Zaporoghes, continuent à défendre leur

indépendance : en 1708, on les voit prendre part à la rébellion de Mazeppa et se repentir bientôt de cette coopération aux projets ambitieux de Charles XII. Vaincus par le général russe Jakovlef, ils abandonnent leurs habitations, franchissent la frontière de la Russie et acceptent la suzeraineté du khan de Crimée. Cette nouvelle position ne les ayant pas satisfaits longtemps, ils supplient, en 1733, la tzarine Anne de leur pardonner, et s'engagent à rentrer sous ses lois; mais, après avoir obtenu leur grâce, ils reviennent, au nombre de deux millions d'individus des deux sexes, habiter la petite Russie et y reprennent leur vie turbulente (1).

Lors de la paix de Kaïnardgy (1774), ces Cosaks zaporoghes élevant des prétentions sur une portion de la province appelée *Nouvelle Russie*, que venait de concéder la Porte Ottomane, la tzarine Catherine II donna l'ordre de détruire leur *Setcha* et de disperser ces populations. Son ukase, daté du 3 août 1775, acquiert une valeur historique fort importante; il est en quelque sorte l'article nécrologique de ce peuple guerrier, dont la soumission ne fut pourtant

(1) Le recensement fait en 1749 mentionnait, dans la petite Russie :

Cosaks en activité de service. . .	163,889
Individus mâles formant la réserve.	199,998
Bourgeois et paysans.	585,909
Grands russes et étrangers. . .	5,432
Total des individus mâles. .	955,228

pas encore entièrement consommée. Après la sentence prononcée par Catherine, un grand nombre de Zaporoghes passèrent en Bessarabie, et plus tard en Moldavie, où les Russes devaient un jour les rencontrer de nouveau; mais ils n'étaient plus alors redoutables. D'autres furent envoyés, en 1787, sur la côte orientale de la mer d'Azof, où ils prirent le nom de Cosaks de la mer Noire : nous en parlerons bientôt. Depuis l'exécution de l'ukase de Catherine, la population slave menace constamment d'absorber dans la *petite Russie* tout autre élément : aujourd'hui, l'amalgame est parfaitement russe, tant pour la langue que pour les mœurs et la religion. Quant aux Cosaks qui y existent, ils partagent les qualités et les défauts des petits Russes avec lesquels ils ont, en général, la plus grande analogie : ils sont assez beaux hommes, d'une taille élevée et se distinguent par un costume pittoresque, et quelquefois recherché. On connaît l'agilité et la souplesse de leurs chevaux maigres, au cou allongé et disgracieux.

Une seconde catégorie de Cosaks habite le territoire environnant l'embouchure du Don, pays généralement plat et composé, en grande partie, de steppes, surtout du côté du Caucase : on les appelle Cosaks du Don. Quoique incorporés à l'empire russe, ils ont une organisation particulière et jouissent d'un mode de gouvernement distinct. Leur ancienne dé-

mocratie, avec un chef électif, s'est changée insensiblement en aristocratie : l'influence du ministre de la guerre de Saint-Pétersbourg s'est également introduite au milieu d'eux, et le tzar a fini par s'attribuer la nomination de leur chef, dont l'autorité, plus stable dès lors, est devenue ainsi plus active. Ces Cosaks sont divisés en polks ou régiments, subdivisés en compagnies et sections. Ils sont exempts de la capitation, à laquelle est assujettie toute autre population, et des impôts sur le sel et sur l'eau-de-vie, monopole réservé à la couronne : libres de leurs personnes, ils ont le droit de posséder en propre tout ce qu'ils peuvent capturer.

Leurs obligations envers le gouvernement russe consistent à entretenir continuellement sur pied vingt-cinq mille hommes de cavalerie, savoir : l'escadron de Cosaks du Don de la garde impériale et dix-huit régiments. En cas d'urgence, chaque Cosak en état de porter les armes est contraint de s'équiper et de partir. Ces auxiliaires pourvoient eux-mêmes à leurs besoins ; le gouvernement ne leur alloue qu'une faible solde mensuelle. Ils constituent cette troupe légère, avant-garde, si hardie, si vigilante et si pillarde, que nous avons vue, à l'époque de nos désastres, fouler notre sol. Ils portent un bonnet très haut, un pantalon large à la manière des Turcs et une capote dans le genre des Polonais : ils laissent

croitre la barbe, coupent leurs cheveux en rond et leur donnent quelquefois la forme d'une calotte. Après l'agriculture, ces Cosaks tirent leur principale existence de la pêche et estiment beaucoup le *caviar*, espèce de pâte confectionnée avec des œufs d'esturgeon. Ils s'occupent aussi de l'éducation des abeilles et élèvent un grand nombre de bestiaux qui sont pour eux une source de richesse. Indépendamment de ces Cosaks et des petits Russes, qui y sont en majorité, la population de ces contrées comprend, en outre, des Tatars nogaïs, des Bohémiens, des Arméniens et des Kalmucks. Ces derniers, au nombre d'environ vingt mille, campent sur la rive gauche du Don : soumis aux mêmes règlements que les Cosaks, ils nomment, en outre, leur *Atâman* ; leurs mœurs sont les mêmes que celles des autres Kalmucks qui font partie du gouvernement d'Astrakhan, sur lesquels nous nous étendrons davantage.

D'autres Cosaks, ceux de la mer Noire, sont, comme nous venons de le dire, des débris de la *Setcha* des Zaporoghes qui, en 1787, furent exilés sur les terres voisines de cette mer : de 1802 à 1804, ils reçurent une organisation particulière, semblable à celle des Cosaks du Don ; seulement, jouissant d'une plus grande indépendance, ils ont conservé le droit d'élire leurs chefs. Ils occupent le pays situé près de la côte orientale de la mer d'Azof, au sud des

Cosaks du Don, et fournissent un corps d'armée de quatorze mille hommes, chargé de protéger la ligne du Caucase. La coupe de leurs vêtements, qui se rapproche de celle des Polonais, et leur dialecte, ne laissent aucun doute sur leur origine occidentale.

L'institution des Cosaks subsiste encore sur plusieurs points de la frontière orientale de l'empire russe. On a vu qu'en 1575, un chef cosak du nom d'Iermack, fuyant les troupes russes mises en campagne pour réprimer son brigandage, quitta le Don avec les siens, remonta le Volga, puis, traversant la Kama, s'avança, sans trop de résistance, jusqu'en Sibérie, à la conquête de laquelle il coopéra activement. D'autres Cosaks de même souche, au nombre d'environ dix mille, préposés à la défense du Volga, s'étant lassés de revenir, chaque hiver, dans les plaines du Don, se fixèrent sur les bords du fleuve confié à leur garde près des villes de Samara, de Saratof et d'Astrakhan. Connus sous le titre de Cosaks du Volga, ils forment un corps spécial, dépendant du gouvernement d'Astrakhan, et sont commandés par un *Atâman* qu'ils nomment eux-mêmes ; la population entière des Cosaks du Volga ne dépasse pas aujourd'hui douze mille individus des deux sexes.

Une autre colonie, détachée du Don en 1584, vint occuper le long de la rive droite du Jaïck (Oural) le vaste steppe, composé de plantes salines, qui se trouve

vers la partie méridionale de ce fleuve, dans une étendue de cent soixante-dix lieues, du nord au sud. Depuis 1803, ces Cosaks font partie du gouvernement d'Orenbourg : la ville d'Ouralsk, chef-lieu, entourée de fortifications et renfermant quatre mille habitants, est la résidence de leur *Atâman* et de sa chancellerie; son ancien nom de *Jaïck*, comme celui du fleuve sur lequel elle est bâtie, a été changé en celui d'*Oural*, depuis la révolte de Pugatscheff (1773). La population des Cosaks de l'Oural s'élève au plus à vingt mille individus des deux sexes : ils s'adonnent principalement à la pêche et entretiennent dix *polks* ou régiments de cavalerie, forts chacun de cinq cent soixante-dix-huit hommes qui ne touchent une solde qu'en temps de guerre. Ils veillent avec les Kalmucks et les Baschkirs (1), répandus en petit nombre dans ces contrées, à la garde de la frontière, qui, en outre, est protégée contre les agressions des Kirghiz par une ligne de forts distants l'un de l'autre d'une lieue et qui ont été construits immédiatement après la révolte de Pugatscheff : ce service les exempte

(1) Ces Baschkirs proviennent du mélange de la race finnoise de l'Oural avec les Turcs qui avaient servi à former l'ancien empire du Kaptchak : ils forment actuellement environ quinze mille familles dans le gouvernement d'Orenbourg. On trouve, en outre, sur ce territoire d'autres débris de l'ancienne race finnoise modifiée par le contact des Turcs, tels que les Tchérémisses, les Mechtchériaks, les Tchouvaches, les Mordouins, etc. Toutes ces populations ont perdu une partie des traits caractéristiques de leurs ancêtres.

de toute autre redevance envers le gouvernement. Une autre colonie de Cosaks, partie également du Don à la même époque que la précédente (1584), se dirigea sur les rives du Terek et arriva ensuite vers les frontières du Daghestan : ils sont connus sous la dénomination de Cosaks de la ligne du Caucase.

Le gouvernement russe accomplit, comme on voit, avec lenteur, mais aussi avec certitude, ce vaste travail d'absorption qui sera aux yeux de l'avenir son plus beau titre de gloire. Les Cosaks du Dnieper et de l'Ukraine, les plus rapprochés du pouvoir central, sont déjà fondus dans le reste de la population et subordonnés aux lois ordinaires de l'empire; tandis que ceux du Don, du Volga et de l'Oural, tout en conservant encore certains priviléges, ressentent l'action de plus en plus immédiate du cabinet de Saint-Pétersbourg. Les Cosaks de la mer Noire n'ont jusqu'à présent, il est vrai, perdu qu'une partie de leur indépendance; mais déjà l'on peut prévoir que le même sort les attend, et qu'à l'exemple de leurs frères, ils ne pourront longtemps échapper au joug de l'administration russe.

Lorsqu'au milieu du XVIIe siècle des dissensions intestines éclatèrent parmi les Mongols, maîtres de l'Asie-Centrale, des tribus de Derbets appartenant à cette race, quittant les bords du Khou khou noor,

accoururent se réunir aux Dzoungars, à l'ouest de l'Irtyche et ne tardèrent pas à reconnaître la supériorité des armes des Mantchous et à devenir vassales de l'empire chinois. Un second corps, parti vers le même temps du S.-E. du grand désert de Gobi, continua plus loin son mouvement de retraite jusque sur les terres de l'empire russe et implora la protection du tzar. D'autres tribus de même race, repoussées également de l'Asie-Centrale par suite de révolutions, vinrent depuis se réunir à ce noyau. Ces populations, incorporées aujourd'hui dans les gouvernements d'Astrakhan et du Caucase, portent le nom de Kalmucks (1) : leurs vingt mille tentes couvrent une portion des vastes plaines qui s'étendent au nord de la mer Caspienne et du Caucase, près des bouches du Don et sur les rives du Volga jusqu'à l'Oural (2).

Sauf quelque différence dans le dialecte, ces Kalmucks ressemblent parfaitement aux Éleuths

(1) Du mot turc *kalimak* (renégat), à cause de la différence de religion des Turcs et des Mongols. Les Kalmucks forment trois hordes : la première, et la plus considérable, se subdivise en six *oulousses* ou tribus, la seconde en deux, et la troisième seulement *une*. De ces neuf *oulousses*, sept font partie du gouvernement d'Astrakhan; les deux autres appartiennent à celui du Caucase.

(2) Ce pays renferme encore, de nos jours, un grand nombre de ruines, des *tumuli*, des piliers en pierre qui remontent au temps de la horde du Kaptchak : quelques-uns de ces débris datent peut-être même d'une époque plus ancienne, et conservent la trace des révolutions antérieures.

de l'Asie-Centrale. Originaires des bords du Khou khou noor, ils présentent tous les traits extérieurs des populations de ces contrées : seulement ils sont plus ignorants et possèdent moins de livres ; ce qui tient sans doute à leur éloignement du Tubet, métropole du Lamaïsme. Comme les Mongols de l'Asie-Occidentale, leur taille, quoique médiocre, est assez bien prise : leurs membres sont minces et déliés. Ils ont peu d'embonpoint; différents en cela des Kirghiz et des Baschkirs, qui, malgré le même genre de vie, deviennent gros de bonne heure. Cette anomalie parait tenir à la différence des races : les Kirghiz sortent, comme on sait, de la race turque, et les Baschkirs de la race finnoise. Les Kalmucks habitent sous des tentes de feutre semblables à celles des Éleuths et appelées en russe *kibitsks*. Ils changent de campement à chaque saison : toutefois ils se hasardent peu sur la rive gauche de l'Oural, occupée par les Kirghiz, leurs ennemis irréconciliables. Ils se nourrissent habituellement du laitage de leurs troupeaux : ils font sécher et conservent pour l'hiver la chair de leurs bestiaux et le produit de leurs chasses ; leur boisson favorite est le lait de jument aigri, qu'ils appellent *tchigan*. En hiver, ils préparent le même breuvage avec du lait de vache aigri auquel ils donnent le nom d'*arjen* ; seulement il est moins spiritueux que le précédent : quelquefois

ils le distillent pour en faire une espèce d'eau-de-vie.

La nature du sol ne se prêtant point à la culture des céréales, le peu de pain et de gruau que consomment les Kalmucks leur vient des marchés russes voisins. Comme le thé est assez rare, les pauvres le remplacent par une décoction de feuilles d'une espèce de réglisse fort commune dans ces steppes. L'armement de ces peuples consiste en une lance, un arc en bois ou mieux en corne, des flèches de diverses dimensions, à trois ou quatre rangs de plumes d'aigle, un casque rond, garni d'un filet d'anneaux de fer qui retombent sur les épaules, et une cotte de mailles de même nature, à la manière des anciens Orientaux (1). Les individus riches recherchent avidement les armes à feu. Des chevaux petits, pleins d'ardeur, qu'on laisse paître à l'aventure, au milieu de plantes herbacées, sont, avec les troupeaux, la principale fortune de ces populations : quelques chefs possèdent jusqu'à deux mille de ces chevaux, propres seulement à la selle, et d'autres

(1) En donnant l'énumération des peuples composant l'armée de Xercès, Hérodote dit que les Perses avaient des *tiares* de feutre foulé (semblables aux chapeaux coniques des Kirghiz actuels et aux bonnets des idoles kalmuckes et mongoles), des tuniques à manches, des cuirasses de fer travaillées en écailles de poissons, et des pantalons qui se nouaient à la cheville du pied : leurs armes étaient de grands arcs, un carquois, un bouclier d'osier de forme rhomboïdale, de courts javelots, et un poignard.

bestiaux en proportion. Les femmes sont chargées des soins domestiques ; elles montent et démontent les tentes, sellent les chevaux, préparent et tannent les peaux de mouton : les hommes veillent au soin des troupeaux, à l'entretien des tentes, vont à la chasse et font la guerre. Tout le monde prend part à la fabrication des pièces de feutre. Pour les confectionner, on étend, sur une des pièces que l'on veut imiter, des morceaux de laine nettoyés et disposés de manière à ce que les diverses nuances reproduisent le modèle ; puis, après avoir arrosé le tout d'eau bouillante, on le roule en paquet avec des cordes de crin, et on l'agite fortement en se le jetant les uns aux autres.

Le gouvernement russe, qui tient ces Kalmucks dans sa dépendance, au moyen d'un chef sous les ordres duquel sont placés les *pristœfs* d'*oulousses* (chefs de tribus), leur impose pour toute obligation de défendre les frontières de l'empire là où ils se trouvent. La constitution politique que leur ont accordée les tzars, Paul et Alexandre, consacre parmi eux la division hiérarchique et établit la distinction de trois états : les chefs héréditaires, le clergé et le peuple. Leurs lois particulières sont écrites en caractères mongols et datent de deux siècles et demi environ. On y remarque des prescriptions empreintes de sagesse et d'humanité :

ainsi : *les spectateurs oisifs d'une dispute particulière sont soumis à l'amende d'un cheval, si l'un des combattants reste sur place : tout meurtrier est condamné à entretenir la famille de sa victime*. Les amendes pécuniaires, déterminées d'après la nature du délit et le rang des coupables, sont infligées dans presque tous les cas; le vol est frappé de la punition la plus sévère. Un ordre social où la propriété individuelle est toujours à découvert et laissée sous la bonne foi publique a effectivement besoin, pour se maintenir, d'une législation pénale sévère.

La religion des Kalmucks est le Lamaïsme, presque réduit à de grossières superstitions : les prières écrites sont déposées dans un cylindre et acquièrent, dit-on, par le mouvement de rotation qu'on leur imprime, la même vertu que si la bouche les récitait. Les offices se célèbrent en langue tubétaine, qui est ignorée du plus grand nombre : les prêtres seuls sont tenus de savoir la lire. Le clergé jouit d'une grande considération; il se compose d'un lama, de zordschi (évêques) et de ghilounes (prêtres ordinaires). Ceux-ci vivent dispersés au milieu des hordes, dans la proportion d'environ un sur cent cinquante à deux cents tentes, et ne reçoivent pour leur entretien que des dons volontaires. L'éducation des enfants leur est confiée. Ils font vœu de chasteté, ont la tête entièrement rasée, et portent une écharpe

comme signe distinctif. Ces prêtres règlent la sépulture. Il y a six manières d'enterrer : la plus usitée consiste à transporter le cadavre au milieu des steppes, et à le déposer en terre sans vêtements, la tête placée à l'occident ; on plante ensuite aux quatre coins de la tombe un pieu surmonté de banderoles de toile bleue sur lesquelles sont inscrites des prières en tubétain. Les corps des membres du haut clergé sont brûlés et leurs cendres envoyées au dalaï lama. Les cadavres des morts sont aussi quelquefois livrés aux chiens : ce mode d'enterrement, fort ancien, a beaucoup d'analogie avec celui du Tubet (1).

Les Kirghiz kaïsaks promènent leurs habitations dans ce vaste territoire compris entre le 55ᵉ degré de latitude, sur la rive gauche de l'Irtyche, non loin de la forteresse d'Omsk et les terres occupées par les Turcomans le long des bords orientaux de la mer Caspienne, vers le 47ᵉ degré. Leurs limites occidentales sont cette mer et la ligne des fortifications russes échelonnées sur la rive droite de l'Oural.

(1) Strabon, parlant des coutumes scythes conservées chez les Sogdiens et les Bactriens, s'exprime ainsi : « Dans la capitale des Bactriens, on nourrit des chiens auxquels on donne un nom correspondant à celui d'enterreurs : ces chiens sont chargés de dévorer tous ceux qui commencent à s'affaiblir par l'âge ou la maladie. » Cicéron attribue aussi le même usage aux Hyrcaniens et aux Parthes, établis au sud de la mer Caspienne.

Ils s'étendent, au sud, jusqu'au cours du Jaxartes et sont arrêtés à l'est du côté de la Dzoungarie par les Bourouts, avec lesquels ils sont constamment en guerre (1). Les Kirghiz orientaux, possédant environ soixante-quinze mille tentes, forment ce qu'on appelle la *grande horde;* le gouvernement chinois exerce sur eux quelque autorité. Les Kirghiz de la *moyenne* et de la *petite horde* sont considérés comme tributaires de la Russie : les premiers ont conservé le plus d'indépendance et comptent à peu près cent soixante-cinq mille tentes; placés au milieu des deux autres, mais plus au nord, ces Kirghiz parcourent en nomades les steppes qui couvrent le pays entre Orenbourg, Ouralsk et Omsk. La petite horde, la plus rapprochée de l'Europe, est composée de cent soixante mille tentes, et fait partie du gouvernement d'Astrakhan. Quoique soumise à la Russie depuis 1733, le gouvernement semble peu compter sur sa fidélité; aussi a-t-il fait prudemment couvrir de forteresses toute la rive droite de l'Oural et chargé les Cosaks de ce nom de la défense de cette partie de la frontière. Un document russe, daté de 1833, ne mentionne comme parfaitement soumis que trois

(1) La nation entière des Kirghiz se décompose ainsi qu'il suit :

Grande horde. . .	75,000 tentes.	375,000 ames.
Moyenne horde.. .	165,000	825,000
Petite horde.. . .	160,000	800,000
Totaux. . .	400,000	2,000,000

cent treize mille cent vingt-huit de ces Kirghiz : or, en retranchant de ce nombre les nomades, il ne reste plus que trente-neuf mille six cent dix âmes, dont vingt mille quatre-vingt-dix-huit seulement payent l'impôt (1).

(1) L'empire russe est partagé en quarante-huit gouvernements, plus quelques provinces ou districts administrés séparément. Le gouvernement d'Astrakhan, quoique le moins peuplé, est celui qui présente le plus de diversité de population. Toutes les révolutions antérieures y ont laissé quelques dépôts : on y trouve des Russes, des Turcs finnois, Tchouvaches et Tchérémisses; des Arméniens, des Géorgiens, des Grecs, des Persans, des Indiens, mais en petit nombre; des Turco-Mongols appelés Tatars, au nombre d'environ 16,000, des deux sexes, dont moitié nomades; des Cosaks dits d'Astrakhan, s'élevant à 11,321 âmes; des Kalmucks, au nombre de 80,000 (sept oulousses sur neuf); enfin des Kirghiz de la petite horde, dont 20,000 seulement payent l'impôt. Le Volga, qui traverse ce gouvernement du N.-O. au S.-E., le divise en deux immenses steppes très bas, dont l'un à l'Occident est tout à fait plat, et l'autre à l'Orient est coupé du N. au S. par des monticules de sable. Le climat est assez doux, et malgré la rigueur des hivers, les grands froids ont peu de durée : la débâcle du Volga arrive déjà à la fin de février. Les indications extrêmes du thermomètre sont + 30°, et — 29°.

Le sol de ces contrées est généralement contraire à l'agriculture, et l'absence des pluies en été, jointe aux fréquentes inondations, achève de la rendre impossible, si ce n'est le long du Volga et d'autres rivières où l'on cultive un peu de seigle et des légumes. La récolte est, en général, d'un produit insignifiant, et le blé nécessaire à la consommation s'achète dans les gouvernements voisins. La pêche forme l'une des premières branches de revenu : elle se fait en grand sur le Volga, sur l'Oural et le long de la mer Caspienne. Depuis 1803, on a rendu libre la pêche du Volga qui constituait auparavant un monopole des bourgeois d'Astrakhan (celle de l'Oural est réservée aux Cosaks de ce nom moyennant une légère redevance). La pêche seule des esturgeons produit près de 8 millions de francs; mais les frais sont fort considérables. Le sel s'y trouve aussi en grande abondance : en 1227, on en a recueilli 1,014,702 pouds, environ 170,000 quintaux

Les mœurs des Kirghiz se rapprochent beaucoup de celles des Kalmucks; cependant la religion mahométane qu'ils pratiquent a fait naître chez eux des habitudes de violence que l'on ne remarque plus

métriques. Le revenu du gouvernement d'Astrakhan ne dépasse pourtant pas 6 à 7 millions de francs. La valeur totale des importations d'Astrakhan s'est élevée, en 1831, à 8,842,332 fr., et celle des exportations à 8,972,048 fr. En été, près de deux cents navires couvrent le Volga sur ce point, sans parler de plusieurs milliers de bateaux pêcheurs.

Deux autres gouvernements russes, ceux de Kazan et d'Orenbourg, se sont aussi formés des débris des diverses migrations asiatiques. Afin de faire apprécier cette transformation, nous allons entrer ici dans quelques détails sur chacun d'eux. La population du gouvernement de Kazan peut se subdiviser de cette manière :

Russes. . . .	350,000 âmes.	
Tchouvaches (Finnois).. .	250,000	Sont presque tous chrétiens, s'occupent d'agriculture, de l'éducation des bestiaux et des abeilles.
Tatars ou Turco-Mongols. .	230,000	Sont tous mahométans, moins 178 converti au christianisme : ce sont de beaux hommes, taille moyenne, mais dégagée, aimant l'ordre et la propreté; très sobres et hospitaliers.
Tchérémisses (Finnois).. .	54,000	2,000 seulement n'ont pas encore reçu le baptême : ils ont la peau blanche, les cheveux blonds, la barbe rare : ils sont timides, paresseux, entêtés et pleins de ruses.
Mordouins (*Id.*).	12,000	Convertis au christianisme : ils se livrent à l'agriculture, à l'éducation des abeilles et des bestiaux.
Votiaks (*Id.*). .	4,000	
Popul. diverses.	100,000	Y compris le clergé, la noblesse, les militaires et les autres classes exemptes de la capitation.
Total. .	1,000,000	

L'agriculture est la principale ressource de ce gouvernement : le sol, presque partout fertile, produit en abondance du blé, du seigle, du chanvre, du lin et du pavot. La pêche, qui s'exerce surtout dans

chez leurs voisins mongols. Ils sont voleurs et pillards sans être néanmoins cruels : un voyageur les a parfaitement comparés à des vautours qui, le bec hors du nid, attendent le moment de fondre à l'improviste sur leur proie. Le soin des bestiaux forme

les eaux de la Kama, rend annuellement 6 à 800,000 kilog. de poissons, esturgeons, sterlets, saumons, etc. L'industrie est fort encouragée : celle manufacturière consiste en tanneries, draperies, fabriques de chandelles, verreries, etc. En 1830, 154 fabriques occupaient 3,532 ouvriers. Le revenu du gouvernement est estimé 24 millions de francs. (Ce chiffre est énorme ; il représente le seizième du revenu général de l'empire, tandis que la population du gouvernement n'est pas le cinquantième de la population générale.)

La population du gouvernement d'Orenbourg est, comme celle du précédent, très variée : les mêmes éléments s'y rencontrent, et en outre 15,000 familles de Baschkirs (Turco-Finnois). L'industrie y occupe 126 fabriques et 3,546 ouvriers. L'agriculture et l'éducation des bestiaux sont la principale occupation des habitants : les Cosaks de l'Oural ont le privilége de la pêche du fleuve près duquel ils habitent. Le commerce d'Orenbourg et de Troïtsk (les deux principaux bureaux de douanes de ce gouvernement) est très considérable : il roule, tant en importations qu'en exportations de marchandises d'Asie, sur un mouvement de fonds d'environ 28 millions. Celui d'Orenbourg a son centre au delà de l'Oural, dans un vaste bazar carré, en pierre, dont la police est confiée à un corps de Cosaks. Presque tous les habitants de la ville sont marchands : les nomades des alentours viennent y échanger des chevaux, du bétail, des pelleteries, des tapis, des couvertures en feutre et en laine, contre des produits de manufactures russes. Les Kirghiz de la petite horde, ainsi que les Kalmucks, amènent annuellement, sur les marchés de cette place, environ 60,000 moutons et 12,000 chevaux : ils vendent, en outre, du suif pour près de 200,000 francs. En 1833, il est arrivé sur cette partie de la frontière russe 14 caravanes avec 2,547 chameaux et 27 chevaux, venant de Boukhara, d'autres villes du Turkestan et du pays des Kirghiz. Le revenu du gouvernement d'Orenbourg s'élève environ à 15 millions de francs. (Extrait de l'ouvrage de M. Schnitzler, intitulé *La Russie.*)

leur principale occupation : ils élèvent aussi des moutons d'une espèce particulière, gros, difformes, dont e poids atteint jusqu'à cent soixante livres. Semblables aux moutons des Indes, ces animaux ont la tête busquée, les oreilles longues et pendantes; ils en diffèrent pourtant en ce qu'au lieu de queue, ils sont chargés d'une énorme pelote de graisse, d'un poids souvent de trente à quarante livres et rendant de vingt à trente livres de suif. On attribue cette graisse aux matières salines des steppes dont ces animaux se nourrissent. Les Kirghiz habitent sous des tentes de feutre, plus grandes, mieux distribuées et surtout plus propres que celles des Kalmucks : ils sont redevables de cette propreté aux préceptes du Koran, dont ils remplissent avec zèle les pratiques extérieures. Un petit nombre de chameaux leur sert à transporter leurs bagages d'un campement à l'autre au renouvellement de chaque saison (1). Leurs relations de commerce habituelles ont lieu avec leurs coreligionnaires du Turkestan et surtout avec la ville

(1) Le changement de campement est indispensable à chaque saison, afin d'échapper aux températures *excessives* qui affectent la plus grande partie du continent d'Asie, ainsi qu'on l'a rapporté chap. Ier. Souvent, pendant l'hiver, le thermomètre descend à 20° au dessous de zéro : la chaleur des étés est également insupportable. Les Kirghiz, comme tous les nomades de l'intérieur de l'Asie, viennent, durant l'été, habiter les plaines qui avoisinent les fleuves et les cours d'eau, et, à l'approche de l'hiver, se réfugient dans les gorges étroites des collines, où ils trouvent un abri contre les vents glacés.

de Boukhara, d'où ils tirent des armes, des cuirs et diverses étoffes qui entrent dans la composition de leurs vêtements ou de ceux de leurs femmes.

Le plan de cet ouvrage nous a récemment fourni l'occasion de parler de la Russie asiatique, ou Sibérie. Ce pays, dont la superficie s'élève à plus de cent mille lieues carrées, est peu habité : les tribus ou peuplades toungouses et samoïèdes qui y vivent errantes depuis des temps fort reculés ont toujours trouvé dans la rigueur du climat un obstacle à leur prospérité. Leur nombre actuel ne s'élève pas à plus d'un million d'individus : nous n'en ferons mention ici que pour compléter le tableau de l'état actuel de l'Asie-Moyenne. Renfermée entre la mer Glaciale, le grand Océan, la chaîne de l'Altaï y compris ses prolongements orientaux et celle de l'Oural, la Sibérie comprend quatre gouvernements : ceux de Tobolsk, de Tomsk, d'Ienisseïsk, d'Irkoutsk; deux provinces, celle d'Yakoutsk, qui fournit les plus belles zibelines du globe, et celle d'Omsk, limitrophe des steppes des Kirghiz; enfin deux districts, ceux d'Okhotsk et de Kamtschatka. Toutes les races de l'Asie-Moyenne ont des représentants dans cette vaste région, et désormais il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en suivre les variétés. Ces populations, peu imposantes sous le point de vue historique, sont complétement subjuguées par l'ad-

ministration russe, et il ne se passera pas longtemps sans qu'elles aient même perdu les signes extérieurs qui les caractérisent. Les historiens et les naturalistes y distinguent encore de nos jours pourtant certaines races : les Votiaks et les Vogoules de l'Oural conservent à leurs yeux le type de la race finnoise : les Samoïèdes sont aussi parfaitement distincts. Les Toungouses du nord et de l'intérieur de la Sibérie semblent les descendants des anciens Toung nou : ils appartiennent à la même race que les Khitans, les Ju tchin et les Mantchous : l'identité de la langue de ces derniers avec celle des Toungouses, démontrée par la comparaison de leurs vocabulaires, est une preuve suffisante de la communauté d'origine de ces deux peuples. Tous les Toungouses sont attachés au culte des esprits : ceux en petit nombre établis sur le territoire de la Chine, près des monts Khing khan, sont devenus Bouddhistes. Jusqu'à présent, les langues russe, turque, finnoise, mongole et toungouse se partagent la Sibérie; et le Christianisme grec, l'Islamisme et le Bouddhisme sont les seuls cultes qui disputent à l'idolâtrie l'empire des consciences de ses habitants grossiers.

La délimitation des empires russe et chinois ayant placé des tribus mongoles sous la dépendance de chaque État, les Russes emploient à la garde de leurs frontières les Mongols bouriats (Bourouts), qui for-

ment la majeure partie de la population du gouvernement d'Irkoutsk. Ces nomades, qui, en 1768, lors du voyage de Pallas, étaient environ trente-deux mille payant la capitation, rendent des services analogues à ceux des Mongols khalkha, employés par la Chine : ils escortent les caravanes, garantissent la sécurité des voyageurs de commerce et autres, assurent l'exécution des traités conclus entre les deux nations limitrophes; en un mot, sont chargés de tous les soins de police, indispensables dans ces contrées stériles et peu habitées. Quant au reste de la population, elle se détache peu à peu de ses mœurs sauvages : la chasse et la pêche sont ses principaux moyens d'existence; l'exploitation des mines de l'Oural et le commerce des fourrures lui offrent aussi quelques ressources : cependant, comme la température excessive du climat paralyse l'énergie des habitants, la pauvreté et la misère continuent à peser sur eux. Si ces misérables nomades ont perdu leur barbarie primitive, ils sont loin d'avoir encore conquis l'intelligence et l'activité qui enrichisssent une nation (1).

(1) Un des moyens de faire comprendre approximativement l'action du gouvernement russe sur les diverses parties du vaste territoire soumis à son empire est de consigner ici le tableau de ses ressources pécuniaires. La connaissance des budgets de la Chine et de la Russie est un élément essentiel pour apprécier sainement la position des peuples nomades de l'Asie, resserrés entre ces deux empires, et tendant inévitablement à se fondre dans l'une ou l'autre civilisation. Nous

Pour terminer cette revue de l'Asie-Moyenne, d'après ses divisions actuelles, il nous reste à parler du Turkestan, compris entre l'empire russe, le Khorassan, l'Afghanistan, les dépendances occidentales de la Chine et les hordes des Kirghiz. La dé-

ayons déjà détaillé le budget de la Chine : il nous reste à exposer celui de la Russie.

BUDGET DE LA RUSSIE.

Recettes.

Capitation.	70,000,000 f.	Cet impôt, fixé à environ 4 ou 5 fr. par tête, frappe les individus mâles propriétaires d'une seule ferme, paysans libres ou affranchis possédant de la terre, et artisans.
Abrok.	75,000,000	On appelle ainsi la redévance annuelle acquittée par les serfs de la couronne. Elle est environ de 10 fr. par chaque individu mâle.
Taxe sur le capital des marchands.	7,000,000	Cette taxe, créée depuis 1810, est évaluée à 2 pour 100. Les négociants qui l'acquittent jouissent d'immunités et de priviléges assez considérables. Ils sont divisés en trois classes, selon qu'ils possèdent un capital de 800, 10,000 et 50,000 fr.
Droits de douanes.	50,000,000	
Monopole de l'eau-de-vie.	100,000,0000	Cet impôt exorbitant est supporté tout entier par la classe pauvre; les riches ayant le privilége de distiller l'eau-de-vie nécessaire pour la consommation de leur maison.
Id. du sel.	8,000,000	
Mines de la couronne.	15,000,000	Les montagnes de l'Oural, de l'Altaï et de Daourie, près de Nertchinsk, renferment des richesses métalliques abondantes : on y trouve des mines d'or, de cuivre, de platine, de plomb, de fer, de mercure, d'antimoine, de zinc, de cobalt.

signation de ce territoire a subi bien des modifications dans l'histoire : chaque peuple conquérant a laissé l'empreinte de son passage ou de son influence sur ce sol, auquel les anciens donnaient le nom vague de Scythie en deçà de l'Immaüs (Bolor). Les noms de Bactriane, de Sogdiane, de Transoxiane, de Touran, de pays des grands Yue tchi, de Mawarannahar, de Kharizm, de grande Boukharie, ont été aussi tour à tour donnés à la totalité ou à diverses parties de ces contrées célèbres dans les révolutions de l'Asie-Moyenne.

Le Turkestan, sur lequel les Turcs appelés

Monnaie..	8,000,000	
Papier timbré, droits de lois, ventes.	6,000,000	Le trésor prélève un impôt de 6 pour 100 sur chaque vente de terres, maisons ou esclaves.
Impôts divers.	8,000,000	On comprend sous ce titre une foule d'impôts divers; certains revenus que la couronne retire de ses domaines, fabriques, manufactures, usines et fonderies, ainsi que les produits des pêcheries du Volga et de l'Oural, qui occupent près de 1,200,000 pêcheurs ou travailleurs, et qui fournissent cette masse d'œufs d'esturgeons appelés *caviar,* si recherchés dans ces contrées. On y fait entrer aussi les tributs en peaux et fourrures payés par les hordes nomades, déduction faite, bien entendu, des frais occasionnés par la main-d'œuvre et les transports.
Total.	347,000,000	

Le gouvernement présente, dans ses comptes officiels, un total de 440 millions : or il est impossible qu'il atteigne ce chiffre. On sait, au

Usbecks exercent aujourd'hui leur domination, n'est plus depuis longtemps soumis à un chef unique : il est partagé en un grand nombre d'États inégaux en étendue et en population. Toutefois la majorité des habitants est turque : elle parle le dialecte appelé tchakhatéen et professe la religion mahométane son-

reste, toute la difficulté qu'il y a à exposer le budget d'un État sur lequel personne n'exerce aucun contrôle.

Dépenses.

Entretien de l'armée de terre.	160,000,000 f.	
Id. de la marine. . .	40,000,000	
Intérêt de la dette.		Le montant de la dette est de 1,400,000 fr.
Amortissement. . .		
Rachat du papier-monnaie.		Il en existe pour 600,000,000 fr.
Frais d'administrat. .	225,000,000	450,000 fr. pour chaque gouvernement. Total, 25 millions.
Dépenses de cour, entretien de police, établissements d'instruction, salubrité, etc. .	80,000,000	
Total. . .	505,000,000	

Lors même que l'on accepterait le chiffre de 440 millions comme représentant les recettes du trésor de la Russie, il y aurait encore un déficit annuel de 65 millions, ce qu'annonce suffisamment l'embarras où se trouve ce gouvernement de contracter des emprunts.

En présence de ressources aussi faibles que celles de la Chine et de la Russie, on doit craindre que l'Asie-Moyenne ne sorte de longtemps de l'état de misère où elle se trouve. Ces ressources sont néanmoins suffisantes pour tenir en respect les tribus errantes de l'intérieur de l'Asie et protéger l'Europe contre de nouvelles irruptions. La phase des invasions asiatiques est désormais épuisée : nous assistons au début de la réaction européenne.

nite. Le khanat (principauté) de Boukhara, puis ceux de Khokend et de Khiva (l'ancien Kharizm), sont les plus prépondérants de cette contrée; viennent ensuite les khanats de Badackhan, de Khoulm, de Koundouz: ces deux derniers, avec celui de Balkh, incorporé actuellement au khanat de Boukhara, faisaient partie du royaume de Kaboul, à l'époque de la chute des Afghans vers la fin du XVIII[e] siècle : depuis lors, chacune de ces provinces s'est administrée séparément. La force étant la seule garantie des droits de ces peuples, les plus faibles épient les caravanes pour les assaillir et les rançonner. Les Khiviens, les Turcomans et les Karakalpaks (tribu particulière de Turcomans, issue comme ceux-ci des anciens Ouzes, Comans ou Polovtses) vivent en hostilités continuelles. Les habitudes de violence, que leur inspire l'Islamisme, dont ils se montrent sectateurs ardents, ont maintenu au milieu d'eux le goût de la guerre et l'institution de l'esclavage; ce qui les différencie surtout des tribus mongoles de l'Asie-Occidentale. La ville de Khiva, où l'on ne compte environ que trois mille maisons, est le plus grand marché d'esclaves de tout le Turkestan (1).

(1) Nous ne dirons rien ici des Karakalpaks, campés sur la rive droite du Jaxartes, ni des Turcomans, dont les tentes couvrent quelques plaines à l'est de la mer Caspienne. Tous ces nomades indépendants n'ayant aucune importance soit par leur nombre, soit par leur civilisation, nous croyons superflu de nous en occuper : leurs mœurs sont d'ailleurs semblables à celles des Kirghiz.

Comme il est inutile de passer en revue chaque état indépendant du Turkestan, nous nous bornerons à examiner le plus riche, le plus peuplé, le plus puissant de tous, le khanat de Boukhara (1) : un tel aperçu pourra servir de terme de comparaison. Ce royaume renferme les plus belles campagnes de ce vaste territoire; mais sa partie cultivée occupe à peine le dixième de sa surface. Les productions du sol y sont très variées ; on y recueille toute espèce de céréales, ainsi que les fruits et les plantes potagères d'Europe : la plupart des cours d'eau sont bordés de plantations de mûriers, pour l'éducation de vers à soie, branche d'industrie très importante. Boukhara, la capitale, doit, dit-on, sa fondation à Alexandre le Grand. Peu de villes répondent plus mal à l'impression agréable produite par son extérieur ; car, à l'exception des bains, des mosquées, des colléges et des bazars, on ne voit que des maisons en terre, de couleur grisâtre, entassées sans ordre et formant des rues étroites, tortueuses, sales et tracées au hasard. Sa population, composée de Turcs, d'Usbecks, de Persans, d'Afghans, de Kalmucks et de Russes, peut bien s'élever à cent cinquante mille habitants. Quoique déchue de l'importance qu'elle avait sous la dynastie arabe des

(1) D'où est venu le nom de *grande Boukharie*, qui sert quelquefois à désigner toute la partie orientale du Turkestan.

Samanides, maîtresse de la Perse au xe siècle, Boukhâra est encore un des principaux foyers d'instruction pour les peuples mahométans, lesquels envoient de fort loin leurs enfants étudier, dans ses écoles célèbres, la théologie du Koran et la médecine : on évalue le nombre des étudiants à dix mille.

La seconde ville du royaume est Samarkand, l'ancienne capitale de Timour : on se rappelle que, voulant la rendre digne de sa gloire, ce conquérant y avait envoyé les ouvriers les plus habiles de l'Asie-Moyenne, et les dépouilles de ses ennemis. Sa population (alors de 150,000 âmes) atteint à peine aujourd'hui le tiers de ce chiffre. Balkh aussi est bien déchue de son antique splendeur : après avoir été, dans les temps les plus reculés, la capitale d'un royaume fondé sur les bords de l'Oxus, elle devint plus tard, sous le nom de Bactra, la résidence des rois de Bactriane; elle retomba ensuite sous le joug persan et de là passa successivement sous la domination des khalifes arabes, des Turcs et des Mongols (1). Sous les descendants de Timour, elle fut

(1) On y trouve encore une foule de médailles frappées sous les rois grecs, établis dans ces contrées après la conquête d'Alexandre. Balkh était alors rivale de Ninive, de Babylone, de Séleucie, dont les ruines jonchent encore le sol avoisinant Bagdad : elle servait d'intermédiaire, pour les relations de commerce, entre la Chine, l'Inde et les pays riverains de la mer Caspienne, de la mer Noire et de la Méditerranée. Sa position sur l'Oxus, qui paraît avoir été jadis en communication

une dépendance de l'empire du grand Mogol : Nadir la conquit à son tour; et après lui les Afghans, s'en étant rendus maîtres, la conservèrent jusqu'à la fin du siècle dernier, époque de leur décadence; depuis, elle appartient au khan de Boukhara. Elle ne contient plus que deux mille habitants, presque tous Afghans, et offre l'aspect d'un immense amas de ruines embrassant sept lieues de circuit. Les dix-huit beaux aqueducs, qui faisaient jadis sa magnificence et sa richesse, causent sa dépopulation : les eaux qu'ils amenaient n'étant plus utilisées par les travaux d'agriculture qui sont délaissés, comme partout où le peu de sécurité force les populations à rester agglomérées dans les villes, ces eaux, dis-je, inondent les campagnes environnantes et forment des marais dont les émanations engendrent des fièvres pernicieuses. Malgré tant de causes de misère, la ville de Balkh possède encore quelques manufactures et est le centre d'un commerce assez actif.

Les Turcs usbecks sont les maîtres du khanat de Boukhara depuis le XVI[e] siècle : ils y ont établi un

directe avec la mer Caspienne, favorisait merveilleusement toutes les entreprises commerciales. Balkh a aussi donné naissance à Zoroastre, et c'est dans ses murs qu'a été érigé le premier temple au culte du feu : cette ville était donc, à cette époque, un foyer de civilisation, l'entrepôt du commerce de l'Asie-Moyenne, l'anneau qui liait les peuples de l'Orient à ceux de l'Occident.

gouvernement despotique conforme aux préceptes de la religion sonnite, c'est à dire que le khan est souverain absolu, sauf le contrôle exercé sur ses actes par les mollahs ou prêtres. Ce khan nomme à tous les emplois, et sa faveur constitue la seule aristocratie connue. Ses forces militaires s'élèvent à vingt mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie et quarante pièces de canon : il dispose, en outre, d'une espèce de milice formant un corps de cavalerie irrégulier d'environ cinquante mille hommes; en cas de guerre, il trouverait facilement, avec de l'argent, des secours chez les Turcomans ses voisins. Il vit actuellement en paix avec les États limitrophes, tels que la Chine, le Kaboul et la Khivie (l'ancien Kharizm) : son ennemi le plus redoutable paraît être le khan de Koundouz, qui est déjà parvenu à assujettir plusieurs petites provinces environnantes.

Les Boukhares s'adonnent au commerce avec intelligence et activité : mettant à profit leur position géographique, ils se sont constitués courtiers de commerce entre la Russie, la Chine, la Perse et les Indes; leurs caravanes sillonnent toute l'Asie. Le commerce de la grande Boukharie avec la Russie parcourt quatre grandes lignes : 1° la Khivie, la mer Caspienne et Astrakhan; 2° la Khivie, le pays entre les mers Caspienne et d'Aral et Orenbourg; 3° le

pays à l'est de la mer d'Aral, les steppes des Kirghiz et Troïtsk; 4° enfin Taschkend, Turkestan, les steppes des Kirghiz et Petropolsk. Toutes ces routes sont fréquentées. Le commerce avec l'Indoustan suit la direction de Khandahar ou de Kachmir : Kaboul seul voit, tous les ans, passer deux mille chameaux chargés, dirigés sur Boukhara ou sur tout autre point du Turkestan, sans compter les retours (1). Le commerce avec la Chine traverse la province de Balkh, le Badackhan, Kachgar et Yerkend. Pour donner une idée de l'importance de cette ligne commerciale, un voyageur anglais, le lieutenant Burnes, a fait connaître récemment qu'en 1832 Boukhara a tiré d'Erkend seul neuf cent cinquante charges de thé. L'opium de la Perse passe aussi à Boukhara, pour de là être expédié en Chine. La grande Boukharie semble donc réservée à devenir l'entrepôt d'un commerce immense : aussi le souverain de ce pays cherche-t-il, par tous les moyens de tolérance et d'équité, à entretenir la sécurité et la confiance des voyageurs (2).

(1) Il faut traverser la chaîne de l'Hindou Kouch pour arriver de Kandahar et de Kaboul dans les plaines du Turkestan, voisines de Boukhara et de Samarkand. Quoique présentant assez de difficultés, le passage de cette chaîne est néanmoins possible et praticable.

(2) Relations du voyage du lieutenant Burnes.

CONCLUSION.

Nous voici arrivé au terme d'une course audacieuse à travers les révolutions de l'Asie-Moyenne. Notre but spécial a été de produire des preuves authentiques sur le lien qui enchaîne les événements humains et sur l'unité qui préside à la succession des faits. Nous avons voulu aussi constater ces imposantes vérités : que tous les siècles sont solidaires; que ce qui paraît chaos et confusion présente en réalité des phénomènes d'ordre, d'esprit de suite; que l'univers enfin est une vaste scène où la même

action embrasse successivement tous les points. Nous avons de plus signalé, dans l'histoire particulière de l'Asie-Moyenne, la marche majestueuse de nations à laquelle la Providence a imprimé une direction longtemps incomprise. Partout les efforts des hommes ont fait surgir cette lumière appelée le progrès : tantôt la barbarie a conquis la civilisation pour la féconder ; ailleurs c'est la civilisation qui a soumis la barbarie et l'a étouffée. En voyant se dérouler sous nos yeux ces drames imposants qui se succè*dent* depuis la plus haute antiquité avec un caractère de corrélation manifeste, qui de nous ne sentirait la sphère de son existence s'agrandir ! Comment oublier d'ailleurs que ces premières assises ont servi de fondation à notre histoire européenne ; que chacune de nos crises intérieures a été la conséquence d'une révolution qui a éclaté d'abord au centre de l'Asie?

Dans l'origine, les populations, refoulées les unes sur les autres vers l'Occident, ne suspendent leurs migrations que lorsque la nécessité, première loi sociale, les a agglomérées et condensées sur divers territoires. Plus tard, continuant à appesantir son joug, la force matérielle renverse et brise les barrières dont l'individualisme s'était fait un fragile rempart et produit l'ordre et la stabilité. En vain cherche-t-on à opposer une résistance opiniâtre ; en

vain défend-on avec désespoir des habitudes enracinées, la victoire reste au despotisme matériel, et, sous sa direction, les peuples, initiés à la seconde phase de leur existence, apprennent les prémiers mots de la vie sociale. Des liens de fer retiennent en faisceau les populations, fragments toujours près de se rompre et de se dissoudre, jusqu'à ce que l'excitation de besoins nouveaux, en rivant les hommes à la même chaîne de travaux, complète la fusion et garantisse pour toujours la civilisation contre toute rétrogradation vers la vie sauvage ou individuelle. L'intelligence s'éveille alors, protestant contre la force brutale et réclamant à son tour le privilége de diriger les peuples.

Deux évènements consacrent dans l'histoire ces travaux préliminaires, dignes de la haute attention du philosophe. D'un côté, les croisades amènent en Europe le divorce entre deux tendances distinctes : en se transportant sur la terre asiatique, la force matérielle facilite l'émancipation de l'esprit et trouve à son retour la vie intellectuelle qui s'affranchit de ses liens et se prépare à lui livrer un combat mortel. L'action n'est pas moins décisive en Orient : la naissance de Tchinghiz khan, la création de la puissance mongole, son extension à l'Occident, resserrent de plus en plus le champ de bataille choisi par la chrétienté, favorisent les croisés en opérant une

diversion contre les peuples turcs et arabes, et leur permettent de se maintenir sur cette terre étrangère, assez longtemps pour que le progrès auquel a donné lieu le contact de tant d'hommes armés soit définitivement accompli.

Tandis que la féodalité menace ruine en Europe, le Bouddhisme et le Mahométisme se propagent en Asie. Sous l'influence de ces deux croyances, la civilisation pénètre sur tous les points de ce continent. Malgré son penchant à l'immobilité, la Chine se laisse envahir par la religion de Bouddha : la Russie voit le système de morcellement de principautés qui gênait son essor tomber sous le choc des Mongols et puise dans l'humiliation de ses défaites et de son titre de vassale des khans du Kaptchak ce qu'il lui faut d'énergie pour conquérir son indépendance et fonder sa gloire et sa prospérité, en assurant le triomphe de l'unité nationale. Le vieil empire grec, miné à la fois par ses vices, ses disputes théologiques, les expéditions des croisés latins et les attaques incessantes des Turcs seldjoukes, succombe presque sans résistance sous les coups des Ottomans, dont les violences, les exactions dispersent les débris de civilisation enfouis dans Constantinople et forcent plus tard les Européens à chercher à travers les mers la sécurité commerciale et les moyens de renouer des relations avec l'Asie, leur antique berceau.

Maître de tout l'Occident du continent asiatique, animé d'un farouche prosélytisme, l'esprit musulman travaille alors à répandre sa foi dans ces contrées : Timour apparaît ; la gloire de ses armes remplit presque seule la moitié du XIVe siècle, et les mêmes préceptes qui avaient fondé jadis la puissance des Arabes deviennent la source de son crédit. C'est un nouveau Mahomet à la tête d'un vaste empire. Porté sur les ailes de la victoire, il va semer au cœur de l'Inde la parole du prophète, traînant avec lui l'intolérance et les persécutions sanglantes. Bientôt deux schismes rivaux sont en présence : les sonnites et les schiites se disputent la prééminence à main armée. La Perse, qui sert de théâtre à cette sanglante rivalité, sort du combat mutilée, blessée à mort. Peu de temps après, les Ottomans, longtemps vainqueurs sur les champs de bataille de l'Asie et de l'Europe, rencontrent enfin chez nous des adversaires redoutables, et le succès, mobile de leur existence, en les abandonnant, les laisse en proie aux discordes intestines.

Ainsi cette longue histoire n'a rien d'étrange, de bizarre, d'incompréhensible : à des refoulements de populations, succèdent des guerres barbares et cruelles, puis des désordres moins graves, causés par le fanatisme et l'ignorance, en même temps que l'adoucissement des mœurs, fruit d'un sentiment reli-

gieux. Viennent ensuite des rivalités de commerce, des luttes au profit de l'industrie, cette guerre des sociétés modernes. Un tel spectacle, où règne tant d'harmonie, prouve incontestablement qu'une expression plus complète de l'*unité* est l'état vers lequel nous gravitons : le rapprochement des peuples et des races, sinon leur entière réconciliation, est imminent; l'instinct et l'activité des hommes ne cessent de poursuivre ce but avec ardeur et ténacité.

L'Europe, sur laquelle l'Asie a pesé si longtemps, se fait à son tour son institutrice, et déjà, pour gagner sa confiance et rendre la santé à ses organes affaiblis, elle s'est rapprochée d'elle par des goûts de sensualité. Presque toutes les nations de l'Occident se sont élancées dans cette voie, guidées par des désirs qui n'ont plus d'autres limites que celles du monde : des besoins impérieux vont bientôt lier entre eux tous les peuples du globe. Deux puissances, l'Angleterre et la Russie, ont déjà commencé de nos jours à jouer un rôle actif dans ce drame nouveau. Quant à la France, vouée par sa nature à des élans désintéressés et de sympathie, plutôt qu'à des calculs mercantiles, elle se bornera sans doute à éclairer cette route si riche, si intéressante. C'est par la communication des idées qu'elle voudra attirer à elle ces pays étrangers; c'est en instruisant chaque

peuple sur son histoire, ses traditions, ses croyances; c'est en répandant avec tact et discernement les germes féconds de sociabilité dont elle est l'heureuse dépositaire, qu'elle cherchera à accroître les palmes civilisatrices qui chargent déjà son front.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

nale, afin de chasser les Iu tchin des provinces septentrio-
Cette expédition réussit : les Mongols restent possesseurs de ces
s.

1256.

Koubilaï, frère du grand khan des Mongols, renverse la dynastie
Soung alors fort resserrés.

1260.

Koubilaï, après avoir partagé l'empire mongol en 4 lots, conserve
ui le gouvernement de la Chine, et s'établit à Cambalu (Pé
où il fonde la dynastie des Youan (Mongols).

1368.

L'empire mongol établi en Chine est à son tour détruit. Une
elle dynastie, celle des Ming, remplace sur le trône celle des
n : elle refoule les Mongols dans l'Asie centrale et resserre les
qui unissent le Tubet à la Chine.

1644.

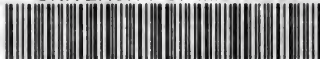
Le dernier empereur des *Ming* se suicide afin de ne pas tomber
ant au pouvoir des Mantchous qui ont envahi la Chine. Ceux-ci
dent une nouvelle dynastie appelée Tsing, et s'appuient sur
a de Turfan, dans l'Asie centrale, se déclare vassal de la Chine.

rvient dans les querelles des Mongols Khalkha et des Éleuths,
nation. Il favorise aussi les missionnaires européens venus en

nt fixée par un traité conclu avec la tzarine Catherine II.

gaouts, tribu mongole réfugiée dans les steppes de l'Oural et
per dans l'Asie centrale sur les rives de l'Ili.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06529 7908

